5-10-49

LES AVENTURES

DU DUC DE

ROQUELAURE

II

PARIS. — IMPRIMERIE A. PARENT

LES AVENTURES

DU DUC DE

ROQUELAURE

SES FARCES. — SES FACÉTIES.
SES DUELS. — SES AMOURS

RACONTÉS PAR LUI-MÊME

II

PRIX 3 FRANCS LE VOLUME



PARIS
GENNEQUIN, FILS LIBRAIRE
11 RUE GIT-LE-CŒUR, 11

LES AVENTURES

DU

DUC DE ROQUELAURE

CHAPITRE XX (*Suite*)

D'autres à ma place se fussent informés peut-être si ce mal-appris était de bonne lignée avant de croiser le fer avec lui ; mais, s'il faut qne j'en convienne, je n'y regardais pas de si près, et c'est une tradition que je tenais du maréchal mon père, qui avait accoutumé de dire qu'un homme était toujours assez noble pour se battre quand il n'était ni borgne de l'œil droit, ni cul-de-jatte, ni manchot.

Fidèle à une maxime dont le généreux sens ne saurait être sérieusement contesté, je dégaînai et commençai à le provoquer de ma pointe nue. Il répondit assez promptement à l'appel, et tira à son tour une arme qui pouvait, à bon droit, passer pour une rapière de capitan. Cette inégalité ne m'effraya point, je lui criai de se mettre en garde, et il para avec plus de vigueur que d'adresse deux ou trois coups que je lui portai en tâtonnant et comme pour essayer le terrain. Après ces quelques passes insignifiantes, ayant reconnu le défaut de la cuirasse de mon adversaire qui, après deux ou trois évolutions sans effet, ne manquait jamais de se découvrir, je me fendis à outrance et lui transperçai le bras de part en part. L'émotion, plutôt que la grandeur du péril, le fit chanceler et il tomba à genoux très-épouvanté, à ce que je pus comprendre, de la perte

de son sang. Le coup, du reste, ne compromettait point sa vie, et mon rôle étant fini, puisque ses camarades lui portaient à l'envi du secours, je songeai à opérer une retraite honorable et savante à travers l'arrière-garde de cette troupe débandée; mais j'avais compté sans mes hôtes : ce qui n'était tout à l'heure que difficile était devenu impossible, et j'entendis fort distinctement une trentaine de voix parfaitement bien timbrées, proférer contre moi des menaces de mort.

— Il faut venger le capitaine, disaient les uns.

— C'est un beau seigneur, ajoutaient les autres, il serait bien plus drôle de le pendre.

— Une potence! hurla la foule en trépignant.

— Que parlez-vous de potence? cria isolément une voix dont le son aigu retentit à mes oreilles comme un sifflement lugubre. Où est la corde? où est maître Jean-Guillaume, le bourreau? retroussez-moi vos manches, camarades, et à l'eau... à l'eau le muguet!

La Seine était si proche qu'en vérité il eût été surprenant que l'idée ne leur vînt pas de m'y jeter, n'eût-ce été que pour le plaisir de voir un gentilhomme barbotter dans des eaux grises et fangeuses comme l'étaient celles de la rivière dans le voisinage des arches du pont. Aussi ne fus-je nullement surpris des clameurs de joie qui accueillirent cette proposition, la plus raisonnable sans contredit de toutes celles qu'on avait mises en avant. La position, on en conviendra, devenait singulièrement embarrassante, et je vis le moment où j'allais me trouver seul au milieu de cinq à six cents gaillards, dont le plus propre avait l'air d'un truand. Ajoutez à cela que cette infernale compagnie était semée çà et là de femmes enluminées dont les vociférations, les gestes et les trémoussements ne contribuaient pas peu à entretenir la fureur dans l'esprit de ces enragés. Ces odieuses mégères m'eussent volontiers coupé par morceaux.

Cependant, comme je n'étais guère d'humeur à leur abandonner ma peau sans la défendre, je me mis à faire le moulinet avec une rapidité merveilleuse et reconnus avec plaisir que la crainte d'attraper quelque piqûre élargissait à chaque instant le cercle autour de moi. Ayant donc mes coudées un peu plus franches, je m'efforçai avant tout de m'acculer à un mur pour voir tous mes ennemis en face,

et ma tactique opéra si bien qu'arrivé à l'angle de la rue Saint-Paul, où je m'engageai sans hésitation, je pus m'éloigner en courant, bien convaincu cette fois que j'étais tout à fait hors de péril. Ils étaient pourtant encore une centaine d'entêtés qui ne voulaient pas lâcher prise ; ils me poursuivaient à distance, faisant plus de train que de besogne et espérant que je finirais par rencontrer, venant dans le sens opposé, quelqu'un des leurs, qui, plus heureux ou plus hardi qu'eux, réussirait à m'arrêter. Ce calcul n'était déjà pas si maladroit et je me hâtai de prévenir ce nouveau danger. Tout en courant sans faire grand chemin à cause des nombreux détours que je prenais pour les dérouter, j'étais parvenu au cloître de Saint-Jean-en-Grève. Mes persécuteurs, auxquels je lançai un regard oblique, me parurent assez loin de moi pour ne pas distinguer très-clairement la maison où je chercherais refuge. Au même instant, j'avisai à deux pas une hôtellerie d'assez triste mine à la vérité, mais qui, dans le moment, me causa une sorte d'admiration intéressée. Une enseigne de fer battu qui se balançait au-dessus de la porte et sur laquelle on lisait ces mots : *Bernard Tiquet*, *logeur*, ne me laissa aucun doute sur la destination hospitalière du lieu, et je m'y précipitai sans m'inquiéter du reste... Il était temps !

L'entrée était fort obscure, et comme j'avais eu la présence d'esprit de fermer derrière moi la porte de l'allée, pendant une minute ou deux je fus obligé de me frotter les yeux pour m'accoutumer à ce demi-jour qui m'eût presque fait croire un instant que je m'étais fourvoyé dans une cave. Heureusement brilla au fond de cette ombre un rayon qui l'eut bientôt éclairée. Une jeune fille, annonçant dix-sept ou dix-huit ans à peine, blonde comme l'aurore et cependant éveillée comme un lutin, se présenta au seuil d'une porte qui s'ouvrit fort à propos et s'écria avec ce accent de sirène qui, au dire des poëtes, participe à la fois de la musique et de la poésie :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monseigneur ?

— Charmante enfant ! Vous avez devant vous un homme dont la vie a tenu à la souplesse de ses jambes et dont le souffle est à bout...

— Que faut-il faire... dites ?

— Peu de chose et beaucoup . me cacher.

— Vous cacher ! et pourquoi cela, mon Dieu !

— Toutes les explications que je pourrais vous donner ne vaudraient pas un regard de vous, jeté sur la rue. Voyez et écoutez... Voilà le cortége qui m'a royalement escorté depuis la Grève jusqu'ici.

Quelques yeux clairvoyants avaient, à ce qu'il paraît, distingué la maison où je m'étais réfugié, car des groupes menaçants se formaient déjà près de l'entrée, et si les plus téméraires n'avaient pas encore tenté l'irruption, c'est qu'ils comptaient bien, la victime une fois prise au piége, être en mesure de ne plus la laisser échapper. La jeune fille, ainsi que je l'y engageais, courut à la fenêtre pour tâcher de comprendre quelque chose à ce tumulte toujours grossissant. Deux ou trois clameurs, nettes et distinctes, suffirent à l'éclairer sur l'imminent danger qui me menaçait.

— Sainte Vierge ! dit-elle. Ils veulent vous tuer.

— Ça me fait bien cet effet-là.

— O mon Dieu ! c'est qu'ils en seraient capables ! J'en connais quelques-uns... Voilà Girel le corroyeur, Bertholin le coutelier, Viret le marchand de bière... Ils sont partis ce matin en disant qu'ils allaient chercher la tête de Mazarin... Est-ce que vous seriez le cardinal Mazarin, monsieur ? ajouta-t-elle naïvement.

— Ma chère enfant, est-ce que j'ai l'air d'un cardinal ?

— Ah ! c'est juste. Je suis si troublée... je ne sais plus ce que je dis. Mais voyons, allons au plus pressé. Que résoudre ? par où vous faire évader ?

— Vous connaissez bien cette maison ?

— Sans doute. Elle appartient à mon père.

— A-t-elle deux issues ?

— Elle n'en a qu'une.

— Y a-t-il un grenier, une cave, une armoire ?

— Mon père est sorti et je n'ai qu'une seule clé : celle de ma chambre.

— Oh !... alors, je comprends... vous ne pouvez guère...

— Pourquoi donc ça ?... la voici !

Et elle accompagna ces derniers mots d'une indication sans laquelle la clé ne m'eût guère été nécessaire. Je m'élançai dans la chambre désignée. Au même instant, les mugissements de la foule redoublèrent et l'un des gosiers les plus redoutables de la bande interpella ainsi la gra-

cieuse enfant à qui je devais déjà la moitié de mon salut :

— Ohé ! Madelon ! ohé ! la fille à Bernard Tiquet ! N'est-ce pas chez toi qu'est entré le fuyard ?

J'entendis Madelon ouvrir très-lentement la croisée et répondre aussi lentement que si elle eût compté ses syllabes :

— De qui parlez-vous, messieurs ?

— De l'homme qui est entré dans la maison.

— Dans quelle maison ?

— Eh ! mille pipes du diable ! dans la vôtre.

— Il est entré quelqu'un chez nous ?

— Ouais ! fit une autre voix dans le groupe, faites donc l'innocente ! Ne l'avons-nous pas bien vu ?

— Je vous assure, messieurs, reprit Madelon dont l'accent perdait de sa fermeté, je vous assure que vous vous trompez.

— C'est ce qu'on va voir, la belle enfant ! riposta une voix de stentor. Notre fugitif a laissé pour mort sur la place le brave capitaine de la milice du quartier de Saint-Jean-en-Grève, et il faut qu'il nous paye la petite régalade dont il s'est gratifié à nos dépens. Allons, ouvrez-nous afin que nous puissions nous assurer par nous-mêmes...

— Quoi, vous prétendez...

— Faire une simple ronde dans l'intérieur de la place... est-ce que ça vous effraie ?...

— Non, sans doute... mais...

— Mais quoi... Vous avez peur... Vous avez donc menti... il est donc là ?

— Oui, oui ! cria-t-on de toutes parts, il est là... elle le cache.

— Voyez-vous, dit l'un, comme elle pâlit !

— Elle rit sous cape, dit un autre.

— Elle nous amuse, ajouta un troisième compagnon ; — à la besogne !... et si cette porte ne s'ouvre pas, — enfonçons-la.

— Il est inutile de rien briser, reprit d'un ton d'autorité la jeune Madelon. Je vais descendre et vous introduire moi-même.

Cette assurance rétablit un instant la paix parmi les assaillants. Madelon gagna l'escalier ; mais, avant de descendre, elle courut jusqu'à la chambre où j'étais renfermé et

me lança, à travers la porte entre-bâillée, ces quelques mots que je reçus pour ainsi dire à la volée :

— Déshabillez-vous, couchez-vous dans le lit, fourrez vos habits où vous pourrez; je me charge du reste.

La proposition était d'autant plus originale que ce lit était bien le propre lit de Madelon, et que c'était Madelon elle-même qui m'ordonnait de m'y coucher. Mais on comprendra aisément que je n'aie point poussé plus loin alors mes remarques à cet égard. Le moment eût été des plus mal choisis pour des réflexions, quelles qu'elles fussent, et le seul parti raisonnable était bien évidemment d'obéir à Madelon, la bouche muette et les yeux fermés. Sans autre cérémonie, je mis bas pourpoint, haut-de-chausses et pardessous. J'arrachai, plutôt que je n'ôtai, mon collet et mes manchettes, puis, étant réduit au vêtement indispensable, je fis un paquet du tout et le glissai vers la tête du lit, entre le premier et le second matelas. La métamorphose était accomplie, le décor changé, et Madelon pouvait agir en toute sûreté. Je soulevai, non sans une émotion douce, le drap qui sans doute avait touché plus d'une fois les mystérieuses beautés de ma nouvelle protectrice et me permettant un léger complément à ses instructions, j'ébouriffai ma moustache et mes cheveux à la manière des gens fatigués et feignis d'être plongé dans un profond et laborieux sommeil. J'affectai de respirer très-fort, me réservant de frapper un plus grand coup, si cela était nécessaire, c'est-à-dire de ronfler.

A peine mes préparatifs étaient-ils achevés, à peine entrais-je dans l'esprit de mon rôle, que l'hôtellerie de maître Bernard Tiquet fut envahie par une troupe de forcenés qui se disputaient le pas et hurlaient à se compromettre les poumons. La pauvre Madelon avait à faire à forte partie et elle eut bien de la peine à placer un mot. Elle parvint pourtant à se faire écouter une seconde fois :

— Messieurs, dit-elle, mon père est allé ce matin à la halle aux draps et comme, depuis les troubles d'hier, notre maison est entièrement déserte, vu que tous nos locataires ont pris frayeur d'un aussi dangereux quartier, toutes nos chambres sont naturellement vides et fermées. Or, comme mon père a emporté le trousseau de clés...

— Voilà bien des paroles, interrompit celui qui semblait

s'être improvisé le chef de la troupe. Visitons chaque étage et si on nous trompe, le châtiment ne se fera pas attendre...

Sans doute Madelon ne put dissimuler un mouvement d'effroi, car le brutal personnage reprit plus doucement :

— Eh bien, eh bien! belle jeunesse, n'allons-nous pas choir en syncope? Dites la vérité et on ne vous fera aucun mal. Vous nous assurez donc que vous n'avez personne ici?

— Personne... balbutia Madelon, si ce n'est un voyageur qui est arrivé ce matin de je ne sais où, — très-fatigué, — très-malade, — et à qui j'ai été forcée de céder ma chambre, n'en ayant pas d'autre disponible.

— Au fait, dit un interlocuteur, plus conciliant que ses compagnons, si ce qu'elle dit est vrai, ce serait une preuve que son père a emporté les clefs avec lui, et dans ce cas, il nous suffirait de voir ce voyageur pour être bien certains que ce n'est pas notre fugitif.

— Volontiers, messieurs, dit Madelon qui crut avec raison ne pouvoir mieux faire que de payer d'assurance; suivez-moi et je vais vous ouvrir ma chambre.

— Cette petite est fort aimable, reprit l'homme à la grosse voix, qui avait sans doute pris tout le temps de l'admirer. Restez avec moi cinq ou six, — et vous, — les autres, — formez-vous en un détachement de même nombre pour faire une battue dans les plus petits recoins de la maison. Notre homme pourrait bien s'être faufilé ici sans que cette belle petite fille l'ait aperçu... En avant!

Les plus pressés escaladèrent l'escalier. L'escouade conduite par Madelon se dirigea du côté de ma porte. Les gonds crièrent : c'en était fait. L'ennemi était dans la place.

Je poussai un profond soupir et me mis à respirer d'une force à faire trembler les vitres.

— Vous le voyez, il dort, murmura Madelon.

— Comme Holopherne la nuit où Judith lui coupa la tête... C'est ma foi vrai! dit le bourgeois convaincu. Désolé de vous avoir dérangée, ma belle enfant. Çà, camarades, préparons-nous à partir. C'est-à-dire, attendons encore un peu... on l'aura peut-être déniché là-haut.

Un de ceux qui étaient montés reparut la tête basse et l'air découragé.

— Rien, absolument rien, dit-il. J'aurais pourtant parié cent barriques d'eau-de-vie contre une pincée de tabac... que...

— Imbécile! tu aurais perdu, reprit le chef d'un ton capable. Il est bien clair que nous nous sommes trompés. Mais n'importe! enfants! Ne perdons pas la mémoire et ayons l'œil au guet! Un galant de cour, ça ne s'égare pas comme une aiguille, et nous le rencontrerons tôt ou tard! Le scélérat n'aura rien perdu pour attendre!

Le sang commençait à me monter au visage, et ce n'eût pas été sans plaisir que j'eusse administré à ce butor un ordre de chevalerie quelconque, en frappant sur son échine à grands coups de plat d'épée. Madelon devina cette disposition secrète de mon esprit, en même temps que l'espèce de violence que je me faisais à moi-même pour y résister. Elle se hâta de couper court à cette scène, et, reconduisant ses hôtes avec une dignité parfaitement bien soutenue :

— Je suis fâchée, leur dit-elle, que mon père ne soit pas là. Il vous eût certainement invités à trinquer avec lui.

Cette façon détournée d'attendrir des cœurs de bronze fut couronnée d'un plein succès. Les tapageurs se confondirent en excuses, en protestations, et entonnèrent une hymne de gloire à propos des mérites jusque-là trop méconnus du père Tiquet.

— Il a donc emporté aussi la clé de la cave? fit malignement observer le loustic de la bande.

— Mal-appris! s'écria le bourgeois qui commandait en vertu de l'énergie de ses poumons. Sont-ce les Jésuites du collége de Clermont qui t'ont enseigné à répondre par des balourdises aux politesses qu'on te fait? Allons, sors le premier et marche droit! Mes amis, continua-t-il en s'adressant à tout son monde, retournons au quai de la Grève et sur le Pont-au-Double. C'est là que nous devrions déjà avoir établi notre camp. Adieu, mademoiselle Tiquet, adieu!

— Bonne chance, messieurs, et au revoir!

— En route, camarades! Il n'y a pas qu'un seul lièvre dans le bois. Ainsi donc, reprenons la chasse. Vive Broussel et à bas le Mazarin!!!

Je ne m'étais tenu tranquille qu'à grand'peine; aussi mes

persécuteurs étaient-ils à peine sortis que je me levai sur mon séant et sautai à bas de mon lit, en maugréant à tort et à travers, ressemblant assez, en cette occurrence, au faux brave de la Comédie, qui menace de ses gestes inutiles et de ses injures parfaitement inoffensives l'adversaire assez éloigné pour ne plus le voir ni l'entendre. Il est même probable que j'eusse été le premier à rire de cette manifestation particulièrement ridicule, si je n'eusse ressenti, au fond de l'âme, un véritable regret d'avoir pu jouer le sot personnage qu'on a vu. Doutant de moi-même, je me demandai avec une horreur que je ne saurais exprimer comme je la ressentis alors, s'il était possible que moi, Gaston, marquis de Roquelaure, j'eusse agi ainsi par couardise et lâcheté? ce qu'un casuiste seul aurait pu se flatter de résoudre, car j'avais toujours proclamé si hautement que *prudent* était synonyme de *poltron*, que j'eusse considéré comme une chose honteuse de modifier radicalement mon opinion pour les besoins de l'occasion présente. Une subtilité même ne m'eût point tiré d'un aussi mauvais pas, et n'eût servi qu'à me rendre ridicule à mes propres yeux. J'avais beau chercher, je ne me trouvais point d'excuse; sans doute, je ne me blâmais pas, après le coup fourré de la place de Grève, de m'être soustrait aux fureurs d'une populace déchaînée. Je comprenais jusqu'à un certain point la retraite d'un seul devant une armée entière; mais, depuis mon entrée dans l'hôtellerie, les choses, à mon sens, avaient terriblement changé de face : là, j'étais encore seul, il est vrai, mais je n'avais plus à mes trousses qu'une poignée de ces sacripants criards, qu'une fière attitude suffit quelquefois à mettre en déroute. Voici donc la rigoureuse déduction des faits. Homme, j'avais cédé devant le nombre; soldat, j'avais lâché pied devant un corps de bandits indisciplinés; gentilhomme, j'avais reculé devant des rustres!... D'où m'était venu subitement cet accès de douceur et de tranquillité? qui m'avait donc cloué dans ce lit? C'était là une profonde, une inconcevable énigme...

Tout à coup, le mot de cette énigme flamboya dans l'air.

Ce mot vivait. Revêtu d'une forme humaine, il venait de paraître au seuil de la porte, en cornette brune et en jupon court.

C'était Madelon.

Oui, dès ce moment, les ténèbres se dissipèrent et tout fut expliqué. La cause de l'événement, jusqu'alors cachée, se montrait dans sa simplicité naïve, et cet éclaircissement, qui n'avait besoin d'être complété ni par un mot ni par un signe quelconque, me réconciliait avec ma conscience en la mettant peu à peu en repos. Oui, Madelon seule avait pu exercer sur moi cette influence secrète, inavouée. J'avais fléchi, à mon insu, sous le poids d'un de ces charmes délicieux dont on nous parle dans les contes des fées, et si je n'étais point sorti de ma prison pour châtier les misérables qui m'avaient tout meurtri de leurs injures, c'est que cette prison était le lit d'une jolie fille, c'est que, sans avoir pris une détermination formelle et sans me l'être avoué à moi-même, mon intention bien arrêtée était de demeurer avec Madelon, le plus près d'elle et le plus longtemps que je le pourrais.

Ce que je vous expose là en phrases si démesurées est, à vrai dire, l'histoire d'une réflexion qui dura peut-être la moitié d'une minute, à peu près le temps des deux éclairs que je vis jaillir des deux yeux de Madelon ; je revins même assez vite au sentiment de mes devoirs et des convenances pour me rappeler que mon déshabillé était tant soit peu immodeste, et que la pudeur de ma jeune hôtesse s'en pouvait alarmer. Rien n'est plus traître en effet que ce léger tissu de fil, que les dames romaines nommaient une tunique, que nous appelons, nous, une chemise, et qui, à propos de rien, voltige, s'enlève et flotte au vent. Madelon, en revenant si tôt, me coupait tout autre retraite que celle du lit ; je m'y glissai donc pour la deuxième fois, pendant que Madelon, interdite et rouge de confusion, ne savait que faire de ses yeux, de ses jambes ni de sa voix. Ma présence dans cette chambre était évidemment son ouvrage, et pourtant elle paraissait tout étonnée de ce qu'elle avait fait.

— Est-ce possible, s'écria-t-elle enfin, vous êtes couché !

— Cela vous surprend ?

— Non, mais cela m'effraie.

— Est-ce que ce n'est pas vous-même qui me l'avez ordonné ?

— C'est pourtant vrai !

— Dites-moi... Est ce que votre père va bientôt revenir ?

— Oh! si je ne craignais que lui!

— De qui donc dépendez-vous encore? je ne vois guère qu'un père à qui une fille soit tenue de rendre compte de ses actions... Eh bien! s'il paraissait là, tout à coup, je lui raconterais mot à mot ce qui s'est fait en son absence.

— Excellent moyen pour me faire battre, soupira Madelon.

— Votre cher père est donc un brutal? Il n'entend donc rien?

— Il entend une seule chose, répondit la pauvre fille avec un accent douloureux que je ne lui avais pas encore remarqué : le son de l'or.

— Ah! il est avare!...

— Oh! ce qui ne l'empêche pas d'avoir bon cœur, reprit vivement Madelon; — seulement, cela lui donne quelquefois des impatiences... mais ne savez-vous pas qu'il y a quelqu'un au monde que l'on doit craindre encore plus que son père?...

— Oh! oh! qui donc cela?

— Son mari.

On se fera une idée de l'ébahissement où je fus subitement plongé, quand on saura qu'à la première vue, Madelon, fraîche comme un bouton de rose, mince et blanche comme un enfant, ressemblait bien plutôt à une communiante de demain qu'à une épousée d'hier; cependant, en y regardant d'un peu plus près, on pouvait déjà distinguer sur ses joues le charmant duvet de la puberté, et sous ses paupières demi-baissées la flamme indiscrète qui trahit les premières inquiétudes d'un jeune cœur. Cela ne m'empêcha pas de m'écrier en me renversant à demi pour la mieux voir :

— Vous êtes... mariée... vous?

— Certainement... moi.

— Mariée... tout de bon?

Madeleine rougit, tourna son tablier dans ses doigts et balbutia :

— A dire vrai... je n'en sais trop rien, monseigneur.

— Oh! pour le coup, ma petite Madelon, voilà une énigme que vous ne me refuserez pas de m'expliquer.

— Comment vous expliquerais-je, monseigneur, ce que je ne comprends pas.

Ce début promettait merveilles. Je compris qu'il ne fal-

lait pas laisser à Madelon le temps de se reconnaître, et repris vivement :

— Parlez toujours... parlez, Madelon, je vous aiderai.

— Mais, que voulez-vous que je vous dise ?

— L'histoire de votre mariage... je brûle de l'apprendre ; pauvre petite! si jeune, si naïve, je parierais qu'on vous a sacrifiée...

— Oh! justement, s'écria Madelon, dont l'œil s'anima à ce dernier mot... Claudine, une de mes bonnes amies, qui s'est mariée l'an passé avec un maître éperonnier d'Orléans, m'avait dit avant de quitter Paris : « Prends bien garde qu'on ne te sacrifie ! » Mon Dieu!... qui sait si cela n'est pas arrivé ainsi! On m'a peut-être sacrifiée... Ne pourriez-vous m'expliquer ce que cela veut dire, monseigneur ?

— Sans aucun doute... mais à une condition : c'est que vous me raconterez au moins comment les choses ont eu lieu.

— Ah! c'est juste... il faut que je vous raconte... mais, monseigneur, j'y pense... en quoi cela peut-il vous intéresser? — Je vais vous ennuyer, c'est sûr!

— Madelon, Madelon, que de temps perdu!...

— Dame !... c'est une histoire si triste !

— Nous l'égayerons!...

— Vous le voulez?

— Il le faut.

Madelon soupira longuement et commença son récit qui dura près d'une heure, mais dont je ne rapporterai que la substance, attendu que le lecteur n'a pas, à beaucoup près, les mêmes raisons que moi d'être patient, et que volontairement ou à son insu, elle allongea prodigieusement son histoire, — système qui a, sans contredit, ses inconvénients au point de vue des règles d'une narration bien conçue, mais dans lequel je crus devoir l'encourager du mieux que je pus. Voici, en somme, le fait que je dégagerai, pour le rendre plus intelligible, des interprétations anodines que croyait devoir y glisser çà et là le respect filial. Ce sera plus cru, mais aussi plus vrai. Bernard Tiquet était un vieil avare qui avait vu dans la beauté de sa fille un moyen de plus d'augmenter sa chevance et qui, par suite de ce calcul bien arrêté, n'avait rien trouvé de plus raisonnable que de la donner à un certain Nicolas Boutrel, maître ferronnier, établi à une

centaine de pas du couvent des Hospitalières, tout proche de la place Royale. Ce Nicolas Boutrel était, à ce que je pus comprendre, une autre espèce d'animal qui, non-seulement avait pas mal gagné d'argent avec le commerce qu'il exerçait dans une sale boutique à l'enseigne des *Trois Marteaux*, mais dont l'escarcelle s'était peu à peu gonflée des profits d'un autre métier qui enrichit très-vite ceux qu'il n'envoie pas aux galères. Le ferronnier faisait l'usure et prêtait à ses voisins à moitié en sus de la somme empruntée. C'est un beau denier, comme on voit, et il n'était pas étonnant qu'il fût devenu l'un des notables de sa circonscription. Les accordailles s'étaient faites sans beaucoup de fracas et en présence de quelques parents éloignés de Bernard. Quant à Nicolas, il ne se connaissait pas sur terre un seul parent qui eût le droit de mettre le nez dans ses affaires, et il ne lui restait plus, d'une famille assez nombreuse dont il avait successivement hérité, qu'un cousin septuagénaire, quinteux, ivrogne et méfiant, qui vivait à Montlhéry, dans une cabane vermoulue que les bonnes gens du pays considéraient comme une niche à araignées, mais où Nicolas Boutrel était persuadé que le vieillard entassait des écus. Ce cousin l'inquiétait, et il trouvait, sans pourtant le dire tout haut, qu'il tardait bien à en finir ; toutefois, comme il avait trente-six ans passés, et que sa constitution robuste lui faisait, selon toute apparence, un besoin de prendre femme, il tomba d'accord avec le père Tiquet et obtint Madelon, à la condition de la prendre sans dot. On lui donnait, en revanche, le gîte et la table. Dans tous ces arrangements, on disposa de Madelon sans même prendre la peine de la consulter, et on lui annonça un beau matin qu'elle serait la femme de Nicolas Boutrel... Une autre eût imploré un délai, et crié pour le moins à la tyrannie. Madelon, elle, habituée à obéir, ne souffla mot et éprouva seulement une sorte d'effroi intérieur qu'elle ne chercha pas même à s'expliquer. Elle prit toutefois la liberté de demander à son père s'il croyait qu'elle serait heureuse... Le vieux Bernard, dont la fibre sensible avait été touchée, et qui voyait dans le *placement gratuit* de sa fille un avantage réel et une nouvelle source de fortune pour l'avenir, lui répondit que Nicolas était l'homme qui lui convenait, et qu'elle lui en dirait plus tard de bonnes nouvelles. Madelon crut son père sur parole et consentit à tout ce qu'on voulut, bien que ce

grand bonheur lui parût, sous plus d'un rapport, très-douteux et très-problématique. Enfin elle s'était résignée. Sans doute elle n'avait aucune amitié pour Nicolas Boutrel ; mais, à en croire son père, c'était là une considération de peu d'importance et dont elle n'avait point à se préoccuper. A la grâce de Dieu ! les accordailles signées, on fixa le jour du mariage, et le curé de Saint-Gervais prononça la bénédiction.

Arrivée à cet endroit de son récit, Madelon s'arrêta, bien moins pour reprendre haleine que pour combattre l'émotion secrète qui se trahissait dans sa voix.

— Et, lui demandai-je après un assez long silence, y a-t-il longtemps de cela?

— Une semaine: — nous sommes aujourd'hui le vingt-huit août, c'était le vingt.

— Mariée depuis huit jours!... mais c'est déjà fort gentil... et nous n'en sommes qu'à l'église! Voyons la suite...

— La suite? mais, monseigneur, il n'y a pas d'autre suite!

— Madelon, ma petite Madelon, vous voulez me faire tort d'une partie de l'histoire... il y a encore quelque chose.

— Mais non!

— Mais si!

— Cherchez bien...

— J'ai beau chercher...

— Allons... voyons... un peu de courage...

— Tout ce que je puis vous dire, fit-elle en paraissant consulter ses souvenirs, c'est qu'au moment où nous rentrions de l'église, et comme je songeais à ce que m'avait dit Claudine des douceurs d'un premier tête-à-tête, on remit à mon mari, Nicolas Boutrel, une lettre qui lui annonçait la mort de son cousin de Montlhéry... et qu'alors...

— Eh bien?

— Eh bien, monseigneur... oh! mais non, impossible en ce moment!

Et Madelon prêta l'oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Silence! on vient...

— Qui donc?

— Mon père! j'ai reconnu son pas.

— Le papa Tiquet! murmurai-je en m'acoquinant de

mon mieux sous mon drap. Qui diable le forçait de revenir si tôt?

— Écoutez-moi bien, dit précipitamment Madelon.

— J'écoute.

— Vous allez encore faire semblant de dormir.

— Ah çà! mais je suis donc condamné au sommeil éternel?...

— C'est moi qui vous en supplie.

— Enfin! fis-je avec résignation, cette fois-ci, pour varier un peu, je ronflerai.

— Je vais dire à mon père ce que j'ai dit aux autres... que vous êtes un voyageur qui ne faites que passer par Paris, ce qui expliquera pourquoi vous prenez gîte dans une hôtellerie.

— A merveille!... mais pourquoi ne pas lui raconter tout simplement l'histoire assez originale?...

— De deux choses l'une. Ou il n'y comprendrait rien, ou il me battrait pour m'apprendre à me mêler de politique et à recevoir du monde ici quand il me l'a défendu. Il ne rêve que voleurs!

— Soit! je serai censé voyager.

— Vous ne me démentirez pas?

— Je ne serai qu'un écho.

— Mais... pour qu'il croie à cette fable, il faut que vous restiez ici... au moins... un jour... ou deux... ajouta-t-elle timidement.

— J'y resterai tout ce qu'il faudra pour le convaincre, ma jolie Madelon, et surtout pour ne pas cesser de vous voir.

Elle disparut, la porte se ferma et aux douces mélodies de la voix de Madelon succéda un vrai bacchanal d'enfer. On eût dit un cliquetis d'armes heurtées les unes contre les autres ou un concert d'instruments criards pincés par les griffes de trente démons réunis. Il paraît que le père Tiquet faisait ce beau vacarme à lui tout seul. D'après les quelques mots que je pus saisir à la volée de son interminable soliloque (car Madelon ne soufflait mot), je démêlai à grand'peine qu'il n'était pas du tout content de sa visite à la halle aux draps. Les marchands, à l'entendre, étaient autant de drôles et de malandrins qui s'étaient donné le mot pour le tromper et lui subtiliser son argent.

— Comprends-tu, disait-il à sa fille, que j'avons acheté dix-huit écus ce superbe habillement de drap bleu dont j'avons fait *florès* le jour de ton mariage à Saint-Gervais et qu'aujourd'hui que je voulons le revendre, on m'en offre... devine combien?...

Il me sembla que Madelon ne répondait pas, et il faut croire que j'avais pensé juste puisque le vieil avare reprit avec volubilité :

— C'est ça, ne m'écoute pas... lève les yeux au ciel et pense à autre chose qu'à ce que je te dis... Oh! ces petites rêveuses... c'est insupportable... si on ne se retenait!

— Mon père, je vous jure... bégaya Madelon.

— C'est bon... en v'là assez... je n'aimons pas les filles qui raisonnent.

— Enfin, mon père, on vous offre?

— Le quart d'une pistole. Comment trouves-tu ça?

Madelon fut naturellement dispensée d'une réplique quelconque, par la prompte satisfaction que se donna lui-même le vénérable auteur de ses jours, en bouleversant tout dans sa cuisine. Une des chaises alla cogner le mur, les pincettes frémirent à l'âtre de la cheminée, et il y eut comme un bruit de casseroles tourmentées aux clous où elles étaient sans doute suspendues, dans l'attitude la plus inoffensive du monde. Le vieux papa, vrai fléau domestique, renouvelait, en miniature, les violences d'Attila. Seulement, je pus m'assurer le lendemain que ses brutalités n'étaient pas si barbares qu'elles en avaient l'air et qu'il avait une manière de bousculer ses meubles qui ne leur causait aucune espèce de dégradation. En avare émérite, qui voulait pourtant assouvir matériellement sa rage, il se contentait d'une colère, épouvantable en apparence, mais au fond très-prudente et très-bénigne. Toute sa fureur se dépensait en tintamarre et en menaces. Il poussait rudement les portes et jetait le désordre dans toute la maison; après quoi Madelon faisait une seconde fois le ménage et tout était dit.

Après l'orage, le calme; après la guerre, la paix. Je crus entendre le père Tiquet et sa fille entrer dans la salle basse et s'y livrer à une conversation plus modérée dont j'étais sans doute l'objet, mais dont mon oreille, cette fois, ne put rien saisir. Sur ces entrefaites, il m'arriva quelque chose

d'assez remarquable. A force de jouer celui qui dormait, je finis par dormir tout de bon. L'ennui de la solitude, — il y avait près d'une heure que Madelon était descendue, — commença à alourdir mes paupières; la fatigue de la journée fit le reste. Je ne me réveillai plus que vers huit heures du soir. C'est alors que, pressé par la faim, je tirai à toute chance une sonnette dont la poignée se balançait au-dessus de mon chevet. J'espérais, tout naturellement, voir arriver Madelon. Je vous laisse à penser quel désappointement fu le mien à l'aspect d'un sale et court vieillard, dont la casaque était luisante de crasse, les bas à jour, les cheveux mêlés faute d'un coup de peigne, et dont la physionomie, peu agréable au premier abord, et plus repoussante à mesure qu'on le regardait, rappelait involontairement le masque d'un hibou. Mes trois premiers mots, que je ne pus retenir, furent ceux-ci :

— Or çà!... qui êtes-vous?

— Qui je sommes... avec votre permission, messire, on me nomme Bernard Tiquet.

— Vous! Bernard Tiquet!

— Faut-il à messire un extrait de mon acte de naissance?

— Tiquet!... je n'en reviens pas... Vous êtes donc le père de Madelon?

— Ma femme me l'a toujours dit, monsieur.

— L'innocent, pensai-je, qui demande de ces choses-là à sa femme! Savez-vous, continuai-je tout haut, que vous avez là un beau brin de fille, maître Tiquet?

— Oh! c'est si jeune... la beauté du diable, fit l'hôtelier avec un sourire presque modeste. Mais, vous plaît-il, monseigneur, de me donner vot' nom, pour que je l'inscrive sur mon livre à la colonne du jour? M. le lieutenant civil, vous le savez, nous enjoint, sous les peines les plus sévères, de remplir c'te formalité.

— Qu'à cela ne tienne, mon brave. Vous mettrez...

J'allais dire mon nom, mais une réflexion salutaire m'en empêcha. L'incognito pouvait favoriser des projets dont je ne me rendais pas encore un compte bien lucide, mais qui, très-certainement, existaient en germe au fond de mon cerveau. Je repris, après une pause qui, du reste, avait à peine duré quelques secondes :

— Vous mettrez que vous avez reçu aujourd'hui chez vous le chevalier Henry Waller de Guernesey, — chargé par le parlement de la Grande-Bretagne d'une mission secrète en France, — mission qu'il aurait déjà accomplie sans l'effroyable bagarre au milieu de laquelle il est tombé ce matin et qui l'a forcé de chercher un gîte où il pût, — pour quelques jours, — se croire en sûreté.

J'appuyai cette affirmation, articulée d'un ton ferme et sûr, de l'offre d'une bourse bien garnie qui fit sourire gracieusement Bernard Tiquet. L'effet était déjà bon, il devint encore meilleur quand il eut reconnu, grâce à un habile attouchement, la forme des pièces que la bourse contenait. Je vis, à l'épanouissement spontané de son visage, qu'il avait flairé l'or. Il empocha aussi vite qu'il avait reçu et me dit en faisant un grand salut :

— Milord veut-il souper?

— Ne m'appelez point milord, lui dis-je en tenant à grand'peine mon sérieux. Je suis de Londres, c'est vrai; mais, en premier lieu, j'ai si longtemps résidé en France que je suis presque devenu votre compatriote, ainsi que vous en pouvez juger à mon accent qui serait plutôt méridional qu'anglais... et ensuite, je serais fâché d'attirer sur moi l'attention. Appelez-moi tout bonnement *monsieur le chevalier*.

— A vos ordres, monsieur le chevalier, fit mon hôte, dont le défaut, selon toute apparence, n'était pas de contrarier en rien les gens qui le payaient. Dirai-je à notre fille de mettre le couvert?

— Oui... mais à une condition, mon brave.

— Une condition? monsieur le chevalier n'a qu'à parler.

— C'est que nous souperons tous trois ensemble.

Le vieillard ouvrit des yeux énormes.

— Cela vous surprend... que voulez-vous? Je n'aime pas à manger seul et vous avez l'air si engageant que je serais désolé de ne vous avoir pas en face de moi... Tenez, père Bernard, ou je ne me connais pas en physionomie ou vous avez jadis été soldat!

J'avais fait cette question à tout hasard et dans l'unique but de dire quelque chose; mais il paraît que j'avais touché juste, car le vieux logeur me répondit avec une satisfaction visible :

— Oui, monsieur le chevalier, du temps d'Henri IV... Une belle époque et un bon roi!... et si vous me le permettez, je vous raconterons ce que personne en France ne se rappelle peut-être aussi ben que moi : l'entrée du grand cortége royal à Paris... Je faisions partie de la compagnie qui suivait Sa Majesté à dix pas de distance et j'ai encore là, devant les yeux, la croupe et la queue de son cheval...

— Vous me raconterez tout ce que vous voudrez, queue et croupe comprises, mon digne hôte; seulement, hâtez-vous.

Avant de descendre, j'ouvris ma fenêtre et remarquai que l'agitation n'avait point encore cessé dans la rue Saint-Antoine. J'entendis même retentir au loin un bruit de mousquetades. Il me vint encore un scrupule à propos de l'inaction volontaire à laquelle je me condamnais pendant que mes services eussent été peut-être d'une si grande utilité à l'Etat. Mais ce cri du devoir méconnu était un cri de détresse qui ne prouvait qu'une seule chose, à savoir que j'avais définitivement capitulé avec ma conscience et que Madelon l'emportait. Je refermai bien vite la croisée pour éloigner de moi cette phalange de petits diablotins armés qui viennent, après une faute commise, nous larder impitoyablement les chairs et auxquels nous avons donné, sur terre, le nom de remords. Je ne voulais plus songer qu'à m'étourdir. Je me rhabillai donc promptement et bientôt on vint m'avertir que tout était prêt.

Maître Bernard avait fermé sa maison comme une forteresse en temps de guerre et il me fit comprendre, avec force circonlocutions subtiles et entortillées, que, n'ayant voulu prendre parti ouvertement ni pour le cardinal ni pour les frondeurs, il tâchait de rester en dehors de tout ce qui se faisait autour de lui. Le rôle qu'il avait adopté était celui d'une neutralité modeste, toute de réserve et d'observation. Je le louai fort de sa prudence et nous nous mîmes à table. Madelon tremblait comme la feuille en se plaçant près de moi et je fus assez fat pour attribuer cette émotion à un autre sentiment que la timidité naturelle à une jeune fille. Le papa lui-même n'était pas très à son aise, bien qu'il eût revêtu, ainsi que je m'en assurai par un coup d'œil furtif, le fameux habit de drap bleu qui n'avait servi qu'une seule

fois dans une circonstance solennelle et dont il n'avait pu se défaire à un bon prix. Il prit cependant un peu plus d'aplomb quand il eut entamé le chapitre historique dont le programme, comme on l'a vu plus haut, m'avait été officiellement annoncé. Ce grand fait de l'entrée triomphale du roi de Navarre était un refrain dont feu le maréchal mon père m'avait bercé plus d'une fois, et si la fille de Bernard Tiquet n'eût rempli à ma droite l'office très-nécessaire d'un anti-narcotique, j'ai de fortes raisons de croire que je me serais insensiblement endormi. Mais le voisinage de Madelon combattit les influences pernicieuses du récit de son père, lequel, me voyant si attentif, dut se persuader qu'il avait le talent d'un excellent conteur.

Je le laissai aller tant qu'il eut d'haleine, et le bonhomme ne me fit grâce d'aucun détail. Remontant bravement une cinquantaine d'années en arrière et faisant, par conséquent, une excursion dans l'autre siècle, il me raconta comme quoi le gouverneur de Paris, les membres du parlement, le prévôt des marchands et les échevins tenaient des assemblées particulières et traitaient secrètement avec Henri IV des moyens de faciliter son entrée à Paris, et comment les Seize, avertis en dessous main de ce qui se tramait, en avaient donné avis aux Espagnols qui tenaient alors garnison dans la capitale. Puis, s'exaltant au souvenir d'une scène dont il avait été l'un des témoins les mieux placés quoique des plus obscurs, il m'apprit, — je le savais parbleu bien! — que, les troupes d'Henri IV s'étant assurées des passages dangereux et des principales places de Paris, ce roi y était entré lui-même à sept heures du matin, par la porte Saint-Honoré, la même par laquelle Henri III, son prédécesseur, en était sorti. Sa voix trouva des notes larmoyantes quand il en vint à la présentation des clés faite en grande cérémonie par le prévôt des marchands Lhuillier, et je crois même qu'il pleura tout de bon lorsqu'il se souvint de la grâce parfaite avec laquelle le roi, qui venait de recevoir du comte de Brissac une belle écharpe, remit en échange à ce gentilhomme l'écharpe blanche qu'il portait lui-même, en y joignant le titre de maréchal de France.

A chacun des progrès du bon Henri IV dans sa fidèle ville de Paris, je m'attachais à avancer d'un pas mes affaires

avec Madelon. Ce système du roi guerrier était d'un excellent exemple et j'essayais de me rendre digne d'un si grand maître. Pendant que Louis de Montmorency, arrivé sur le quai de l'Ecole à la tête de deux cents Suisses, attaquait le corps de garde des lansquenets et en jetait, pour son début, trente dans la rivière, moi, plus modeste mais non moins vaillant, je m'emparais sous la table d'un terrain-frontière dont la conquête me rapprochait de Madelon, et retenais captive, dans des intentions moins sanglantes, il est vrai, une main qui, après une résistance assez vive, avait pourtant fini par se rendre à discrétion. Quand les cloches, les tambours et les trompettes apprirent aux ligueurs que le roi était enfin victorieux sur tous les points, j'attirai vers moi Madelon, qui jusque-là avait joué le rôle de la ligue récalcitrante, si bien que nos genoux et nos pieds, d'abord séparés de quelques lignes, se réunirent dans une communauté touchante et semblèrent conclure, par le fait même de leur rapprochement, un solide et inviolable traité de paix. Enfin, le père Tiquet aborda l'inépuisable sujet des actes de clémence du bon Henri. Le capitaine Saint-Quentin allait être pendu par ordre des Espagnols, et la potence fut immédiatement renversée. Dans la semaine qui suivit son avénement, il ne s'occupa que de faire des grâces : grâce au duc de Feria dont les intrigues lui avaient été si funestes, grâce à mesdames de Montpensier et de Nemours, qui s'étaient déclarées, comme on sait, ses plus impitoyables ennemies. Au milieu d'un tel déluge de pardons, la gentille Madelon pouvait-elle me refuser le mien?... C'était impossible! et un doux serrement de main m'avertit mystérieusement qu'elle ne voulait pas être moins généreuse que Henri IV.

L'éloquence de maître Bernard l'avait pour ainsi dire grisé. Je l'achevai en l'invitant à porter une santé en l'honneur du roi modèle et de ses descendants. Nous trinquâmes pour les vivants après avoir trinqué pour les morts. Alourdi par une moitié d'ivresse qui du reste le dominait, sans le rendre malade, le vieux Tiquet commença à se balancer sur sa chaise comme cela arrive souvent aux premières atteintes du sommeil. Je me levai ; Madelon en fit autant et je lui glissai à l'oreille ces quelques mots que je prononçai sans, pour ainsi dire, desserrer les lèvres:

— Tout à l'heure... dans votre chambre... Attendez-moi !

— Pour quoi faire ?

— Vous le savez bien... pour m'achever ce que vous avez si bien commencé.

— Oh ! seule avec vous !...

— N'étions-nous pas tantôt seuls ensemble ?

— Il faisait jour.

— Et la nuit ?

— La nuit... j'ai peur...

— Raison de plus pour que j'aille vous tenir compagnie.

— C'est impossible.

— Voilà un mot que nous ferons mentir !

— Par exemple !

— Ainsi, c'est entendu ?

— Pas du tout.

— Dans une heure.

— Je vous le défends !

— J'irai.

Bernard Tiquet rouvrit un de ses vilains yeux et Madelon reprit en élevant la voix, et feignant d'achever une conversation commencée :

— Adressez-vous à mon père, monsieur le chevalier. C'est lui qui vous indiquera la chambre où vous logerez pendant toute la durée de votre séjour chez nous.

— C'est juste, c'est juste, fit le père en se levant. Eclaire-nous, fille... et vous, monsieur le chevalier, veuillez, je vous prie, m'accompagner.

Mon installation fut bientôt terminée et je vis avec plaisir que, malgré sa chétive apparence au dehors, l'hôtellerie de maître Tiquet n'était pas trop mal tenue. Ceci ne m'empêcha pas de regretter ma première chambre et les deux heures de repos que j'avais passées chez Madelon.

La soirée me parut longue et monotone. Les lointains bourdonnements de l'émeute avaient cessé et l'on n'entendait plus de temps à autre que le pas régulier des rondes qui parcouraient successivement les divers quartiers, afin d'engager les retardataires à rentrer au logis et ceux qui étaient rentrés à éteindre leurs feux. Qui le croirait ! Je n'éprouvai aucun regret de ne pouvoir aller à la piste

des nouvelles et d'être condamné à une entière ignorance des événements de la journée. A qui était demeuré l'avantage? Les soldats de M. de la Meilleraye avaient-ils fait une glorieuse campagne ou bien les bons bourgeois de Paris s'étaient-ils métamorphosés comme par magie en une phalange triomphante de martyrs et de héros? Oserai-je avouer que c'était là le moindre de mes soucis et que je ne me rappelais même plus dans quelle intention j'étais sorti le matin. Mon âme n'étant plus à moi, mon cœur, lancé à la poursuite d'une joie nouvelle, était livré tout entier au plus exclusif de tous les égoïsmes, celui du plaisir amoureux.

Malgré les recommandations prudentes et les objections craintives de Madelon, j'étais décidé à réaliser de point en point mon projet. Je m'étais résigné à attendre une heure parce que j'avais calculé que c'était à peu près le délai dont le vieux Bernard aurait besoin pour se coucher. Un incident, qu'il m'avait été impossible de prévoir, dérangea toute l'économie de ces dispositions savantes...

Mais je demande ici au lecteur la permission de reprendre haleine. Toute force humaine a ses bornes, et il faut laisser, même à l'amour, le temps de respirer.

CHAPITRE XXI

Sommaire : Arrivée du mari. — Je suis enchanté de sa figure. — Un trait de lumière. — Je soupçonne le fin mot. — Un stratagème. — Moyens de séduction auxquels ne résistent ni le beau-père ni le gendre. — Encore une nuit de noces manquée. — Deux lettres pressées. — Nicolas Boutrel et le vieux Tiquet s'en vont de compagnie. — Je suis maître de la place. — Un sourire de Madelon. — A la grâce de l'amour! — La suite de la confidence. — Récit de Madelon. — Un étrange époux. — Incroyable emploi d'une journée de mariage. — Ah! si Claudine était là! — Je remplacerai Claudine. — Les choses tournent mal

pour Nicolas. — Les absents ont tort. — Les noces de Claudine et de Gauthier. — La comédie au naturel. — Madelon remplit parfaitement son rôle. — Un dénouement risqué. — Retour de Nicolas. — Il est bien temps! — Deux butors. — Pauvre Madelon! — Après le bonheur la tristesse. — Regrets douloureux. — Je pars.

Je venais à peine de m'enfermer chez moi et de me mettre le nez à la fenêtre, quand j'entendis résonner dans l'hôtellerie les éclats prolongés d'une grosse et bruyante joie. J'allai sur le carré pour reconnaître les causes de ce tintamarre et aperçus, au milieu du vestibule, le père Tiquet donnant l'accolade à un grand gaillard qui répondait aux avances du logeur par un rire continuel et immodéré.

Deux ou trois mots me mirent au courant de tout. Le nouveau venu n'était autre que maître Nicolas Boutrel, ferronnier du cul-de-sac des Hospitalières et gendre de Bernard Tiquet, qui revenait de Montlhéry. Je descendis pour l'examiner de plus près et vis avec plaisir que c'était un vilain être, aux façons grossières et à la tournure de goujat. Ces observations devaient en effet m'être agréables, ce qui ne m'empêcha pas, par bonté d'âme et pour l'acquit de ma conscience, de plaindre intérieurement Madelon.

J'en étais là de mon colloque avec moi-même lorsque le père Tiquet vint à moi, roulant gauchement son bonnet entre ses doigts, et me dit d'un ton humble et repentant :

— Ah! mon Dieu! monsieur le chevalier, auriez-vous sonné par hasard? Je vous assure que nous n'avons rien entendu.

Et comme je me contentais, pour toute réponse, de regarder l'homme en question, il reprit avec un sourire triomphal :

— C'est mon gendre, monsieur le chevalier, c'est mon gendre!

— En ce cas, vous avez une jolie femme, dis-je au butor dont le rire continuait de ressembler à une suite non interrompue de hoquets discordants, — et c'est en la rendant heureuse elle-même que vous vous montrerez digne de votre bonheur.

J'ajoutai à ce début, qui ressemblait fort à un ser-

mon, quelques questions sur la date de cette union fortunée.

— Oh ! fit Nicolas, qui voulut bien cesser de rire un instant, nous ne sommes quasi mariés qu'à moitié, et la vraie noce, comme dit l'autre, est encore à faire.

Madelon entra en ce moment et rougit jusqu'aux yeux.

— Si monseigneur veut te le permettre, Nicolas, embrasse ta femme, fit maître Bernard en tapant sur le ventre du nouveau venu.

Je ne sais pourquoi, mais en ce moment, j'eusse étranglé de grand cœur le bonhomme Tiquet et rossé avec joie le manant qu'il décorait du titre de gendre. Je me contentai de me jeter en travers du baiser et crus démêler, à un imperceptible jeu de la physionomie de Madelon, que cette habile évolution ne lui avait point fait de peine. Me rappelant alors les demi-confidences de la jeune mariée et l'espèce d'aveu mystérieusement grossier de Nicolas Boutrel, je supposai, en moins d'une seconde, mille jolies choses dont le détail serait fort difficile et qui, malgré leur confusion, me parurent les plus claires du monde. Mon parti fut immédiatement pris. Remettre au lendemain la continuation de mon entretien avec Madelon eût été une folie, — mieux que cela, — une sottise. D'autre part, tout scrupule, dans une conjoncture aussi bizarre, devenait une duperie.

— Frappons un grand coup, me dis-je sans trop savoir ce que j'allais faire. Il me faut un tête-à-tête avec Madelon. Il me le faut, à quelque prix que ce soit..... ou je ne suis plus qu'un sot.

La conclusion était effrayante et j'étais perdu à mes propres yeux si je n'en sortais à mon honneur. Mon imagination se mit en campagne ; elle parcourut, avec la vitesse de l'éclair, le cercle des choses possibles et de celles impossibles et, revenue de cette excursion avec la proie qu'elle avait cherchée, elle me souffla, parole à parole, le petit stratagème qu'on va voir. Je commençai par dire au père Tiquet :

— Vous avez paru surpris, tout à l'heure, de me voir descendre et vous m'avez demandé si j'avais besoin de quelque chose...

— Je vous le demande encore, monsieur le chevalier.

Ce n'est pas l'arrivée de not' gendre qui nous fera oublier ce que nous vous devons.

— C'est bien. J'ai justement un service de haute importance à réclamer de vous.

— Me v'là tout oreilles, dit maître Bernard. Allons, assieds-toi là, toi, Nicolas, et tiens-toi tranquille... et toi, Madelon, ne bouge pas.

— J'allais me coucher, repris-je avec un grand sérieux, quand je me suis rappelé tout à coup que j'avais deux affaires très-pressées à terminer ce soir. Il s'agit, à la vérité, tout simplement de deux lettres à porter. Seulement, comme ces deux lettres contiennent chacune un secret d'État, je ne les puis confier qu'à des personnes sûres... et j'ai pensé, maître Bernard, que vous trouveriez bien dans le voisinage deux hommes de bonne volonté, qui iraient, l'un à pied à l'extrémité du quartier Saint-Germain, et l'autre sur un bon cheval à Fontenay-les-Roses.

— Et il faut que ces lettres soient remises... ce soir même?...

— Sans autre retard.

— Hum! hum! fit Nicolas Boutrel.

— Quant au prix de la course, continuai-je en articulant bien mes paroles, j'ai lieu de croire qu'ils s'en contenteront. Je leur donnerai vingt louis à chacun.

Ce que j'avais prévu arriva. Le père Tiquet regarda en dessous Nicolas Boutrel, qui lui jeta à son tour un coup d'œil effaré. L'idée de faire gagner vingt louis à un voisin eût été de nature à donner la fièvre chaude au premier, et le second n'était guère plus disposé à manquer volontairement une si grasse aubaine.

— Si vous vouliez bien me le permettre, m'sieu le chevalier, ânonna le logeur en se grattant l'oreille, j'aurions une proposition à vous faire.

— Et moi une pareillement, hasarda le ferronnier, qui ne riait plus que du bout des lèvres et semblait analyser une à une dans sa tête les plus petites parties d'un aussi beau total.

— Parlez, mes braves. Je suis convaincu d'avance que des hommes recommandés par vous ne sauraient abuser de ma confiance. Ah! sans doute, j'aurais préféré avoir affaire à vous... mais un jour comme celui-ci, il est bien difficile

à un père de quitter sa fille; à un mari de quitter... sa femme...

— Pour vous obéir, m'sieu le chevalier, s'écria maître Bernard, il n'est rien que je ne fassions... et quant à Nicolas...

— Oh! lui, fis-je avec un rire qui voulait paraître beaucoup plus désintéressé qu'il ne l'était réellement, c'est bien différent... Il ne voudrait sans doute pas, pour tous les trésors du monde...

— Remettre encore d'une nuit la petite réjouissance en question? que si, not' bon seigneur, s'écria Nicolas dont les prunelles lançaient du feu. Not' petit' Madelon a ben attendu huit jours, elle attendra encore bien deux ou trois heures. N'est-ce pas, petit' femme?

Madelon demeura bouche close et ne put que baisser les yeux.

— Imbécile! interrompit le vieux Tiquet. Est-ce que ces choses-là se demandent?... est-ce que c'te jeunesse sait seulement ce que tu lui veux dire?

— Dame, écoutez donc, beau-père... à son âge...

Je n'avais nullement envie d'assister à une conférence de métaphysique conjugale entre Bernard et Nicolas. Je coupai court à ces dispositions verbeuses en disant que j'allais écrire sur-le-champ mes deux dépêches et qu'il était urgent que mes deux messagers s'apprêtassent à partir. Jamais je n'avais été servi si ponctuellement. Mon vieux logeur alla mettre ses souliers ferrés, et Boutrel le ferronnier sortit immédiatement pour s'aller assurer d'un cheval. Madelon, qui ne savait que penser de tout ce qu'elle voyait, m'apporta de l'encre, une plume, du papier, et m'interrogea d'un regard muet et plein d'anxiété.

Je ne fis pas semblant de la comprendre et me mis à écrire de l'air du monde le plus sérieux et le plus affairé.

Premier billet : « Je compte rentrer demain chez moi dans l'après-dînée. Je rends Bruscambille responsable de ce qui ne serait pas prêt quand j'arriverai. Comme je sais que les nuits sont de grandes tentatrices, surtout lorsqu'elles sont aussi chaudes que celles-ci, je demande grâce à Bruscambille pour mon vin. J'aime mieux lui payer pour un jour sa dépense au cabaret. »

Deuxième billet : « A M. de Châtillon. — Je veux

mourir, très-cher ami, si je sais pourquoi je t'écris ce soir. Je n'ai rien à te dire, sinon que je t'aime et fais de toi grande estime. Je recommande au courrier qui te porte ma lettre d'aller ventre-à-terre au risque de crever son cheval. Et là-dessus, bonsoir! — Ah ! tiens, au fait, pour que cette course ait au moins servi à quelque chose, viens donc demain souper avec moi. Il serait possible que j'eusse à te raconter, sans nommer les masques, bien entendu, certaines drôleries propres à te divertir. Adieu! »

Je pliai et cachetai avec un soin tout particulier ces deux lettres qui, on le voit, traitaient de matières bien graves. Maître Bernard et Nicolas Boutrel reparurent presque en même temps, l'un faisant sonner sur le grès de l'allée ses semelles de voyage, l'autre me montrant, par le vitrage du rez-de-chaussée, la vigoureuse bête qui allait le conduire à sa destination. Je remis à celui-ci le pli destiné à M. de Châtillon. Le père Tiquet se chargea de celui que j'envoyais à Bruscambille, à l'adresse de l'hôtel Roquelaure.

Un dernier tour de passe-passe empêcha Nicolas de joindre Madelon. J'avais décidé dans ma haute sagesse que je ne permettrais pas le baiser du départ. C'est tout au plus si je voulus bien tolérer la bénédiction de maître Tiquet. Je ne donnai, ni à l'un ni à l'autre, le temps de respirer. Je les étourdis de recommandations, d'ordres qui se contredisaient entre eux, en un mot d'un bourdonnement de périodes où la meilleure lunette de Paris n'eût pas fait découvrir, le diable m'emporte! un seul mot utile. Il y a souvent des harangues soi-disant sérieuses dont on pourrait en dire tout autant.

Ainsi édifiés sur l'importance imaginaire de leurs fonctions, mes deux courriers partirent. Nicolas était si persuadé qu'il remplissait le rôle d'un personnage d'importance et que le succès de sa mission pouvait lui valoir d'être nommé capitaine de la milice du quartier des Hospitalières, que mes efforts, pour lui couper toutes communications avec sa femme, se trouvèrent absolument superflus. Maître Bernard, lui, conserva assez de présence d'esprit pour crier à sa fille :

— Madelon... pas d'enfantillage! remonte dans ta chambre, mais ne vas pas t'endormir, et prends bien garde que

si par hasard M. le chevalier avait besoin de quelque autre chose, il n'ait pas au moins à se plaindre de toi.

La porte se ferma lourdement et il me sembla, peut-être fut-ce une erreur, — que les dernières instructions du logeur avait fait glisser sur les lèvres de la jeune fille un tout petit sourire naïvement stupéfait. Puis, peut-être par suite d'une réflexion dont je ne veux point ici sonder la profondeur, sa figure se voila d'une expression plus grave et eût presque laissé deviner l'effroi. Je n'eus pas grand'-peine à comprendre que la gentille Madelon était dans une de ces positions fausses dont on ne peut sortir que par un secours étranger. C'était donc à moi de venir à son aide.

— Votre père, lui dis-je, vous a engagée à rentrer dans votre chambre... voulez-vous me permettre de vous y conduire?

Elle me laissa prendre son bras. Ce fut toute sa réponse qui, d'ailleurs, en valait bien une autre. L'étage avait une vingtaine de marches et, à chacune d'elles, je faisais une petite halte qui allongeait d'autant un trajet dont la durée eût été rigoureusement d'une minute ou deux.

Quand nous fûmes assis devant son alcôve, elle croisa ses mains et me dit :

— Je ne sais si je suis éveillée. Est-il bien vrai que mon père soit sorti et que Nicolas Boutrel...

— Trotte en ce moment sur la route de Fontenay? rien n'est plus possible, ma chère Madelon.

— Mais par quel hasard?

— Je voulais, en dépit de tous les obstacles, avoir cette nuit la fin de votre confidence, et j'ai cherché un moyen de me ménager un tête-à-tête avec vous? n'ai-je pas réussi?...

— Quoi! ces deux lettres?...

— J'aurais pu tout aussi bien les écrire au schah de Perse ou au khan des Tartares... Invention... pure invention! Et maintenant, chère Madelon; achevez-moi votre histoire...

— Où en étais-je? fit Madelon toute rêveuse.

— A votre retour de l'église. Claudine, votre amie, vous avait dit monts et merveilles de cette première entrevue, et, sans doute, vous vous attendiez à la réalisation de toutes ces belles choses...

— Quand on vint annoncer à Nicolas que son cousin de Montlhéry était mort... Oh! vous avez une mémoire d'ange, monseigneur!

— Et alors...

— Alors... alors... Nicolas ne fit plus du tout attention à moi... J'étais là, près de lui, vêtue de blanc, avec de beaux nœuds de rubans à ma robe et de jolies fleurs dans mes cheveux... J'avais l'esprit tout plein des beaux récits de Claudine et je pensais que l'heure était enfin venue de mettre à profit les leçons qu'elle m'avait données... car elle m'avait dit, Claudine, qu'avec un mari, il fallait être à la fois aimable et coquette... Je ne savais trop encore ce que signifiaient ces deux mots-là... N'importe... je l'aurais cherché... je l'aurais trouvé peut-être... on a beau n'avoir pas d'esprit, il me semble qu'il y a des choses qu'on doit finir par deviner... sans le secours de personne... Eh bien...

— Eh bien! voyons...

— Eh! monseigneur, Nicolas se mit à causer avec mon père de la succession de son cousin et tous deux tombèrent d'accord qu'il fallait tout de suite courir à Montlhéry. Mon père alla tout préparer pour son départ; ce qui fit que Nicolas demeura avec moi...

Madelon parut oppressée et se mit à nouer et à dénouer alternativement les cordons de sa jupe.

— Pourquoi vous arrêter ici? murmurai-je d'une voix fort émue, en attirant la jolie enfant vers moi. Ne suis-je pas votre ami? ne puis-je pas tout entendre? Eh! mon Dieu! n'ai-je pas l'affreux pressentiment de ce qui dut arriver? Nicolas mit à profit des instants qui devaient être si courts, il vous tourmenta de ses caresses, il vous supplia à deux genoux de hâter son bonheur...

— Il alla tranquillement s'asseoir à ce bureau, répondit Madelon avec le plus beau sang-froid du monde, et aligna des chiffres pendant une grande heure...

— Voilà tout?

— Voilà tout.

— Madelon, vous me trompez.

— Je dis vrai.

— Et ensuite?...

— Ensuite, mon père l'avertit qu'un de nos voisins

avait mis sa mule à sa disposition, et qu'il pouvait partir.

— Et il partit sans vous dire autre chose?...

— O mon Dieu... sans même me dire adieu!

— Madelon, qu'avez-vous pensé d'une pareille conduite?

— Rien du tout... ou du moins bien peu de chose... J'ai pensé que Claudine s'était moquée de moi, et je ne m'en suis pas autrement occupée. Je connaissais d'ailleurs si peu maître Nicolas, que je n'étais guère surprise qu'il n'eût rien à me dire. C'est le contraire qui m'eût bien plus étonnée. Cependant, si vous me promettiez de me répondre sans rire de moi, monseigneur, je vous adresserais bien une petite question.

— Moi! rire de vous... Oh! chère Madelon... l'odieuse pensée!

— C'est que, voyez-vous... ce que je vais vous demander est bien hardi...

— Qu'est-ce donc?

— Ce serait... de remplacer Claudine et de m'expliquer, si c'était possible, outre les façons d'agir de Nicolas, certaines idées qui me sont venues... depuis ce matin, monseigneur, et qui me tourmentent si fort, et qui me font tant de mal que je ne sais plus ni ce que je veux ni ce que je pense, et que j'ai presque envie de pleurer...

— Ma pauvre petite Madelon... séchez bien vite ces larmes et figurez-vous que je suis Claudine. Je vous écoute... dites-moi tout de suite votre chagrin.

— Mon chagrin, dit-elle en respirant à peine... mon chagrin... je serais bien embarrassée de l'expliquer... tout ce que je puis dire, — parce que je le sens avec force, — c'est que depuis huit jours je n'éprouvais pour Nicolas qu'une froide indifférence, et que je le hais maintenant.

Cette déclaration, faite avec une conviction chaleureuse, avançait mes affaires plus que je l'avais d'abord espéré. J'approchai mon siége de celui de Madelon et lui dis en lui prenant les mains :

— La haine, ma belle enfant, est un sentiment bien triste, qui ne traîne après lui que soucis et dégoûts. Je vous plains : haïr, ce n'est pas vivre...

— Après tout, reprit Madelon en retirant ses mains, il est bien possible que j'aie tort. Qui sait, tous les maris

ressemblent peut-être à Nicolas, et ce qu'il a fait, un autre l'eût sans doute fait à sa place.

— Permettez-moi de vous dire, ma petite amie, que ceci n'est pas bien sûr.

— Oh! si Claudine était là!

— Qu'arriverait-il?

— Je saurais du moins à quoi m'en tenir.

— N'est-il pas convenu que je la remplace?

— Oh! ce ne sera jamais aussi bien.

— Ce sera beaucoup mieux, Madelon; ce sera mille fois mieux!

Et en prenant l'engagement de faire mieux que Claudine, je joignais l'éloquence du geste à celle de la voix; les poignets de Madelon, auxquels mes deux mains servaient en quelque sorte de bracelets, avaient fini par céder à une pression à la fois douce et vigoureuse. De guerre lasse, et peut-être aussi de bonne volonté, elle me laissa possesseur de ses jolis bras, d'où s'exhalait, par suite de ses efforts pour se dégager, une légère et énervante moiteur. Je ménageai d'ailleurs mes moyens d'action, car il me semblait que Madelon était de ces natures qu'on ne maîtrise point par la violence, mais qui se réduisent d'elles-mêmes à une soumission volontaire, sous condition de certaines épreuves régulièrement subies. Toutes les forteresses ne s'enlèvent point au pas de course. Le temps que j'avais devant moi me parut, du reste, très-suffisant pour marcher d'un pied ferme et sûr vers un dénoûment que je ne voulais point brusquer; je sentais que la place, fortifiée par une triple ceinture de murailles que Madeleine de Scudéry eût appelées *innocence, instinct pudique et chasteté*, était imprenable, à moins d'y mettre une prudence singulière et une grande douceur. Ce n'est point en effet le bélier qu'il faut faire jouer dans ces occasions-là. Qu'un gardien infidèle, persuadé par votre faconde, ou corrompu par votre or, vous ouvre la plus petite porte de la citadelle, et tout est fini. La véritable question est de gagner le porte-clés: le reste va tout seul.

Madelon réfléchissait.

— A quoi songez-vous? lui dis-je.

— Au bonheur de Claudine.

— Elle est donc heureuse?

— Elle me l'a écrit du moins... mais en quelques mots... sans me donner aucun détail... elle devait tout m'expliquer à son premier voyage.

— Et... elle n'est pas venue?

— Hélas! non.

— Si elle vous a dit qu'elle était heureuse, repris-je avec une ardeur croissante, l'explication de ses paroles est la chose la plus facile du monde, et chacun en sait là-dessus tout aussi long qu'elle-même... Sans avoir jamais vu ni elle, ni son mari, je puis vous dire, depuis le commencement jusqu'à la fin, tout ce qui s'est passé lors de leur première entrevue...

— Oh! par exemple... ce serait trop fort! s'écria Madelon, dont les yeux brillèrent comme deux flammes dans l'ombre.

— C'est une expérience à faire...

— Encore, si vous la connaissiez... ma petite Claudine, elle était bien gentille, allez!

— Raison de plus pour ne pas me tromper... et lui... qui est, — si j'ai bonne mémoire, — maître éperonnier à Orléans, quel homme est-ce... hein?

— Qui donc... Gauthier?

— Son mari enfin!

— Dame... monseigneur... il passait ici, quand il y est venu avant d'épouser Claudine, pour un très-beau garçon...

— En ce cas, il n'y a plus d'erreur possible, et si jamais il vous prend envie de réclamer de Claudine l'exécution de sa promesse, vous serez forcée de reconnaître, ma chère Madelon, que j'avais deviné juste et que je suis... un peu sorcier. Soyez seulement attentive...

— N'allez pas trop vite, me dit sérieusement Madelon car je n'ai pas l'esprit très-prompt, et pour bien comprendre, il me faut le temps.

— J'en suis fâché pour votre intelligence, ma chère Madelon, mais il faut nécessairement qu'elle prenne le pas de ma démonstration ; je suis le maître, vous l'élève, et la leçon doit aller son train... ou bien encore : je suis comédien, vous le public, et, en conscience, nous ne pouvons laisser la scène languir... Mais tenez... non, il me vient une meilleure idée. Comme la science que j'ai à vous montrer n'en est pas une, et que l'élève y est parfois plus fort que le maître,

nous demeurerons, si vous le voulez bien, ma petite Madelon, sur le pied d'une égalité parfaite ; nous jouerons, s'il le faut, une comédie, une pastorale, un ballet... mais quelle que soit la pièce, nous la jouerons à nous deux, et je déclare qu'avec un peu de docilité, et si vous me secondez le moins du monde, vous entrerez dans le caractère de votre personnage tout aussi bien et peut-être mieux que moi... Ainsi, voilà qui est entendu... vous êtes Claudine... et je suis Gauthier.

— C'est-à-dire, murmura Madelon en rougissant, que vous êtes mon mari...

— Et vous ma femme.

— O mon Dieu!... vous me faites trembler.

— Courage... c'est un début!

— Eh bien!... eh bien!... vous voici à mes genoux!

— C'est l'usage.

— Quoi!... si près de moi?

— Plus près encore!...

— Mais que voulez-vous faire de mes bras?

— Les baiser comme ceci.

— Vous me serrez trop...

— C'est l'esprit de mon rôle...

— Monseigneur...

— Je ne suis pas monseigneur, je suis Gauthier... et je remplis mon devoir...

— Votre devoir!... mais alors... Nicolas... mon véritable mari?...

— Est une bête...

— Tandis que Gauthier?..

— Fait le bonheur de Claudine... Ne te l'a-t-elle pas dit, Madelon?. . . . .

Je crois, après réflexion, que nous ne jouâmes, Madelon et moi, ni une comédie, ni une pastorale, ni un ballet.

Ce fut une pantomime.

Ainsi que je l'avais prévu, l'élève en remontra au maître, tant il est vrai que l'inspiration vaut mieux que le talent, et que la nature domine l'art de toute la supériorité que conserveront toujours les créations divines les plus simples sur les œuvres les plus compliquées de l'homme.

Je ne sache pas avoir été de ma vie témoin d'un abandon plus docile, joint à un plus naïf étonnement...

Mais, tirons le voile sur des tableaux qu'on doit à peine esquisser, si on veut leur conserver cette nuance vaporeuse et vague qui fait la beauté des perspectives. En certaines occasions, se taire et tout dire ne font qu'un.

Deux heures sonnaient à l'horloge de Saint-Gervais quand la porte de la rue, violemment ébranlée, nous annonça le retour d'un de nos messagers, ou des deux à la fois. En tout état de choses, il fallait nous séparer, et notre adieu ne fut pas plus long que la circonstance ne le comportait. Je trouvai néanmoins le temps nécessaire pour lui dire que j'avais donné un faux nom à son père, que je n'étais pas Anglais, fort heureusement, et qu'on m'appelait le marquis de Roquelaure. Madelon me répondit en souriant que, puisqu'elle était provisoirement Claudine, elle ne pouvait voir en moi que Gauthier ; puis elle se renferma dans sa chambre, et je regrimpai dans la mienne, où je me barricadai pour pouvoir ouvrir ma porte seulement à qui et quand je voudrais.

Il s'engagea, presque au même instant, un dialogue qui nous annonça ce que nous voulions savoir. Le gendre et le beau-père étaient rentrés en même temps.

— La drôle de chose, disait Nicolas Boutrel... vous êtes donc allé bien doucettement, père Bernard ?

— Eh dame ! j'ai pas de si bonnes jambes que la bête de not' voisin ; mais, c'est égal, mon garçon, tu lui as fait faire une belle trotte en peu de temps ; tu l'as donc menée d'importance ?

— Pardi... toujours au galop... elle n'est pas à moi c'te bête... et le voisin est un cancre qui m'a demandé un gros écu pour me la prêter... quel juif ! Quand elle serait demain un peu poussive, ça ne me regarde pas... mais, c'est pas tout ça... avez-vous trouvé ce que vous cherchiez, père Tiquet ?

— Très-bien... et toi ?

— Moi de même. Faut-il aller dire à notre gentilhomme que nous v'là revenus?

— Je crois bien, et tout de suite encore.

— Ah çà !... et les vingt louis... pouvu qu'il les donne à présent.

— Oh !... pour ce qui est de ça, j'suis pas inquiet. Nous avons déjà eu ce matin un petit compte à régler ensemble, et je sais comment il paye.

Tout en jasant ainsi, ils atteignirent mon palier. Je n'attendis pas qu'ils eussent frappé pour leur ouvrir, et expliquai ma veille par l'impatience où j'étais de les voir de retour. En même temps, les récompenses promises allèrent tomber dans deux mains sèches et crochues comme celles des procureurs. En les voyant se retirer, rougir du plaisir que leur avait causé le son de l'or, et jeter autour d'eux un œil inquiet comme s'ils eussent craint qu'on leur enlevât leur proie, je ne pus m'empêcher de songer à l'énorme distance qui séparait ce père de sa fille, et cet époux de celle qu'on lui avait donnée pour femme ; puis, comme corollaire à cette pensée, dans laquelle il entrait à la fois de la colère, de la jalousie et de l'amour, je laissai tomber de mes lèvres ces deux mots, où se déguisait sous la forme d'une pitié compatissante, l'égoïsme de mes propres regrets :

— Pauvre Madelon !

. . . .

Le lendemain, à midi, je sortis de ma chambre, après une nuit pleine d'accès de délire impétueux et de rêves insensés. Je revis maître Tiquet à qui je trouvais une physionomie repoussante. Nicolas Boutrel, dont la laideur ne m'avait pas encore semblé aussi hideuse et Madelon... dont les jolis traits me parurent encore embellis.

Un malaise indicible s'empara de tout mon être à cette triple vue. Je ne savais que faire, je ne savais que dire, tout me pesait, m'importunait, me faisait mal... tout, — jusqu'au sourire de Madelon...

C'était le supplice après l'extase, l'enfer après le ciel...

Il fallait en finir...

Je jetai une dernière poignée d'or aux deux avares, un dernier regard à Madelon... et je partis malheureux.

CHAPITRE XXII

SOMMAIRE : Le comte d'Alais. — Détails au pas de course. — Le carrosse du chancelier. — La hallebarde du sieur Raguenet et la barbe de M. le premier président. — Le triomphe du conseiller Broussel. — Je rentre enfin chez moi ! — Réception embarrassée. — Inconvénient de l'absence du maître. — Explications obscures. — Bruscambille orateur. — Un valet dévoué. — Aspect de la cour. — Une gaieté de commande. — La reine et le cardinal Mazarin. — Bautru vient à propos nous égayer. — Le rhume de l'abbé de La Rivière. — Le jeu de la Fronde. — M. et madame Tambonneau. — Un amour de M. de Châtillon. — M. de Montereul nous donne la comédie. — Divertissement lugubre. — Pierre Corneille. — Le souper de la présidente. — On y prend une bonne revanche. — Qualités de madame Tambonneau. — Nous y songerons. — Ménage. — Histoire d'un agonisant rappelé à la vie par sa digne épouse. — Drogue d'un nouveau genre dont on recommande l'usage aux femmes dont les maris se meurent. — Un nouveau Lazare. — Un médecin intelligent. — Les cent cocus de M. de Morblanc. — Réponse modeste de sa femme. — Nuit agitée. — Une attaque de brigands. — Prodiges de valeur de Bruscambille. — M. le lieutenant civil Daubray. — La vertu récompensée.

Trente heures sont toute une période dans les temps de crises politiques, aussi me trouvai-je plus étranger sur le pavé de Paris quand je repris ma course pour regagner mon chez moi, que si je fusse revenu des Malouines ou du Congo ; aussi, ayant avisé le comte d'Alais, dont le carrosse doublait l'angle du quai, vers le grand Châtelet, je courus à lui, et lui déclarai net que je ne le lâcherais point qu'il n'eût satisfait complétement ma curiosité.

Homère eût composé dix volumes de tout ce qui s'était fait dans ce court laps de temps, et c'est tout le bout du monde si ma mémoire parvint à classer avec ordre cette incroyable multitude d'événements entassés les uns sur les autres. Je me les rappelle pourtant encore fort en gros, et, bien que j'aie souvent eu l'occasion de revenir sur cette

époque, j'en suis encore à regarder cette multiplicité d'incidents resserrés dans un cadre aussi étroit comme un véritable prodige.

Il paraît que la reine et le cardinal qui étaient, l'une fort inclinée à satisfaire ses royales fantaisies, et l'autre fort entêté dans ses vues, avaient résolu d'envoyer au parlement M. le chancelier Pierre Séguier, avec la mission (dont certes je n'aurais jamais voulu me charger), de prier messieurs de la Chambre d'avoir à s'en retourner tranquillement chez eux, et à son songer à leurs intérêts privés plutôt qu'aux affaires de l'État. Le compliment était difficile à administrer. Le chancelier consentit pourtant à en aller saluer la compagnie, au risque d'être accueilli par des huées et des sifflets... mais il était écrit que le ciel le sauverait d'une telle corvée. Le chancelier n'ayant pu passer avec son carrosse ni sur le quai de la Mégisserie, ni sur celui des Orfévres, où les chaînes avaient été tendues, fit apporter sa chaise, dont fort heureusement il s'était fait suivre, et continua ainsi son chemin sans trop d'encombre jusqu'à l'hôtel de Luynes, des fenêtres duquel on aperçoit, comme chacun sait, la Seine et le pont Saint-Michel.

Mais arrivé là et reconnu par je ne sais quel pauvre diable à qui il avait fait perdre un procès au conseil, — ces plaideurs ont une mémoire infernale ! — il avait tout bonnement couru le risque d'être assommé. On criait sur tous les tons qu'il allait au palais dans l'intention d'empêcher le Parlement de s'assembler, et peu s'en était fallu qu'on ne le lançât par-dessus le parapet. Cette histoire-là n'était pas sans une certaine analogie avec la mienne ; seulement, M. le chancelier n'avait tué personne, et s'était contenté de se précipiter dans l'hôtel de Luynes où il s'était caché d'abord dans l'escalier, ensuite dans une chambre et enfin dans un mur. Il y avait eu alors une de ces échauffourées qui commencent, se développent et finissent on ne sait comment. On allait mettre le feu à la maison, moyen quelque peu turbulent à la vérité, lorsque le maréchal de la Meilleraye était intervenu à la tête de trois compagnies de gardes françaises et suisses et avait culbuté en moins de rien cette tourbe agitée.

Cet avantage avait du reste été de peu de durée et d'une importance très-minime. Le maréchal avait dû se retirer,

et durant sa retraite, le sang avait coulé de part et d'autre. Pendant ce temps, le chancelier s'était sauvé dans le carrosse du lieutenant civil Daubray. On ne voyait partout que groupes menaçants, marchant tambour en tête et avec des drapeaux faits de morceaux de linge accrochés à des bâtons. La première barricade ayant été élevée devant l'église de Saint-Leufroy, cet exemple, ainsi que je l'avais vu un instant par moi-même, avait été immédiatement suivi par toute la ville, si bien qu'en moins d'une demi-heure toutes les chaînes avaient été tendues avec double et triple rang de barriques pleines de terre, de pierres ou de fumier, près desquelles les bourgeois retranchés ressemblaient à un peuple d'assiégés s'apprêtant à soutenir le choc d'une attaque, derrière la formidable rangée de ses crénaux.

Le comte d'Alais me donna encore bien d'autres détails qu'il serait fort insipide de relater ici. La conférence en plein vent qui avait eu lieu à la Croix-du-Trahoir entre le sieur Raguenet, marchand de fer, et le premier président fut le sujet sur lequel il s'étendit le plus longuement, et il ne pouvait surtout se défendre de rire en me racontant qu'après quelques interpellations assez dures auxquelles ce pauvre premier président n'avait pas répondu comme on le souhaitait sans doute, on lui avait manqué de respect jusqu'à lui tirer une demi-douzaine de poils de sa barbe, qu'il portait du reste fort longue, ainsi qu'il m'en souvient encore parfaitement.

Bref, les choses étaient ou du moins semblaient suffisamment replâtrées. Les deux conseillers dont le nom avait servi de prétexte à la mutinerie populaire étaient arrivés en ville à dix heures du matin, et la reine s'était enfin décidée à faire expédier des lettres de cachet pour le retour des autres exilés. Je reparaissais donc au moment où tout semblait fini, ou à peu près. M. d'Alais me montra cependant encore une grande quantité de barques qui sillonnaient la rivière en divers sens, et comme je lui demandais l'explication de cette circonstance, il me répondit que ceci se rapportait à la rentrée du conseiller Broussel, — lequel après être descendu de carrosse à Notre-Dame, et avoir été conduit jusque chez lui par une multitude innombrable, s'était mis à l'une de ses fenêtres qui donnait sur l'eau du côté de la Grève, ce qui avait attiré sur la place une si

grande quantité de monde qu'une partie des bons bourgeois, ne trouvant plus à se placer en terre ferme, s'étaient jetés dans de petits bateaux pour le pouvoir admirer à leur aise. Jamais de sa vie, sans doute, le bonhomme Broussel ne s'était vu à pareille fête.

Je quittai d'Alais qui se rendait à Vincennes pour y porter des ordres pressés (notez que je l'avais retardé de près d'une heure), et je revins en toute hâte à mon hôtel. Au premier pas que je fis dans la cour, il s'éleva en moi un de ces pressentiments qui ne trompent presque jamais et qui nous avertissent tout bas que notre absence ne doit pas être pour nous sans quelque mauvais résultat. Au mouvement qui s'était fait à ma vue et à la suite duquel la cuisine, l'office et l'écurie se trouvèrent instantanément sur pied, je compris qu'on avait une fâcheuse nouvelle à m'annoncer, et la mine renversée de Bruscambille acheva de me confirmer dans cette opinion. Personne ne dit mot. Mon cocher, Boquette, qui venait de panser ses chevaux, faisait passer sa brosse d'une main à l'autre, sans lever les yeux. Deux valets de pied que Bruscambille avait patronnés tenaient du bout des doigts leurs petits bonnets, qui ressemblaient à des barrettes vénitiennes, et le palefrenier, qui s'était mis je ne sais quelle horrible crapaudaille sur la tête, sans doute pour garantir ses cheveux des volures du fumier, se tenait dans un coin, craintif et honteux, comme s'il eût commis quelque impertinence digne des étrivières ou du bâton.

— Que signifient ces faces à l'envers, demandai-je en faisant la revue de ce troupeau effrayé. Eh quoi, personne ne répond!... Ah! marauds que vous êtes, je saurai bien vous faire parler!

Je fis semblant de tirer mon épée et le moyen fut bon, car ils s'approchèrent tous avec un geste de merci, et, tombant d'un excès dans un autre, voulurent tous répondre à la fois.

— Monseigneur, imaginez...

— Monseigneur, figurez-vous...

— Si vous saviez, monseigneur...

— Monseigneur, il faut vous dire...

— Voilà ce que c'est, monseigneur...

Je me bouchai les oreilles et engageai mes gens à imiter

messieurs du parlement, c'est-à-dire à choisir un harangueur. Bruscambille s'offrit mielleusement et fut accepté.

— Si monseigneur veut bien prendre la peine de rentrer, dit-il, je le tiendrai au courant de ce qui est arrivé, tout en lui donnant ce dont il a besoin pour sa toilette.

Je montai et ne revis point sans plaisir l'intérieur de mon bon hôtel de Paris. Bruscambille, dont les prévenances n'avaient point de bornes, commença par me demander si je voulais me reposer ou sortir; et sur ma réponse que mon intention était de me rendre en chaise au Palais-Royal, il m'apporta, sans exiger d'autre explication, afin de faire montre d'intelligence et de goût, un de mes plus jolis habits de drap d'Espagne gris de perles, un collet de point coupé et mon chapeau de feutre clair à plumes jaunes. Ayant placé le tout devant moi avec une certaine ostentation, il ouvrit la porte de la salle de bains, où il me suivit avec un flacon d'eau parfumée d'Espagne dont il savait que j'avais l'habitude de me servir quand j'allais faire mes visites de galantise ou de cérémonie.

Tous ces petits soins me paraissaient néanmoins exagérés, et je lui dis d'un ton assez dur :

Ça... venons au fait.

— M'y voici, monsieur le marquis, m'y voici. Mais d'abord, je voudrais vous adresser une petite question.

— Laquelle?

— Y avait-il beaucoup d'argent hier matin dans votre secrétaire?

— Il est plaisant que cela vous inquiète, monsieur le faquin!

— Ah! pardon, monsieur le marquis, pardon. Je voulais seulement savoir si vous pourriez établir votre compte sur des données positives et certaines. C'est que, voyez-vous, si votre caisse était bien garnie, elle ne l'est plus guère maintenant.

— On m'a donc volé?

— Cette nuit même, monsieur le marquis.

— Voilà, sur ma foi! une maison bien gardée, m'écriai-je avec colère. Vous êtes ici une douzaine de fainéants à longues oreilles qui ne vivez que par les yeux et les bras, et vous n'avez rien vu, rien fait, rien empêché!

— Je prierai monsieur le marquis d'avoir la bonté de

remarquer que je couche dans une espèce de petite lanterne tout en haut de cet escalier, et que je puis me considérer, en bonne conscience, comme tout à fait étranger à cette mésaventure. C'est ce qui lui explique mon sang-froid, ma tranquillité...

— Le fait est que tu es d'un calme!...

— Les *autres*, fit Bruscambille d'un ton encore plus doucereux, n'étaient pas aussi paisibles que moi, monsieur le marquis l'a dû voir tout à l'heure.

— Comment... est-ce que tu soupçonnerais?...

— Qui? moi! soupçonner mes camarades!... Oh! s'écria le digne valet avec un mouvement de probe indignation, j'en suis incapable. Mais ils avaient bien leurs petites raisons pour ne pas oser soutenir les regards de monsieur le marquis...

— Ils sont donc coupables?...

— Du vol? non certes... mais de négligence, d'incurie... En un mot, les malfaiteurs, pour pénétrer jusque dans votre cabinet, ont dû passer par la salle basse, où loge le palefrenier, par la chambre du cocher, dont ils ont forcé la serrure, et devant la soupente où couche le chef de cuisine. Je ne parle pas du suisse, qui a près de soixante-dix ans, et que vous gardez en mémoire de monsieur le maréchal votre père... mais les autres, qui sont jeunes, bien portants et qu'on paye si grassement!... Etre là et ne rien entendre! Monsieur le marquis conviendra avec moi qu'il n'y a que les morts pour dormir aussi profondément que ça!

Pendant cette longue péroraison de Bruscambille, j'avais tant bien que mal rassemblé mes souvenirs, et je lui dis :

— J'avais jeté hier matin un coup d'œil sur cette caisse et j'en avais tiré une assez bonne somme... Il devait cependant encore y rester environ un millier de louis d'or...

Bruscambille fronça le sourcil, se donna l'air important d'un petit-maître de M. le Prince, et reprit avec un grand air de conviction :

— Monsieur le marquis tient-il à retrouver ces quelques centaines de louis?

— Je crois que l'océan qui les a engloutis ne les rejetterait pas aisément, et que nous y aurions moins de profit

que de mal. Le mieux est, selon moi, de les laisser où ils sont.

— Et si je retrouvais votre voleur?

— Retiens-le prisonnier... nous le ferons pendre.

— Je ne réponds pas, répliqua Bruscambille, de le livrer vivant à monsieur le marquis... Mais il se pourrait bien que je le lui livrasse mort...

— Oh! oh! te voilà donc devenu bien belliqueux!...

— J'ai depuis hier près de mon lit tout un arsenal... et si le croquant, alléché par une première prise aussi facile, s'avise de remettre le nez dans nos affaires... paf!... je lui fais la sienne d'un bon coup d'arquebuse ou de pistolet.

— Sois tranquille. Tu fais les voleurs de Paris beaucoup plus bêtes qu'ils ne le sont. Ils savent que leurs expéditions sont chanceuses et qu'en matières semblables il ne faut jamais s'y reprendre à deux fois. Mes mille louis sont bien perdus, et tu en seras pour tes frais de défense...

— Nous verrons, nous verrons, murmura le phénix des valets. J'ai idée que ces enragés rôdent tout autour de nous et voudront visiter les autres recoins de la place. En tous cas, ils seront bien reçus... c'est moi qui vous le dis!

Je ne jugeai pas nécessaire d'en entendre davantage et allai caresser d'un coup d'œil de regret ma cassette, qui était en effet complétement inhabitée et dont les fermoirs me parurent fort endommagés. La trace des larrons se voyait partout, — aux portes, aux serrures, aux meubles. La seule réflexion que je fis fut celle-ci : Comment se faisait-il que des gens, étrangers à mes habitudes d'intérieur, eussent été tout droit à une cachette dont le ressort m'avait toujours semblé si miraculeusement compliqué que j'eusse défié Satan en personne d'y aller fourrer sa griffe et d'en découvrir le mouvement? Mais comme, après tout, je n'avais aucune bonne raison à me donner, je mis un terme à cet interrogatoire inutile et ne songeai plus qu'à compléter ma toilette et à me sauver. Ces mille louis disparus m'avaient d'abord singulièrement trotté dans la cervelle; mais j'eus bientôt repris le dessus et me figurai, pour n'en point contracter d'ennui, que je les avais perdus à la bassette ou au lansquenet.

J'appris, en arrivant au palais, qu'un arrêt venait d'être

rendu pour faire rompre les barricades et faire mettre les armes bas. Toutes les figures affectaient, sans la ressentir, la gaieté la plus franche et la plus communicative. Seulement les peureux, — il y en a partout, — disaient que M. de Beaufort, qui s'était récemment échappé de la Bastille, et se trouvait alors à La Flèche, avait pris la poste et se dirigeait en toute vitesse sur Paris. Cette crainte se concevait d'ailleurs tout naturellement, car Beaufort, esprit remuant et futile, dont la seule habileté était de savoir flatter les passions populaires, pouvait devenir, dans la situation des choses, un embarras et même un danger de plus. Ce retour, s'il était vrai, avait assurément le mérite de l'à-propos.

J'admirai ce jour-là le sang-froid du cardinal Mazarin. Il était assis sur un tabouret de drap cramoisi à crépines d'or, à trois pas environ de la reine, et semblait donner, par l'expression douce et calme de sa figure, un démenti aux bruits sinistres de disgrâce et de chute prochaine que faisaient courir sur lui ses adversaires les plus acharnés, le coadjuteur en tête. Il souriait à tout le monde, comme eût fait le roi le plus tranquille et le plus aimé du monde au milieu d'une cour idolâtre. Anne d'Autriche, plus soucieuse, soutenait royalement le diadème qui brillait à son front; mais l'éclat de cette couronne ressemblait moins à une étoile sur un ciel d'été qu'à un éclair dans une nuit d'orage. On voyait qu'elle souffrait, et que sa fierté de reine, profondément humiliée, ne s'était pas encore relevée de tant de cruels affronts. Au fond, les résistances du Parlement la blessaient, la reddition des prisonniers était un acte de faiblesse, que la nécessité présente lui avait péniblement arraché, et il lui semblait qu'en se laissant dépouiller de ses propres droits, elle aventurait les droits du roi son fils. En ces entrefaites, elle me vit entrer avec M. de Bautru qui, se méfiant de ses allures trop gaies et de l'expression joviale de son visage, affectait tous les dehors d'une grande affliction.

— Eh!... qu'avez-vous, monsieur de Bautru? fit la reine Anne en souriant. Je ne vous ai jamais vu si accablé, si triste...

— Hélas! madame, dit Bautru, qui ne crut pas devoir se permettre une allusion aux circonstances présentes, et ima-

gina une réponse au hasard, je pensais à l'abbé de La Rivière.

— N'est-il pas à Rome? demanda Mazarin.

— Où il est allé chercher le cardinalat, ajouta M. le Prince.

— Il est de retour, fit Bautru en soupirant... mais il ne se porte pas bien...

— Qu'a-t-il donc? reprit la reine avec intérêt.

— Voici, madame, dit Bautru... N'ayant pu obtenir le chapeau qu'il allait quérir, il est revenu nu-tête et s'est enrhumé.

La plaisanterie de Bautru fut accueillie par des rires nombreux et prolongés. Anne d'Autriche reprit aussitôt :

— Vous qui avez l'art de tout égayer, monsieur de Bautru, vous devriez bien trouver un moyen de rendre un peu moins ennuyeuse la situation de nos affaires. Ne savez-vous rien de nouveau sur les dispositions de ce pauvre peuple de Paris, si excellent au fond et si dévoué à ses rois, mais en même temps si facile à égarer?

— Puisque Votre Majesté daigne m'interroger à ce sujet, je lui ferai part d'une réflexion qui m'est venue tout à l'heure en passant à Montmartre. Des garçons de boutique s'y divertissaient à se battre les uns contre les autres à coups de fronde, lorsqu'une troupe d'archers s'est précipitée au milieu d'eux à l'improviste, et les a menacés de les conduire en ville sous bonne escorte, s'il leur prenait la fantaisie de recommencer. Les jeunes gens ont protesté de leur obéissance et les archers sont partis. Mais à peine ces derniers étaient-ils hors de vue, que les deux camps se sont réorganisés, et que le jeu de la fronde a repris son train. Or, je ne sais si Votre Majesté sera de mon avis, mais il m'a semblé reconnaître dans cet incident le caractère bien tranché de ce qui se passe autour de nous. Au moment où messieurs du Parlement crient le plus fort, M. d'Orléans entre dans la salle et tout se tait. Contenus par la présence de Son Altesse, ils disent même quelquefois les choses les plus sages du monde. Mais une fois que M. d'Orléans a le dos tourné, la lutte s'engage de plus belle, à ce point que, par moments, on jurerait qu'on va en venir aux coups. Messieurs, nous tous qui sommes dévoués, âme et corps, à Sa Majesté et à monseigneur le cardinal, ne som-

mes-nous pas les archers, et messieurs du Parlement ne sont-ils pas les frondeurs?

Le cardinal inclina la tête d'un air satisfait, et laissa la parole à Anne d'Autriche, qui reprit avec beaucoup d'aisance et de fermeté :

— La comparaison est juste, monsieur de Bautru; mais nous sommes tous intéressés à ce qu'elle devienne fausse le plus tôt possible. Heureux le jour où nos vaillants archers auront réussi à retirer des mains de nos joueurs de fronde une arme dont quelques-uns d'entre eux ne se servent pas toujours loyalement.

Les conférences où assistent de si hauts personnages qu'une reine et un premier ministre ne sont jamais très-longues. Aussi reprîmes-nous bientôt le chemin par lequel nous étions venus. Malgré les riants souvenirs que j'avais rapportés de ma courte entrevue avec Madelon, j'étais tout content de rentrer dans le cours de ma vie ordinaire, et me promettais une grande joie de renouer successivement les mailles çà et là dispersées de mes réseaux amoureux. Quelques mois d'absence m'avaient presque désorienté, et j'avais besoin de me retremper au contact de mes joyeux amis.

Cette disposition invisible de mon esprit fut-elle devinée par Châtillon? Je ne sais. Toujours est-il qu'il vint à moi et ne me voulut point quitter que je n'eusse promis de l'accompagner le soir même à l'hôtel du président Tambonneau, où il devait y avoir, en dépit des troubles récents de la ville, comédie, souper et bal. Je connaissais peu, — ou, pour mieux dire, je ne connaissais que de vue ce Tambonneau, qui était président des comptes, et dont la tournure ne passait pas pour être des mieux conditionnées. Il était fort mal bâti, avait la réputation d'un pied-plat, et, dans le premier moment, je ne me sentis pas une forte envie de faire amitié avec un personnage de cette volée. Mais Châtillon m'assura que sa femme valait infiniment mieux que lui, et je ne pus faire autrement que de me rendre à une aussi bonne raison.

Châtillon avait dit vrai. Madame Tambonneau était une très-jolie petite femme, fine de taille, un peu hardie du regard et fort gracieuse de mouvements. Sa compagnie était ce soir-là très-nombreuse et parfaitement bien composée. Un

instant après ma présentation, je me vis entouré d'une foule de visages que j'avais accoutumé de rencontrer en excellents lieux. Je liai conversation, dans un délai de moins d'une heure, avec le président Le Cogneux, M. de Boutteville, le marquis de Flamarens, qui, depuis, fut tué au combat de Saint-Antoine, et M. de Ruvigny. Quant à Châtillon, il me fut impossible de lui communiquer une seule de mes réflexions, tant il était occupé près des jupes de la présidente Je compris dès cet instant que si M. Tambonneau payait les frais de la fête, c'était mon bon ami Châtillon qui en était le héros.

La représentation promise était dirigée par M. de Montereul, le même dont madame de Sévigné dit un jour qu'il était douze fois plus étourdi qu'un hanneton. Elle commença vers neuf heures, au milieu des plaisanteries sourdes et des railleries étouffées des spectateurs. C'est qu'aussi rien de plus drôle et de plus ridicule n'avait jamais été offert à des yeux que les progrès de l'hôtel de Bourgogne avaient rendus difficiles. On y écorcha je ne sais plus quelle tragédie de Rotrou qui ne nous fit point pleurer et une farce à la manière italienne qui ne nous fit point rire. M. Tambonneau eut beau se donner de grands mouvements, rien ne fit. Ce fut, dans toute l'étendue de la réunion, un bâillement perpétuel et général. Pour ma part, je me fusse certainement assoupi au plus bel endroit de la tragédie, si mon attention n'eût été excitée par la survenue de l'illustre M. de Corneille, qui, depuis le mois de janvier de l'année précédente, occupait à l'Académie française le fauteuil de feu M. Maynard.

Le souper fut de beaucoup supérieur à la comédie. On y fit de beaux éclats de joie et l'on y conta cent gaillardises plus divertissantes les unes que les autres. Tambonneau, lancé par le vin, nous dit à propos de sa femme, entre autres confidences qui la firent rougir jusqu'aux yeux, qu'elle était galante dans le tête-à-tête, fortement portée au plaisir et qu'il voudrait être son galant s'il n'était son mari, attendu qu'il n'avait jamais connu de femme qui fût si *bonne robe* qu'elle. Châtillon enrageait d'entendre toutes ces balivernes, car un amant a presque toujours plus de pudeur qu'un époux. Quant à moi, je pris ces renseignements, — que je n'avais pas demandés, — pour ce

qu'ils valaient, me réservant, selon les circonstances futures, de les regarder comme non avenus ou d'en faire mon profit.

Si je voulais relever tout ce qui se débita d'un bout à l'autre de ce souper mémorable, j'en aurais bien long à écrire. Je me bornerai à rapporter une anecdote qui nous fut dite avec assez d'esprit par Ménage au moment où on allait servir le dessert. On venait de prononcer le nom de M. d'Amboise et plusieurs interpellations se croisèrent à ce sujet.

— Ce pauvre M. d'Amboise!

— Il était bien malade !

— Va-t-il mieux ?

— Est-il mort ?

— Ce serait dommage.

— Vous parlez de M. d'Amboise, dit Ménage en élevant la voix plus haut que tout le monde, je suis allé chez lui ce matin et je puis vous donner de ses nouvelles. Il a failli passer hier soir.

— Alors, dit Tambonneau en avalant un plein verre de vin de Narbonne, il a dû régler son compte aujourd'hui.

— Au contraire, répliqua Ménage.

— Il en est réchappé ?

— Parfaitement.

— Comment se nomme son médecin ? demanda en riant la présidente.

— Attendez..... le médecin n'est pour rien dans tout cela.

— Par exemple !

— Vous allez voir. Il n'est personne de nous ici qui ne connaisse sa femme, qui est une demoiselle de la Hillière, originaire de Touraine?

— Sans doute, fit-on de tous les points de la table

— Eh bien, mes amis, c'est elle qui l'a sauvé !

On pense si la curiosité fut vivement éveillée à ce mot. Plusieurs des personnes présentes, qui avaient vu le malade l'avant-veille, lui eussent conseillé de bon cœur l'extrême-onction. M. Guesnault, son docteur, avait dit, lors de sa dernière visite, qu'il n'avait plus rien à ordonner et qu'on pouvait satisfaire à tous ses caprices, manière honnête employée d'ordinaire par les médecins quand ils veulent engager les héritiers à préparer l'enterrement.

— Voyons, voyons ! fit toute l'assemblée, qui n'avait plus que deux oreilles.

Ménage reprit de ce ton d'avocat qu'il tenait, je crois, de son père, car j'ai ouï dire que, bien qu'il fût avocat lui-même, il n'avait jamais plaidé ; il reprit, dis-je, en se levant pour être mieux entendu :

— Le pauvre d'Amboise était donc depuis huit jours à l'agonie, et les médecins, M. Guesnault en tête, se donnaient au diable de ne pouvoir mettre la main sur le nom de sa maladie. Peu s'en fallut même qu'il n'y eût séance à l'Académie pour baptiser son mal du premier nom venu, car les Esculapes de ce temps-ci, semblables à ceux de l'antiquité, consentent bien qu'on meure, mais ne sauraient souffrir qu'on le fasse sans dire au moins pourquoi. Cependant, ils en avaient presque pris leur parti, et le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois vint hier soir à six heures, bréviaire et crucifix en main, apporter au mourant la seule chose dont il eût encore besoin sur terre, c'est-à-dire un sauf-conduit en bonne forme catholique, dont il paraît que chacun de nous a grand besoin pour passer sans difficulté de ce monde-ci dans l'autre. Tout marcha fort convenablement. Le curé dit tout ce qu'il avait à dire, ou, — pour parler plus net, — lui souhaita bon voyage, comme cela se pratique de prêtre à homme parmi les chrétiens; après quoi, il se retira assez vite parce qu'il avait un mariage à célébrer à minuit et que les desservants de bonnes paroisses ont quelquefois autant et plus à faire que les huissiers de grande maison. Baptêmes, mariages, enterrements ! c'est une incroyable confusion de gens qui entrent, s'installent et sortent en se bousculant à qui mieux mieux... et le prêtre est toujours là, incessamment occupé à ouvrir ou à fermer la porte... Mais passons... Voilà le curé parti. D'Amboise et sa femme étaient restés seuls.

— Ah ! exclamèrent d'un air de triomphe quelques impatients que la digression cléricale de Ménage n'avait que médiocrement intéressés.

— D'Amboise s'affaiblissait à vue d'œil. Son front passait alternativement du jaune au vert et du vert à ce noir violacé qui est le véritable masque des morts, surtout quand le sujet a vigoureusement souffert. Or, celui-ci râ-

lait à fendre les murs et faisait toutes les contorsions d'un épileptique ou d'un pestiféré. Son compte paraissait définitivement arrêté! Tout à coup, admirez, s'il vous plaît, la bizarrerie de l'esprit humain, il lui pousse le scrupule le plus drôle et le plus incroyable du monde. Il prie sa femme de se pencher vers lui, afin, dit-il, d'écouter la confession de certaines petites peccadilles qui pèsent sur son estomac d'un poids énorme et dont il éprouve le désir de se soulager. Madame d'Amboise ne se le fait pas dire deux fois, et le moribond, d'une voix qui rend déjà un son creux de cimetière, bégaye ce peu de mots :

« — Ma chère amie, jamais on ne sent si bien la vérité de la religion que lorsqu'on est sur le seuil au delà duquel se trouve sans doute la révélation du triple mystère de la vie éternelle, des joies du paradis et des tourments de l'enfer; aussi cherche-t-on, autant qu'on le peut, à débarrasser sa besace de la provision de péchés dont elle est parfois surchargée; eh bien, j'en ai un sur la conscience, oh ! mais bien gros... bien gros... dont vous seule pouvez m'accorder la rémission, et dont je vous supplie d'entendre l'aveu en bonne chrétienne, c'est-à-dire disposée, comme le prescrit l'Evangile, à l'indulgence et au pardon.

« A quoi madame d'Amboise répondit fort béatement :

« — Dites, mon bon ami, dites; vous êtes dans une position à ne redouter de mauvais procédé de personne, à plus forte raison de moi. Qu'avez-vous à m'avouer ?

« — Dame, fit la voix gémissante du pauvre garçon, c'est bien scabreux.

« — Mais encore?...

« — Vous êtes capable de vous fâcher.

« — Dans l'état où vous êtes ! à moins que ce ne soit pour vous achever... J'espère que vous n'en croyez rien.

« — Je puis donc, à l'heure de ma mort, compter sur votre commisération ?

« — Comme pendant votre vie vous avez compté sur mon attachement à toute épreuve.

« — Eh bien, ma chère épouse, j'ai à vous avouer... mon Dieu ! que cela a donc de peine à venir. J'ai à vous avouer que je n'ai pas toujours eu pour le lien vénérable qui nous unissait tout le respect que j'aurais dû. Il m'est

arrivé une fois, — oh ! mais, je vous le jure, une seule fois, d'oublier que j'étais votre mari... Je ne sais comment cela s'est fait, c'est dans le temps que vous étiez allée voir votre chère mère en Touraine ; j'avais auprès de moi une certaine demoiselle d'Arvilly, dont vous étiez comme la marraine, et moi comme le tuteur, à ce que je puis me rappeler... Vous n'étiez pas là, mademoiselle d'Arvilly devait se marier dans le cours de l'année et je ne bougeais guère de la maison. Que vous dirai-je ? votre absence, la curiosité incroyable de ces petites filles de dix-sept ans, surtout quand elles ont le mariage en perspective, la beauté de celle-ci, les conseils du diable, enfin...

« — Assez... assez !... fit madame d'Amboise avec un soupir à déraciner un chêne. Pauvres femmes que nous sommes !..... voilà pourtant notre sort ! sacrifiées, trompées..... mais n'importe, j'ai promis de vous pardonner, mon ami, et je tiendrai ma parole. Ce commerce a-t-il duré longtemps ?

« — Hélas ! murmura d'Amboise dont les forces diminuaient à vue d'œil... Oserai-je en convenir ?... trois mois entiers !

« — Même après mon retour ?

« — Ah ! mon Dieu oui...

« — Sous mes propres yeux...

« — Sous vos yeux... et vous n'en avez pas vu davantage pour cela... oh ! c'est très-mal, je le sens bien, allez. »

Et d'Amboise se mit à se tordre et à sangloter comme la Madeleine repentante ; puis il reprit au bout de quelques instants :

« — N'est-ce pas, ma chère épouse, que c'est indigne, affreux et que vous aurez bien de la peine à me décharger de l'énorme fardeau de ce remords ?

« La pauvre madame d'Amboise, qui a un excellent cœur, fut vraiment peinée de ce grand désespoir. Au fond, elle ne voyait point là de quoi faire tant de bruit, d'autant plus que jamais elle n'avait cru à la fidélité bien parfaite de son conjoint... Elle s'était même doutée jadis de son aventure avec la petite d'Arvilly. Aussi fut-elle réellement affectée de voir qu'il n'en démordait pas, et qu'il se lamentait de plus belle, disant que sa femme allait maudire sa mémoire, et que son pardon n'était point sincère, — et mille autres

folies de même espèce dont elle essayait vainement de le faire revenir. La bonne créature ne pouvait contempler, sans en avoir l'âme navrée, cet infortuné moribond qui, grâce à un scrupule presque posthume, allait s'éteindre au milieu de contorsions épouvantables, comme un possédé de l'enfer ou un désespéré. Que fit-elle? elle jugea que tous les moyens sont bons pour adoucir au malheureux qui souffre l'amertume de ses derniers instants, et elle imagina pour le faire mourir en paix, un expédient dont pas une femme, je crois, ne se serait avisée à sa place. »

L'attention générale fut ici favorablement renouvelée par une pause adroitement glissée entre les deux moitiés de la période, et après laquelle Ménage continua en ces termes :

« — Mon ami, dit madame d'Amboise au pauvre affligé, ne vous désespérez pas ainsi, car, en vérité, vos larmes me fendent le cœur; c'est folie que de se faire des fantômes de si peu de chose, et je vous affirme que c'est là un menu péché dont il ne sera même pas fait mention au jour du jugement.

« — Vous croyez?

« — J'en suis convaincue.

« — Non, non... vous parlez ainsi pour me tranquilliser.

« — Mais si cela était... me verriez-vous moi-même aussi tranquille?

« — Ma chère épouse, je ne vous comprends pas du tout.

« — Je m'expliquerai plus clairement, reprit madame d'Amboise avec une certaine émotion, et, si étrange que puisse être l'aveu que je vais vous faire, surtout de femme à mari, j'aurai le courage de tout vous dire, espérant par ce moyen vous soulager l'âme d'un remords qu'à mon avis vous exagérez de la façon la plus superflue et la plus folle du monde.

« — Hélas! hélas! soupira d'Amboise, je comprends encore moins que tout à l'heure.

« — Votre exemple, d'ailleurs, m'a gagnée, poursuivit la dame en baissant la voix, et je crois qu'en vous délivrant d'un scrupule qui vous contrarie si fort, je mettrai par la même occasion ma consciense en repos, de sorte que nous

pourrons nous vanter, vous dans l'autre monde et moi dans celui-ci, de n'avoir jamais eu de secret l'un pour l'autre.

« — Bénédiction du ciel! murmura d'Amboise, est-ce que je serais déjà trépassé? Plus vous parlez, ma chère femme, et moins je comprends.

« — Il est temps de vous tirer d'incertitude, mon très-cher mari. Apprenez donc...

« — Ainsi soit-il!

« — Apprenez...

« — Allons donc...

« — Apprenez que l'infidélité dont vous vous êtes rendu coupable à mon égard ne vaut pas la peine que vous vous en préoccupiez si fort, et que je n'ai pas le droit de vous en faire un reproche.

« — Oh! si cela était vrai, et que vous puissiez me le prouver, répondit le mourant qui sembla retrouver un peu de force, je quitterais cette vie bien tranquille... et je vous bénirais...

« — Vous me béniriez, de quelque nature que fût la révélation dont je veux parler?

« — Je vous le jure!

« — En ce cas, mon cher ami, mourez donc en paix, car, par une fatalité, par un entraînement dont j'ai peine, quand j'y pense, à me rendre compte, il se trouve que j'ai pris soin moi-même de vous absoudre de votre péché.

« — Ah! ah! fit d'Amboise en se retournant avec effort, je commence à mieux saisir... mais pour ne me point laisser de doutes, ne pourriez, par quelques détails un peu plus précis?...

« — Volontiers. Vous vous souvenez d'un voyage que vous fîtes l'an dernier en Bretagne?

« — Très-bien.

« — Vous fûtes trois mois absent.

« — Le même temps environ que vous passâtes en Touraine.

« — Vous revîntes à l'improviste un beau matin... Il était à peine neuf heures... j'eus le tort de vous laisser gratter à la porte un peu plus longtemps que cela n'était convenable, et quand vous fûtes entré, vous laissant emporter à un accès de colère, vous m'adressâtes mille duretés aux-

quelles je répondis comme je le pus, mais sans pouvoir vous convaincre. Après quoi, poussant l'indiscrétion au delà de toutes bornes, vous levâtes la couverture de mon lit, et après avoir passé la main entre les draps, prétendîtes y trouver deux places chaudes au lieu d'une...

« — C'est vrai... dit l'agonisant, c'est parfaitement vrai... et sur cette observation qui n'était déjà pas si mal fondée, vous me répondîtes avec un grand air de vérité...

« — Que j'avais couché avec une de mes jeunes amies, pensionnaire au couvent de la Croix-de-Jésus, — laquelle avait été forcée de se retirer de très-bonne heure, pour assister à la bénédiction de l'évêque..... Je vois que vous vous rappelez tout cela...

« — Comme si j'y étais encore, ma bonne amie.

« — Eh bien, puisque j'ai résolu de vous l'avouer, mon cher mari, le couvent de la Croix-de-Jésus est de mon invention...

« — Et la jeune amie? fit le malade avec effort.

« — Etait un honnête et beau mousquetaire de la compagnie de M. de Tréville, murmura madame d'Amboise avec une timide naïveté. »

Les rires comprimés depuis un quart d'heure éclatèrent tous à la fois. Femmes et hommes, tous se réunirent dans un concert de lazzis et de plaisanteries telles qu'un pareil sujet en pouvait inspirer à de joyeux convives parvenus, comme nous l'étions, au plus bel endroit d'un souper, fait et servi de main de maître. Le président Tambonneau applaudit à outrance. La présidente fit semblant de se pâmer pour tomber à demi dans les bras de Châtillon, M. de Montereul profita de l'occasion pour baiser furtivement l'épaule de madame de V...., expédition que je crois être seul à avoir remarquée, et Ménage se rengorgea un moment dans son triomphe. Madame Cornuel, qui était à une extrémité éloignée de la table, s'écria :

— Mais cette pauvre madame d'Amboise est folle. Il y avait là de quoi tuer un homme bien portant.

— Sans doute, répliqua Ménage. Mais comme d'Amboise était malade, cela le guérit. Oui, mesdames, oui, le coup qui le devait tuer produisit l'effet exactement contraire. Il ressuscita.

— Lazare second ! déclama Montereul.

— Ce n'est pas possible, fit madame Tombonneau, qui ne voulait point paraître exclusivement occupée des entreprises de Châtillon.

— Possible ou non, cela est, répondit victorieusement Ménage. A peine d'Amboise eût-il compris le sens des bizarres révélations de sa femme, que son teint s'empourpra et que ses doigts se crispèrent. Les efforts même qu'il fit pour garder bonne contenance opérèrent en lui une révolution complète, et, au mot de mousquetaire, il poussa un cri à la suite duquel il se trouva assis sur son séant. Ce que je vous dis là se passait hier soir. Ce matin, M. Guesnault a été appelé, et, après l'avoir examiné assez longtemps, il lui a dit :

« — Mon cher d'Amboise, il faut que vous ayez eu, depuis notre dernière entrevue, quelque violente émotion?...

« — Mais oui, mais oui, a répondu le ressuscité en regardant sa femme de travers.

« — Tenez... je gage que je devine.

« — Vous seriez adroit, a dit d'Amboise avec un sourire analogue à sa position.

« — C'est madame qui est cause de tout.

« — Le fait est qu'elle y est bien pour quelque chose.

« — Elle est très-gaie.

« — Trop gaie, grommela l'époux du bout des dents.

« — Elle vous aura fait rire !

« — Oui, oui, c'est vrai, j'ai ri, j'ai beaucoup ri... fit d'Amboise avec une affreuse contorsion.

« — C'est ce qui vous a sauvé. Votre maladie, je le vois maintenant, était un abcès dans les amygdales. Vous étouffiez sans votre femme... Embrassez-la.

« Madame d'Amboise profita de l'ordonnance du médecin qui, sans le savoir, ménageait ainsi, entre les deux époux, un rapprochement dont la conclusion demandait à être brusquée. Le baiser fut froid, mais suffisant. Il est bien clair que tout s'arrangera; car d'Amboise est une bonne pâte d'homme, et, en définitive, si sa femme a fait un accroc de circonstance au contrat, elle lui a sauvé la vie, et, pour ne se point contenter d'une compensation semblable, il faudrait être sauvage, imbécile ou ingrat. »

Tout le monde fut de l'avis de Ménage, et l'on alla même jusqu'à proclamer que d'Amboise devait à sa femme de

véritables et sincères remerciements; puis, on passa à d'autres folies.

Je terminerai l'histoire de la soirée Tambonneau par l'exposé d'une petite comédie à deux personnages qui se joua devant nous, et dont les acteurs furent M. le comte et madame la comtesse de Morblanc. Cette dernière était assise à ma gauche, et son mari, placé à l'un des côtés de la présidente, se pavanait vis-à-vis de nous dans sa suffisance et sa fatuité, lançant des œilladest à toutes les femmes et consultant de temps à autre une magnifique glace de Venise qui brillait en face de lui et où il semblait puiser ses iuspirations.

Ce comte de Morblanc, dont la généalogie n'a jamais été bien claire et qu'on était loin de recevoir partout, pouvait passer pour un des hommes les plus vains que la terre eût jamais produit. Il avait eu quelques galanteries dans sa jeunesse et en faisait parade comme s'il se fût agi des actions les plus glorieuses du monde. Son plus grand désir était de compter parmi les hommes à bonnes fortunes, et bien qu'il eût déjà dépassé de beaucoup la quarantaine, lorsque je le vis chez madame Tambonneau, il était encore luisant et frisoté comme un galant du meilleur estoc.

La comtesse sa femme avait moins de prétention que lui et ne manquait pas d'un certain esprit d'à-propos. Je me souviendrai toujours d'une réponse qu'elle lui fit ce soir-là à voix haute et intelligible, et dont le sens excita une hilarité d'autant plus vive, qu'il n'était pas sans quelque rapport avec le dénoûment de l'histoire des époux d'Amboise. Il y avait à cette époque-là dix ans environ qu'ils étaient mariés, et la conversation vint à tomber, après que Ménage eut achevé son anecdote, sur la *petite vie* de chacun de nous. C'était une sorte de confession à l'eau rose, à laquelle chacun apportait sa part en disant son mot. Morblanc laissa tous ses concurrents bien loin derrière lui. Il entama son panégyrique sur un ton si haut que tout le monde fut bien obligé de se taire, et énuméra avec une complaisance orgueilleuse, malgré la présence de sa femme, les circonstances les plus saillantes de sa carrière amoureuse.

— Croiriez-vous, messieurs, s'écria-t-il dans le feu de l'improvisation, croiriez-vous que, tout bien compté, j'ai trompé à moi seul près de cent maris !

La comtesse, qui jusqu'alors n'avait pris qu'une faible part à l'entretien, regarda son mari bien en face, comme si elle eût voulu lui envoyer en plein visage cette riposte, dite d'ailleurs avec un sang-froid merveilleux :

— C'est singulier, mon ami, je n'ai jamais pu, moi, en tromper qu'un.

Qui fut bien déferré? Ce fut mon Morblanc, qui aurait bien voulu se fâcher et devint, dans l'espace d'une seule minute, blanc comme plâtre et rouge comme la crête d'un coq. Mais nos éclats de rire lui firent rentrer sa colère dans le gosier et, en définitive, il se calma. C'était, en vérité, ce qu'il avait de mieux à faire ; car, si la sortie de la comtesse pouvait paraître quelque peu mortifiante, il faut reconnaître aussi qu'il se l'était bien attirée.

Nous nous retirâmes vers deux heures du matin environ, et madame Tambonneau m'invita à regarder désormais sa maison comme mienne. Le brave président parut faire écho, ce dont je le remerciai en l'embrassant avec une grande effusion de cœur. Il me sembla pourtant qu'il m'avait jeté un regard oblique et jaloux.

Châtillon, qui me reconduisit en carrosse jusqu'à ma porte, me dit à cette occasion :

— Traître que tu es! voilà un baiser que tu as envoyé à sa destination par un chemin bien détourné!

— Tu as tort de m'appeler traître, lui répondis-je sans me démonter. Je sais bien que tu tiens ta place auprès de la petite présidente ; mais c'est une affaire de temps, et, comme je ne veux arriver au but que quand tu t'en seras éloigné toi-même, je prends le plus long.

Rendu chez moi, je ne tardai pas à me mettre au lit, et, en moins d'un quart d'heure, le sommeil étendit sur l'hôtel de Roquelaure ses ailes sombres et silencieuses. J'avoue qu'après une journée si abondamment remplie, j'avais besoin d'un peu de repos, et que mes paupières ne tardèrent pas à se fermer lourdement. Mais il était dit que le sort jaloux ne me laisserait pas une heure à moi. Je commençais à voguer à pleines voiles sur le splendide océan des rêves de la nuit, quand une tempête, accompagnée de mugissements bizarres et d'éclairs confus, me vint forcer de changer de route et de regagner le port. Pour quitter ce style figuré qui n'est pas de mon goût et qu'on parlait alors au Palais de Roze-

linde, l'endroit le plus connu de l'Empire des Précieuses, je dirai tout bonnement que je fus éveillé en sursaut par un sabbat si énorme que je crus, au premier moment, que tous les diables de l'enfer dansaient une sarabande au milieu de ma cour.

Je me levai et courus à ma fenêtre, et voici le spectacle que mes yeux contemplèrent, non sans un certain ébahissement. Le palefrenier tirait de l'écurie la fourche au fumier, le cuisinier arrivait armé de la broche, et Boquette, mon cocher, les paupières demi-fermées, brandissait son fouet d'un air menaçant.

L'explication de cette levée de *boucliers* (qu'on me pardonne ce mot ambitieux à propos d'une fourche, d'une broche et d'un fouet) me fut donnée presque au même instant par un quatrième personnage, qui, huché sur un petit bâtiment de service attenant au corps de logis principal, gesticulait et hurlait ni plus ni moins qu'un damné. C'était monseigneur Bruscambille en personne, qui se tenait à plat ventre sur le toit, et, — accroché d'une main au pignon de la plus haute cheminée, — faisait manœuvrer de l'autre un grand sabre dont il frappait d'estoc et de taille tout ce qui avait le malheur de se rencontrer sous son bras.

— Ah ! mauvais croquant! s'écriait-il, on t'apprendra à venir ainsi surprendre les honnêtes gens dans leur sommeil... Ah ! pirate enragé, gibier de potence, chair à corbeaux ! scélérat, malandrin, truand !

Ici, Bruscambille se tourna légèrement de mon côté et continua :

— Soyez tranquille, monsieur le marquis, j'en tiens un par l'oreille, et que je perde mon nom si je ne réussis pas à le hisser jusqu'à moi comme avec la manivelle d'un puits. Ohé ! vous autres, venez donc à mon aide, vous voyez bien que je n'en puis plus !

Les trois autres serviteurs, dont les membres étaient sans doute encore tout engourdis par la douce chaleur d'une couche inopinément désertée, firent une démonstration qui prouva moins leur vigueur qu'une dose assez raisonnable de bonne volonté. Ils allèrent droit au mur, mais, trouvant les portes closes et n'ayant pas à leur disposition les moyens mystérieux dont Bruscambille avait probablement usé pour gravir la toiture, cherchèrent vai-

nement à opérer l'escalade. Ce fut, de tous points, un assaut manqué. Pendant ce temps-là, Bruscambille criait, d'une voix sourde et du ton péniblement soutenu d'un homme qui perd haleine :

— Ouf!... ouf!... le coquin m'échappe... son oreille me glisse entre les doigts !... il se sauve... il fuit ! Tiens, vilain garnement... attrape ceci ! une estafilade sur le front... très bien ! Cela te fera reconnaître par M. le grand prévôt.

Il venait effectivement d'allonger un coup d'espadon à l'ennemi qui battait en retraite; puis se relevant soudain et apostrophant le pauvre cuisinier, qui ne faisait que d'arriver avec Boquette au bord du toit :

— Canailles que vous êtes, dit-il avec une assurance digne de l'héroïsme qu'il venait de déployer, quand vous serez là à me regarder avec votre mine bête et votre air effaré ! vous voyez bien que vous arrivez trop tard !

J'avais passé une robe de chambre pendant ce singulier remue-ménage et je voulus moi-même faire une perquisition sur les lieux. Bruscambille se répandait en doléances interminables sur le malheur qu'il avait eu de voir échapper de ses mains le chef de la bande, et il m'expliqua comme quoi cet exécrable malfaiteur, après avoir franchi le mur de mon jardin et en avoir brisé les treillages intérieurs, s'était soustrait à sa poursuite en grimpant sur un toit comme un singe et en s'élançant ensuite d'une hauteur de deux coudées dans la rue.

J'écoutai attentivement, mais avec une certaine défiance, le récit de Bruscambille et lui demandai :

— Tu étais donc sur tes gardes?

— Monsieur le marquis, me répondit-il avec aplomb, je me doutais de quelque chose et faisais le guet.

Je me contentai de cette explication, bien qu'elle ne m'eût point pleinement satisfait, et promis même à l'honnête valet, après un examen particulier de sa conduite, une récompense digne de son dévouement. Toutefois, comme il me paraissait urgent de prendre des mesures de sûreté pour l'avenir, je priai le lendemain monsieur le lieutenant civil Daubray de passer chez moi, afin de dresser procès-verbal des diverses circonstances de l'événement.

M. Daubray était un homme de beaucoup d'esprit et d'une haute sagacité. Il interrogea tout le monde sans dire un

seul mot, et étudia non moins silencieusement les diverses positions du champ de bataille. Après quoi, il me prit à part et me dit :

— Voulez-vous que je vous dise ma pensée?

— Je vous en prie.

— Votre valet Bruscambille est un grand scélérat.

— Je m'en doutais, lui répondis-je, et c'est pourquoi je vous ai fait venir.

— Il est de la race des Turlupins, et je suis sûr qu'il excellerait dans la farce. Menez-moi dans sa chambre. Il faut que j'examine sa défroque.

Quand il nous vit pénétrer chez lui, Bruscambille parut singulièrement contrarié. Il fut même au moment de prendre sa course et d'aller chercher le plus loin possible un abri contre l'orage qui se formait sur sa tête ; mais M. Daubray, qui ne le perdait pas de vue, lui fit sentir la dure étreinte de son poignet, et l'obligea, sans violence apparente, de nous accompagner avec les honneurs qui nous étaient dus.

M. le lieutenant civil commença par faire ouvrir les matelas. Ce fut par toute la chambre une magnifique pluie d'or.

J'adressai mes remerciements à M. Daubray, qui m'assura qu'il était tout à mon service; puis, sur un signal probablement convenu d'avance, quatre hallebardiers firent irruption dans l'hôtel et entourèrent Bruscambille, dont les lèvres étaient blanches et les poings crispés. Je suis d'ailleurs convaincu qu'il était plutôt humilié de se voir ainsi pris au piége qu'effrayé du compte terrible qu'il allait avoir à régler avec la justice. Les huées de ses camarades furent certainement sa plus cruelle punition.

Tout était arrivé du reste comme il l'avait prédit lui-même. Mon argent s'était retrouvé intact et mon voleur était pris.

Le soir, ne sachant que faire, j'allai jouer cette somme contre Lesdiguières, et réalisai, grâce à elle, un bénéfice qui monta à près du double. C'était une veine de bonheur.

J'appris quelque temps après que mon Bruscambille, qui, à ce qu'on peut croire, n'avait point fourni des preuves suffisantes à l'appui de son innocence et de sa vertu, ramait avec autant d'adresse que d'élégance sur les galères du roi.

CHAPITRE XXIII

SOMMAIRE : *Son Éminence* M. de Montauron. — Réception brillante. — Projets d'un désœuvré. — L'oisiveté porte conseil. — A qui jeter le mouchoir ? — Mon choix est bientôt fait. — Nous retrouvons madame Tambonneau. — *Les six visages.* — Une larme. — Nous entrons en matière. — Argus et ses cent yeux. — Moyen que j'emploie pour les lui fermer. — Je coupe les ongles du lion et le rends doux comme un agneau. — L'amitié d'un mari. — Joûtes galantes. — La Panavelle. — M. d'Ermenonville. — Un incident. — L'orage. — Retraite générale. — Je tiens tête aux événements. — Il faut partir. — Les deux carrosses. — Petites cruautés d'une bonne âme. — Conséquences incalculables d'un embonpoint excessif. — Une idée ! — Où l'on voit le sublime usage que peut faire un époux de son autorité. — Ma gageure se réalise. — Je jette un sort à madame Tambonneau. — Le diable au corps. — Une femme chatouilleuse. — L'éclat de rire. — Dangers d'un accès de gaieté. — Un époux modèle. — Madame ne rit plus. — La femme à deux maris. — Petite anecdote à propos de M. d'Ermenonville.

Quelque temps après, M. de Montauron, que nous appelions en riant *Son Eminence gasconne*, parce qu'il était grand hâbleur et qu'il faisait une dépense de prince, donna une fort belle fête à laquelle Tambonneau et sa femme furent invités. Mon intention n'est pas de m'appesantir sur les petits incidents de cette soirée, qui, d'ailleurs, n'offrit rien de bien intéressant. Mais j'ai dû la mentionner ici, parce qu'il m'y arriva, avec la présidente, une aventure dont les suites m'occupèrent pendant près de six mois.

Mes amis les plus intimes manquaient ce soir-là chez Montauron, et je m'ennuyais à périr.

— Parbleu ! pensai-je avec assez de raison, puisque je ne sais que faire aujourd'hui, pourquoi ne travaillerais-je pas à devenir amoureux ? Voilà bien un mois que je suis libre de toute espèce de fers et rien, à la longue, n'est gênant comme une liberté trop absolue... Passons une revue bien exacte de tout ce qu'il y a de bien ici et, sauf à voir plus

tard mes prétentions accueilles ou repoussées, choisissons.

Madame Tambonneau fut la première qui me tomba sous les yeux, — et, moitié parce qu'elle était fort appétissante, moitié pour m'épargner la peine d'une plus longue investigation, je crus devoir m'en tenir là. Je me mis donc en campagne, bien décidé à livrer bataille sans désemparer. On allait danser les *six visages ;* je fus l'inviter et m'arrangeai de façon à la pouvoir embrasser quand viendrait le dernier tour. C'était en effet une façon d'entrer en matière qui en valait bien une autre. Là-dessus, les violons préludèrent, et j'enlevai madame Tambonneau comme une plume, au beau milieu d'un sermon en trois points que lui faisait monsieur son époux.

Au moment où nous nous placions pour la danse, j'aperçus une grosse larme qui roulait dans sa prunelle.

— Eh ! qu'avez-vous ? lui demandai-je en baissant la voix... Vous pleurez, mon aimable danseuse.

— Moi... répondit madame Tambonneau en adressant de loin à son mari un de ces regards obliques qui ne présagent rien de bon. Moi ! pleurer !... Où voyez-vous cela?

— Dans vos yeux où brillent encore des perles de rosée... pourquoi nier d'ailleurs ? Je vous ai prise sur le fait.

— Et vous voulez, répliqua madame Tambonneau en souriant, me soumettre à un interrogatoire en règle, comme si j'étais coupable de quelque grand crime?

— Au contraire, toute ma joie serait de vous consoler d'une persécution contre laquelle votre innocence, j'en suis sûr, vous devait protéger. Dites-moi vos chagrins... y connaissez-vous un remède ? Je vais vous le chercher à Constantinople, à Pékin !...

— Sans aller si loin, vous pourriez me rendre un service...

— Lequel ?

— Ce serait d'éloigner de moi ce soir, le plus possible, monsieur le président Tambonneau.

— Votre mari ?

— Précisément.

— Il vous tourmente ?

— Il me fait mourir.

— Mais que veut-il?

— Il n'en sait rien lui-même. Figurez-vous qu'il a comme

cela ses lubies. Un jour, il trouvera bien tout ce que je ferai, un autre jour, il me chicanera à propos de tout et ne sera content de rien. Nous sommes ce soir dans la mauvaise lune. Il est d'une humeur massacrante. Tout à l'heure, n'a-t-il pas prétendu que je montrais beaucoup trop mes épaules?... un instant après, il m'a arraché mon écharpe, en disant que, emmitouflée dans ce grand étendard, — c'est le mot dont il s'est servi, — j'avais l'air d'une petite bourgeoise du Marais.

— Il est vrai que vous êtes bien mieux ainsi et je l'approuve de vous avoir ôté l'écharpe.....

— Ne fixez pas ainsi vos yeux sur moi, monsieur de Roquelaure, on nous observe...

— Qui cela ?

— M. Tambonneau.

— Est-ce qu'il se défie de moi ?

— Il vous déteste.

— Allons donc ! que lui ai-je fait ?

— Rien que je sache... mais il a votre nom en horreur et en veut terriblement à M. de Châtillon, de vous avoir amené chez lui.

— Oh ! oh ! voilà qui me surprend, mais cela ne peut pas durer. Je veux rentrer dans les bonnes graces de M. Tambonneau.

— Ce sera difficile.

— Et cela pas plus tard que ce soir.

— J'en doute.

— Vous croyez ? Eh bien... je n'en veux pas avoir le démenti. Il faut que dans deux heures M. Tambonneau m'aime à la folie ! Je lui serai indispensable, il ne pourra plus vivre sans moi.

— En attendant, vous me serrez la main si fort et vous vous approchez tant de moi, qu'il ne se sent plus de colère et qu'il ne nous quitte pas des yeux.

— En ce cas, nous allons lui donner de la besogne, car voici notre tour venu et il aura fort à faire s'il ne veut pas nous perdre de vue.

Nous nous élançâmes en effet au signal des violons. Madame Tambonneau, légère comme un papillon, gracieuse comme une almée, obéissait avec une douce condescendance à tous les mouvements que lui imprimait mon bras,

onduleusement enroulé autour de sa taille. Favorisé par le désordre de la danse, je partageais mon attention entre la femme que j'endoctrinais de mon mieux et le mari dont l'attitude cambrée et menaçante était en vérité la plus sérieusement cocasse qu'on puisse imaginer. Le brave homme était bien réellemant sous l'influence maligne d'un accès de jalousie et me dévorait de l'œil. Je soutins sans broncher le feu nourri de cette couleuvrine incessamment braquée sur moi et n'eus pas même l'air d'y prendre garde. Quand les *six visages* tirèrent à leur fin et qu'à un moment marqué la ritournelle ramena chaque cavalier en face de sa dame, on entendit un concert de doux baisers, qui se donnèrent en mesure et tombèrent tous à la fois comme les milles gouttes d'une pluie amoureuse sur un parterre de fleurs. Mon baiser, à moi, moins bruyant peut-être que les autres, fut à coup sûr plus lent, plus humide et plus vigoureux. Commencé sur l'épaule, il alla s'achever un peu plus bas, si bien qu'en se retirant, mes lèvres effleurèrent la belle gorgerette de dentelle qui bordait la robe de la présidente... Je la sentis frissonner et me repousser tardivement de la main... sa figure, ordinairement ouverte et gaie, se voila d'un léger nuage et je la reconduisis à sa place, où Tambonneau l'attendait raide comme un soldat prussien devant sa guérite. Je ne fis pas semblant de voir la mine ébourriffée du jaloux et pour rendre la comédie meilleure, je dis très-haut à la présidente en la faisant asseoir :

— Soyez donc assez bonne, madame, pour me dire où est M. le président Tambonneau, afin que je lui aille faire mon compliment.

— Le voici, dit-elle, il est juste devant vous.

— Eh! cordieu ! monsieur Tambonneau, je suis enchanté de vous voir... comment vont les prêts ? les finances sont-elles en bonne voie ? faisons-nous toujours beaucoup d'affaires ?

Ce déluge de questions, fortifié d'une solide poignée de main, étonna fort le président qui ne put d'abord balbutier que deux ou trois syllabes à peu près inintelligibles. Puis, il se pencha vers sa femme d'un air boudeur, sans doute pour reprendre la mercuriale au point où il l'avait laissée. Heureusement, je n'oubliai point le petit service que ma-

dame Tambonneau avait réclamé de moi, et saisissant mon homme par le bras, je lui dis :

— Mordieu ! monsieur Tambonneau, puisque je vous tiens, je ne vous lâcherai pas. Il faut que vous me fassiez un plaisir !...

— Qui serait ?... fit-il d'un air rechigné.

— Je vais vous l'expliquer ; mais pour cela, j'ai besoin de n'être entendu que de vous. Il y a trop d'oreilles ici. Voulez-vous que nous passions dans la chambre à côté ?

— Je suis à vos ordres.

J'emmenai triomphalement Tambonneau, pendant que la présidente, délivrée pour quelques instants, me remerciait furtivement du regard, tout en paraissant néanmoins douter que je pusse faire revenir son mari de ses préventions contre moi. Alors commença entre nous la conversation la plus drôle faite sur le ton le plus sérieux du monde. De quoi lui parlai-je, ou plutôt de quoi ne lui parlai-je pas? Voyant bien qu'il me soupçonnait de quelques prétentions à l'endroit de sa femme, je débutai par lui dire que mon intention était de me marier prochainement; et que je souhaitais avoir son sentiment là-dessus. Pour donner à l'histoire un plus grand air de vérité, je lui montrai dans la foule une certaine demoiselle de Lignan à laquelle je n'avais jamais songé, je vous prie de le croire, mais qui me parut, en ce moment, très-propre au rôle que je lui faisais jouer à son insu. « Je ne me suis pas encore déclaré, dis-je à Tambonneau, et ne le ferai que si vous m'en donnez le conseil. Ne vous étonnez point si je vous ai choisi entre tant d'autres pour vous demander un avis de cette nature. La raison en est bien simple. Tout le monde sait que vous avez la main heureuse en fait de femmes, et votre ménage a la réputation d'être un des meilleurs et des mieux assortis de France. Or, en ceci, la chance n'a point tant de part qu'on le voudrait bien dire, et je tiens, quant à moi, qu'il faut, pour réussir à ce jeu-là, le coup d'œil sûr et la sagacité d'un habile homme. C'est à ce titre principalement que j'ai résolu de m'adresser à vous. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. » Tambonneau se rengorgea fièrement, et son orgueil fut profondément flatté d'un aussi beau témoignage de confiance. Ce que j'avais prévu arriva. Il entra complétement dans mes

vues, m'approuva fort de songer au mariage, et se carrant dans l'exposé de son bonheur, comme un paon qui fait la roue, s'enivra lui-même au récit des félicités que lui avait values son union avec mademoiselle Boyer. Il me conseilla même, si je n'étais pas engagé avec la petite de Lignan de façon à ne plus reculer, de patienter quelques jours de plus, attendu qu'il avait à me proposer quelqu'un qui ferait bien mieux mon affaire. A quoi je répondis que, d'une part, je ne me considérais pas comme lié sans retour, et que de l'autre, cela fût-il, le plaisir de recevoir une épouse de ses propres mains me ferait certainement sauter à pieds joints sur des considérations qui, après tout, n'étaient jamais que secondaires, quand il s'agissait du bonheur de toute la vie. Mes sentiments lui parurent ceux d'un homme prudent et bien avisé, et il m'assura que je n'aurais pas à me repentir de m'être livré à lui. Ayant ensuite déserté ce sujet pour en aborder un autre, je l'entretins longuement de ses relations avec la cour et de la fameuse entreprise de ses prêts, qui était, sans en excepter sa femme, la chose qui l'intéressait le plus. Il continua donc de s'époumonner sur le chapitre des finances. Mais je lui gardai un dernier coup pour l'achever. Je l'entraînai, malgré sa résistance, — car il était fort avare, — à une table de jeu et là, opérant pour mon compte seul, je m'arrangeai si bien ou, pour mieux dire, je jouai volontairement si mal que je lui fis gagner en une demi-heure sept à huit cents pistoles. La joie d'avoir empoché mon argent mit Tambonneau hors de lui. Il fredonnait, il riait à gorge déployée, et eut même, à deux ou trois reprises différentes, de l'esprit à mes dépens. Il n'était plus reconnaissable.

Quand nous reparûmes au milieu de l'assemblée, la présidente paraissait inquiète de notre absence et causait avec une de ses voisines d'un air distrait. Sa physionomie, dès qu'elle nous vit bras dessus, bras dessous, exprima une surprise naïve dont je compris seul le sens. On allait prendre place pour une panavelle, et la métamorphose de Tambonneau était si complète qu'il exigea que je fusse le cavalier de sa femme. Elle n'en revenait pas, elle voulut s'informer des motifs de ce changement, mais je lui conseillai de me parler le moins possible, afin de ne point

réveiller dans l'âme de notre jaloux une méfiance que j'y avais cependant assoupie. Elle ne put pourtant contenir tout à fait sa langue et murmura, en se cachant avec son éventail :

— Ceci peut passer pour un miracle; est-ce que vous seriez un peu sorcier ?

— Oui, en certaines occasions, mais nous n'en resterons pas là.

— Il me semble, reprit la présidente, à qui ce jeu commençait à plaire singulièrement, il me semble qu'en voilà déjà beaucoup pour une fois.

— Ce n'est pas assez.

— Que voulez-vous donc, mon Dieu ?

— Si je vous le disais, vous pourriez vous mettre sur vos gardes, et je veux vous prendre au dépourvu.

— Ne parlez donc pas si haut... il va vous entendre.

— Ne craignez rien ; je veux faire de Tambonneau un mari parfait ; j'ai déjà trouvé le moyen de le rendre aveugle : il est en train de devenir sourd.

— Taisez-vous, taisez-vous, monsieur, fit la petite présidente avec une moue qui prétendait être sévère et n'y pouvait réussir ; vous me dites là des choses...

— Qu'un homme doit bien plutôt laisser entrevoir et deviner... c'est juste, et sans vous dire que je vous aime, je m'efforcerai à l'avenir de le prouver... cela vous convient-il ?

— Je n'ai rien à répondre à un démon, et il est bien évident que vous êtes un échappé de l'enfer. Tambonneau a la bonhomie de vous prendre en amitié... eh bien ! c'est moi, maintenant, qui vous abhorre, qui vous hais. Allons, monsieur, c'est à vous de chasser... à droite... la chaîne, s'il vous plaît... le tour de main... Dieu ! que nous dansons donc mal ! on va se moquer de nous !

Je rassurai madame Tambonneau sur ce péril imaginaire en lui faisant exécuter avec autant d'agilité que de précision les dernières figures de la panavelle. Quand nous en fûmes à la ronde générale, sachant que Châtillon ne tenait plus la place, puisqu'il était en campagne depuis plus de six mois, je jugeai à propos de mettre en pratique l'ancien proverbe qui nous dit de battre le fer quand il est chaud, et lui demandai de prime-abord un rendez-vous.

Mes témérités l'amusaient beaucoup plus qu'elles ne la fâchaient réellement. Aussi me répondit-elle avec un sourire tout plein d'une raillerie provoquante :

— Un rendez-vous! ce ne sera pas de si tôt.

— Nous verrons bien.

— Vous croyez que je vous accorderais la faveur d'un tête-à-tête?

— Pourquoi non?

— Au fait... qui pourrait jurer que cela n'arrivera pas dans quelques années...

— Ce serait bien long.

— L'espérez-vous plus tôt?

— Eh! eh! peut-être cette nuit.

Madame Tambonneau enleva vivement sa main de la mienne et retourna, en courant, prendre possession de son tabouret, derrière lequel le président se tenait debout, jasant avec un personnage assez ridicule que nous voyions souvent au Palais-Royal, mais dont je n'ai pas encore eu occasion de parler, le gros monsieur d'Ermenonville. La bonne petite présidente n'était plus dans son état naturel. Elle ne paraissait plus ni triste ni gaie, mais sa physionomie présentait un mélange d'inquiétude et de crainte qui révélait chez elle une grande préoccupation. Je crus toutefois pouvoir augurer que cette disposition ne m'était point défavorable. Poussant jusqu'au bout les conséquences de mon système, j'étais allé quérir un autre tabouret pour m'asseoir près d'elle... mais il était écrit que le hasard ferait plus en cette conjoncture que toutes les combinaisons et que les plus beaux stratagèmes du monde. Un incident, auquel personne ne se serait attendu, interrompit soudainement le cours de la fête de M. de Montauron. Placés dans un des salons du centre de l'hôtel, nous fûmes quelque temps à ne pas savoir la signification d'un mouvement général et confus que nous apercevions de loin dans une longue galerie qui nous faisait face. Les femmes se sauvaient en désordre, malgré les efforts des hommes pour les retenir. J'interpellai Miossens pour lui demander le secret de tout ce bruit.

— N'entendez-vous pas l'orage? nous dit-il. Le tonnerre vient de tomber sur le toit des bâtiments de service et en

a enlevé la corniche. Je cours m'assurer s'il n'y a pas danger d'incendie.

Je m'acheminai vers une fenêtre, et ayant tiré le rideau, je contemplai un spectacle à la fois grandiose et effrayant. C'était une nuit d'automne. Les vapeurs encore chaudes que le vent du midi avaient poussées sur la ville s'étaient amoncelées en noires collines, que des éclairs gigantesques sillonnaient à chaque instant. Charmante insouciance des plaisirs!... sans ce coup de foudre que les domestiques seuls avaient entendu, car c'étaient eux qui avaient donné l'alarme, nous ne nous serions peut-être pas aperçus que la flamme serpentait dans l'air et que l'eau tombait par torrents !

Montauron fit tout ce qu'il put pour réunir son troupeau, qui s'enfuyait à la débandade. Mais ses efforts furent à peu près inutiles. Les brebis effarouchées donnèrent le signal de la dispersion, et malgré les assurances de Miossens, qui vint annoncer que le péril redouté n'existait plus, les violons se virent sérieusement menacés de râcler dans le désert.

Je ne perdis point la tête au milieu de ce tohu-bohu, et m'attachai, sans m'inquiéter des méchantes langues, aux talons de madame Tambonneau, qui, dans ma pensée, ressemblait à une statue vivante, éclairée par le soleil de l'amour, et dont j'étais devenu l'ombre. Quant à Tambonneau, il était si occupé avec le papa d'Ermenonville, qui lui proposait une opération tout à fait dans ses goûts, qu'il avait à peine pris garde à l'incident dont chacun s'entretenait autour de lui. Contrariée, sans vouloir se l'avouer à elle-même, d'une circonstance qui allait inévitablement rompre, pour un temps plus ou moins long, le fil d'une intrigue si gentiment ébauchée, la présidente s'efforça de faire bon visage, et feignit d'être charmée de ce qui arrivait.

— Le ciel vous punit de vos impertinences de tout à l'heure, me dit-elle à voix basse. Je vais m'en aller.

— Et vous en êtes contente?

— Vous me laisserez du moins un peu de repos.

— C'est selon...

— Comment cela?

— Sans doute... si je pars avec vous.

— Oh! ce n'est guère possible: vous avez votre carrosse, nous le nôtre. En voilà au moins jusqu'à demain.

— Diable! diable! fis-je en me grattant le front.

— Eh bien, monsieur le présomptueux, qu'avez-vous fait de votre superbe assurance? Un tête-à-tête..... cette nuit, disiez-vous! Je commence à croire que votre montre avance un peu.

— Patience! la nuit n'est point encore passée.

Pendant ce petit dialogue, la foule continuait de s'écouler, à l'exception de quelques intimes que Montauron avait pour ainsi dire enfermés dans sa chambre à coucher, l'hôtel se trouva bientôt à peu près vide. M. d'Ermenonville le fit remarquer à Tambonneau qui, passant d'un excès à un autre, commença de se presser outre mesure, disant qu'il avait eu tort de rester si tard, que le lendemain était jour de payement, et que ce serait tout au plus s'il aurait le loisir de dormir une heure ou deux.

La présidente procéda avec une merveilleuse prestesse à sa toilette de départ. Son mari lui jeta un capuchon sur la tête et un manteau sur les épaules. Puis, nous descendîmes tous quatre, sans nous être même donné le temps de prendre congé de Montauron!

La pluie fouettait rudement les vitres du vestibule, et le bonhomme d'Ermenonville qui, entre autres manies, avait celle d'aller à pied la nuit, s'écria :

— Miséricorde! et moi qui n'ai ni carrosse, ni chaise!

Madame Tambonneau avait juré de me larder de petits coups d'épingle, en affectant une insouciance que le son de sa voix et l'éclat de ses prunelles étaient loin de confirmer. Fidèle à cette tactique qui, d'ailleurs, ne pouvait tromper qu'un indifférent ou un mari, ordinairement blasé sur ces ruses de détail, elle répliqua assez promptement pour n'être prévenue par personne :

— Monsieur de Roquelaure n'aura pas la cruauté de laisser partir à pied ce bon M. d'Ermenonville par un temps pareil... Il lui offrira certainement la place dont il peut disposer.

Nos carrosses n'étaient effectivement qu'à deux places. Déjà M. d'Ermenonville s'applaudissait de cette idée, et madame Tambonneau avait pu me lancer à la dérobée une raillerie bien méchante sur le délicieux *tête-à-tête* qu'elle

me ménageait, quand l'excellent mari, s'interposant avec autorité, et haussant le ton comme s'il eût rempli ses fonctions de président à la Cour des comptes, s'écria :

— Non... non... notre bon ami Roquelaure me pardonnera de m'opposer à un arrangement qui, au premier abord, paraît assez naturel... mais ce diable d'orage nous a surpris, d'Ermenonville et moi, au beau milieu d'une conversation qu'il y aurait danger à laisser ainsi en suspens. Il s'agit de deux ou trois millions à gagner. Cela vaut bien qu'on se gêne un peu. Nous serons trois dans notre carrosse, voilà tout.

— Comme il vous plaira, dis-je à Tambonneau; seulement hâtons-nous, car l'eau vient jusqu'ici, et je vois, à la violence des éclairs, que nous n'en sommes pas encore au plus fort de l'averse. Passez devant moi. Je ne serai tranquille que lorsque je vous verrai embarqués.

— Embarqués est le mot, murmura le président en faisant enjamber à sa femme un ruisseau devenu mare. Allons!... à votre tour, d'Ermenonville, montez...

— Bonne nuit, me cria du fond de la voiture madame Tambonneau, dont l'accent me parut moins goguenard, depuis qu'elle sentait M. d'Ermenonville peser sur une de ses hanches de toute sa respectable lourdeur.

Tout à coup Tambonneau, qui s'était fourré, lui troisième, dans le carrosse, en redescendit furieux et maugréant.

— Qu'y a-t-il? demanda d'Ermenonville en allongeant la tête.

— Il y a... il y a... mon cher ami, que vous êtes d'une grosseur désespérante et que nous ne tiendrons jamais trois là-dedans.

— Que faire? demanda la présidente.

— Revenons à la première idée, fit d'Ermenonville.

— Il y aurait bien un moyen, hasardai-je en affectant de m'adressser spécialement à Tambonneau.

— Dites-le vite, mon bon ami, car je suis trempé.

— Ce serait de faire monter madame Tambonneau dans mon carrosse.

— Mais c'est juste!... et dire que nous n'y songions pas... Descendez, madame Tambonneau.

— Mais, mon ami...

— Descendez ! répéta l'époux que la pluie rendait impatient.

— Cependant, il me semble...

— Que de façons !

— Mais écoutez-moi... vous ne comprenez donc pas...?

— Je comprends parfaitement vos objections. Leur seul défaut est de n'avoir pas le sens commun...

— Ah ! vous le voulez !

— Je le veux.

Madame Tambonneau cessa de réclamer. L'obéissance n'était-elle pas son premier devoir, et devait-elle se montrer plus soucieuse de son honneur que son mari lui-même? En une minute et deux bonds elle fut dans ma voiture et moi près d'elle. Tambonneau, qui maintenant se trouvait à l'aise à côté du gros d'Ermenonville, me cria en sortant le cou par la portière :

— Vous me pardonnez, n'est-ce pas, Roquelaure, d'en user sans façon avec vous ?

— Si je vous pardonne !

— Dame... c'est qu'il y a loin d'ici chez nous et vous allez être obligé de venir jusqu'à notre porte...

— Est-ce que je ne suis pas maître de mes actions et de mon temps? Soyez en paix et marchons.

Les cochers fouettèrent leurs chevaux et je frissonnai de joie en songeant que nous avions une assez bonne traite du Marais, où logeait alors Montauron, jusqu'au faubourg Saint-Honoré, où Tambonneau s'était provisoirement campé, à deux pas de l'hôtel de Beauvau.

Mes premières paroles furent celles-ci :

— Il l'a voulu.

— C'est à n'y pas croire !

— Ma belle amie, nommez-vous ceci un tête-à-tête et ne sommes-nous pas encore en pleine nuit? souvenez-vous que je l'avais gagé !

— Le beau mérite ! vous aviez pris vos mesures d'avance.

— A la bonne heure ! c'est moi qui ai fait la pluie ; moi qui ai lancé la foudre ; moi qui ai donné à d'Ermenonville cette corpulence dont il résultera, du moins une fois en sa vie, quelque chose de bon. Eh bien ! j'accepte ces honneurs presque divins, et maintenant, puisque les astres m'obéis

sent et que la nature est à mes ordres, je vais diriger sur vous toutes mes batteries et vous jeter un charme !

— M'ensorceler !... il ne manquerait plus que cela... et à quoi bon ?

— Pour que vous soyez docile au moindre de mes vœux. J'engourdis ainsi par provision le sentiment de résistance qui vous est naturel comme à toute femme bien née... Sentez-vous déjà le charme agir !

Et en même temps, je réchauffais en les serrant dans une des miennes ses deux mains glacées par l'eau qu'elles avaient reçue et l'attirais insensiblement vers moi.

— Oh ! monsieur le sorcier, vous abusez de votre force... que peuvent mes petits doigts contre votre main qui me les briserait s'ils s'avisaient de faire un mouvement ?

— Ne bougez pas, et cette dure étreinte se change, comme par enchantement, en une douce caresse !

— Toujours de la magie, murmura la présidente avec un rire étouffé.

— Essayez.

— Au fait, quel danger y a-t-il à ce que je vous livre ma main ?... la voici.

Je la soulevai brusquement et la portai à mes lèvres C'était la chaleur du fer rouge sur la surface froide et unie du marbre... Elle m'arrêta en me disant :

— Écoutez... quelles sont ces voix que nous entendons ?

— Parbleu, celles de votre mari et de M. d'Ermenonville.

— Où sont-ils ?... devant ou derrière ?

— Presque à côté de nous... nous voguons de conserve.

— Oh ! éloignez-vous de moi... je vous en supplie, monsieur de Roquelaure, vous êtes trop près... beaucoup trop près... songez donc... les chevaux ne vont pas très-vite... S'il revenait à Tambonneau quelques soupçons... s'il allait nous voir !

— Chère dame, répliquai-je en m'inclinant jusqu'à son oreille, prenez-vous votre mari pour un chat ?... Je vous ai prouvé tout à l'heure que cinq cents bougies ne suffisaient pas à l'éclairer et vous voulez qu'il y voit la nuit !

— Le fait est que le ciel est d'un noir...

— D'ébène !... et c'est tout simple !... mes cercles infernaux ont été tracés dans cette intention... si le clair de

lune m'avait été nécessaire, j'aurais procédé tout différemment.

— Ah ! le clair de lune eût été plus joli !

— Mais moins sûr...

— Et si je vous priais de le faire briller sur nos têtes... votre puissance irait-elle jusque-là ?...

— J'en doute... car après les nombreuses épreuves auxquelles je viens de soumettre mes lutins familiers, la seule puissance que je me sois réservée maintenant est de me faire aimer de vous.

— Et vous pensez peut-être réussir ?

— Quand on a le diable au corps, on est capable de tout.

J'avais la réputation du diable à soutenir. Je fus infernal. Abusant, comme elle l'avait dit, d'une certaine vigueur musculeuse qui parfois n'est pas à dédaigner, je renversai à demi sur moi ce petit corps souple et frêle qui se cambrait avec une élasticité charmante. Jusque-là tout se passa silencieusement, mais une de mes mains ayant effleuré son aisselle, elle tomba brusquement sur son séant en s'écriant :

— Ah ! vous me chatouillez !

Je voulus dégager ma main, mais le remède fut pire que le mal. Il paraît que je glissai cette fois sur un endroit encore plus sensible que le premier et il lui prit un de ces rires nerveux, particuliers aux femmes, qui commencent parfois sans raison et n'en ont pas davantage pour finir.

— Ne riez donc pas ainsi, lui dis-je tout bas, ou bien je croirai que vous vous moquez de moi.

Je crus m'apercevoir que cet accès allait s'apaiser ; malheureusement une autre voix sortie des ténèbres et légèrement enrhumée répéta mot pour mot ce que j'avais dit. C'était celle du président dont le carrosse était alors exactement au niveau du mien.

— Ne riez donc pas ainsi, madame Tambonneau, dit-il d'un ton paternel.

— Vous voyez bien, repris-je, toujours de manière à n'être pas entendu, vous voyez bien qu'il est constamment de mon avis.

C'était une calamité... ma réflexion eut le malheur de lui paraître comique et ses éclats reprirent de plus belle.

— Madame Tambonneau, réitéra le président d'un ton

moins doux, et sans mettre le nez dehors, car il pleuvait de plus en plus, — calmez-vous donc, vous allez suffoquer.

L'huile sur le feu n'eût pas mieux fait, et l'accès marcha toujours.

— Mon cher Roquelaure, me cria Tambonneau d'un ton suppliant, trouvez donc un moyen pour empêcher ma femme de rire..... vous me rendrez service.

— J'y ferai mon possible, répondis-je à Tambonneau.

Et effectivement, je me mis à l'œuvre.

Ce n'était pas facile. Cette espèce de surexcitation avait produit chez madame Tambonneau une augmentation de force contre laquelle je me vis obligé de lutter. Cependant, comme une crise en amène communément une autre, la faiblesse eut bientôt son tour, et ne laissant inactif ni mes bras ni mes genoux, je parvins à l'entourer de tant de chaînes et d'entraves qu'il lui devint impossible de hasarder un mouvement. Je la tenais prisonnière — et, cette contrainte agissant au moral aussi bien qu'au physique, je la sentis céder à cet effort soutenu et s'abandonner entièrement à moi. Elle riait pourtant encore, mais ses hoquets beaucoup plus rares et en quelque sorte plaintifs, perdaient par degrés de leur violence, et semblaient tout prêts de cesser.

Soudain, l'organe du président, grossi par la colère, éclata comme une bombe à travers les éclairs et les roulements de la foudre.

— Madame Tambonneau, s'écria-t-il avec autorité, je vous ordonne, entendez-vous, je vous ordonne de vous taire.

L'époux se fâchait... l'affaire devenait grave. Au risque de l'étouffer, je pressai madame Tambonneau contre moi, et lui fermai la bouche... avec la mienne... Que voulez-vous ? c'est tout ce que j'avais de libre en ce moment..... J'eus bien d'abord quelques scrupules, mais la nécessité de contenter le président me fit passer outre... il faut savoir se dévouer !

Je ne sais s'il eût été possible de trouver un moyen meilleur pour la faire taire... mais il est certain que celui-ci n'était pas mauvais. La pluie continua de tomber très-fort, le vent de souffler dans nos glaces, et notre double atte-

lage de rouler à l'unisson. Madame Tambonneau ne riait plus.

M. Tambonneau, ravi du silence majestueux qui régnait dans notre carrosse, dit gravement à M. d'Ermenonville :

— Eh bien ! que vous avais-je dit? rien n'est tel avec une femme, que d'être sévère à propos. Vous le voyez... docile et sage comme un enfant... voilà pourtant comme je l'ai formée.

. . . .

La semaine suivante, j'achetai un pied-à-terre à Saint-Germain, et j'y hébergeai, tant qu'ils voulurent y rester, Tambonneau et sa charmante petite femme. On m'a assuré qu'on disait en riant dans la ville que nous étions ses deux maris.

Puisque j'ai prononcé le nom de M. d'Ermenonville, je glisserai ici une courte anecdote dont on s'amusa pendant quelque temps à la cour.

Il y avait grande réunion au Louvre pour une réception qu'on y devait faire à l'ambassadeur de Portugal. Je m'y rendis comme de coutume, et malgré la solennité de la circonstance, je m'y permis, aux dépens du pauvre homme, la plaisanterie qu'on va voir.

Tout le monde connaissait une des manies de M. d'Ermenonville, qui consistait à dire à toutes les personnes qu'il saluait : *Je vous baise les mains.*

Je venais d'entrer dans la salle où devait avoir lieu la réception et m'étais assuré d'un regard rapide que la reine régente n'était pas encore présente et que MM. de Conti et de Longueville seuls étaient là. J'avais été heurté au seuil de la porte par M. de Condé, qui, répondant à peine aux interminables saluts de M. d'Ermenonville, semblait s'esquiver d'un pas furtif pour regagner ses appartements.

Un quart d'heure environ s'écoula, au bout duquel M. le prince de Conti, regardant à droite et à gauche et ne trouvant pas ce qu'il cherchait, demanda tout bas :

— Où donc est mon frère de Condé?

Personne ne répondait; le bonhomme d'Ermenonville était à deux pas de moi, se levant sur la pointe des pieds pour jouer l'empressé et faisant comme s'il eût cherché de l'œil, dans la foule, M. le Prince et son escorte.

Il me vint une idée bouffonne. Je m'approchai de M. de

Conti et lui répondis en tenant mon sérieux le mieux que je pus :

— Son Altesse ne tardera point à revenir, monseigneur. Elle est allée se laver les mains que M. d'Ermenonville venait de lui baiser.

Jamais mot lancé sans prétention ne produisit un effet plus général. Le brave d'Ermenonville ne savait plus où il en était et je vis le moment où il allait s'emporter. Cette velléité ridicule fut heureusement noyée par le flot de rires qui se répandit en un clin d'œil parmi l'assemblée tout entière, et le héros de mon innocente satire eut le bon esprit de faire chorus avec nous.

On ne cessa de rire qu'au moment où Anne d'Autriche ayant pris place sur son trône, on lança, au milieu du silence que réclamait l'étiquette, le nom de M. l'ambassadeur de Portugal.

CHAPITRE XXIV

SOMMAIRE : L'esprit français. — Frivolité incurable. — Une fille d'honneur. — Métier difficile à la cour. — Evénement qui n'en est pas un. — Grossesse mystérieuse. — Emotion générale. — Entrevue de la reine et de M. le Prince — Conjectures. — Portrait de l'héroïne du jour. — Chacun dit son mot. — Harangue de M. le Prince. — Recherche de la paternité. — Je suis élu médiateur. — Une nuit sans sommeil. — Je perds ma gaieté. — Serais-je sérieusement amoureux ? — Cela devient inquiétant. — Visites successives. — Grande revue. — Les indiscrétions du comte de Vardes. — Navailles me demande un service. — Le chevalier d'Albret. — Le jeune d'Olonville. — La question s'embrouille de plus en plus. — A qui l'enfant ? — Je reprend ma gaieté. — Ma visite à mademoiselle Blanche de Neuvillette. — Coup d'œil à la caméristе. — Une explication difficile. — Je suis fort mal reçu. — La vertu d'une fille-mère. — On me chasse. — Ma colère. — Sur qui tombera-t-elle ? — Projet d'une

vengeance proportionnée à mon affront. — La situation change subitement. — Provocation imprévue. — Billet d'amour. — Irai-je au rendez-vous ?

On a beau s'occuper de grandes choses, les petites trouvent toujours leur place dans le train de la vie journalière, et l'on est tout surpris de voir qu'au milieu même des bouleversements de l'Etat, il se glisse toujours, surtout dans les esprits français, une certaine disposition à la frivolité. Jamais l'inquiétude n'avait été plus vive à la cour, et la division qui se manifestait dans le camp n'était guère propre à nous rassurer sur l'avenir. On parlait sourdement des incroyables menées de M. de Conti et M. de Larochefoucauld poussait publiquement, en l'honneur de madame de Longueville, des soupirs incendiaires et séditieux. Les bourgeois mutinés paraissaient n'avoir rentré qu'à demi leurs estocades au fourreau, les halles se transformaient en de véritables succursales du Parlement; on s'agitait, on se démenait dans l'ombre... en un mot, les choses allaient de mal en pis... Et pourtant, qui le croirait? on oublia un beau matin tous ces grands intérêts auxquels était comme suspendue l'existence même du royaume, on laissa de côté ces questions toutes palpitantes de défaites et de victoires, d'abaissement ou d'honneur, de vie ou de mort, pour s'enquérir... de quoi? d'un léger accident, survenu par un de ces hasards qui doivent charger d'un poids si lourd la conscience du petit dieu Cupidon, à une fille d'honneur de la reine, mademoiselle Blanche-Renée-Victoire d'Agots de Neuvillette, dont le père, si je ne me trompe, était mort à Charenton, lors du dernier synode national.

Ce ne fut d'abord qu'un tout petit bruit : ce devint bientôt une tempête. Et ceci s'explique de soi-même. Un péché qui se cache n'est pas seulement assuré du pardon : il a toutes les séductions du mystère et l'attrait particulier qui s'attache invariablement à l'inconnu. Il arrive quelquefois que ce grand secret est celui de tout le monde, mais chacun croit avoir été seul à le deviner, et, dans ce cas, on est si content de sa pénétration, si fier de sa clairvoyance qu'on se sent disposé à être indulgent. Cela est si vrai, que l'on voit souvent des âmes scrupuleuses prêter à des amours clandestines le secours de leur tolérance et de leur discré-

tion. Mais du moment que les voiles se lèvent et que l'histoire s'ébruite, adieu cette générosité d'emprunt! La vertu, traitable entre quatre murailles, se fait tigresse en public. On veut bien, seul avec soi-même, observer les capricieuses évolutions d'une étincelle qui brille et voltige sur la terre comme ferait une étoile au ciel; mais si tout le monde s'en mêle, l'étincelle, soulevée par trop d'haleines à la fois, va tomber je ne sais où, à l'aventure et à la grâce du vent. Gare les mauvais propos qui sont là tout autour comme des meules de foin prêtes à s'enflammer!.... La lumière grossit... l'incendie éclate... et l'on crie au feu.

C'est précisément ce qui arriva pour mademoiselle de Neuvillette. Sans rien savoir de bien positif sur sa conduite, on avait soupçonné certains écarts et flairé quelques intrigues. Mais elle passait pour si habile à dépister les indiscrets et était si heureusement parvenue à désarmer la médisance par la crainte qu'inspirait son esprit toujours sur le qui-vive et prêt à la riposte, qu'on avait fini par la laisser en repos, bien que l'excessive réserve de ses allures extérieures, peu d'accord avec les apparences vivaces de son tempérament de feu, fût tout à fait de nature à exciter l'émulation, plus difficile à refréner qu'on ne pense, des devineurs d'énigmes et des astrologues de boudoir.

Mais un calme aussi parfait ne pouvait durer toujours. Il faut se défier d'une vie trop régulière, comme d'une mer trop tranquille; il est impossible qu'à un moment donné, il ne se produise pas dans l'une ou dans l'autre quelque petit orage annoncé par des éclairs avant-coureurs. Au reste, celui-ci n'y fit point tant de façons. Il débuta par un vrai coup de tonnerre.

Il était midi et je venais d'entrer au Palais-Royal dans l'intention d'aller faire ma cour à la reine, lorsque je fus arrêté par Bautru, qui, m'appelant mystérieusement d'un de ces gestes significatifs qui ne se sauraient rendre sur le papier, me conduisit dans une salle attenante à celle des gardes et où étaient rassemblés huit ou dix gentilshommes, qu'on aurait pu prendre pour des conspirateurs en séance, tant leurs communications étaient sourdes et leurs rires étouffés.

— Messieurs, leur dit Bautru en m'amenant par la main,

nous disions tout à l'heure que Roquelaure nous manquait, le voici!... c'est Dieu qui nous l'envoie.

— Pour l'amour du ciel! s'écria béatement l'abbé de Cérisy, ne mettez donc jamais Dieu en si mauvaise compagnie!... dites le diable, c'est bien assez.

— Le diable, soit, dit Bautru. Je n'y regarde pas de si près.

— L'abbé, l'abbé, répliquai-je avec une feinte colère, prenez garde, mon digne ami, si vous me faites enrager en ce monde, j'aurai ma revanche en enfer!

— Nous voilà bien loin, reprit Bautru; revenons, s'il vous plaît, sur cette terre. Roquelaure, il y a de grands événements sur le tapis!

— Quoi donc?

— Quelque chose de majeur! ajouta Grammont.

— Le coadjuteur est mort?

— Pas tout à fait.

— Aurait-on brûlé Goisel?

— Pas précisément... il s'agit de mademoiselle de Neuvillette.

— Une jolie créature.

— Trop jolie, hélas!... pour une fille d'honneur de la reine régente.

— Le fait est qu'à la cour, c'est un rude métier!

— Si rude qu'elle a succombé à la tâche.

— Comment le sait-on?

— Cela ne se sait pas, dit Navailles, cela se voit.

Il était impossible de s'expliquer plus clairement. L'aventure prenait un tour fort piquant et je murmurai en me rapprochant de ces messieurs avec un redoublement d'intérêt :

— Si je ne me trompe, ce sont de ces crimes qu'on ne commet jamais qu'à deux!... connaît-on le complice?

— Pas encore, mais on est à sa recherche.

C'était Grammont qui m'avait répondu. Bautru continua en me montrant du doigt la galerie par laquelle on se rendait aux petits appartements d'Anne d'Autriche :

— La coupable est là, à quarante pas de nous, enfermée en tête à tête avec la reine qui a dit hier au soir qu'elle saurait bien lui arracher son secret. Il paraît que Sa Majesté ne plaisante pas!

— Eh !pardieu! m'écriai-je en haussant les épaules, ne

voilà-t-il pas une belle équipée! Est-ce donc une faute si énorme que d'avoir...

Je m'arrêtai pour ne point scandaliser l'abbé de Cérisy qui faisait semblant de se boucher les oreilles, puis je me retournai vers Bautru en disant :

— Que peut-on lui faire, après tout?

— L'envoyer aux filles repenties.

— Et, si elle n'est ni l'une ni l'autre?

— On l'enfermera, comme plusieurs de ses pareilles, aux Feuillantines.

Au mot de *Feuillantines*, tous les assistants qui, du reste, étaient disposés à rire, attaquèrent avec assez d'ensemble une chanson passablement joviale qui depuis quelque temps courait à Paris et dont le refrain, quelque peu déboutonné, contenait une allusion à ce malencontreux couvent. Cette chanson avait été composée par l'abbé de Laffemas, à l'occasion de madame Lescalopier, que son mari, le président aux enquêtes, et son beau-frère par alliance, le comte de Charost, avaient fait cloîtrer, grâce à un arrêt du conseil rendu en bonne forme, à la suite de ses amours avec Vassé. Mais soudain, nous fûmes tous déferrés de compagnie, au milieu de ce bel élan musical. Les portes de l'appartement de la reine venaient de s'ouvrir, et nos visages s'allongèrent d'une maîtresse sorte, quand nous vîmes Sa Majesté se diriger vers nous, appuyée sur le bras de l'héroïne du jour, mademoiselle Blanche de Neuvillette. Nous nous rangeâmes aussitôt sur deux lignes, de manière à former la haie. Guitaut, pris à l'improviste, faillit perdre la tête et se mit à tourner sur lui-même comme un maniaque, allant à droite et à gauche pour organiser le passage, et appelant les principaux gardes par leurs noms. Le pauvre vieux capitaine était si étourdi de voir Anne d'Autriche sortir de chez elle sans l'avoir fait prévenir d'avance; qu'il poussait des exclamations incohérentes et que c'était tout au plus s'il pouvait tenir son épée. Enfin, on réussit à former une espèce d'escorte, et la reine, dont l'attention s'était à peine arrêtée sur ces petits détails, passa au milieu de nous en nous saluant avec sa grâce habituelle. Mademoiselle de Neuvillette leva les yeux à diverses reprises, mais les rebaissa chaque fois avec une promptitude qui trahissait son embarras.

N'ayant nul besoin d'étudier sa figure, que je connaissais à merveille, je jetai un long regard sur sa taille, qui n'était plus à beaucoup près celle des novices du couvent. Singulier mouvement de l'esprit humain! J'avais, je crois, courtisé mademoiselle de Neuvillette environ l'espace d'une semaine. Séduit par sa grâce et sa beauté, j'avais été, moi dixième peut-être, l'un de ses soupirants, mais je n'avais rien à lui reprocher au monde, sinon d'avoir repoussé mes hommages ou plutôt de ne les avoir point pris au sérieux. Certes, ce n'est point là un grand mal, et plus que personne, je devais reconnaître l'entière liberté des goûts en amour, et pourtant j'éprouvai, à cette vue, un inexplicable sentiment de haine et de jalousie. Jaloux de qui? Pourquoi envieux ou courroucé? Je ne le pourrais dire. Tout ce que je sais, c'est que, sans remonter à la source du fait et tout en ignorant de quelles œuvres pouvait être l'innocent et chétif auteur de tout ce bruit, je commençai, en forme de précaution et comme pour assouvir le besoin d'une muette colère, par maudire du fond de mon âme l'homme qui avait été assez heureux pour conquérir une aussi belle proie et battre en brèche une aussi inattaquable vertu.

Jamais d'ailleurs mademoiselle Blanche de Neuvillette ne m'avait paru si ravissante et si candide. Le mot, vu la position où elle était, semblera peut-être assez naïf, mais je n'en saurais trouver un autre qui rende aussi bien l'effet prodigieux qui se produisit en moi. L'éclat d'Anne d'Autriche pâlissait auprès du sien, et n'eût été le costume de Sa Majesté qui, en sa qualité d'enfant de l'Escurial, ne dérogeait jamais aux lois somptuaires de l'étiquette, un étranger eût peut-être balancé avant de désigner la reine. Au surplus, je ne crois faire aucun tort à Sa Majesté en me permettant ce parallèle. Mademoiselle de Neuvillette avait tout ce qu'il fallait de grandeur et de distinction pour mériter une couronne, et dans un pays où le sceptre fût revenu de droit à la beauté, il n'eût pas été surprenant qu'elle obtînt l'empire. Elle avait le profil grec, le nez aquilin, la démarche aisée, toute cette grâce majestueuse, en un mot, que peut seule donner l'habitude des cours. Le feu d'un esprit vif et mordant se joignait dans sa prunelle à celui de la passion ardente et profondément sentie. Elle avait le sourire fin de la Française, l'expression hau-

taine de l'Espagnole, et le regard velouté de l'Italienne. Elle avait... que n'avait-elle pas? Mais grand Dieu! où me laissé-je emporter? Quel portrait! quelles couleurs! Ne jurerait-on pas que j'étais le héros de l'aventure qui mettait, ce jour-là, tant d'imaginations aux abois!

Donc, la reine et la sujette passèrent devant nous, rivalisant toutes deux d'éclat et de distinction. Elles poursuivirent leur marche jusqu'au bout de la longue galerie où plongeaient obstinément nos yeux. Puis, à un mouvement confus qui s'opéra autour d'elles, je crus m'apercevoir qu'elles s'étaient quittées, et que la régente, rencontrée tout à propos par M. le Prince, était allée avec Son Altesse achever sa promenade sur la terrasse, ainsi qu'elle avait coutume de le faire presque tous les jours, aux environs de midi.

L'apparition de mademoiselle de Neuvillette, au moment où elle servait de sujet à un entretien si vif et si animé, fit à peu près l'effet d'un intermède au milieu d'une comédie. Les fils de la conversation, un instant divisés, se renouèrent de plus belle quand elle fut partie, et l'intérêt que nous y trouvions n'en devint que plus réel et plus attachant.

— Je ne l'aurais jamais pensé! m'écriai-je avec une sorte de désespoir qui, loin d'attendrir mes excellents amis, parut au contraire les égayer beaucoup.

— Le pauvre garçon ne croira plus à la vertu de personne, dit Bautru. Quel dommage!

— Il pâlit! ajouta Grammont.

— Roquelaure! dit à son tour l'abbé de Cérisy en faisant mine de venir à mon aide, est-ce que nous allons nous évanouir?

— Ne pleure pas, je t'en prie, amplifia Bautru d'un ton dolent.

— Est-ce que par hasard ton intention était de l'épouser? fit Grammont... Mais qui t'en empêche? Le grand malheur quand cette enfant-là ne serait pas aussi laid que toi? C'est de la besogne toute faite... De quoi te plains-tu?

Et Grammont couronna son allocution d'un immense éclat de rire. Pour moi, qui ne riais ni ne pleurais, j'observai furtivement la physionomie de ceux qui ne parlaient point. De Vardes fredonnait, en battant la mesure avec ses

doigts; Navailles se mordait les lèvres tout en étudiant avec une intention minutieuse les peintures du plafond, et le chevalier d'Albret feignait de considérer très-gravement dans la glace comment lui allaient son petit manteau brodé et son collet de point de Gênes. Il y avait du reste sur ces trois visages quelque chose de faux et d'empesé qui semblait en dire beaucoup plus qu'on n'en voulait laisser voir. En poursuivant ma revue, mes yeux tombèrent sur le comte d'Olonville, jeune gentilhomme de ceux que nous appelions *frais débarqués*, parce qu'ils étaient nouveaux à la cour. Son attitude, dans cette conjoncture, valait la peine d'être examinée, car, dès sa première présentation au cercle du soir, il avait montré près de notre héroïne un tel empressement que nous l'avions surnommé d'une voix unanime *l'amoureux de mademoiselle de Neuvillette.* Ce fut donc par lui que je terminai mon inspection. Il était assis dans un coin, plongé jusqu'au col dans une rêverie qui semblait lui donner la fièvre, et la prunelle perdue dans un de ces regards vagues et immobiles qui embrassent tout et ne distinguent rien.

Une fois ces observations faites, je n'en fus pas beaucoup plus avancé, c'est vrai, mais je me réjouis d'avoir rassemblé les matériaux nécessaires à un superbe échafaudage de suppositions et de conjectures, qui pouvaient certainement me conduire à la découverte de la vérité. La manie des châteaux de cartes est de tous les âges. Cela ne m'empêcha cependant pas de répondre aux moqueurs dont je venais d'essuyer le feu :

— Vous dites que je suis pâle et que j'ai l'air de me plaindre! Vertu Dieu, messieurs, il n'est pas question de moi... C'est la pauvre demoiselle que je plains... de s'être embâtée peut-être de l'un de vous et d'avoir, par conséquent, si mal choisi!

— Roquelaure! Roquelaure! dit Grammont, tu abuses de ce qu'on t'aime! Nous nous fâcherons!

— Il faut lui pardonner, fit l'abbé en jouant avec son petit rabat. Vous savez bien, Grammont, que notre cher Roquelaure s'entretient dans l'extravagance comme les cerises dans l'eau-de-vie.

— Et vous dans la dévotion, l'abbé, comme les concombres dans le vinaigre.

— Silence, messieurs, interrompit à propos Navailles. La reine est rentrée dans son oratoire, et voici M. le Prince qui vient de ce côté.

Toute plaisanterie cessa, et les fronts revêtirent d'un commun accord une sorte de gravité soudaine, à la fois austère et compassée. Plus M. le Prince approchait, plus notre air devenait guindé et notre maintien respectueux. Un geste de Son Altesse nous avertit qu'elle avait une communication à nous faire, et en un clin d'œil nous eûmes organisé autour d'elle un hémicycle assez semblable à celui qui s'arrondit généralement devant la chaire d'un prédicateur. Quand M. le Prince nous vit si bien disposés à l'entendre, il commença ainsi :

— Messieurs, je n'ai pas besoin de vous rappeler le scandale qui, depuis près d'une semaine, est le grand bruit de toute la cour. Vous savez tous de quoi il s'agit. Une fille de haute naissance, dont le père occupait de hautes charges dans le pays d'Aunis et dont l'aïeul se distingua sous Henri IV dans les plaines d'Arques et d'Ivry, mademoiselle de Neuvillette, en un mot, a été victime d'une de ces imprudences qui peuvent être taxées, selon les circonstances qui les accompagnent, de simple accident ou de catastrophe irréparable. Je n'ai pas le talent d'un évêque et vous ne m'attribuez pas, je l'espère, la prétention ridicule d'entamer là-dessus un sermon. D'abord, j'y réussirais mal, et ensuite je ne vous édifierais sans doute pas. J'aime donc mieux vous dire tout franc et tout net ce qui est fait et ce qui reste à faire. Nous en serons tous plus à l'aise, et, — ce qui n'est pas à dédaigner, — nous aurons plus tôt fini.

M. le Prince reprit haleine et nous profitâmes de cet entr'acte pour tousser, éternuer et cracher, manifestations puériles en apparence, mais d'une importance réelle dans le mouvement d'une conversation où le respect et la prudence empêchent de placer un seul mot. Son Altesse continua.

— La position n'a pas l'inconvénient d'être obscure. Mademoiselle de Neuvillette est enceinte, — c'est le mot, — et il ne manque qu'un père à cet enfant-là. Messieurs, j'ai résolu de lui en donner un.

Il y eut un léger frémissement qui parcourut toute l'as-

semblée, et je crus voir qu'on se lançait en dessous de petits regards obliques et malins.

— Entendons-nous, messieurs, je voudrais, autant que possible, que ce père-là fut le sien. Or, la reine s'est épuisée tout à l'heure en raisonnements, en prières, en efforts de toutes sortes pour arracher à mademoiselle Blanche de Neuvillette son secret, c'est-à-dire le nom de son séducteur. Tout a été inutile, elle n'a rien avoué. Par exemple, elle a été très-émue, elle a bien pleuré, c'est une justice à lui rendre. Après cela, que faire? la reine était fort empêchée... J'ai proposé à Sa Majesté de me charger de la conclusion de cette méchante affaire; mon offre a été accueillie, et voilà ce que j'ai décidé. A coup sûr, mademoiselle de Neuvillette a fait son choix parmi les seigneurs de la cour. Elle n'est pas de ces filles sans cœur qui dérogent au point de s'amouracher d'un valet ou d'un pied-plat. Aussi parierais-je mille ducats contre un écu que son complice n'est pas bien loin d'ici. Soyez francs, messieurs, celui que nous cherchons est l'un de vous!

M. le Prince avait une manière de dire les choses qui ne laissait guère de place à la réplique, et il y avait surtout dans ses dernières paroles un ton de certitude tout à fait propre à décontenancer le coupable, s'il était vraiment au milieu de nous. Aussi s'éleva-t-il çà et là un murmure qui n'était absolument ni affirmatif ni négatif, mais au fond duquel on eût seulement saisi, en écoutant bien, quelques exclamations d'une surprise dont il ne me vint pas à l'idée, je l'avoue, de suspecter la sincérité. Son Altesse Royale n'attendit pas que cette protestation confuse eût le temps de se formuler en réponses claires et précises; il reprit presque aussitôt :

— Soyez tranquilles, messieurs, mon intention n'est point de brusquer les consciences; je veux encore moins être la cause de l'éclat inopportun que produirait une explication donnée ici, en présence de témoins trop nombreux. C'est une confidence que j'exige, je dirais presque une confession. Je vous accorde donc la nuit entière pour réfléchir. L'*accident* qui nous occupe n'est encore connu que de la cour, faisons en sorte qu'il ne transpire point dans le public. Les Parisiens sont en ce moment trop en veine d'épigrammes pour que nous n'évitions pas, à tout

prix, de fournir de nouveaux sujets à leur verve satirique... Il faut réparer l'erreur avant qu'elle soit passée à l'état de scandale, et celui qui m'y aidera, — je lui en donne ici ma parole de gentilhomme, — pourra compter sur ma faveur et sur ma protection. A demain donc, messieurs; seulement, comme je pars dans une heure pour Fontainebleau, et qu'il serait beaucoup trop long d'attendre mon retour, je chargerai...

M. le Prince hésita un instant.

— Je chargerai M. le marquis de Roquelaure, ici présent, de recevoir en mon nom la déclaration que je réclame et qui, je l'espère, ne se fera pas attendre. Monsieur de Roquelaure, continua le prince en s'adressant plus spécialement à moi, n'avez-vous aucune objection à présenter sur le choix que je fais de votre personne, comme dépositaire de mes pleins pouvoirs?

— Aucune, monseigneur.

— Nulle préoccupation d'esprit ou de cœur, ajouta-t-il en souriant, ne vous met, vis-à-vis de mademoiselle de Neuvillette, dans une position fausse ou délicate qui vous puisse défendre d'accepter le mandat que je vous confie?

— Malgré l'admiration passionnée que je ressens pour cette belle, répondis-je en m'inclinant, j'ose promettre à Votre Altesse de me renfermer strictement dans les limites de la haute mission dont elle me juge digne.

— C'est bien, fit le prince en me frappant familièrement sur l'épaule. Nous avons vu Roquelaure soldat, nous le verrons diplomate. Eh! ne vous y trompez pas, marquis, c'est un beau rôle que celui de médiateur!

Je fus certainement très-honoré d'un témoignage aussi flatteur de confiance et d'estime; mais je puis bien avouer, entre nous, qu'un autre rôle avec mademoiselle de Neuvillette m'eût infiniment mieux convenu. Il fallait pourtant bien prendre son parti, — et c'est ce que je fis avec toute la bonne grâce imaginable. Je n'étais d'ailleurs pas fâché au fond d'être le premier à apprendre le fin mot de l'histoire, et je trouvais du moins, dans la satisfaction de ma curiosité, une espèce de dédommagement. Telles étaient les idées qui tourbillonnaient avec un grand désordre au milieu de mon cerveau, quand je fus rappelé à moi-même

par le timbre argentin de la voix de Bautru, qui disait à M. le Prince :

— Monseigneur veut-il bien me permettre une simple question ?

— Dites, monsieur de Bautru. Vous savez bien que vous avez ici votre franc-parler. Nous vous écoutons.

— Je reconnais toute la sagesse des dispositions prises par Votre Altesse... je suis même assuré de leur heureux succès... cependant...

— Cependant?... fit M. de Condé avec une légère manifestation de surprise.

— Cependant, continua Bautru, il faut tout prévoir...

— Je ne demande pas mieux.

— Votre Altesse a invité l'auteur du mal à se déclarer?

— De son propre mouvement, dit le prince.

— *De proprio motu*, ajouta l'abbé qui avait toutes les prétentions, même celle d'être savant.

— Je ne doute ni de l'honneur, ni de la franchise de mes amis, dit Bautru.

— Ni moi, fit M. le Prince avec intention.

— Mais enfin, monseigneur... s'il ne se présentait personne ?

— Nous n'avons rien oublié, répondit froidement le prince, et la reine elle-même s'est tracé d'avance la conduite qu'elle aurait à tenir dans le cas dont vous parlez. Mademoiselle de Neuvillette serait éloignée pour jamais de la cour.

Cette déclaration fut suivie d'un silence de stupeur que rompit seulement, au bout de quelques minutes, le concert unanime de compliments qui salua la sortie de M. le Prince. Son Altesse m'ayant fait signe de l'accompagner jusque chez elle, je ne me trouvai point mêlé aux commentaires de toute nature dont la sévérité menaçante d'Anne d'Autriche dut être nécessairement l'objet. Quant à moi, je crus devoir l'interpréter dans un sens tout favorable à Sa Majesté. L'insolence des libelles devenait chaque jour plus intolérable, la couronne même ne préservait pas un front auguste des éclaboussures de cette boue immonde, et il eût été par trop maladroit de livrer volontairement une proie de plus à la malignité des Frondeurs. Je compris donc très-bien, malgré mon penchant avoué pour la tolérance en fait

de choses d'amour, que la reine usât de rigueur, non point pour faire parade d'une rigidité excessive, qui partout ailleurs eût été hors de saison, mais pour obéir à une nécessité malheureuse, imposée par les circonstances et la politique du temps.

Le reste du jour n'offrit rien de remarquable. J'avais la tête si remplie d'idées incohérentes et d'images confuses, que je n'allai point aux Tuileries, dans la crainte d'y rencontrer quelque fâcheux qui m'eût rebattu les oreilles des mille billevesées dont se compose, entre oisifs et indifférents, l'insipide bavardage des gens de Paris. Je pensais à mademoiselle de Neuvillette, et, tout résolûment, je ne voulais penser qu'à elle. Je me rappelais l'incroyable fascination qu'elle avait exercée sur moi la première fois que je l'avais vue au cercle des Petits-Appartements. Je me rappelais aussi, — souvenir beaucoup moins agréable, — que, huit jours durant, j'avais livré à sa beauté quelques assauts assez vaillants, et que j'avais rapporté de chacun de ces combats la fatigue d'une attaque mal réussie, tranchons le mot, la honte d'une défaite. Il se mêlait à ces diverses réflexions un regret très-naturel, celui d'avoir été assez innocent, — je crois que c'est l'expression honnête, — pour ajouter foi à des semblants de vertu qui me paraissaient, depuis que je m'étais placé à un nouveau point de vue, de tristes monuments de l'hypocrisie féminine. Puis, mon imagination prenant le mors aux dents, ou si vous l'aimez mieux, s'envolant à tire d'aile, je voulus à toute force empiéter sur les événements, aller au-devant de la révélation qui se préparait, et dire à la fois son fait et son nom au fantôme inconnu dont le masque ne devait tomber que le lendemain. Je prenais en haine tantôt celui-ci, tantôt celui-là, et n'ai pas besoin de dire que tous deux, celui-là aussi bien que celui-ci, me faisaient l'effet de fats et d'impertinents que j'eusse souffletés avec plaisir. Etre aimé de la délicieuse Blanche de Neuvillette! nul crime ne me semblait comparable à un crime pareil... et je considérais déjà comme un ennemi personnel l'homme dont j'étais destiné à entendre bientôt la confession. Cette dernière idée jeta pourtant un peu de glace sur le feu de mes grandes colères. Je songeai à mes devoirs de conciliateur, aux recommandations de M. le Prince, à la respon-

sabilité, en un mot, dont j'allais être investi comme agent élu d'un traité de paix, et je me dis, qu'après tout, il y avait lieu, pour un homme d'esprit, de se distinguer dans un emploi même secondaire ; qu'une gloire différente, mais à peu près égale, attendait le guerrier intrépide et le négociateur habile, et qu'en définitive, telle ambassade dignement conduite pouvait produire d'aussi beaux résultats qu'une bataille gagnée...

Toutefois ces bonnes raisons n'ayant pu, naturellement, prévaloir sur les mauvaises que j'ai exposées plus haut, je retombai dans mes folles divagations et passai, malgré ma résolution d'être calme, une nuit des plus longues et des plus agitées.

Mon impatience était telle que je me levai avec le soleil. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été aussi matinal. Tout ce dont je fus capable, pour prolonger ma toilette, ne put jamais aller au delà d'une heure ou deux, de sorte que je me vis forcé d'épuiser tous les moyens connus de tuer le temps jusqu'au moment où le jour se lève à Paris, moment qui pourrait, à toutes sortes de titres, passer pour une seconde aurore. N'est-ce pas, en effet, fort avant dans la matinée que se lèvent les femmes et que rayonne, par conséquent, leur beauté? et, pour suivre la comparaison jusqu'au bout, les clartés de ce soleil-là ne valent-elles pas celles de l'autre?

Je commençais pourtant déjà à m'étonner sérieusement de ne voir arriver personne. L'heure du déjeuner était passée, et réduit à ma propre et unique compagnie, j'avais exécuté lestement une part de bisque aux pigeonneaux et quelques rissoles au sucre, lorsque j'entendis de loin un bruit de pas dans mon antichambre. Une voix assez claire ne tarda pas à jeter ces mots à l'interlocuteur :

— Dites à Roquelaure que c'est de Vardes qui lui veut parler.

Je me levai blême et tremblant. J'aurai égorgé de Vardes de bon cœur. C'était donc lui! et je ne l'avais pas deviné!... Pauvre garçon! Il ne se doutait guère qu'en entendant prononcer son nom, j'avais grincé des dents et eu toutes les envies du monde de lui briser mon verre sur le crâne, et il vint à moi, joyeusement, le rire à la bouche et me tendant les bras. J'avoue que cette entrée modéra singulièrement

mes dispositions féroces, et que je n'eus pas le courage de faire mauvaise mine à un ami qui se présentait si franchement. Je me bornai donc à lui dire, peut-être avec une certaine froideur :

— Ah ! ah ! c'est toi, mon cher de Vardes, viens-tu pour... l'affaire... en question ?

— Précisément ! Avais-tu quelque arrière-idée de ma visite ?

— Non, certes... car si je soupçonnais quelqu'un...

— Ce n'était pas moi, n'est-ce pas?

— J'en conviens... Cependant...

— C'est une chose qui peut arriver au plus honnête homme du monde... Ta restriction est parfaitement juste. Au surplus, il n'y a que heur et malheur en cette vie, et ces choses-là sont faites pour moi... Un enfant ! Cela tient de la magie !...Si tu savais ! si je te racontais par quelles inconcevables circonstances...

— Je n'ai aucun besoin de les connaître et te dispense de tout détail oiseux. La corvée que m'a imposée M. le Prince est déjà par elle-même assez rude...

— Ah... oui ! je comprends ! Pauvre ami ! toi aussi, tu as soupiré pour elle... et tu as placé tes soupirs... à fonds perdus !.. Eh ! mon Dieu ! veux-tu que je te dise ?... c'est que tu n'as pas su t'y prendre...

— C'est possible, interrompis-je, fatigué des divagations de de Vardes. Permets-moi de ne pas sortir du caractère de mes fonctions. Tu as entendu la volonté de M. le Prince?

— J'étais présent lorsqu'il l'a exprimé en termes lucides et ponctuels.

— Tu te soumets à ses conditions ?

— Les yeux fermés... dans l'espérance qu'il n'oubliera point ses promesses.

— Son Altesse Royale sera informée demain de ta démarche, et tu auras bientôt de ses nouvelles. Voilà tout ce que j'ai à te dire.

— Et là-dessus, tu me congédies?

— Qui te fait penser cela?

— Ton accent solennel et ton air ennuyé. Roquelaure, mon ami, ce que tu fais là est mal. Tu me reçois comme messieurs du Parlement reçoivent un édit du roi ! Est-ce ma faute, voyons, si cette adorable personne... car enfin,

si tu voulais me laisser te conter seulement... un peu...

— Ni peu, ni beaucoup. Je te répète que je ne veux rien savoir... que j'en sais déjà trop.

— En ce cas, je décampe, dit de Vardes. Je croyais trouver ici à qui parler!... un ami ou tout au moins un homme de sens... Point du tout... Je trouve un plénipotentiaire insupportable, froid comme un marbre et droit comme un piquet, qui me regarde du haut de son jugement, m'interroge et me répond par monosyllabes, comme si les phrases entières étaient hors de prix. A ton aise, mon féal, à ton aise! Ah! encore un mot, pourtant. Soigne bien mes intérêts; fais sentir à M. le Prince que mademoiselle de Neuvillette et moi n'avons à peu près pour dot, elle, que sa beauté, moi, que ma rapière. Nous comptons sur lui pour jeter quelques gouttes de miel dans la coupe de l'hymen, dont l'amertume s'accroît souvent en raison du peu qu'elle contient... Quant à moi, ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, et je me sens disposé à y boire à longs traits. Dis-lui donc que je le remercie de la bonne action qu'il m'a inspirée, et qu'au demeurant, cela presse plus peut-être qu'on ne croit, — car, si je calcule bien... il y aurait déjà près de trois mois...

— Encore! fis-je en m'emportant cette fois tout de bon. Ne peux-tu me laisser en repos?

— Ce petit renseignement n'était pourtant point superflu. Tu n'en veux pas? Qu'il n'en soit plus question. Sur ce, mon bon Roquelaure, adieu... Tiens, embrasse-moi pendant que je suis encore garçon... Quand je serai marié, je deviendrai peut-être insupportable... Bonsoir!

De Vardes se retira, non sans m'avoir assourdi de mille autres pauvretés semblables. En me retrouvant seul, j'essayai de me raisonner sur le peu de modération que mes manières avaient dû trahir, et je craignis que de Vardes, abusant de l'état où il m'avait vu, ne fît de moi la risée de toute la cour. Mais j'avais beau mettre ainsi un pied de temps en temps sur le territoire de la raison, j'avais encore bien plus tôt fait de reprendre mon élan vers les visions romanesques de mon amour méconnu. Il fallait le respect absolu que j'avais en toute circonstance témoigné à M. le Prince, pour que les choses se fussent passées aussi tranquillement. Sans l'auguste nom de celui dont j'étais le mandataire, j'eusse très-

certainement provoqué de Vardes sans rime ni raison, et comme un fou qui n'eût pas su ce qu'il faisait.

La fièvre cependant me montait du cœur au cerveau et j'étais sous l'influence d'un de ces vagues ébahissements qui rendent obscures à nos yeux les choses les plus claires et font tout danser autour de nous. Au sein de ce chaos ténébreux brillait pourtant encore une petite lueur de bon sens, et je me disais à part moi qu'il me fallait m'occuper sur-le-champ de monter à cheval, pour aller, jusqu'à Fontainebleau, rendre compte à Son Altesse des beaux résultats de l'expédition... On vint, sur ces entrefaites, m'annoncer que Navailles demandait instamment à être introduit devant moi.

— Qu'on le fasse entrer, dis-je d'un ton bourru.

Navailles parut au seuil de la porte, hissé sur la pointe des pieds et un doigt mystérieusement collé sur sa bouche. Il paraissait avoir grand'peur d'être surpris, et comme je l'engageais tout haut à entrer sans crainte, il me répondit par ce seul mot, démesurément prolongé :

— Chuuuuut !

— Eh ! par la mordieu ! m'écriai-je en fixant sur lui des regards où mon étonnement se devait peindre, où as-tu pêché, mon cher Navailles, cet air encharibotté que je ne te connaissais pas encore, et qui ne te sied point du tout ?

— Chut ! répéta Navailles avec le même luxe de précaution. Es-tu seul ?

— Sans doute... ne le vois-tu pas ?

— Il n'est pas rare que les murailles aient des yeux, et les plafonds des oreilles... Est-tu suffisamment rassuré à cet égard ?

— Ne crains rien.

— Eh bien ! mon cher Roquelaure, je viens pour la petite affaire en question.

— Quelle affaire ?

— L'affaire que tu sais.

— Lucifer te confonde avec ma science ! que veux-tu dire ?

— Parbleu ! ce que tu n'as déjà que trop deviné... Mais, en vérité, mon ami, je suis désespéré, et M. le Prince me met dans la position la plus difficile et la plus équivoque du monde... D'un côté, je ne voudrais pas, pour tous les tré-

sors de l'Inde, désobéir à Son Altesse... de l'autre, j'apprécie à leur valeur les droits que peut avoir mademoiselle de Neuvillette aux égards d'un honnête homme.... mais, en un mot comme en cent, mon bon Roquelaure, je suis engagé ailleurs!...

Mon imagination, pendant que Navailles parlait, accomplissait le travail de l'écureuil qui se donne beaucoup de mouvement et de peine pour demeurer toujours au même point. Je tournais sur moi-même et m'étourdissais au bruit de cette ronde infernale. Je l'arrêtai court en lui disant :

— Navailles, depuis quand composes-tu des énigmes?

— Depuis quand, répliqua-t-il, ne les comprends-tu plus? Faut-il donc, avec toi, appeler les choses par leur nom et mettre forcément les points sur les *i*?

— J'avoue que mon intelligence un peu... rebelle...

— Mettons-y donc moins de façons, dit gaiement Navailles. J'ai eu le malheureux bonheur de passer une folle nuit sous le même drap que la Neuvillette; il paraît qu'il doit résulter de ces ébats un petit gentilhomme de mon estoc; M. le Prince veut que j'épouse, je ne m'en soucie pas... C'est là, j'espère, exposer le fait comme pas un avocat du premier présidial venu n'y aurait réussi. Est-ce clair, à présent? Je viens te demander si tu ne vois pas un moyen de me tirer de là?

— J'en vois un, lui répondis-je d'un ton dont la solennité ne cadrait guère avec ma légèreté habituelle.

— Tu crois que je pourrai échapper à ce mariage?

— J'en ai la certitude.

— Ah çà! tu es donc sorcier, magicien, démon?... Bien te prend que Richelieu soit mort, il t'eût fait un mauvais parti. Car enfin, par quels charmes vas-tu opérer? par quelle tactique savante, par quel biais heureusement inventé?...

— Ceci me regarde... Permets-moi seulement de t'adresser encore une petite question.

— Deux, s'il te plaît.

— Tu sais qu'il est parfois des songes qui ressemblent diablement à la réalité...

— C'est possible, je n'y ai jamais fait attention.

— On se figure souvent des choses...

— Cela peut être... mais où veux-tu en venir?

— A ceci. Voyons, là, toute rêverie à part, es-tu bien sûr...

— De quoi?

— D'avoir...

— Quoi donc?

– Enfin, tu étais fort amoureux de Blanche... cette fameuse nuit!... ce drap dont tu fais tant de vacarme... cet enfant que tu t'attribues... tu t'es peut-être figuré tout cela?

— Figuré!...

Navailles n'en put dire davantage. Il me partit au nez d'un si bruyant éclat de rire que je demeurai fort sot et complétement démonté. Quand il se fut bien satisfait, il reprit en me serrant la main :

— Pauvre garçon! je crois qu'il devient fou... ce serait dommage... malgré cela, puis-je compter sur toi?

— Tu le peux et tu verras que je ne suis pas si fou que tu le penses.

— Tant mieux, s'écria-t-il, tant mieux! Au surplus, ce sont là des mots pour rire. Ce qui est sérieux, c'est ma position; et entre nous, tu me rendras, en tenant ta promesse, un service d'autant plus signalé que, — s'il faut te le dire, — je donne en ce moment la chasse à un tendre gibier que je voudrais forcer de me demander merci au pied même de l'autel... tu sais... la belle Suzanne de Neuillan! Je me suis déclaré, les choses vont un train de poste et le moindre petit caillou, glissé par le hasard ou la malveillance sous la roue de mon char, suffirait pour tout culbuter! Tu ne m'abandonneras point, n'est-il pas vrai?

— Je ne t'abandonnerai pas, c'est convenu.

Navailles sortit, en apparence fort rassuré, mais au fond très-inquiet de la mine parfaitement équivoque qu'il avait dû remarquer en moi.

Sans me livrer à d'autres réflexions qui m'eussent coûté beaucoup de temps, sans rien éclaircir de ce qui me semblait si obscur, je pris mon épée, mes gants d'Espagne et appelai Cascarel qui, depuis plusieurs mois, avait remplacé Bruscambille dans ses fonctions. Il ne me restait plus qu'à gagner Fontainebleau à franc étrier, afin d'aller rendre à M. le Prince un compte exact de ce qui s'était passé. Mes dispositions furent bientôt prises, car j'étais livré corps et âme à une certaine fièvre qui hâtait d'une façon singulière l'énergie et l'agilité de mes mouvements. Je descendis l'es-

calier. Mon cheval sellé piaffait d'impatience, et je m'apprêtais à l'enfourcher, lorsque...

Le chapitre de tous les empêchements qui m'assaillirent dans cette funeste journée n'en finirait pas, si j'entreprenais de les raconter un à un et sans omettre aucun détail. Qu'il suffise de savoir qu'ayant déjà le pied gauche en l'air et la bride en main, je vis venir à moi, riant et l'air vainqueur, le chevalier d'Albret, qui me cria du plus loin qu'il m'aperçut :

— Hé! Roquelaure, bon ami de mon âme, où vas-tu?

— A Fontainebleau.

— Rejoindre M. le Prince?

— Sans doute.

— Pardieu! j'arrive donc à propos pour t'empêcher de commettre une grosse bévue. Ne vois-tu pas que tu oublies quelque chose?

— Qu'est-ce que j'oublie?

— Un mot de moi pour Son Altesse.

— Chevalier! m'écriai-je en frémissant pour la troisième fois, tu as quelque chose à dire à M. le Prince?

— Et quelque chose, — ne te déplaise, — de fort intéressant.

Je quittai l'étrier et conduisis, sous le vestibule, le chevalier d'Albret, dont les manières éventées et la voix retentissante n'étaient guère propices à la conservation d'un secret, quel qu'il fût. Arrivés là, je lui dis en lui secouant le bras :

— Voyons, dépêche-toi, tu vois bien que je suis pressé... Quelle est cette communication si importante?...

— Oh! oh! fit le chevalier qui s'amusait de mon air sérieux, quelle apparence funèbre! quel front nuageux et refrogné! on dirait qu'il vient de t'arriver quelque malheur!

— Toi, c'est différent, répliquai-je avec un mouvement d'humeur assez marqué, on jurerait que tu viens de découvrir le secret du grand œuvre et la pierre philosophale!

— Ma foi! si ce n'est pas tout à fait cela, dit le chevalier d'Albret, c'est du moins quelque chose d'approchant. Dame! hier encore je n'étais pas décidé. J'hésitais... je regardais en arrière, je songeais aux engagements délicieux qui m'attachaient à certaine blonde... que tu ne connais pas..., aux serments que j'ai faits tout récemment à une petite brune

qui daigne me trouver bonne mine... Que te dirai-je? tout cela m'arrêtait... nous autres, qui comprenons largement la vie, nous avons tant d'amours en train, tant de jolies intrigues à mener à bout!... Vrai... j'avais des scrupules... Mais la nuit porte conseil... j'ai réfléchi, je me suis fait une raison. Après tout, la chaîne du mariage qu'on nous rive au bras n'est pas plus lourde que bien d'autres chaînes dont nous nous chargeons le cœur. D'une part, j'ai vu la liberté, de l'autre le bien-être et la richesse... la balance a penché de ce côté-ci... Avec la protection de Monseigneur le Prince, ma fortune est faite... va pour le mariage!... j'épouseJai.

— Tu épouseras!... Qui épouseras-tu?

— Pardieu! mademoiselle Blanche de Neuvillette...

— Encore!

— Mais ce sera pour la première fois... devant l'autel.

— Eh! ce n'est pas cela que je veux dire!

— Alors, explique-moi...

— Rien... va-t'en, laisse-moi... il faut que je parte... je te reverrai plus tard... demain... aussitôt que je serai revenu... Adieu!

Et je sautai sur mon cheval. Cascarel en fit autant, et nous laissâmes le chevalier d'Albret au milieu de ma cour, aussi ébahi de ma fuite que de ma réception, et persuadé sans doute, lui aussi, que je n'avais plus la tête à moi.

Où allais-je? je n'en savais plus rien. Il est pourtant probable que j'aurais enfilé tout droit la route de Fontainebleau, si je n'avais été arrêté à deux cents pas de chez moi par le gentilhomme rêveur dont j'ai tracé plus haut la mélancolique silhouette, le jeune comte d'Olonville, qui me pria d'un signe de la main de modérer l'ardeur de ma bête et de l'écouter un instant. Je me rappelai aussitôt le surnom sentimental dont nous l'avions gratifié dès son arrivée à la cour, et je supposai tout de suite que sa première parole allait changer nos suppositions en certitudes. Je ne me trompais pas. Le comte d'Olonville n'était point le soupirant, mais bien l'amant heureux de mademoiselle de Neuvillette... Non moins pénétré de ses devoirs que ses devanciers, il était prêt à réparer devant l'autel et par le don de sa vie entière l'erreur d'un moment...

— C'est au mieux, cher comte, lui dis-je avec une gravité apparente, mais en étouffant de mon mieux l'envie de rire qui commençait à me gagner, car la chose, on en conviendra, tournait au grotesque... Je vais de ce pas exposer vos intentions à M. le Prince, et tout s'arrangera, je l'espère, comme vous le souhaitez.

D'Olonville me quitta en soupirant et en levant les yeux au ciel. Les bergers amoureux de M. de Ségrais n'avaient assurément pas l'air plus piteux que lui. Dans la situation des choses, le pauvre garçon me parut supérieurement ridicule, et j'en ressentis une impression dont j'eus tout à fait lieu de m'applaudir. Il s'opéra effectivement en moi une révolution soudaine. La perspective se transforma tout à coup, et là où je voyais tout à l'heure de grandes raisons de me plaindre, j'aperçus tous les éléments nécessaires d'un jeu où je pourrais me bien divertir, si je le savais conduire avec adresse et modération. Ayant donc fait tourner bride à mon cheval et l'ayant mis au pas, je me dirigeai vers la campagne dans l'intention de m'y promener tout bonnement une heure ou deux, et me tins, à l'exactitude des termes près, le langage raisonnable qu'on va voir :

— De Vardes a dû me trouver fort bête. Navailles a cru que je devenais fou. D'Albret va crier sur les toits que je lui ai produit l'effet d'un échappé des petites maisons...... Puis-je leur en vouloir ? non. S'il m'arrive de tout ceci quelque mésaventure, à qui m'en dois-je prendre, si ce n'est à moi ?

Une fois remis sur la route du vrai, je ne m'arrêtai plus. Je reconnus d'abord que l'amour tragique avait des exigences auxquelles certaines natures ne sont point propres et que la mienne était de celles-là, — et en second lieu, — que pour une petite fois que je me mêlais de faire du sentiment, il m'était impossible de tomber plus mal. Néanmoins, si mes dispositions d'amant repoussé n'étaient plus les mêmes, ma mission de plénipotentiaire n'était point changée, et il me restait à trouver le moyen de sortir, à ma gloire, de ces nombreuses complications. Mon voyage à Fontainebleau se trouvait, par la force des choses, naturellement retardé. Je ne pouvais, en effet, aller raconter à Son Altesse une semblable déconvenue, sans lui dire en même temps par l'emploi de quelles machines j'espérais la réparer. Il me sembla

plus convenable d'agir à tout hasard et dans ma pleine liberté, sauf à livrer ensuite à son appréciation souveraine les moyens dont je me serais servi.

Maître de la situation, je fis comme le général en chef qui se consulte pour savoir s'il attaquera l'armée ennemie de front, par ses derrières ou en flanc. J'avais à choisir entre deux partis : courir après chacun des concurrents dont les prétentions m'avaient été révélées et les engager à s'entendre ensemble sur un partage exact et loyal de leurs droits ; ou bien me rendre auprès de la nouvelle Hélène, cause de tant de combats, et remettre à sa haute justice le soin d'une décision tellement scabreuse et embarrassante qu'il eût fallu, je crois, pour la trancher, la sagesse et la prudence du feu roi Salomon. La dernière de ces deux démarches n'était peut-être pas la plus naturelle. Ce fut pourtant cela où je me laissai tout de suite entraîner, par des raisons que je ne me crois pas obligé de dire, parce qu'il me semble qu'on les sentira beaucoup mieux que je ne serais capable de les exprimer.

Je changeai, pour aller chez mademoiselle de Neuvillette, mon déshabillé de voyage contre la plus irréprochable toilette de cour. La coquetterie humaine ne perd jamais ses droits. Quant à mes dispositions intérieures, elles étaient ce qu'on les peut supposer facilement, c'est-à-dire les plus rieuses et les plus tolérantes du monde. Mon intention n'était nullement de monter en chaire pour faire entendre à la jolie pénitente la menace des peines éternelles et l'accabler sous les foudres de l'excommunication. Mon plan, beaucoup moins effroyable, devait, à mon sens, réussir beaucoup plus sûrement. Je voulais, après avoir démontré à mademoiselle Blanche que toute dissimulation était inutile entre nous, me concerter avec elle sur les détours et stratagèmes à employer pour sortir d'un aussi mauvais pas; j'avais résolu de la mettre à son aise dès les premiers mots et de lui témoigner, dans cette conjoncture difficile, la sympathie et le dévouement d'un ami. Puis, à côté des devoirs de cette abnégation louable, j'avais mis en ligne de compte, à titre de dédommagement, quelques espérances dont il ne me paraissait pas probable qu'elle me refusât le bénéfice. Toute peine mérite sa récompense, tout service son prix, et la monnaie dont mademoiselle Blanche semblait avoir coutume de payer

ses dettes était trop de mon goût pour que je ne désirasse point d'en obtenir aussi ma part.

On voit, d'après cet exposé, que ma métamorphose était complète et que mes soupirs n'étaient plus de nature à prêter à rire à mes dépens. Les faits furent à la hauteur des intentions, et je fis irruption chez la piquante fille d'honneur, sans prélude et de plain-pied, en homme fortement décidé à ne point exposer mon amour-propre à un refus.

Mademoiselle de Neuvillette s'occupait, au moment de mon arrivée, d'un magnifique travail de tapisserie. A quelques pas d'elle, devant une fenêtre qui donnait sur le jardin du Palais-Royal, était assise une assez jolie fille qu'il était aisé, à son costume, de reconnaître pour une simple caméristе, mais dont la taille élégante et l'œil intelligent eussent peut-être révélé à des yeux exercés une plus noble origine. Cette observation fut du reste le fruit d'un coup d'œil rapide et presque inattentif. Toutes mes batteries se concentraient sur un point unique et visaient un seul but. Mademoiselle Blanche, sans paraître le moins du monde étonnée de ma visite, m'offrit un pliant avec une grâce parfaite, et me demanda d'une voix calme et douce, à quelle heureuse circonstance elle devait un plaisir que je ne lui avais point, suivant elle, procuré assez souvent. Je répondis à ces avances le plus galamment qu'il me fut possible et terminai en disant que j'avais à lui faire savoir des choses qui importaient au bonheur et au repos de toute sa vie.

Elle tressaillit profondément à ce mot, et la caméristе elle-même leva ses paupières d'où s'échappa une flamme éclatante. Il y eut un instant de silence. Mademoiselle de Neuvillette me dit enfin :

— Parlez, monsieur de Roquelaure, je suis prête à vous entendre.

— Il faudrait que nous fussions seuls..., tout à fait seuls, répliquai-je tout bas.

— Je ne crains personne, reprit la fille d'honneur sans changer de ton; et d'ailleurs, je n'ai point de secret pour La Borde.

C'était, à ce qu'il paraît, le nom de la caméristе, qui ne bougea point et continua de promener tranquillement ses yeux par le jardin. J'avoue que la présence d'un témoin me contraria d'abord assez vivement. Mais, après y avoir réflé-

chi, je me dis avec raison que le mystère n'était pas pour moi d'une nécessité absolue, et que ceci regardait la demoiselle à beaucoup plus de titres que moi. J'avais fait mon devoir en sollicitant le tête-à-tête. Ne l'ayant pas obtenu, je n'étais plus responsable de ce qui en pouvait advenir.

J'abordai franchement la question. J'exposai les volontés de M. le Prince et expliquai en peu de mots la nature de ma mission. Je fus interrompu par mademoiselle de Neuvillette, qui me dit d'un ton très-modéré :

— Croyez-vous, monsieur le marquis, être plus heureux que la reine Anne d'Autriche, et pensez-vous que je puisse vous accorder une explication que je me suis crue en droit de refuser à Sa Majesté ?

Je pesai longuement ma réponse, et avant de l'articuler, je désignai encore une fois du geste l'importun témoin devant lequel je m'obstinais à voiler au moins la moitié de ma pensée. Elle me répliqua avec douceur :

— Ne vous ai-je pas déjà dit, monsieur, que je ne craignais rien ?

— Pardon, mademoiselle, mais je ne puis m'empêcher d'être beaucoup moins rassuré que vous. Ce qu'il me reste à dire est de nature à effaroucher certaines oreilles et je n'ose vraiment...

— Osez, monsieur le marquis, osez, je vous en prie. Au besoin, je vous l'ordonnerais.

— Vous serez obéie, répondis-je avec fermeté.

Je cherchai un instant comment j'aborderais un sujet aussi épineux. J'aurais voulu être aidé par elle, mais je compris, à son air, que je ne devais attendre de secours que de moi. Je m'abandonnai donc tout simplement à mon inspiration et m'efforçai principalement de mener l'affaire avec célérité.

— Mademoiselle, puisqu'il faut parler net, je tâcherai, sans pourtant vous offenser, d'aller droit au but et de me faire comprendre... — Bref, il ne s'agit plus d'une explication à donner... mais bien d'un choix à faire...

— Un choix... quel choix ?...

— Vous... ne devinez pas ?

— Non... j'en conviens. Vous me parlez de je ne sais quel plan imaginé par M. le Prince. Ce plan est une première folie que mon respect pour Son Altesse m'empêche seul de

qualifier plus sévèrement. Vous avez bien voulu, vous, monsieur de Roquelaure, un gentilhomme de cœur et d'esprit, vous charger de son exécution. C'est une autre folie dont je ne veux pas vous faire un crime, parce que je suis sûre que vous vous en repentirez vous-même plus tôt que vous ne pensez. Croyez-moi, laissons tout ceci s'apaiser de soi-même, et ne faisons pas un scandale de ce qui, au fond, n'a rien que de très-simple et de très-naturel. On a fait un appel à l'amant imaginaire que l'on suppose avoir des droits sur moi... Je ne redoute point cette épreuve, monsieur le marquis. Cet amant n'existe pas : il sera muet. Je défie qui que ce soit au monde d'élever la voix pour me jeter au front la honte d'une réparation que je n'ai point demandée. Votre rôle sera donc bientôt fini... Mademoiselle de Neuvillette n'implore la pitié de personne et sa main n'est ni à vendre... ni à donner. C'est la réponse que vous pouvez porter de ma part à celui qui vous envoie.

L'incroyable assurance avec laquelle ces paroles furent débitées m'ôta, pour quelques instants, jusqu'au sentiment des faits étranges qui s'étaient passés sous mes yeux, et dont l'évidence, au surplus, ne pouvait être que difficilement contestée. J'avais devant moi une taille dont l'indiscrète circonférence parlait une langue qui est de tous les pays, et à moins de prendre tout ce qui venait d'être dit pour articles de foi et de croire en fermant les yeux, j'étais bien obligé d'élever encore quelques doutes et de ne point m'avouer absolument vaincu. Je ne pouvais décemment me laisser éblouir comme un niais, persuader comme un aveugle et éconduire comme un sot. Je pris donc la liberté grande de rétorquer les belles raisons dont mademoiselle de Neuvillette s'efforçait de faire un spécieux château de cartes, et croyant n'avoir qu'à souffler dessus pour le détruire, je pris le parti de saupoudrer mes arguments de quelques grains de persiflage et d'une dose, fort modérée d'ailleurs, de sarcasme et d'ironie.

— Mademoiselle, lui dis-je, sans toutefois me départir des graves apparences d'un profond respect, Patru lui-même se fût chargé de votre défense, qu'elle n'eût été bien certainement ni plus habile, ni plus digne. Il faut pourtant que je vous dise... toute la vérité. Vous prétendez que

l'amant imaginaire qu'on vous donne se gardera bien de paraître et qu'il sera muet. Malheureusement pour votre assertion, mademoiselle, cet amant s'est multiplié par je ne sais quel miracle et on le prendrait volontiers pour un de ces monstres que nous offre la fable avec plusieurs têtes et des bras en proportion. Pour ma part, j'en ai déjà vu quatre qui ne m'ont pas paru très-disposés à se taire et qui, après avoir parlé tout bas, pourraient bien ensuite vouloir parler haut. C'est ce dont je dois au moins vous avertir.... en ami.

Mademoiselle de Neuvillette changea dix fois de couleur en m'écoutant. Elle eut cependant le courage de ne me point interrompre. Mais quand j'eus terminé ma plaidoirie, elle croisa ses mains d'un air presque tragique et me demanda, d'un accent où vibrait une émotion indignée, si je n'étais venu chez elle que pour m'arroger le droit de l'outrager en face. Je me confondis en protestations auxquelles ma sincérité prêtait une force réelle. Elle m'interrompit cependant encore une fois et reprit avec une impatiente vivacité :

— Voyons, monsieur le marquis, il faut en finir. Que veulent dire ces allusions obscures? a-t-on juré ma perte? et pour atteindre le but qu'on s'est proposé, vous a-t-on estimé si peu que de vous croire capable de répandre des bruits mensongers et de distiller sur une pauvre femme sans défense le venin de ces infâmes calomnies?

J'étais attaqué directement; je me révoltai.

— Eh! par la Pâque-Dieu, mademoiselle, m'écriai-je poussé à bout, je ne suis, si vous voulez bien le permettre, ni un lâche, ni un traître, ni un colporteur de faux bruits. Je suis, à mon grand regret, le négociateur très-embarrassé d'une très-méchante affaire. Vous vous plaignez de l'obscurité de mon langage; je vais être clair. Je vous ai supplié de m'accorder un entretien particulier, vous ne le voulez pas!... Appelez donc plus de monde encore, si cela peut vous être agréable, je ne m'y oppose plus. Ce que j'ai à dire, je le crierai même sur les toits, si vous l'exigez... Je commence...

Mademoiselle de Neuvillette poussa un long soupir.

— Oh! soyez tranquille, je serai court. Voici le fait en deux mots : un enfant est sur le point de venir au monde.

Pour l'honneur de la cour, la reine et M. le Prince ne veulent pas que ce soit un bâtard à qui l'on soit obligé de donner un nom de rencontre et un blason de contrebande. Sur votre refus de nommer votre... complice, Son Altesse s'est adressée à lui-même sans le connaître, et lui a accordé vingt-quatre heures pour se déclarer. Il y a six heures de cela, mademoiselle, et l'enfant en question est si heureux qu'il a déjà quatre pères qui se disputent la gloire d'être le sien. Tous prétendent avoir des droits égaux, tous affirment pouvoir fournir des preuves à l'appui de cette prétention. Où sont mes torts, dans tout ceci? Remerciez-moi bien plutôt de n'être pas allé faire à M. le Prince le récit bouffon de cette procession d'un nouveau genre, et d'être venu directement à vous, en ami, en frère, pour chercher avec vous l'issue du labyrinthe où vous a engagée votre imprudence, et vous aider à faire un choix.

J'avais lancé cette bordée de paroles avec une extrême volubilité, et ne m'aperçus qu'après le dernier mot de l'effet que je venais de produire. La fille d'honneur d'Anne d'Autriche, pâle comme la mort, demi-courbée, baissant la tête et pliant les genoux, se cramponna avec une sorte de violence au dos d'une ottomane qui se trouvait près d'elle et murmura d'une voix étouffée:

— Quels sont les hommes dont vous parlez?...

— Est-il bien nécessaire que je prononce ici les noms?...

— Je l'exige.

— Soit.... de Vardes est venu le premier.

— L'infâme!

— J'ai reçu ensuite la visite de Navailles...

— Lui aussi!

— Ajoutons à ces deux-là, s'il vous plaît, le jeune chevalier d'Albret et le petit comte d'Olonville...

— Assez! assez! fit mademoiselle de Neuvillette en étendant le bras vers moi.

— Vous n'en voulez pas savoir davantage?... cela tombe à merveille, puisqu'aussi bien, c'est tout ce que je sais moi-même... il ne me reste plus qu'à recevoir vos instructions.

— Monsieur, me répondit fièrement mademoiselle de Neuvillette, je n'ai rien à dire à un homme qui m'a assez méprisée pour accorder quelque créance à de hideuses

plaisanteries qui n'ont pu germer que dans des cerveaux troublés par l'orgie ou dans des esprits frappés de démence. Un mot cependant. Je veux qu'on sache bien que je quitterai la cour plutôt que de descendre à des explications indignes de moi. Consentir à en entendre davantage serait me rabaisser dans ma propre estime; et maintenant, vous n'avez plus rien à faire ici. Sortez, monsieur.

J'essayai d'exposer une seconde fois des moyens de défense que je croyais bons.

— Je vous ai prié de sortir, répéta-t-elle froidement.

Tous les vocabulaires du monde n'auraient point modifié d'un iota le sens de cette dernière injonction. On me mettait à la porte. C'était aussi clair que possible et j'eusse vainement cherché à me faire illusion. La dernière expression d'une plainte inutile vint expirer sur mes lèvres, car un dernier geste, tout empreint d'une majesté impérieuse, me coupa la parole et m'enleva pour quelques minutes jusqu'au sentiment même de mon orgueil offensé.

Je sortis du Palais-Royal, l'humiliation peinte sur le visage et la rage dans le cœur.

Que croire? A quelle conclusion m'arrêter? Etais-je la dupe d'une impudente comédie, ou bien les quatre prétendants à la main de mademoiselle de Neuvillette s'étaient-ils moqués de moi? Dans le premier cas, il ne s'agissait que d'une lutte de mots où je devais laisser à mon adversaire, qui était une femme, le bénéfice, peu important d'ailleurs, d'un avantage apparent. Mais dans la seconde hypothèse, c'est-à-dire si mes amis s'étaient entendus pour se jouer de ma crédulité et m'engager dans une démarche ridicule, mon épée devait me faire raison d'une si considérable injure, et le repos ne m'était possible qu'après une sanglante et complète réparation.

L'agitation où j'étais ne me permit pas de rester en place un seul instant. J'allai successivement faire un tour de promenade au Dôme, à la place au Change et sur le quai du Louvre... Ensuite de quoi je repassai l'eau et vins me réfugier dans mon hôtel.

Tant de secousses m'avaient donné le vertige. J'étais malade, j'étais fou. J'aurais de bon cœur brisé quelque chose ou quelqu'un...

Cascarel, le premier qui se trouva sous ma main, reçut

sa bonne part des éclats de ma mauvaise humeur. Il s'obstinait cependant à me suivre et à articuler des mots que je m'obstinais, moi, à ne pas comprendre.

Il me cria enfin à tue-tête :

— Monsieur le marquis... c'est une lettre... une lettre pressée, entendez-vous !

Je regardai Cascarel entre les deux yeux, saisis rudement la lettre, la lus et demeurai stupéfait. En voici le contenu :

« La plume tremble entre mes doigts, monsieur le mar-
« quis. Je ne sais en quels termes implorer mon pardon.
« J'ai eu tort, et je le sens et voudrais pour tout au monde
« avoir retenu les paroles venimeuses qui m'ont si impru-
« demment échappé. Je vous en supplie, ne me faites
« point repentir d'un mouvement coupable où le dépit et
« la fierté blessée ont eu plus de part que le cœur. Peut-
« être me devrais-je borner à cette prière écrite, mais je
« serais plus tranquille si j'entendais sortir de votre bouche
« l'assurance d'un généreux oubli. Ce sera, d'ailleurs, une
« occasion de me prouver que vous pratiquez, en même
« temps que la générosité, une autre vertu dont se pique
« ordinairement un galant homme : la discrétion. Vous
« vouliez tantôt me parler seul et je vous ai refusé. C'est
« moi maintenant qui réclame de vous cette faveur. J'ai
« tant de torts à réparer, j'ai tant d'aveux difficiles à vous
« faire ! De onze heures à minuit, la petite porte des
« appartements de service sera entr'ouverte et je vous at-
« tendrai.

« Blanche DE NEUVILLETTE. »

— Irai-je, n'irai-je pas? murmurai-je à part moi. Le diable m'emporte si je sais ce que je dois faire !

Au lieu de m'emporter, comme il l'aurait pu, le diable se contenta de me souffler à l'oreille :

— Vas-y !

Je retombai dans mes réflexions.

— Monsieur le marquis a-t-il des ordres à me donner ? me demanda au bout d'un instant Cascarel, qui se tenait en silence à quelques pas de moi.

— Je sortirai ce soir et ne rentrerai sans doute que fort avant dans la nuit, tu ne te coucheras pas que je ne sois revenu.

Cascarel indiqua d'une inclinaison de tête qu'il m'avait parfaitement bien compris; sur quoi je lui enjoignis, par un signe pareil, de s'éloigner, ce qu'il fit sans broncher, en valet modèle qu'il était.

— Décidément, pensai-je après avoir recommencé dix fois la lecture de ce billet parfumé d'ambre dont les émanations avaient peu à peu engourdi ma colère, la vie est une énigme, l'homme une girouette, et la femme... la femme un démon!

CHAPITRE XXV

Sommaire : Une faction en pleine rue. — L'introduction mystérieuse. — Inquiétudes. — Cent vingt-huit marches. — Un rendez-vous dans les ténèbres. — Le pacte. — Révélations étranges. — Qu'est devenu mon amour? — Je suis guéri. — Projet d'une conversion très-louable. — Une nuit agitée — Fausse sortie. — Seconde entrevue. — Le point du jour. — Un cauchemar. — Coup de théâtre. — Nouvelle surprise. — Les choses tournent au tragique. — Aveu terrible. — Echantillon de la perversité féminine. — Où peut conduire la jalousie. — Manière presque inconnue de se venger d'une rivale. — Repentir et remords. — A tout péché miséricorde. — En route pour Fontainebleau! — Négociations avec Mazarin. — J'obtiens la liberté d'un frondeur. — Le baise-main. — Madame de Landrecies. — Scène conjugale. — Mari et femme. — Promenade autour de l'étang. — Conclusion digne de l'exorde — Quatre duels. — Piteuse mine de quatre amoureux déconfits. — Incertitude où je les laisse. — Incident qu'on ne prévoyait pas. — Explication satisfaisante qui a pourtant le défaut de ne point satisfaire tout le monde. — Collation chez la reine. — Jean Puget de La Serre. — Bon mot de M. le comte du Lude.

La nuit vint moins vite que je ne l'aurais voulu; elle vint pourtant, — et je me mis en route deux heures trop tôt, comme cela se fait presque toujours quand on se sent vive-

ment préoccupé. La porte indiquée par mademoiselle de Neuvillette était une de celles qui s'ouvraient derrière les bâtiments de service, au dos de la partie occidentale du palais. On entrait par là, quand il s'agissait de certaines entrevues mystérieuses ou sans cérémonie, pour gagner les petits appartements.

Sombre comme les ténèbres qui m'environnaient, silencieux comme la tombe, tantôt marchant d'un pas impatient, tantôt plus immobile que le dieu Terme, je ressemblais à une sentinelle perdue à qui l'on eût confié un poste périlleux et qui eût été décidée à le bien défendre. Je regardais avec méfiance les badauds qui passaient trop près de moi, écoutais avec un haussement d'épaules de défi le tintement railleur des horloges voisines et ne perdais pas de vue le vestibule, où je brulais de m'élancer de toute l'impétuosité d'une paire de jarrets condamnés depuis trop longtemps à une inaction agaçante.

Enfin le moment marqué arriva et à la minute, à l'heure même, je vis le chétif rempart de bois qui me séparait du but que j'avais visé avec tant de persévérance décrire une demi-courbe en rendant un bruit passablement criard et livrer passage au faible rayon d'une lampe suspendue probablement à l'étage supérieur. Il ne s'écoula certainement pas une seconde à partir de l'instant où j'aperçus le signal jusqu'à celui où je touchai le seuil tant souhaité. Je n'avais fait qu'un bond. J'ouvris la bouche pour dire un mot, on m'imposa silence. Je voulus regarder celui ou celle qui m'introduisait, la lumière s'éteignit.

Étais-je en la puissance de laides sorcières qui se disposaient à m'emmener avec elles au sabbat sur le manche à balai de rigueur ou sur les ailes charnues d'une chauve-souris proportionnée à ma taille? Ce rendez-vous cachait-il un complot, un guet-apens? Voulait-on me couvrir de ridicule après m'avoir couvert de honte?

A toutes ces questions, je répondis mentalement par ce mot éminemment raisonnable :

— Attendons.

La résolution était bonne, et le fait est que ma patience allait être soumise à une formidable épreuve. La main invisible, dont je suivais la direction, demeura enveloppée dans le plus strict incognito, de sorte que n'ayant rien de

mieux à faire, — puisque toute conversation m'était interdite, — je m'amusai à compter les degrés de l'interminable échelle qu'on me faisait gravir sous prétexte d'escalier. J'arrivai, non sans un certain épuisement d'haleine, à un total de cent vingt-huit marches. Evidemment nous étions sous les combles.

Ici la main mystérieuse me lâcha, et je compris que mon entrée dans le sanctuaire de l'étrange déesse était accomplie. Le frôlement lointain d'une jupe de soie m'indiqua la direction dans laquelle je devais porter mes pas, car, il ne faut pas qu'on l'ignore, j'étais toujours entouré de l'obscurité la plus noire, et si je n'eusse été bien sûr d'avoir lu de mes propres yeux le billet de mademoiselle de Neuvillette, j'aurais pu craindre sérieusement de me trouver chez une coquette sur le retour, ennemie de toute clarté, ou chez un vieil avare, dont la manie eût été de pousser jusqu'à l'excès l'économie du luminaire.

Ma pensée vagabondait ainsi dans les plaines de l'inconnu, quand une voix douce, sortie du fond des ténèbres comme un ramage d'oiseau du fond d'une épaisse feuillée, leva quelques-uns de mes doutes en me persuadant du moins que le piége où j'allais tomber, — si c'en était un, — ne manquerait ni de charme ni d'agrément. Cette voix, toute empreinte des vibrations passionnées de la jeunesse, dissipa les mauvaises impressions auxquelles tant de précautions de triste augure avaient naturellement donné lieu. Sous l'influence de cet écho magique, les crêpes noirs qui tapissaient la muraille s'émaillèrent de charmantes étoiles, la nuit me sembla moins profonde, les cordes assoupies de mon cœur se réveillèrent doucement, et je crus voir apparaître devant moi celle que je cherchais, majestueuse et souriante, dans tout l'éclat resplendissant de sa beauté.

Je m'élançai..... un bras légèrement tendu m'arrêta; puis, des doigts délicats ayant pressé les miens, je me laissai conduire vers un sofa où il y avait juste place pour deux.

— Asseyons-nous, me dit la même voix, mais cette fois plus grave et plus ferme. Asseyons-nous, monsieur de Roquelaure, et causons.

J'obéis... et comme elle ne se hâtait point de prendre la parole, je me permis de dire :

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien noir ici? et ne seriez-vous pas d'avis qu'un rayon de lumière?...

— Que me demandez-vous! est-ce donc une si grande joie pour un homme que de voir rougir une femme?

— Pardon, m'écriai-je, pardon!... N'en parlons plus.

J'avais été malheureux dans mon entrée en matière, je jugeai qu'il serait plus sage de réserver mes ressources pour la réplique. Il fallait bien, en effet, que mademoiselle de Neuvillette se décidât à parler. C'est ce qu'elle fit enfin, après bien des hésitations.

— Monsieur le marquis, je vous ai tantôt bien maltraité, n'est-ce pas?

— Il est vrai...

— Ne m'accablez pas... j'ai été injuste, je l'ai compris, je le sens...

— D'autant plus injuste, répétai-je avec un léger accent de reproche, que je remplissais le rôle d'un envoyé de paix. Savez-vous qu'entre deux puissances, après une telle violation du droit des gens, il y eût eu immédiatement rupture et déclaration de guerre?

— En sera-t-il de même entre nous? demanda doucement mon interlocutrice, que je crus sentir se rapprocher de moi.

— Pouvez-vous le croire?

En même temps je pris la main de mademoiselle de Neuvillette, qui me laissa faire. Il y eut un moment de silence et je m'écriai, en pressant cette main avec ardeur :

— Je n'exigerai, comme gage de cette réconciliation, qu'une seule chose.

— Laquelle?

— La vérité.

— Je vous la dirai, répondit-elle doucement, mais à une triple condition.

— Je m'y soumets d'avance.

— D'abord, vous m'écouterez sans m'interrompre.

— C'est promis.

— Ensuite vous remplirez ponctuellement la commission dont je vous chargerai.

— Pourvu qu'elle ne soit pas trop en désaccord avec celle que m'a donnée M. le Prince

— Enfin, jurez-moi sur l'honneur que vous sortirez d'ici avant le jour.

— Je vous le jure.

Ici les aveux commencèrent.

Jamais, non jamais, y compris le jour où j'avais remplacé, à Lectoure, le père des Martelles, mes oreilles ne s'étaient trouvées à pareille fête. La voix profondément altérée de mademoiselle de Neuvillette débita, en termes voilés d'ailleurs, les choses les plus étranges du monde. Aspasie et Laïs, les deux courtisanes païennes, ressuscitées dans les temps chrétiens et se confessant à quelqu'ancien père de l'Eglise, n'en eussent certainement pas dit davantage. Je m'étonnai d'abord de tant de naïveté, je craignis ensuite que ce ne fût du cynisme, je frémis un moment à l'idée que c'était peut-être de la folie... Quel besoin avait-elle, en effet, de s'étendre si démesurément sur un sujet si scabreux? Je n'étais pas l'Inquisition, et elle devait bien savoir que, même en exigeant d'elle la vérité, je n'emploierais ni la violence ni la torture pour la lui arracher mot par mot, détail par détail.

— Que les apparences sont donc traîtresses! pensai-je à part moi. Elle me semblait, pendant le jour, si digne, si imposante, si chaste!... Il est vrai que, maintenant, c'est la nuit.

Un bain d'eau glacée ne m'eût pas plus complétement engourdi que cette téméraire et incroyable profession de foi, que je dus entendre d'un bout à l'autre, supplice dont on comprendra toute l'âpreté douloureuse, si l'on veut bien réfléchir qu'elle sortait de la bouche d'une femme que je m'étais senti tant de dispositions à aimer d'une façon sérieuse. On conviendra que c'était jouer de malheur et qu'il était impossible de tomber plus mal. Soyez donc épris sincèrement! Prenez donc l'amour au sérieux, et, une fois dans votre vie, essayez donc de renouveler, au profit d'une belle qui vous a touché le cœur, les soupirs du Céladon de l'Astrée ou les furieuses tendresses de Roland! Traversez, comme Léandre pour aller rejoindre Héro, une mer orageuse sous un ciel tonnant, voilà ce qui vous attend au port.

Aussi facile à me refroidir qu'à m'enflammer, j'interrompis la pénitente qui, en vérité, paraissait prendre beaucoup trop de plaisir à l'énumération de ses péchés,

et lui demandai froidement ce qu'elle attendait de moi.

— Je vais vous le dire, répondit-elle d'un ton qu'elle sembla régler sur le mien, car il devint tout à coup grave et sombre. L'heure du repentir vient tôt ou tard. Elle a sonné pour moi.

Je ne pus m'empêcher de remarquer en moi-même qu'il était temps.

Elle reprit, après une pause qui avait duré une minute ou deux :

— Mon intention bien arrêtée est d'entrer en religion. Ayez la bonté d'en donner avis à M. le Prince. Je pense que cette résolution le satisfera, ainsi que Sa Majesté, qui m'a déjà fait hier des ouvertures positives à ce sujet. Je désire que vous veniez demain soir, accompagné de la supérieure et de l'aumônier du couvent des Ursulines, afin de me conduire dans cet asile, où j'espère trouver un repos de cœur et de conscience dont j'ai tant besoin. Seulement, retenez bien ceci : devant mes femmes, car je ne serai pas seule alors, je feindrai d'ignorer le motif de votre démarche, et opposerai même une vive résistance à l'exécution de votre mandat. Ne vous étonnez pas de cette résistance, qui ne sera qu'apparente, et bornez-vous à dire bien haut, et de manière à ce que chacun l'entende, que vous agissez au nom de la reine. A ce mot, j'obéirai, mais en protestant avec force, et, grâce à cette feinte courageusement soutenue, je pourrai semer quelques doutes dans l'esprit de ceux qui m'entourent, et passer à certains yeux pour la victime d'une déplorable erreur. Une fois hors du monde, je n'aurai plus ces scrupules, monsieur le marquis, et je me livrerai tout entière au soin de mon salut... Approuvez-vous ce projet, et m'aiderez-vous à l'exécuter?

— Tout sera fait, lui répondis-je, comme vous me l'avez ordonné.

Un inexprimable embarras nous éloignait mutuellement l'un de l'autre ; nous avions hâte de nous quitter, car l'écho des paroles qui venaient de frapper nos oreilles retentissait encore dans l'air, et on eût dit que nous avions honte et regret, elle de les avoir prononcées, moi de les avoir entendues.

Je m'éloignai, elle me reconduisit, et nous n'échangeâmes plus un seul mot. Sa main, que j'effleurai sans le vouloir,

était brûlante et tremblait, comme cela arrive au plus haut période de la fièvre. Il me sembla aussi qu'elle voulait parler, et que le son de sa voix venait expirer sur sa lèvre. Fallait-il prolonger ce double supplice en provoquant de nouvelles explications? Je jugeai la chose parfaitement inutile, et ne songeai plus qu'à la retraite. Je franchis le seuil de la chambre, et remarquai qu'elle oubliait de refermer la porte derrière moi. Haletante, pouvant à peine comprimer sa respiration dont le bruit venait encore jusqu'à mon oreille, elle tira violemment les deux battants de son alcôve, et je compris, sans la voir, qu'elle s'était jetée tout habillée sur son lit.

Je descendis à tâtons, car la lumière de l'escalier avait été éteinte, et je fis, malgré moi, cette remarque, que mon introducteur ou mon introductrice prenait peu souci de ma sûreté, puisque je ne risquais rien moins, dans cette sombre descente, que de me casser le cou. J'en vins pourtant à mon honneur, et sautai triomphalement la dernière marche, tout en me disant, qu'après tout, M. le Prince m'avait chargé là d'une commission qui ne valait pas le diable, et qu'il y avait quelquefois de ces bouteilles à l'encre où l'on ne devait jamais mettre les doigts ; et, en même temps, je [illegible]us à l'aventure, me heurtant çà et là aux murailles, [illegible] renouvelant, sans trop me rendre compte de ce que je faisais, les zigzags variés du colin-maillard. A force de tourner, d'avancer et de reculer, je m'aperçus que la porte de la rue était parfaitement close, et que je me trouvais enfermé en dedans comme un mulot pris au piége... J'employai bien une demi-heure à chercher de toutes parts si je ne verrais pas poindre la flamme d'une veilleuse ou d'un quinquet... je mis environ une autre demi-heure à me consulter sur le parti que j'avais à prendre. Evidemment, la personne qui m'avait guidé en entrant s'était endormie, et comme je ne savais où elle se tenait, et que pour rien au monde je n'eusse voulu être cause d'un scandale, je me tins coi jusqu'au moment où je crus avoir trouvé une idée raisonnable. Cette idée ne prouvait pas un grand effort d'imagination. Je me décidai seulement à remonter mes cent vingt-huit marches, pour demander à mademoiselle de Neuvillette le moyen de me tirer de là. Elle seule le pouvait en effet.

Je remontai.

Par bonheur, la porte était toujours ouverte ; je me glissai entre les deux battants sans leur imprimer aucun mouvement, ce qui équivaut à dire que je ne fis aucun bruit. Le jour commençait à paraître et blanchissait les toits des maisons. Déjà une lueur tremblante pénétrait dans la chambre, et permettait, quoiqu'encore avec un peu de peine, de distinguer les objets. Aidé dans ma démarche par cet auxiliaire inattendu, je me dirigeai vers le lit et m'arrêtai sur le seuil de l'alcôve, craignant d'effrayer, par mon retour, la belle assoupie.

L'oppression, dont j'avais entendu tout à l'heure les signes non équivoques, accablait encore sa poitrine Une respiration agitée, des soupirs tumultueux, de temps en temps des gémissements plaintifs, tels étaient les symptômes inquiétants de cet étrange sommeil.

Elle était étendue sur le dos, les bras placés en croix, et les cheveux déroulés en boucles hors du lit.

Au moment où j'étendais le bras pour l'éveiller, des mots étranges sortirent de sa bouche. J'écoutai ; mais aucun sens suivi ne liait ces mots l'un à l'autre. C'était une de ces hallucinations confuses qu'enfantent les mauvais rêves, au milieu d'atroces souffrances.

Je distinguai pourtant cette exclamation, prononcée plus distinctement que le reste.

— Elle est perdue... et je suis vengée !

Je m'approchai, j'écartai les rideaux et pâlis d'effroi...

Ce n'était point mademoiselle de Neuvillette ! ! !

Je demeurai atterré. Cette figure ne m'était point inconnue, mais il m'eût été impossible d'y appliquer un nom. Je me la rappelais, mais ce souvenir était si vague que j'essayais vainement de lui prêter une consistance qui lui échappait obstinément.

— Pardieu, pensai-je quand je me sentis à bout d'efforts, je suis bien bon d'aller chercher si loin des chemins de traverse quand la grande route est devant moi. Il faut espérer que la donzelle me dira bien elle-même qui elle est.

Je lui pris le bras doucement, bien doucement. Je le soulevai et lui fis subir une pression dont j'augmentai progressivement la force. Je parvins à la mettre ainsi sur son séant. Alors elle ouvrit les yeux et poussa un grand cri.

— Taisez-vous, lui dis-je, et ne faites pas survenir des témoins dans une entrevue où il faut que nous soyons seuls... absolument seuls, entendez-vous?

— Vous êtes un traître, répliqua-t-elle en se dressant avec énergie et me jetant un regard haineux. Vous m'aviez juré de partir avant le jour.

— Si je suis un traître, vous me faites bien l'effet, vous, d'être une infâme! qu'en pensez-vous?

A cette interrogation, lancée d'une voix menaçante, la malheureuse fixa sur le mur un œil hagard et murmura en baissant humblement le front :

— Je sors d'un rêve, monsieur le marquis, où j'ai entendu la même menace, le même mot, la même voix!

— C'est donc votre conscience qui parlait! Eh bien, figurez-vous que c'est moi qui suis votre conscience et répondez-moi. Que signifient ce changement de nom, ce faux billet, ce rendez-vous supposé?

— Je ne parlerai pas!

— Vous parlerez, ou je vous livre au lieutenant-criminel! Il n'est pas plus permis à une courtisane éhontée de voler le nom d'une femme de bien, qu'à un lâche faussaire de s'affubler de celui d'un homme d'honneur. Votre écheveau, ma belle, me paraît fort embrouillé. Si ce n'est moi, il faudra bien que la justice s'en mêle. Réfléchissez..., et décidez.

— Vous me dénonceriez?

— Comme une vile créature que vous êtes!... et, fussiez-vous du sang royal, je n'en serai pas moins inexorable, entendez-vous?

— Vous ne m'avez donc pas reconnue? je suis La Borde, une des femmes de mademoiselle de Neuvillette, et c'est devant moi que vous lui avez parlé hier.

Mes souvenirs me revinrent en foule; je repris avec précipitation :

— Oui! oui!... je me rappelle maintenant... Malheureuse! et c'est ainsi que vous la récompensez de la noble confiance qu'elle met en vous?

— Sa confiance!... tenez, monsieur le marquis, ne vantez pas cette femme devant moi, car je la hais... car elle est cause de la perdition de mon âme... car, il y a six mois, j'ai voulu la tuer!

Je lâchai le bras de La Borde et m'éloignai d'elle avec horreur.

— Vous frémissez, dit-elle... moi aussi, cette idée de meurtre m'a fait peur. Vous avez prononcé tout à l'heure le mot de lâcheté... j'ai été lache... bien lâche, moi qui vous parle... et n'ayant pas le courage qu'il fallait pour verser le sang de mon ennemie, j'ai combiné dans ma tête un plan abominable, infernal, pour la déshonorer... ce plan a été au moment de réussir... Sans vous tout était fini!... sans vous, que je maudis et bénis en même temps, — car, en me dérobant ma vengeance, vous me sauvez peut-être d'un remords éternel — Blanche de Neuvillette me payait, sans le savoir, tous les maux que j'ai soufferts par elle. Je lui faisais perdre du même coup la faveur de la reine, l'estime du monde... et jusqu'à l'amour de son mari...

— Elle est mariée!... elle... Blanche de Neuvillette? et à qui donc?

— A un homme qui avait dû jadis être à moi. Il y a deux ans de cela, nous étions à La Rochelle, et mon père, que j'ai perdu depuis, avait réglé les conditions de ce mariage qui réalisait toutes mes espérances de jeune fille. Mon père était riche... bien riche, monsieur le marquis, et peut-être cet homme n'avait-il demandé ma main que pour devenir le maître de cette immense fortune... peut-être aussi l'accusai-je à tort... je ne sais... mais ce qu'il y a de certain, c'est que je conçus pour lui une passion violente, tandis qu'il n'éprouvait pour moi, sans doute, qu'un de ces penchants frivoles, aussi prompts à s'évanouir qu'ils ont été prompts à naître... si bien qu'un jour, ayant vu Blanche de Neuvillette, il porta aux pieds de cette femme, qu'on disait si belle et que je ne connaissais pas, des hommages dont il ne me jugeait plus digne. Sur ces entrefaites, mon père mourut, et j'appris que mon abandon était irrévocable. Repoussé par la famille de Blanche, il avait eu recours à un enlèvement... tous deux avaient fui... alors, je fus prise d'un désir insensé de voir cette femme à qui je devais cet excès de malheur et d'humiliation... J'étais libre... Je vins sous un faux nom à Paris, et là, je ne tardai pas à apprendre qu'ils étaient mariés secrètement. Le mal était irréparable, mais la fureur ne calcule pas. J'étais malheu-

reuse, je jurai de rendre outrage pour outrage, blessure pour blessure, non pas à lui, que j'aimais encore, mais à elle, sur qui se concentrait toute ma haine !... Dès lors je résolus de m'attacher aux pas de cette femme, comme l'eût fait son mauvais génie... mais pour cela, il fallait que je fusse seule auprès d'elle, et comment y parvenir, s'il était toujours là, lui, pour la défendre? Il n'y avait qu'un moyen, c'était de les séparer... Le démon me souffla l'inspiration dont j'avais besoin... De la Rochelle, où il demeurait comme moi, M. de Landrecies avait entretenu une correspondance active avec le duc de Beaufort, et cette correspondance, qui avait été déposée entre les mains de mon père, était, à sa mort, tombée dans les miennes... je l'envoyai directement à Mazarin, et M. de Landrecies...

— Fut mis à la Bastille, où il est encore !

— C'est à partir de ce jour que commença véritablement ma vengeance, car c'est ce jour-là même que j'entrai en qualité de camériste et sous ce faux nom de La Borde, chez la fille d'honneur d'Anne d'Autriche. Elle était trop belle... Je sentis que ma haine irait jusqu'à la mort... c'était du désespoir, de la rage, du délire !... cette femme m'écrasait de sa supériorité douce et calme... Je compris qu'il devait l'aimer avec passion, et songeai dès lors sérieusement à les frapper tous deux : elle au front, lui au cœur. Plus elle se montrait bonne envers moi, plus je la détestais ; plus elle m'entretenait de son bonheur, plus je travaillais à sa ruine !... Tous mes efforts tendirent dès ce moment à renverser l'idole devant laquelle il s'était prosterné... De cette héroïne de sagesse et de vertu, je voulus faire une impure courtisane, et rien ne me coûta pour arriver à ce but effroyable. Ce fut une longue suite d'odieuses et terribles luttes... répugnances, dégoûts, remords, je surmontai tout pour jouer en son nom le plus vil et le plus bas de tous les rôles. J'avais, par instants, horreur de ma vie, de mon crime et de moi-même ! mais il me semblait que toute la boue dont je me couvrais devait tôt ou tard rejailli sur elle, et cette pensée me maintenait dans la voie infâme où je m'étais engagée... Pourtant, il faut que je l'avoue, monsieur le marquis, au moment de recueillir le fruit de mes efforts, j'ai tremblé... ma honte m'est apparue dans toute sa nudité terrifiante, et tout à l'heure, lorsque j'ai voulu

reposer, espérant oublier ce que je venais de faire, un songe épouvantable a pesé sur ma poitrine pendant tout le temps de mon sommeil... et quand vos doigts ont entouré mon poignet comme un bracelet de glace, j'ai cru qu'une chaîne de fer venait de s'y river à jamais... Qui sait! Dieu lui-même vous a peut-être envoyé vers moi pour m'arrêter aux portes de l'enfer... Eh bien! merci à vous d'être venu! vous m'avez sauvée de la damnation!

Il faut avoir pitié de la folie, et cette fille extraordinaire n'avait certainement pas sa tête à elle. Si c'était vraiment l'excès d'une passion dédaignée qui l'avait rendue criminelle, fallait-il se montrer plus sévère que cet ancien roi d'Espagne qui, ayant à juger une courtisane accusée d'avoir assassiné son amant, lui pardonna, disant qu'elle avait trop d'amour pour avoir de la raison.

La fille La Borde, que je continuerai à appeler ainsi, puisque je ne savais pas encore son vrai nom, tomba, à la suite de ces révélations incroyables, dans un épuisement tel, que je conçus quelques inquiétudes pour sa vie. Elle était pâle et glacée; peu à peu, cependant, elle reprit ses forces, mais ce fut cette fois par l'effet de la fièvre. Je compris, à quelques phrases qu'elle parvint encore à balbutier tant bien que mal, qu'elle demandait à Dieu sa grâce, à la mort un prompt secours, et à moi le secret. Sans m'occuper de lui répondre, car aussi bien elle ne m'eût pas entendu, je me promis mentalement de conduire les choses de façon à compromettre le moins de monde que je pourrais et à en sauver le plus possible. La matière, en effet, devenait infiniment délicate à traiter. Le plus important, on en conviendra, était de détourner l'orage qui était prêt à fondre sur mademoiselle de Neuvillette, et c'est sous l'empire de cette idée très-juste, qu'étant parvenu à m'esquiver sans être vu, je partis à franc étrier pour Fontainebleau.

Pendant ce temps, de Vardes, Navailles, d'Albret et d'Olonville, qui n'avaient que patience à prendre, attendaient philosophiquement le résultat de mes savantes négociations... Ils étaient loin de se douter des difficultés de tout genre qui avaient hérissé le chemin de mon ambassade; aucun d'eux surtout n'en soupçonnait le dénouement; il est vrai qu'à cet égard-là je n'étais guère plus avancé qu'eux.

La cour arrivait à Fontainebleau au même instant que moi, ce qui facilita singulièrement la conclusion de cette étrange affaire. Je ne confiai, du reste, à M. le Prince que ce qu'il avait absolument besoin de savoir, et il fut enchanté d'apprendre que mademoiselle de Neuvillette était pleinement et honorablement justifiée. Anne d'Autriche partagea cette satisfaction et manifesta l'intention de féliciter sur-le-champ sa fille d'honneur. Mais, ne voulant rien gâter par une précipitation excessive, je suppliai Sa Majesté de vouloir bien me laisser agir, lui disant que j'avais surpris le secret de mademoiselle de Neuvillette par des moyens que je ne pouvais dévoiler sans péril et que je me chargeais, à de certaines conditions, de tout terminer le lendemain.

Ces conditions, dont le règlement se devait faire entre le cardinal Mazarin et moi, ne souffrirent point d'obstacles de la part de Son Eminence, qui se montra généreuse et compatissante envers un homme dont elle avait quelque sujet de se plaindre.

J'emportai, sans avoir beaucoup lutté pour l'obtenir, un ordre d'élargissement pour M. de Landrecies, que j'allai chercher moi-même à la Bastille.

Le surlendemain, à midi, qui était l'heure du baise-main, la cour se rassembla tout entière dans la galerie de François Ier, et je remarquai avec plaisir que les filles d'honneur de la reine étaient au grand complet. Mademoiselle de Neuvillette, arrivée de la veille, était plus pâle et plus abattue que de coutume. Sa suivante, La Borde, n'était pas là. Quant à mes quatre prétendants, il eût été surprenant qu'ils ne fussent pas à leur poste. Aucun d'eux n'eut garde d'y manquer.

La cérémonie dura le temps voulu par l'étiquette, et l'on allait se séparer, lorsque, sur un signe imperceptible que me fit Anne d'Autriche, je me détachai du groupe où je me tenais aux aguets, et m'avançai d'un pas solennel vers mademoiselle de Neuvillette. Je n'oublierai de ma vie le regard qu'elle me lança en ce moment. Peut-être avait-elle cru m'arrêter; mais je n'avais aucune raison de m'effrayer, et, quel que fût le feu dirigé sur moi par ces deux noires prunelles, j'avais soutenu parfois le choc d'une plus formidable artillerie. Je fis donc belle contenance, et vins lui présenter tranquillement la main.

— Quoi, monsieur le marquis, murmura-t-elle, vous osez, après ce qui s'est passé entre nous...

— C'en est la suite inévitable.

— Que dites-vous?

— Je dis... que tous les torts dont le marquis de Roquelaure a pu se rendre coupable envers mademoiselle de Neuvillette lui seront pardonnés... par madame de Landrecies.

— Oh! monsieur, comment avez-vous su?... dit la pauvre femme en pâlissant; mais par pitié, silence! prononcer un tel nom dans ce palais!

— Pourquoi ne dirait-on pas le nom, répliquai-je à voix basse, puisque celui qui le porte est ici?

En effet, pendant ces dernières paroles, et sur l'injonction muette de la reine, la porte de la galerie s'était ouverte et M. de Landrecies avait paru, introduit par un des gentilshommes ordinaires de Sa Majesté.

Le jeune comte voulut d'abord remercier Anne d'Autriche, et fit un mouvement pour aller se prosterner à ses genoux. Mais elle, toujours gracieuse et compatissante, le prit par la main, et le poussant doucement vers sa femme lui dit :

— Le devoir après le bonheur, monsieur de Landrecies. Embrassez d'abord votre femme; vous nous remercierez après.

Cette scène fut courte et le dénouement en fut heureusement brusqué. S'il en eût été autrement, il eût fallu en venir, bon gré mal gré, à des éclaircissements qui, on en conviendra, eussent été fort ténébreux pour un mari. M. de Landrecies supposa sans doute que sa femme s'était adressée à moi pour obtenir sa liberté et que mon crédit auprès du cardinal avait accompli toutes ces belles choses. Il était en bonne position pour faire des conjectures. L'énigme n'était réellement incompréhensible et inexplicable que pour mademoiselle de Neuvillette, je veux dire madame de Landrecies, et pour les prétendants qui, après s'être leurrés d'un magnifique espoir, voyaient une si belle proie leur échapper sans retour.

Une conférence était nécessaire entre les deux époux, M. le Prince, la reine et moi. Anne d'Autriche nous fit signe de la suivre dans la salle voisine. Mazarin ne tarda pas à

y être également introduit. Là, les choses parurent se simplifier un peu aux yeux de M. de Landrecies et de la reine. Cette dernière crut tout bonnement qu'après l'aveu de son mariage, mademoiselle de Neuvillette m'avait chargé d'intercéder pour le pauvre captif. Celui-ci, de son côté, attribuait à sa femme toute la conduite de cette affaire; et comme, après tout, le secret de leur union ne lui importait pas personnellement, il supposait, avec une vraisemblance apparente, que les raisons de mystère qui avaient existé jadis avaient aujourd'hui totalement disparu. Il se réservait sans doute de la questionner à ce sujet, au premier tête à tête qu'il allait avoir avec elle. Je mis ordre à cet inconvénient en l'empêchant de la voir seule avant moi. Je m'arrangeai en effet si bien qu'un dialogue assez animé s'engagea entre M. de Landrecies et le cardinal, au moment où la reine venait de sortir, entourée de ses gardes, pour regagner son appartement. Pendant que M. de Landrecies faisait son possible pour se justifier auprès de Mazarin, j'emmenai sa femme, sous prétexte de discrétion, dans l'embrasure de la fenêtre la plus éloignée. Là, sans lui dire toute la vérité, je la lui fis entendre à mots couverts. L'émotion qu'elle en éprouva fut telle que je la vis au moment de s'évanouir.

— Remettez-vous, lui dis je en m'efforçant de lui donner l'exemple du sang-froid, on nous observe, et l'explication que je vous ai faite, — et que je compléterai un autre jour, — doit rester absolument entre nous deux.

— La Borde!... murmura madame de Landrecies... une femme que je croyais si dévouée! Mais comment qualifier un tel crime?

— Rien de plus aisé, lui répondis-je; c'était de la calomnie en action.

— Un jour plus tard, perdue!... perdue sans retour, et vous m'avez sauvée, monsieur de Roquelaure!

— Vous me remerciez... que vous avais-je dit?

A ces mots, je lui tendis la main, et un doux serrement de ses jolis doigts me récompensa largement de toutes mes peines. M. le Prince, au moment où M. de Landrecies sortait en emmenant sa femme, me dit tout bas :

— Je suis content, mon cher Roquelaure, que la chose ait eu lieu ainsi. Cela vous a donné moins de mal.

Je m'inclinai respectueusement en manière de réponse. et me contentai de penser en moi-même :

— Que de talent inutilement employé! que de politique et de diplomatie perdues!

Une heure après, j'errais d'un air sentimental sur les rives accidentellement solitaires de l'étang des Carpes, lorsque je vis venir à moi de Vardes. Il avait la figure enluminée et le chapeau de travers.

— Roquelaure, me dit-il, tu m'as trompé. As-tu quelque excuse à m'offrir?

— Aucune.

— Ton heure?

— Midi..., demain..., au Rond-Point des Cerfs.

— C'est bien!

Et il s'éloigna. Je recommençai ma promenade. Navailles surgit tout à coup devant moi.

— Roquelaure, tu m'as trahi. As-tu quelque bonne raison à me donner?

— Pas la moindre.

— Ton heure?

— Midi..., demain..., au Rond-Point des Cerfs

— J'y serai.

Le souvenir et l'image de Blanche me revinrent à l'esprit, et, dans ma pensée, je m'obstinai à ne la point appeler autrement que Blanche de Neuvillette. Sans en vouloir positivement à M. de Landrecies, je préférais encore ce nom, qui faisait jaillir de mon cœur des étincelles d'amour et me faisait, tendrement rêver... Le chevalier d'Albret arriva sur ces entrefaites.

— Roquelaure, tu t'es moqué de moi. As-tu quelque chose à dire pour ta justification?

— Rien du tout.

— Ton heure?

Ma réponse fut invariable, et le comte d'Olonville, que je rencontrai quelques instants après dans la galerie des Chevreuils, compléta la liste des adversaires que j'avais à combattre le lendemain.

La nuit passée et le jour venu, je mis ordre à certaines petites affaires qui ne souffraient point de retard, et après avoir passé une matinée délicieuse entre monsieur et ma-

dame de Landrecies, dont j'étais devenu l'ami commun, je m'en fus gaiement sur le terrain.

J'y arrivai le premier, Navailles y vint le second, et jusque-là, tout alla bien. Mais quand les autres parurent, chacun à leur tour et accompagnés de leurs seconds, il y eut un moment de stupeur que je ne cherchai point à décrire. D'Albret s'écria :

— Vertu-Dieu! sommes-nous ici pour un tournoi? que venons-nous faire?

— Vous battre contre moi, mes amis!

— Tous? demandèrent-ils.

— Tous..., et, s'il vous plaît, pour le même motif.

— Oh! permettez, dit de Vardes; ma position, messieurs, est bien différente de la vôtre... Que vous ayez soupiré pour mademoiselle de Neuvillette, c'est possible... je le veux bien. Mais, quant à ce qui me concerne, informez-vous près de Roquelaure, et il vous dira...

— J'en ai tout autant à votre service, interrompit Navailles d'un ton de persiflage qui aurait suffi à lui seul pour amener une querelle, et puisque vous avez choisi Roquelaure pour arbitre, je veux aussi, moi qui parle, m'en rapporter à lui.

— Un instant, reprit de Vardes en s'interposant. Si quelqu'un a de sérieuses prétentions sur la dame en litige, j'ai lieu de croire que ce n'est personne de vous... Au reste, Roquelaure est là et il peut proclamer.

— La vérité! acheva le jeune d'Olonville avec fureur. C'est donc à lui que j'en appelle, et je déclare d'avance, messieurs, que mes droits sont évidents, clairs comme le jour et que ce fer les soutiendra.

— Allons, Roquelaure, réponds, réponds!

Pour toute réponse, je tirai mon épée, la fis plier en la fichant légèrement en terre et avisai autour de moi le plus beau carré de gazon. Cependant, comme on me pressait de parler, je me bornai à dire tranquillement :

— Messieurs, il y a erreur. Ces faveurs dont vous vous targuez sont autant de rêves, d'imaginations et d'impostures auxquels vous croyez du reste de la meilleure foi du monde et qu'il me serait très-difficile de vous arracher du cerveau. J'aime mieux vous tirer un peu de sang, si je puis. Voyez seulement si vous voulez jouer chacun à votre

tour cette petite partie avec moi, ou laisser au sort à décider celui de vous quatre qui dégaînera au nom de tous. Jugez, décidez. J'attends vos ordres.

— Diable! fit le chevalier d'Albret, voilà qui est fort embarrassant, car avant d'en venir aux mains, j'avoue que je ne serais pas fâché d'éclaircir un peu le mystère. Il y a évidemment anguille sous roche. Si nous tuons Roquelaure, messieurs, nous ne saurons rien.

— C'est juste, ajouta de Vardes, et pour mon compte, j'aurais quelque plaisir à me rendre compte de ce qui se passe. Voyons, Roquelaure, te souviens-tu de ma confidence de l'autre jour?

— Très-bien. Mais ce n'était pas sérieux. Tu n'as jamais touché le doigt de mademoiselle de Neuvillette, ou pour mieux dire de madame de Landrecies.

De Vardes pâlit affreusement.

— Et moi? dit Navailles en caressant sa moustache.

— Ni toi.

— Mais moi? s'écria le chevalier d'Albret fort intrigué.

— Pas davantage.

— Cela va de soi-même, dit le comte d'Olonville en s'avançant, puisque l'heureux possesseur des charmes que vous vous disputez, l'amant favorisé enfin..., c'est moi.

— Hélas, cher comte, vous pas plus que les autres... Pardonnez-moi... c'est un petit crève-cœur qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous épargner.

L'affaire, loin de se simplifier, s'embrouillait et s'envenimait de plus en plus. Je croyais que la bile de mes bons gentilshommes, excitée sur ce nouveau sujet, était sur le point de prendre un autre cours, ce qui m'eût procuré du moins un instant de trêve et de repos. De Vardes regardait le chevalier d'Albret d'un très-mauvais œil, le jeune d'Olonville en faisait autant à de Vardes, et Navailles semblait méditer quelque coup d'éclat. Résolu pourtant de soutenir mon rôle jusqu'au bout, je les priai de s'arranger entre eux pour ne me point laisser plus longtemps sans adversaire, et leurs noms ayant été mêlés dans un mouchoir, celui de M. d'Albret en sortit le premier. C'était une excellente lame et je me mis sérieusement sur la défensive.

Mais à peine avions-nous ferraillé une minute ou deux, que nous vîmes accourir vers nous, à toutes jambes, Cas-

carel, qui criait autant que le lui permettait son peu d'haleine :

— Monsieur le marquis, un instant, de grâce! Voici une dépêche qu'on dit d'une grande importance et fort pressée.

— Maraud, ne vois-tu pas que je suis occupé?

— Lisez, Roquelaure, lisez, dit le chevalier d'Albret. Nous ne sommes pas gens à manies, et rien ne nous empêche de nous y reprendre à deux fois.

Je reçus l'écrit de la main de Cascarel et reconnus l'écriture de mon fameux billet.

— Messieurs, dis-je à mes quatre amoureux, voici un chiffon de papier qui va peut-être changer bien des choses.

Et je me mis à lire. La fille La Borde, — car c'était bien elle, — m'annonçait qu'elle entrait le même jour en religion, et qu'après avoir fait au prêtre la confession pleine et entière de tous ses péchés, elle ne voulait pas qu'une femme vertueuse pût souffrir du tort nouveau que lui causerait inévitablement mon silence. Elle me relevait donc des promesses de discrétion que j'avais pu lui faire... La pauvre fille ne se repentait point à moitié... Elle m'autorisait à tout dire. Elle faisait plus encore; elle signait cet écrit de son véritable nom, en me suppliant toutefois de rester seul dépositaire de cette partie de son secret. Je ne fus pas maître de mon émotion en apprenant qu'elle appartenait à la famille de V..., l'une des plus honnêtes et des plus opulentes de la Rochelle.

Je plaçai le billet dans ma poche et demandai au chevalier d'Albret s'il voulait continuer...

— Seulement, ajoutai-je en m'adressant collectivement aux autres, faites des vœux ardents, messieurs, pour que je ne sois pas tué; car le mot de l'énigme est sur le bout de ma langue, et maintenant, il m'est permis de le dire. Ayez donc soin de moi.

— Rengaînons, répliqua le chevalier, car je suis curieux comme trois femmes, et je crois, mes amis, que vous ne l'êtes pas moins que moi. Allons-nous faire, avec Roquelaure, un tour dans la forêt?

— S'il y consent, balbutia le comte d'Olonville qui brûlait aussi de m'entendre.

— Allons, fis-je en ouvrant la marche.

— Nous sommes menacés, dit de Vardes, d'en apprendre

de belles; oh! si ce pauvre M. de Landrecies pouvait nous entendre!

— Ce serait à désirer, ripostai-je d'un ton grave.

— Vraiment! et si sa femme était là?

— Si elle était là, mes bons amis, et qu'elle écoutât ce que j'ai à vous dire, elle jouirait de votre confusion, s'amuserait de votre étonnement, et pas un de vous, c'est moi qui vous le dis, n'oserait lever les yeux sur elle et la regarder sans rougir.

Cette péroraison téméraire fut accueillie par des murmures d'incrédulité; mais c'était là une mousquetade inoffensive dont je ne m'inquiétai que médiocrement... ne devais-je pas avoir bientôt ma revanche?

Nous passâmes une grande heure à causer tout bas dans la forêt. . . . .

Quand nous revîmes les murailles du château, l'expression de nos physionomies s'était singulièrement modifiée. Pour ma part, j'étais beaucoup plus dispos qu'au départ, attendu que j'avais un énorme poids de moins sur le cœur. Le dernier péril qui menaçait l'aimable Blanche avait enfin disparu.

Quant à nos quatre séducteurs, leur mine était remarquablement allongée. De la maîtresse à la suivante, le pas était énorme... et, en le sautant, ils n'avaient pu se défendre d'une petite grimace de dépit

L'explication avait donc principalement profité à M. Landrecies. On vénérait sa femme et on ne riait plus de lui.

Le soir, au cercle, les deux époux furent l'objet des attentions de tout le monde, et la reine se montra particulièrement bonne envers eux. Douée d'une intelligence qui se trompait rarement aux vrais mouvements du cœur, elle avait compris que si quelque dernier nuage obscurcissait encore la réputation de la pauvre belle, c'était à l'égide royale de la protéger maintenant contre les suppositions malignes et les sourires indiscrets. Ce fut du reste une soirée fort insipide, et j'en eusse vraiment regretté l'emploi si M. le comte du Lude, avec qui je n'étais en relation que depuis peu de jours, n'eût égayé la conversation par ses reparties vives et spirituelles. Il dit entres autre choses un mot fort drôle à Jean Puget de La Serre, qui venait quelquefois à la cour sous le patronage de M. le chancelier,

auquel il avait dû jadis le titre d'historiographe de la reine. Ce pauvre M. de La Serre, après avoir fatigué la Lorraine et la Flandre de ses rapsodies, s'était décidé à revenir à Paris, où il vivait assez bien, grâce aux libéralités de quelques grands personnages, et où je me souviens qu'il traita certains membres influents de l'Académie française. Il n'eût pourtant jamais franchi sans doute le seuil de l'antichambre des princes, si la reine n'eût exprimé le désir de voir le poëte ridicule qui avait écrit au bas d'un de ses portraits, croyant faire une très-fine galanterie : *Douze Annes en une Anne*. On n'a jamais vu du reste un écrivain plus nul et plus impertinent.

On venait de servir une petite collation, et notre rimailleur, tout en se bourrant de poupelins et d'excellentes tartelettes de fruits confits, se vantait d'être l'homme de France qui enfantât les plus beaux poëmes et qui leur sût trouver les plus beaux noms. Quant à sa facilité à composer, c'était un sujet où il ne tarissait point, et il déclara que, dans aucune occasion de sa vie, il ne s'était trouvé court. S'agissait-il d'un baptême, d'un couronnement, d'un mariage, sa muse se montait sur-le-champ au diapason convenable et lui fournissait souvent jusqu'à cinq cents vers par heure

— C'est merveilleux, s'écria la reine, que ces vanteries bouffonnes amusaient..... Et je parierais, monsieur de La Serre, que vous ne les relisez même pas ?

— Il est vrai, madame : car j'ai pour principe que les corrections peuvent quelquefois faire beaucoup de mal, et ne font jamais de bien.

— Cinq cents vers par heure, murmura M. le Prince ; vous finirez par vous tuer, monsieur de La Serre, et si votre repos ne devait porter préjudice à la France, imitant feu le cardinal de Richelieu, qui vous accorda deux mille écus de pension pour travailler, je vous en offrirais le double, moi, pour ne plus rien faire.

— Monseigneur !...

— Non, non.. je le dis sérieusement..... la santé d'un homme comme vous est précieuse, très-précieuse, monsieur !

— Monseigneur, répéta La Serre en s'inclinant avec une humilité orgueilleuse, vous êtes vraiment trop bon... mes vers me coûtent si peu...

— Ils vous coûtènt ce qu'ils valent, dit une nouvelle voix mielleuse et polie.

La Serre tourna la tête du côté d'où était venue la réponse, et apercut, à quelques pas de lui, M. le comte du Lude, dont la posture était si humble, la physionomie si agréable et le sang-froid si parfait, qu'il eût été du plus mauvais goût de se fâcher, et qu'il valait bien mieux faire semblant de ne pas comprendre. Telle fut aussi la résolution que prit Puget de La Serre, ce en quoi il fit du moins preuve d'esprit.

CHAPITRE XXVI

SOMMAIRE : Séjour à Fontainebleau. — La politique et les plaisirs. — Une galanterie de M. le Prince. — Etablissement d'un jeu nouveau. — Où l'on voit que les femmes sont aussi curieuses qu'impatientes. — Une ligue mystérieuse composée de Mmes de Motteville, de Montholon, de Sablé et de Mlle de Rambouillet. — Voyage de découverte dans le parc de Fontainebleau. — L'escarpolette. — Le bon goût de M. le Prince a passé par là. — Une leçon prise en commun. — Emulation des concurrentes. — Prodiges de valeur de Julie d'Angennes. — Voyag aérien. — Les indiscrétions de Zéphir. — Un *déshabillé* plus que galant. — Si les amants de ces dames avaient été là ! ! ! — Moment d'épouvante. — Confusion terrible. — Un nouvel Actéon. — Jean Finot, fils du jardinier. — Un paysan est-il un homme? — Doute et controverse à ce sujet. — Il faut s'en assurer. — Interrogatoire. — A-t-il vu quelque chose ? — N'a-t-il rien vu ? — Bêtise spirituelle des villageois. — Situation embarrassante. — On pousse Jean Finot dans ses derniers retranchements. — Sa réponse. — Ces dames rougissent. — Il y a de quoi.

La cour demeura neuf jours à Fontainebleau, et, ain que cela se pratiquait, alors que nous étions tous jeur et ardents, les jeux et les divertissements livrèrent au ennuis de la politique un rude et victorieux assaut. L

parc était chaque soir le théâtre d'une nouvelle fête, à laquelle le bon goût des princes donnait toujours un attrait imprévu : tantôt c'était un bal aux flambeaux, tantôt une chasse à courre ou la représentation d'un ballet par les danseurs appelés à notre insu de Paris. Je glisserai toutefois sur ces somptuosités, dont le détail pourrait paraître monotone, pour arriver à un tout petit fait, dont je garantis l'exactitude, et qui, si petit qu'il soit, vaut la peine d'être raconté.

On connaît les beautés de la résidence royale où notre scène se trouve momentanément transportée, et que saint Louis nommait son *Désert* de Fontainebleau. Philippe le Bel, François Ier et Henri IV ont apporté chacun leur pierre à ce monument, l'un des mieux situés de France, et la main des artistes les plus illustres de l'Europe a noblement couronné l'œuvre des rois ; mais une des plus fameuses merveilles de Fontainebleau est, sans contredit, le parc, si glorieusement célébré dans les vers du jésuite Réné Rapin, dont l'unique défaut fut de chanter en langue latine ce qu'il aurait dû chanter en français, comme un beau Tourangeau qu'il était. L'étang des Carpes, le parterre, où l'on voit la figure du Tibre fondue par Vignole, la prairie des Fontaines et la forêt offrent d'inépuisables sujets à la verve des poëtes et au pinceau des peintres. C'est à l'un des réduits les plus obscúrs de ce délicieux jardin que l'esquisse suivante est empruntée. Je suis fâché de n'être que Roquelaure et de n'avoir qu'une grossière plume en main ; il m'eût fallu, pour tracer en lignes suffisamment légères la perspective et les groupes qu'on va voir, le crayon de Cotelle ou le ciseau de Girardon.

Le bruit se répandit, dans la troisième soirée de notre séjour, que M. le Prince, jaloux de varier les plaisirs des dames de la reine, avait fait établir dans le parc, — on ne pouvait du reste spécifier l'endroit, — un jeu nouveau dont l'inauguration se ferait le soir suivant. On en avait parlé vaguement ; M. le Prince, interrogé, n'avait fait qu'une réponse évasive, et les choses en étaient restées là.

Les hommes auraient bien attendu vingt-quatre heures le résultat de la promesse, mais la nature féminine s'accommode assez mal de ces retards et de ces empêchements. Plusieurs de ces dames considérèrent cette remise

au lendemain comme un défi porté à leur curiosité, et comme elles étaient femmes à n'en vouloir point souffrir le démenti, elles se concertèrent sur un moyen à prendre pour devancer l'heure de la révélation.

Mesdames de Montholon, de Motteville, mademoiselle de Rambouillet et la marquise de Sablé furent du complot, et il fut décidé entre elles que le matin, presque au point du jour, elles sortiraient avec mystère de leur appartement, traverseraient à pas de loup la galerie de Diane, et descendraient ensuite, par celle des Cerfs, dans le jardin de l'Orangerie. De là elles partiraient chacune dans une direction différente, pour aller à la découverte du grand secret, après être tombées d'accord d'un signal pour se rallier en même temps à un rendez-vous convenu.

On ne se lève pas tous les jours aussi matin. Ces dames passèrent une très-mauvaise nuit, parce qu'elles craignaient de se réveiller trop tard. Il leur arriva alors ce qui arrive presque toujours en pareille circonstance : elles se réveillèrent trop tôt.

Mais qu'importe ? le temps était superbe, la nuit s'enfuyait avec son beau cortége d'étoiles et le jour s'annonçait par de magnifiques rayons où ruisselait déjà l'or du soleil.

Nos aventureuses héroïnes s'élancèrent hors du lit...

Leur toilette fut bientôt achevée.

On était aux jours les plus chauds d'août, et l'air du matin, tout vif qu'il pût être, n'était pas fait pour effrayer d'aussi vaillantes âmes. Elles prirent un costume de printemps. Jupe de soie légère, surtout de mousseline, petite mante dont le capuchon pouvait se relever au besoin, cou découvert et bras presque nus ; on eût dit les nymphes sylvaines de l'aube allant verser la rosée sur les fleurs et présider à leur épanouissement matinal. Il y eut là de quoi inspirer une jolie pastorale à un faiseur de ballets d'opéra.

Elles se répétèrent mutuellement leurs instructions et prirent toutes quatre à la fois leur vol, l'une sur les bords de l'étang, l'autre sur la grande pelouse, celle-ci vers la terrasse, celle-là du côté du canal. Pendant quelques minutes, on n'entendit plus rien.

Tout à coup des exclamations de joie frappèrent les tranquilles échos d'une des charmantes allées qui conduisent à la cascade de Francine. A ce bruit, la petite caravane se

rassembla et madame de Motteville, qui se tenait à l'entrée du bosquet pour indiquer à ses trois amies le chemin qu'elles devaient prendre, leur annonça avec orgueil qu'elle venait de découvrir le grand secret de M. le Prince, lequel secret, du reste, se réduisait, comme on va le voir, à très-peu de chose.

Chacune de ces dames voulut pourtant dire son mot. Puisqu'elles n'avaient pas trouvé ce qu'elles cherchaient, c'était bien le moins qu'elles essayassent de deviner.

— C'est un jeu de bague, dit la marquise de Sablé.

— Non!

— Une salle de spectacle, où l'on nous jouera des opéras! fit en riant madame de Montholon.

— Oh! ce serait trop beau!

— Une Carte de Tendre au naturel, dit mademoiselle de Rambouillet, avec ses montagnes, ses plaines, ses lacs et ses villages. Je me rappelle que M. le Prince en avait eu l'idée.

— Quelque chose de plus modeste, répondit enfin madame de Motteville... une escarpolette!

Et en même temps, elle se retira pour livrer passage aux trois impatientes. C'était en effet une escarpolette, mais des plus élégantes et des plus richement conditionnées. Les deux gros arbres auxquels étaient attachées les cordes étaient flanqués de deux écussons aux armes de France, dont les deux anneaux-supports semblaient faire partie. La poutre qui joignait les points d'appui était couverte d'une tenture de tapisserie, avec un effilé de laine et d'argent. Quant au siége même, il présentait à l'œil toutes les richesses que le bon goût de l'ouvrier avait pu réunir sur un si petit espace. La décoration des bras et du dos était en velours rouge, fixé aux lignes extrêmes par une double rangée de clous d'or ciselé. Les coussins paraissaient fort moelleux et invitaient doucement à s'asseoir. Les sculptures de bois, qui représentaient des carênes de vaisseau terminées par des têtes de sphinx, étaient d'une perfection rare et dénotaient un travail exquis.

On se récria d'abord sur la gentillesse de tous ces petits détails. Puis, madame de Montholon, s'étant élancée la première, prit place sur le trône volant, et pria la marquise de Sablé de vouloir bien la pousser par derrière.

— Nous sommes seules, dit-elle, et celui qui nous trouverait à pareille heure dans ce bosquet écarté serait bien malin. Voici donc ma proposition : toutes nos rivales paraîtront ce soir novices au nouveau jeu de M. le Prince. Faisons en sorte de l'étudier si bien que nous puissions y obtenir le prix de l'adresse et étonner toute la cour par notre audace et notre assurance. Le voulez-vous ?

— Oui, oui !

— Un instant, mesdames, un instant, fit mademoiselle de Rambouillet... Mais il me semble que pour la circonstance notre costume est bien transparent!... bien léger... Ecoutez donc, si nous avions su, nous nous serions préparées ; un surtout d'amazone eût été ce qu'il nous eût fallu.

— Craignez-vous le froid ? demanda brusquement madame de Motteville.

— Non... mais qu'arriverait-il... si des regards indiscrets...

— L'Aurore est femme et Tithon en a vu bien d'autres !... riposta madame de Montholon en levant les yeux au ciel.

— Soit... commençons...

Le jeu commença en effet. Le char aérien, poussé d'abord à petites volées, atteignit bientôt le plus haut point de l'élan qui lui était mesuré, et ce furent, comme on le suppose bien, des éclats de joie à n'en plus finir. Madame de Montholon était assise... elle tenta un héroïque effort pour se lever, mais la force qui l'entraînait était telle qu'elle remit à plus tard cet acte de courage et implora même un moment de trêve, attendu qu'elle perdait la respiration.

Une minute après, elle sautait légèrement à terre, et madame de Sablé, devançant ses concurrentes, prenait la place abandonnée. Mais à peine eut-elle fait deux ou trois tours en l'air, qu'elle demanda grâce en pâlissant. Tout tournait devant elle, et pendant cinq minutes elle prétendit, tout en riant, mais en proie à une oppression terrible, que les arbres et les fleurs dansaient une ronde générale autour d'elle et que son oreille entendait distinctement le bruit combiné des violons et des tambourins.

Quand elle eut repris ses sens, elle fut s'asseoir sur un banc circulaire qui régnait sur tout le devant de la charmille, — car on n'avait rien oublié, — et mademoiselle

de Rambouillet, leste comme une biche, alla grimper sur l'escarpolette en disant :

— A mon tour !

Ce fut un moment de triomphe et de délices. La belle Julie d'Angennes était aussi intrépide que gracieuse, et le courage matériel ne lui manquait pas plus que le courage moral, ainsi qu'elle l'avait d'ailleurs prouvé lorsqu'elle avait soigné son frère, malade de la peste. Ce fait paraîtra peut-être un peu solennel vu la conjoncture présente, et l'expression hyperbolique à propos d'une balançoire ; mais, en descendant des grandes choses aux petites, on conviendra cependant avec moi que mademoiselle de Rambouillet se conduisit ici en véritable héroïne. Les belles âmes ennoblissent tout ce dont elles se mêlent, de même que des mains royales font un sceptre d'un simple bâton de métal.

Notre escarpolette, dirigée par sa déité nouvelle, décrivit les courbes les plus séduisantes et les plus hardies. C'était une succession continuelle d'éclairs rapides et étincelants. Dans la même seconde, le front de mademoiselle de Rambouillet se perdait dans le feuillage et ses pieds rasaient la terre. S'animant à cet exercice qui n'était pas sans quelque danger, elle s'affermit sur ses jambes, et là, debout, sans le secours de personne, elle régla les manœuvres de son esquif, comme si elle n'eût fait autre chose de toute sa vie. Ses deux jolis bras, serrant les cordes avec énergie, imprimaient à la machine mouvante l'ondulation qui lui était nécessaire. Elle triomphait de tous les obstacles et évitait adroitement tous les périls... elle n'oubliait rien.

Je me trompe, elle oublia plusieurs choses.

Elle oublia que le vent est un indiscret de premier ordre, que les courants d'air passent partout où ils peuvent, et que la gaze, — disons même la soie, — sont des tissus infidèles qui défendent mal les trésors qu'on leur a confiés... si bien que le pied d'abord, le jarret ensuite, puis le genou, puis... que sais-je encore, moi, sortirent successivement de la prison flottante où la pudeur les avait jusqu'alors tenus enfermés... Quelle rumeur parmi les divinités champêtres, qui durent prendre mademoiselle de Rambouillet pour une rivale, et quelle humiliation pour les statues sans voiles de Coysevox et de Germain Pilon ! Elle, pourtant, ne s'était

aperçue de rien, ce qui ne l'empêcha pas de comprendre parfaitement madame de Montholon, lorsque, venant lui offrir la main pour l'aider à descendre, elle lui dit mystérieusement à l'oreille :

— Heureusement que le marquis de Salles n'était pas là.

Julie d'Angennes ne put s'empêcher de rougir, et se tournant brusquement vers madame de Motteville :

— A vous, dit-elle, d'entrer en lice. Les juges du camp attendent votre bon plaisir.

— Me voici, répondit madame de Motteville, et puisque vous me défiez, belle Julie, soyez attentive... Je pourrais bien mériter la palme, et dans ce cas, il me serait aussi doux de la recevoir de vos mains, qu'il serait beau à vous de me la décerner vous-même.

Mesdames de Sablé et de Montholon allèrent tenir les deux côtés de l'escarpolette, et presque aussitôt la machine fut mise en branle... tout allait bien, et des applaudissements commençaient à se faire entendre, lorsqu'un cri étouffé et des gestes d'effroi de madame de Motteville annoncèrent qu'il venait de se produire un incident nouveau.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?... demandèrent celles qui étaient en terre ferme.

— Il y a... il y a... balbutia madame de Motteville...

— Êtes-vous malade?

— Un étourdissement peut-être?

— Quel bonheur! on ne pourra pas dire que j'aie été seule à renoncer au moins! ajouta la marquise de Sablé en battant des mains.

— Arrêtez-moi... vite... bien vite! cria madame de Motteville d'un accent beaucoup plus distinct.

On fit du mieux que l'on put. Au risque d'attraper quelque mauvais coup, Julie d'Angennes s'élança au-devant de l'impétueuse machine, et, saisissant une des deux cordes, l'arrêta après deux ou trois secousses fermes et successives. Madame de Motteville, interrogée de trois côtés à la fois, répondit enfin tant bien que mal :

— Mesdames, nous nous croyions seules?

— Sans doute... eh bien?

— Nous ne l'étions pas.

— Est-ce possible?

— C'est sûr... il y a quelqu'un... là... derrière cette charmille.

— Quelqu'un !... vous me faites frémir, dit madame de Montholon... Quelqu'un... ce n'est donc pas une femme?...

— Ah ! bien oui... une femme... c'est Jean Finot, le fils du jardinier de l'orangerie.

— A quoi est-il occupé?

— Oh! il faut lui rendre justice!... il a l'air de planter des choux.

— Hum... hum... planter des choux... êtes-vous bien sûre, dit madame de Sablé, qu'il ne regardait pas?

— Je l'espère bien! s'écria Julie d'Angennes toute tremblante.

— Il serait prudent de s'en assurer, reprit madame de Motteville après une courte réflexion... J'ai envie de l'interroger moi-même.

— Est-ce bien nécessaire, fit madame de Sablé qui, au demeurant, était, en tout ceci, la moins compromise des quatre. Jean Finot! voyez un peu la belle affaire!... qu'est-ce que c'est que ça, Jean Finot !

— Il est vrai, hasarda madame de Montholon, qu'après tout, ce n'est qu'un paysan.

Sur ce mot de paysan il s'éleva entre ces dames une grande et interminable discussion. Un paysan était-il un homme? un paysan valait-il la peine qu'on se cachât de lui? fallait-il s'inquiéter de la part muette et involontaire qu'il avait pu prendre aux ébats dont j'ai, tout à l'heure, essayé de tracer le tableau ? Les unes dirent oui, les autres prétendirent que non. Celles-ci voulaient qu'il n'existât une réelle diversité de sexe qu'entre personnes du même rang... Celles-là proclamaient l'égalité humaine devant l'amour. Je ne suis pas fâché de dire en passant que j'étais de l'avis de ces dernières. Ce qu'on usa, de part et d'autre, de raisons et d'arguments de toutes sortes, est impossible à imaginer. On parla, à propos de Jean Finot, de la Grèce et de Rome, d'Athènes et de Venise et des coutumes de la prude Espagne, et des mœurs sévères du Harem. On alla même jusqu'à rappeler l'exemple d'Actéon, qui ayant surpris, comme chacun sait, Diane et ses nymphes au bain, dans un costume beaucoup trop mythologique, fut immédiatement métamorphosé en cerf, ce qui lui valut le désa-

grément d'être dévoré, lambeau par lambeau, par ses propres chiens. Mais la belle Julie d'Angennes ayant fait remarquer fort judicieusement qu'il n'était au pouvoir d'aucune d'elles de changer Jean Finot en n'importe quel animal, et, qu'en définitive, elles seraient toutes bien aises de savoir à quoi s'en tenir, madame de Motteville renouvela sa proposition de soumettre le coupable présumé à un interrogatoire en règle, et cette fois l'assentiment de l'auditoire fut unanime, car on comprit bien que c'était là le seul moyen d'arriver à la connaissance de la vérité. On est si naïf au village! un paysan ne doit pas savoir mentir... tel fut l'argument suprême que lança bravement madame de Motteville, tout en méditant sa harangue; ce fut aussi à ce moment même qu'elle se dirigea vers la charmille, suivie de ses trois compagnes, qui, on le concevra sans peine, ne voulaient rien perdre de ce qui allait se passer.

— Hé! Jean Finot, dit l'ambassadrice en lui faisant signe d'approcher, viens ça un peu qu'on te parle, mon ami.

Jean Finot s'avança sans desserrer les lèvres; c'était un grand blond, aux cheveux longs et raides, au teint légèrement basané et à la démarche traînante; son chapeau de paille serré sous son bras, la fixité de son regard, ses mains péniblement enchevêtrées l'une dans l'autre, tout contribuait à lui donner un air bête, le plus propre du monde à rassurer nos charmantes femmes sur ce qu'elles avaient pu craindre. Cette inspection superficielle ne leur suffit pourtant pas, et cela n'a rien d'étonnant, car avec tous ces attributs campagnards, Jean Finot était encore un fort gentil garçon, — pour un garçon de village, bien entendu, — et devait être bien certainement la coqueluche de l'endroit; aussi madame de Motteville lui dit-elle en le regardant jusque dans les yeux :

— Dis-nous un peu, Jean Finot... que faisais-tu là?

— Dame... mame la comtesse, j'plantions nos choux.

— Et ne faisais-tu bien absolument que cela, Jean Finot?

Pas de réponse.

— N'as-tu pas eu quelques distractions?

Ce fut, à partir de cet instant, une quantité de *hum*, de *heu*, et de *hou*, *hou*, auxquels il fut impossible de rien entendre. On avait beau retourner les questions dans tous les sens, le planteur de choux ne se départait pas de ses

répliques brèves et insignifiantes. Impatientée, madame de Motteville reprit :

— Voyons... Jean Finot... es-tu sourd?

— Oh!... que non... mame la comtesse.

— Es-tu muet ?...

— Vous voyez ben que je parle... quand j'veux.

— Es-tu aveugle ?

— Oh ! que pas si bête, mame la comtesse, répliqua le jeune villageois dont les prunelles brillèrent comme deux diamants au soleil.

Rien n'échappait à la spirituelle madame de Motteville. Elle vit le double éclair de ces yeux enflammés et devina toutes les angoisses de Jean ; mais elle ne l'en voulait pas tenir quitte à si bon marché, d'autant plus que rien n'était encore suffisamment éclairci.

— Tu n'as pas souvent, lui dit-elle, de si jolies visites... et surtout aussi matin ?...

— C'est vrai, mame la comtesse.

— As-tu remarqué la balançoire qu'on a suspendue ici près, depuis hier ?

— Oui, mame la comtesse, en passant..: histoire d'en causer à la veillée... oh ! mais... du coin de l'œil seulement.

— Et tu as vu que nous nous y sommes exercées l'une après l'autre.

Jean Finot prit tout doucement son chapeau et lui fit faire assez rapidement le mouvement d'une roue.

— Est-ce que tu ne m'entends pas ?

— Si fait, mame la comtesse.

— Il n'est pas probable que tu n'aies pas jeté de temps en temps de notre côté un petit coup d'œil furtif...

— Oh ! je ne connaissons pas ces mots-là, moi.

— Enfin... j'espère que nous t'avons montré notre habileté.

Le pauvre Jean Finot devint pourpre ; ses jambes semblèrent s'affaisser, et bien certainement, si c'eût été une petite maîtresse au lieu d'un simple jardinier, il eût respiré des sels et eût eu une attaque de nerfs; le bouleversement de ses traits fut même si visible que madame de Motteville, s'adressant à mademoiselle de Rambouillet, lui dit à voix basse :

— Voyez donc, Julie, ne dirait-on pas qu'il va se trouver mal ?

Puis, se tournant vers le jeune garçon :

— Qu'as-tu donc ? reprit-elle.

— Rien... oh ! rien... c'est que je n'ons pas bien entendu ce que vous m'avez dit, voyez-vous.

— Je t'ai dit... je t'ai dit... je ne me rappelle plus, moi... que nous t'avions montré notre habileté... n'est-ce pas cela ? Qu'y a-t-il là de si étonnant ? Dieu me pardonne! mesdames, je croit qu'il rit... pourquoi ris-tu ?... pourquoi cet air bête ?

— Dame, mame la comtesse, répondit enfin Jean Finot avec une témérité niaise, je ne savions pas que ça s'appelait comme ça...

Les quatre joueuses d'escarpolette se regardèrent d'un air ébahi, et, d'un commun accord, se couvrirent le visage de leurs mouchoirs ; elles reprirent, en grande diligence, le chemin du château, bien résolues de ne faire que plus tard, même à leurs amies les plus intimes, le récit de leur équipée. Il est de fait qu'on eût pu s'en divertir à leurs dépens. Elles furent plus d'un grand quart d'heure sans s'adresser la parole et on eût pu remarquer seulement qu'elles dissimulaient avec soin l'envie de rire mêlée de dépit dont il leur était bien impossible de se défendre.

Avant de rentrer, et en passant dans la cour du Donjon, Julie d'Angennes, qui se rappelait sans doute la hauteur des espaces où elle avait déployé ses ailes et qui songeait à cette heure, — il était un peu tard, — à l'inconvénient d'entreprendre une pareille course dans les airs sans porter au moins le fourreau de gaze des dames turques, Julie d'Angennes, disons-nous, se décida la première à rompre le silence.

— Marquise, fit-elle en s'adressant à madame de Sablé, avez-vous compris ce qu'a voulu dire Jean Finot ?

La marquise se défia de cette question insidieuse comme d'un piége et répondit politiquement :

— Non, chère belle... et vous ?

— Ni moi non plus.

CHAPITRE XXVII

Sommaire : Le roi sort de Paris. — Mazarin et Richelieu. — Rentrée du roi. — Prétentions galantes du coadjuteur. — Vers de madame de La Suze. — Comment finissent les amours de M. de Gondy avec madame de Longueville. — Continuation des troubles. — Louis XIV réparera tout le mal. — Prenons patience. — Une nouvelle passion. — Les pipeurs. — M. de Guiraudel. — Ruses de jeu. — Deux cents de piquet. — Partie et revanche. — Madame la conseillère d'Entragues et mademoiselle de Gournay. — L'honneur de ces deux dames. — Petite impertinence que je ne puis m'empêcher de leur dire. — Une querelle. — Mot imprudent jeté par une femme à la tête de son mari. — Comment se tirer de là ? — Ce sera difficile. — Une inspiration. — Les moyens les plus bêtes sont parfois les meilleurs. — Preuves en faveur de cet axiôme. — Ma conférence avec M. de Villevort. — Explication très-flatteuse d'une très-grosse injure. — Où il est démontré qu'un époux trompé peut être l'homme le plus fier et le plus heureux du monde. — Un tour de passe-passe. — Les excuses. — Une ingénue.

On fit en ce temps-là une grande imprudence. La reine, mal conseillée, crut réduire les Parisiens à l'obéissance en emmenant le roi à Ruel, presque au même instant où l'on délibérait sur le renouvellement de la proposition de 1617, relative au ministère des étrangers. On voit que la haine contre *le Mazarin* était passée à l'état chronique et que la maladie menaçait de devenir incurable. Il faut dire aussi (car j'aime à être juste, même aux dépens de mes propres sympathies), que les efforts tentés pour interdire cette délibération n'avaient servi qu'à exciter la susceptibilité du Parlement, lequel avait maintenu son droit de discussion avec un énorme redoublement de fureur. On semblait, en vérité, se plaire à jeter de l'huile sur le feu et c'étaient, chaque jour, de nouveaux différents et de nouvelles provocations. La sagesse absolue ne se trouvait, il faut bien le proclamer, ni parmi les Frondeurs, ni dans le parti de la Cour, et tout

allait de telle sorte que je frémissais parfois en songeant à ce qui serait arrivé si les affaires publiques, au lieu d'être conduites par le bras souple et flexible de Mazarin, eussent été dirigées par la main de bronze de Richelieu. Voyez-vous d'ici le vieux cardinal tenant tête aux intrigues des princes, aux mutineries de la populace, à ce chaos informe et confus qu'on nomme la guerre de Paris? On tremble à l'idée de ces deux armures de fer qui se seraient si violemment heurtées que l'une des deux eût été certainement brisée du choc. Il vaut mieux, selon moi, que les choses se soient ainsi passées. A la guerre de la Fronde, il fallait Mazarin, comme aux envahissements et aux fureurs de la Ligue, il fallut l'esprit organisateur et conciliant de Henri IV. Il est rare qu'on ne puisse pas expliquer les voies de la Providence de manière à satisfaire la logique et le bon sens, et l'expérience m'a démontré qu'à bien peu d'exceptions près, les faits ont presque toujours raison.

Je glisserai promptement sur les circonstances qui suivirent la retraite du roi dans le château de Ruel. Elles sont connues de tout le monde et je n'ai point la prétention d'écrire l'histoire de mon pays. Beaucoup d'autres, moins indignes que moi, ont entrepris cette tâche et y ont mieux réussi que je ne saurais le faire. C'est déjà bien assez pour un gentilhomme insoucieux et sans façon, comme je le suis, de se constituer le chroniqueur de sa propre vie. Je me bornerai donc à esquisser, en traits rapides et légers, et seulement dans leurs points principaux, certains événements que leur incontestable gravité n'empêche pourtant point de se rattacher par certains liens secrets et peu connus aux frivoles intrigues de ce temps.

On ne tarda pas à ramener le roi à Paris, et l'on crut avec raison que cette manifestation de la cour serait favorablement accueillie. Dans les premiers moments, en effet, on put croire au retour du bon accord entre les divers ordres du royaume. Mais cette espérance fut de courte durée, et l'on reconnut bientôt que le coadjuteur avait eu raison lorsqu'un soir, chez mademoiselle de Montpensier et devant plus de vingt personnes réunies, il avait dit, en style de bergerie, que le plus fort n'était pas fait et que les démonstrations, dont on s'était si fort effrayé, n'avaient encore été jusqu'ici que *verdures* et *pastourilles*.

M. de Gondy était du reste merveilleusement placé pour prévoir l'avenir et juger des événements; on le considérait comme le principal agent des troubles, et le fait est qu'il en était le véritable meneur, en ce sens qu'il savait faire tourner les moindres circonstanssces au profit de ses ambitieuses menées, et que, pour lui, tout était moyen de réussite, même l'amour. Il le prouva bien à cette époque, en poursuivant de ses fades galanteries madame de Longueville qui, sur mon âme, avait bien autre chose à faire que d'écouter un petit être aussi mal pris dans sa taille et aussi mal établi sur ses jambes que l'était notre remuant abbé. Il faisait d'ailleurs en même temps la cour à madame de Pommereux, une espèce de folle qui croyait augmenter son importance de toute celle qu'elle attribuait à ses amants. La duchesse de Longueville semblait pourtant prêter l'oreille à ses discours et les choses furent en apparence poussées si loin, que le coadjuteur se vanta plus d'une fois de l'avoir placée dans son cœur entre madame de Guéménée et madame de Pommereux. Quant à savoir si cette déclaration était plus vraie pour la duchesse que pour la première de ces deux dames, c'est ce dont je veux laisser le lecteur, qui a sans doute bonne mémoire, arbitre suprême et juge souverain. Ce dont je suis, pour ma part, à peu près convaincu, c'est que madame de Longueville, dont l'âme était aussi sensible que bonne, avait, à part tout cela, trop de goût pour sacrifier M. de Larochefoucauld au coadjuteur, et que si celui-ci eût voulu profiter de l'absence de son rival qui était alors en Poitou pour usurper sa place, elle lui eût répondu par ces jolis vers qu'improvisa madame de La Suze dans une occasion à peu près semblable :

Celui que j'aime est loin de moi.
Profitant de ce désarroi,
Vous me suivez, Damis, et me parlez sans cesse...
Si vous pensez ainsi charmer votre tristesse,
Restez à mes genoux, vantez votre tendresse,
Rien de mieux, j'y consens de la meilleure foi...
Mais sachez qu'en voulant répondre à votre ivresse,
Mes soupirs se trompent d'adresse...
Car c'est *lui* que j'entends, c'est *lui* seul que je vois.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier la liaison d'affaires

qui s'établit alors entre Gondy et madame de Longueville. Le rusé coadjuteur connaissait trop les choses de ce monde pour ne pas apprécier tout le prix de l'intervention féminine dans les intérêts les plus sérieux de l'Etat et il avait compté sur l'aimable duchesse pour attirer de nouveaux champions dans le camp de la Fronde et, en première ligne, M. le prince de Conti. Cette tactique en valait bien une autre et le succès démontra bientôt qu'il ne s'était point mal adressé.

Mais avant d'aller plus loin, il faut que je raconte un petit incident que je tins quelques jours après de madame de Bouillon, et qui vient à l'appui de mon opinion sur le peu de faveur dont jouissait le coadjuteur auprès de madame de Longueville, à titre de galant, bien entendu, car, ainsi que je l'ai dit déjà plus haut, je n'ai nullement l'intention de jeter le moindre doute sur la réalité de leur connivence politique. Le roi, sorti pour la seconde fois de Paris, venait de se rendre à Saint-Germain pour y fixer provisoirement sa résidence, et Anne d'Autriche avait déclaré que Sa Majesté ne rentrerait dans la capitale que quand le Parlement en sortirait lui-même pour aller siéger soit à Montargis, soit ailleurs. Madame de Longueville, restant à Paris, pendant que M. le Prince, son frère, accompagnait le roi, montra en cette occasion, de manière à ne plus laisser de doute à personne, qu'elle se séparait décidément de la cour, et M. de Gondy, l'un des premiers, en tressaillit de joie.

C'est alors que poussant la fatuité jusqu'à l'aveuglement, le pauvre coadjuteur s'imagina que la duchesse ne rompait avec ses proches que par amour pour lui, — et cette idée, une des plus cornues que jamais homme d'église se soit mise en tête, lui persuada qu'il pouvait tout oser. Aussi lui écrivit-il un billet par lequel il la sollicitait de lui marquer un jour et une heure où il pût avoir une entrevue où ils fussent seuls tous deux.

La proposition était cavalière, pour ne pas dire plus, et madame de Longueville, qui n'était pas femme à avoir le dessous en ces sortes d'escarmouches, lui répondit qu'il pouvait venir le lendemain, à midi précis, et qu'il aurait lieu d'être satisfait.

La joie de Gondy ne saurait se peindre et on pense bien qu'il fut exact au rendez-vous.

Mais quel ne fut pas son désappointement quand il vit dans le salon de la duchesse plus de vingt personnes, parmi lesquelles il distingua MM. de Conti, de Beaufort, de La Mothe, d'Elbeuf, et la célèbre madame de Chevreuse, dont, soit dit en passant, la beauté commençait singulièrement à se faner.

M. le coadjuteur fut très-piqué de cette mésaventure, et n'en voulant pourtant point paraître désarçonné, dit à la duchesse avec un grand aplomb :

— Si matin, madame, je craignais de vous trouver seule et, par conséquent, de n'être point admis près de vous.

— Nous sommes *seuls*, en effet, répondit avec intention madame de Longueville, car je crois pouvoir affimer qu'il n'y a personne ici qui ne soit dévoué, corps et âme, au parti de la Fronde et qui ne déteste cordialement Mazarin. Parlez donc tout haut, mon cher abbé ; ce que vous avez à me dire appartient de droit à mes amis.

A dater de ce jour, qui certes ne dut pas être marqué d'un signe d'or sur le calendrier galant du coadjuteur, il cessa, m'a assuré madame de Bouillon, de disputer à un rival heureux les faveurs de la duchesse.

A part l'outrecuidance des prétentions amoureuses de M. de Gondy, il faut dire aussi qu'elles étaient on ne peut plus inopportunes. Madame de Longueville était lancée dans un tourbillon qui ne lui laissait guère le loisir de s'amuser aux bagatelles de la route et elle ressemblait à ces coureurs de profession qui vont droit à leur but sans jamais le perdre de vue. L'arrêt sanglant qui venait d'être rendu contre Mazarin et qui le déclarait perturbateur du repos public et ennemi du roi et de l'État était un pas immense fait dans la voie de la rébellion. Il était évident que le Parlement n'y marchait pas seul et qu'il avait, en cette circonstance, des patrons puissants. Madame de Longueville le sentait bien et tenait à orgueil de faire de son salon le quartier général de la puissance nouvelle qui semblait s'élever, favorisée par le désordre des affaires et le mécontentement des masses. Ce fut pour mener à fin ces projets gigantesques qu'elle alla s'installer à l'Hôtel-de-Ville en même temps que M. le prince de Conti.

J'indiquerai seulement pour mémoire quelques faits de cette année mémorable où je ne retrouve rien d'ailleurs qui

me concerne personnellement. La rupture étant accomplie entre le Parlement et la Cour, on ne garda plus de ménagements de part ni d'autre. M. de Conti fut déclaré généralissime des troupes, et M. de Beaufort rentra en triomphateur à Paris. Les exploits se multiplièrent à l'intérieur. On prit la Bastille, dont M. de Broussel fut nommé gouverneur et M. le Prince, qui tenait encore pour les intérêts du jeune roi, s'empara, au nom de Sa Majesté, des postes importants de Saint-Cloud, de Saint-Denis et de Charenton. Comme les Frondeurs ne trouvaient guère d'argent pour équiper des hommes de guerre, on souffla au coadjuteur une idée qui devait lui coûter gros, mais qu'il mit à exécution, parce qu'elle flattait sa passion dominante, qui était, comme chacun sait, un orgueil comparable à celui de Satan. Il leva un régiment à ses frais, lequel fit ses premières armes sous la conduite du chevalier de Sévigné, et fut complétement battu, au grand ébaudissement même de la Fronde, qui prouva en cette occasion qu'elle savait, en véritable Française qu'elle était au fond, apprécier ses ridicules et en rire à propos.

Je ne dirai rien de ce qui se passa au blocus de Paris, attendu que je n'y assistai pas et que tous ces événements sont d'ailleurs assez bien connus. Ces escarmouches aux environs de la ville, quelques échecs et plusieurs avantages remportés des deux parts, certaines belles actions, un plus grand nombre encore de bouffonnes, tel est, en gros, le bagage de cette triste année. Le cardinal Mazarin revint à Paris au mois d'août et se crut désormais solidement rétabli. Mais la mésintelligence devait renaître encore sous mille formes diverses et l'emprisonnement des princes, qui fut une sorte de pacte conclu entre les Frondeurs et Mazarin, ne fut que le commencement d'une nouvelle série de malheurs et d'agitations. Ce triple enlèvement, qui, selon l'expression de M. le duc d'Orléans, était un beau coup de filet par lequel on avait pris un lion, un singe et un renard, bouleversa tout et ne calma rien. Il en résulta seulement une augmentation de forces dans le parti des Frondeurs, qui profitèrent habilement du dépit de Leurs Altesses pour les attirer à eux. On sait que leur délivrance de la citadelle du Havre fut le signal de la retraite forcée du cardinal Mazarin, qui fut exilé à Cologne. La guerre civile recommença alors

avec plus de fureur. Condé souleva la Guienne et l'Anjou, et ternit sa gloire en allant demander l'assistance de ces mêmes Espagnols qu'il avait tant de fois vaincus.

Mais tirons un voile sur le triste tableau de ces déréglements dont les principaux auteurs finirent par être aussi les victimes et tournons plutôt nos regards du côté du nouvel astre qui allait se lever, brillant et pur, à l'horizon; la majorité du roi approchait, et semblable aux rayons du soleil qui dissipe et met en fuite les nuages et les brouillards, les premières clartés de ce règne naissant perçaient déjà les sombres vapeurs de la nuit qui nous entourait. Les esprits intelligents comprenaient que la lumière devait se faire tôt ou tard au milieu du chaos et que cette heure glorieuse était marquée..... L'espoir et la patience se glissaient peu à peu dans nos cœurs. Nous pressentions et nous attendions Louis XIV.

Ce fut vers cette époque que le jeu devint une de mes passions dominantes. Sans doute l'amour était encore la plus douce et la plus grande affaire de ma vie; mais les journées sont si longues et certaines intrigues se mènent si lestement dans les boudoirs, qu'on a encore bien du temps de reste, et que ce n'est pas encore chose si facile que de le bien employer. La bassette, le brelan et le piquet étaient de grande mode alors; j'y acquis une célébrité qui attirait à mes pontes les joueurs de profession. J'eus même plus d'une fois maille à partir avec quelques-uns de ces malins croupiers qui ne se refusent pas la petite satisfaction de donner par-ci par-là un croc-en-jambe au hasard, et dont le principal talent est de fixer la fortune par des moyens que n'avoueraient pas tous les honnêtes gens. Remarquez bien, qu'après tout, je ne parle pas ici de véritables tricheurs, mais de certains pipeurs à l'eau-rose qui, au fond, ne croient pas faire grand mal, et traitent de pures gentillesses des tours qui, examinés d'un œil plus sévère, seraient tout simplement de belles et bonnes filouteries.

Un nommé Guiraudel, garçon d'esprit du reste, qui avait arrondi son patrimoine grâce à la part assez considérable qu'on lui avait concédée dans le privilége des chaises à porteur, était affligé de ce petit défaut. On le savait; mais on ne refusait pourtant pas d'engager partie avec lui, parce qu'on se réservait le droit de le surveiller au besoin, et

que d'ailleurs il est bien difficile d'être dupé quand on a quelque habitude des cartes et qu'on apporte au jeu une suffisante attention. Ce mauvais côté mis à part, Guiraudel était beau joueur et jetait les écus sur la table avec des façons de roi. C'est là une qualité qui doit racheter bien des travers. J'ai toujours été tenté de jeter mes cartes à la tête de Bélesbal, qui ne pouvait perdre un coup sans frapper du pied ou maugréer entre ses dents.

Pour en revenir à Guiraudel, je me trouvai un soir avec lui en très-bonne et très-nombreuse compagnie, chez Du Gué Bagnols, dont j'ai déjà eu occasion de parler ailleurs, et qui, à cette époque, n'était pas encore le janséniste ennuyeux et raisonneur qu'on a connu depuis. La réunion était charmante et je me rappelle y avoir vu madame de Champlateaux danser merveilleusement la bourrée. On s'y trémoussa de joyeuse manière jusqu'à minuit, heure à laquelle on servit à souper. Ensuite, une grande partie des femmes s'étant retirées, le jeu s'engagea. Guiraudel m'offrit le piquet, j'acceptai; une double galerie de parieurs s'échelonna autour de chacun de nous et l'enjeu, argent des spectateurs compris, s'éleva à trois cent cinquante pistoles.

Nous commençâmes par une passe insignifiante. Les levées se balançaient. Nous fîmes chacun environ vingt-cinq à trente points. Mais au second tour, voici ce qu'imagina Guiraudel qui trouva sans doute que les choses ne marchaient pas assez rondement. C'était à lui de parler : il compte jusqu'à vingt et abat un as en disant :

— Vingt-quatre.

Je l'arrête et m'écrie :

— Est-ce à Port-Royal que l'on compte ainsi, mon bon Guiraudel? de vingt à vingt-quatre, le saut pourrait être périlleux. Dites vingt-et-un, s'il vous plaît.

Guiraudel, sans s'émouvoir, recommença tranquillement son calcul. Arrivé à l'endroit difficile, il annonça trois valets, et me dit d'un ton d'interrogation doucereuse :

— Est-ce que cela n'est pas tout à fait juste? je compte vingt-trois, et je joue vingt-quatre.

— S'il en est ainsi, rien de mieux. Mais tout à l'heure il n'était pas question de valets et vous aviez annoncé vingt.

— J'avais annoncé vingt-trois.

— Vous le croyez ?
— J'en suis si sûr que je le parie.
— La question serait malaisée à vider. Qui en serait juge ?
— Je mets en dehors de la partie cent pistoles sur la table, dit Guiraudel, et — si vous les tenez, je m'en rapporterai, non pas à ce que pourraient dire mes amis, mais à ce que diront les vôtres.
— Je les tiens.
— Monsieur de Châtillon, et vous, monsieur de la Moussaye, continua Guiraudel en s'adressant de préférence à ceux qui étaient placés le plus près de moi, avais-je annoncé vingt-trois ?
— Vous aviez annoncé vingt.
— Vous l'affirmez ?
— Formellement.
— J'ai perdu, voici vos cent pistoles, Roquelaure.

Il s'exécuta comme toujours grandement et le sourire à la bouche. Nous reprîmes le coup où nous l'avions laissé. Au moment de la dernière levée, jugeant d'après les cartes tombées que la dernière qu'il avait en main était le valet de carreau, je gardai le roi de même couleur... Vaine précaution ! il joua trèfle et je fus capot. Je vous laisse à penser si je demeurai sot. Je ne compris pas tout d'abord ce que signifiait une pareille algarade, et mes associés voulurent se fâcher. Mais Guiraudel avoua qu'il était dans son tort et que son intention avait été de plaisanter un instant. Il offrit même, voyant que la chose tournait mal, de payer comme s'il eût perdu, à quoi on lui répondit qu'on ne le voulait pas, et que c'était à recommencer comme s'il n'y eût rien de fait. Ayant pris la parole pour mon propre compte, je ne m'opposai point à ce que la partie fût nulle pour les parieurs. Mais, pour moi, je déclarai que j'acceptais le tour de Guiraudel comme étant de bonne guerre et que j'étais tout à fait résolu à le payer, sauf, une autre fois, à lui tendre un piége de ma façon, et à rétablir ainsi entre nous une juste réciprocité. Puis, faisant semblant d'oublier l'incident qui venait d'avoir lieu, je battis les cartes de l'air du monde le plus dégagé, le plus insouciant. Je me bornai à lui dire en riant que la fortune me serait certainement plus propice que sa subtilité ne

m'avait été préjudiciable et que, pour lui prouver ma confiance, je poussais mon enjeu à cent louis d'or. Il y avait environ six parieurs de chaque côté.

Comme à la dernière partie, le premier coup n'eut point d'importance et les deux chiffres atteints furent à peu près égaux. La seconde passe fut plus menaçante et Guiraudel marqua cinquante-huit; à la troisième, j'eus un jeu superbe et je menai mon adversaire jusqu'à la dernière carte...

Ici, Guiraudel fut bien embarrassé, il avait deux as: lequel était le bon? Il les pencha sur le tapis et s'écria en me les montrant :

— Lequel garderai-je?

Et en disant cela, il me considérait attentivement, espérant juger, d'après la direction de mon regard, quel était celui des deux que je craignais... je ne bougeai pas et contemplai le plafond.

Il prit le temps de réfléchir. Puis, s'étant décidé, il serra entre ses doigts, sans le jeter encore pourtant, l'as dont il voulait se défaire. Je frémis, car son inspiration était excellente et mes cent louis étaient à tous les diables... il me vint alors une idée superbe!... j'avançai le pied tout doucement et fis subir au sien une douce et rapide pression.

Je le sentis frissonner... Convaincu qu'un de ses associés lui donnait cet avis charitable, il changea de carte et abattit brusquement.

Je me contentai de lui dire :

— Capot!

Puis je mis les deux cents louis dans ma poche et distribuai le reste aux parieurs.

Cependant, comme je le voyais tout ébahi et cherchant sur les figures qui l'entouraient un signe qui lui fît reconnaître l'ami officieux dont l'empressement lui coûtait si cher, je lui dis :

— Qu'avez-vous donc, mon bon Guiraudel, vous avez l'air tout effaré: d'où vous vient cette inquiétude? n'êtes-vous pas bien sûr d'avoir perdu?

— Si fait, si fait... seulement j'aurais voulu savoir...

— D'où vous est venu l'avis dont votre pied se ressent peut-être encore?

— Eh bien... franchement... oui! Qui diable a pu me donner un si méchant conseil?

— Quelqu'un qui ne se croyait pas obligé de vous en donner un bon : moi!

Ce fut au tour de Guiraudel d'être démonté. Il fit néanmoins contre fortune bon cœur et comme tout le monde s'était pris à rire de ma supercherie, il ne tarda point à faire chorus. Il faut convenir aussi qu'en bonne justice il n'avait pas le plus petit mot à dire. La tolérance dont j'avais usé à son égard me garantissait tout naturellement la sienne et s'il y eut jamais partie et revanche, on peut affirmer en toute assurance que ce fut en cette occasion-là.

Je continuai de fournir une brillante carrière et je battis successivement au piquet, à la bassette et au passe-dix Bois-Robert, dont j'ai déjà esquissé le portrait à une table de jeu, la Moussaye, qui compromettait ses plus belles parties par des coups de tête, et M. de Montausier, qu'on appelait encore, je crois, le marquis de Salles et qui, comme on sait, servit plus tard de modèle au Misanthrope de Molière. Je fis une râfle magnifique (elle monta, si je ne me trompe, à deux mille louis) et cette veine en vint au point de me fatiguer moi-même. De guerre lasse, je quittai le tapis et me réfugiai à toute aventure dans le premier boudoir que je trouvai ouvert devant moi.

Deux mijaurées de la plus affreuse espèce, madame la conseillère d'Entragues et mademoiselle de Gournay, la même qui avait eu une si drôle d'aventure avec Racan, jouaient de l'air le plus affairé du monde une partie de douze points. N'ayant rien de mieux à faire, je les entrepris de belle sorte en leur disant :

— Eh quoi! mesdames... vous aussi! Que ne laissez-vous cet horrible défaut aux hommes?... les femmes ne devraient jamais tenir dans leurs doigts mignons ni cartes ni dés.

— Ne faut-il point passer le temps? fit la conseillère en minaudant.

— La vie est si longue, appuya mademoiselle de Gournay avec le soupir caractéristique de la vieille fille qui n'a pas encore renoncé au mariage.

— Mais je ne vois pas votre enjeu, mesdames. Auriez-

vous déjà tout perdu et en seriez-vous réduites à tenir vos mises sur parole?

— Nous ne mettons point d'argent, me répondit la conseillère, qui était une des plus grandes précieuses de son temps. Cela est trop matériel. Nous jouons seulement pour l'honneur.

— Oh! c'est bien différent, fis-je avec un grand sérieux. De cette façon-là, vous ne risquez rien. C'est plus prudent.

Madame d'Entragues qui, avec toute sa vanité ridicule, n'entendait guère malice aux plaisanteries, ne fit pas attention à ma réplique, ou plutôt la prit pour beaux deniers comptant. Mais mademoiselle de Gournay me regarda de travers. Il n'y a rien comme les vieilles filles pour flairer une satire, saisir au vol une raillerie, et deviner à demi-mot un mauvais compliment: leurs organes, à cet égard, sont d'une sensibilité prodigieuse. Je m'aperçus que j'avais piqué mademoiselle de Gournay au vif, et, au risque de passer pour impoli, je fis semblant de ne point voir que sa bouche s'ouvrait pour me confondre, et me réfugiai dans le salon voisin.

C'était une soirée à querelles. Il y avait une demi-heure environ que ceci s'était passé, et je m'étais remis à une table où l'on jouait très-petit jeu, et où je m'amusais à émietter çà et là quelques parcelles du gain que j'avais fait, quand un mouvement étrange, opéré dans un des cabinets contigus à la pièce où j'étais, m'avertit tout à coup qu'il se passait quelque nouvelle aventure à deux pas de moi. Je me levai et me dirigeai vers le théâtre de l'événement; mais, je n'y étais pas encore arrivé, que Du Gué Bagnols vint à ma rencontre, les habits en désordre et l'air fort ému, en murmurant de manière à n'être pas entendu de ceux à qui s'adressaient sans doute ses paroles:

— Les joueurs sont une mauvaise engeance... mais les joueuses!... les joueuses sont des furies vomies par l'enfer lui-même... Dieu veuille qu'elles ne mettent pas ce soir le feu à la maison!

— Qu'est-ce? lui demandai-je en riant. Est-ce qu'on triche?

— Plût au ciel!

— C'est donc plus grave?

— On se dit des vérités.

— Et qui donc se permet une nouveauté pareille

— Deux pécores qui sont cause de tout le mal. Nous étions six à la même table, et je tenais la banque. Tout allait bien. Mais ne voilà-t-il pas que, sur un coup douteux, mesdames d'Aure et de Meillan s'entreprennent, discutent, élèvent la voix et se renvoient à qui mieux mieux des injures dont rougiraient des femmes du marché.

— Un mot, mon cher Du Gué. Se sont-elle appelées laides ?

— Je ne crois pas.

— Je me charge de les raccommoder.

— Mais ce n'est pas tout.

— Il y a autre chose ?

— Le baron de Villevort ayant pris le parti de madame de Meillan, la baronne, par esprit de contradiction, a affecté de se ranger du côté du marquis de Flers, qui pariait pour madame d'Aure; si bien que Villevort, poussé à bout, a mis le feu à la mèche en traitant sa femme de coquette...

— Le beau malheur!

— Ce ne serait rien sans doute si la baronne de Villevort n'avait relevé le gant et appelé son mari...

— Comment donc cela?

— Cocu ! !

— Oh! oh! ceci est plus grave. Et où en est l'escarmouche?

— A un point tel que je me suis sauvé de peur des éclaboussures... et tenez, les voilà qui viennent tous par ici.

La vague courroucée refluait effectivement vers nous. Un appoint considérable de curieux l'avait démesurément grossie, et on eût dit une émeute se développant par degrés. C'était une confusion diabolique. Les deux femmes, causes premières du conflit, étaient environnées chacune d'un groupe particulier, en la présence duquel elles se livraient à des évolutions à peu près identiques. L'une semblait prête à se trouver mal ; l'autre était au moment de se laisser aller à une épouvantable crise de nerfs ; toutes deux, d'ailleurs, se portaient à merveille. Des amis prudents s'efforçaient d'éloigner M. de Flers du baron, qui, au demeurant, criait beaucoup plus qu'il n'avait envie d'agir.

Quant à madame de Villevort, son air penaud contrastait singulièrement avec l'expression animée de tous les visages qui se groupaient autour d'elle.

J'avais eu souvent occasion de la voir et j'ai lieu de penser que mon caractère ne lui déplaisait point. Elle savait que si je faisais pour mon compte profession d'une fermeté suffisante dans les affaires qui voulaient être sérieusement réglées, je m'étais montré plus d'une fois, quand il s'était agi de calmer de folles tempêtes, négociateur habile et conciliant. Aussi se dégagea-t-elle des mains de trois ou quatre amis officieux, qui sans doute la fatiguaient de leurs consolations banales, et vint-elle me saisir le bras en me disant avec un accent véritablement ému :

— Monsieur de Roquelaure, vous avez quelque influence sur l'esprit de mon mari. Il vous estime autant qu'il vous aime. Il faut que vous trouviez un moyen de l'apaiser et de me réconcilier avec lui.

— Diable ! diable ! je ne demanderais pas mieux. Mais si ec que m'a dit Du Gué Bagnols est vrai... si vous l'avez traité de...

— J'ai eu tort, je le confesse.

— Il est certain, répondis-je à demi-voix, que ce sont de ces choses qui peuvent se penser... à la rigueur... se faire même... à l'occasion... mais qui ne se disent pas.

En parlant ainsi, nous étions rentrés, madame de Villevort et moi, dans le cabinet où la scène avait eu lieu et qui se trouvait complétement désert. Là, plus libre et moins troublée, elle se jeta sur un canapé et reprit d'un ton de désespoir qui me fit pitié :

— Je le connais. Son imagination va trotter à perdre haleine. Il fera des suppositions, des conjectures !... il est capable de me soupçonner !...

Une pause de quelques minutes lui permit de se remettre d'une alerte aussi vive et elle continua, en osant presque sourire :

— Comprend-on que j'aie été assez sotte pour lui donner moi-même... de ces idées-là !...

Pendant que la baronne de Villevort se lamentait, je cherchais un moyen de la tirer de la dangereuse ornière où son imprudence l'avait fait choir. Il m'en vint un. Réussirait-il ? c'est ce que je n'aurais point affirmé au mo-

ment même où il venait d'éclore dans ma tête... n'importe! j'allais toujours le tenter.

— Vous craignez, dis-je à la baronne, que l'imagination de votre mari ne travaille plus qu'il ne faut et qu'il n'ait pris au sérieux le brevet de chevalerie conjugale que vous lui avez décerné?

— J'en ai une peur horrible.

— Rassurez-vous, il ne s'en souviendra plus demain!

— Est-ce vrai?

— Mieux que cela, il vous demandera sa grâce à deux genoux.

— Lui! que faut-il faire?

— Rien. J'ai eu une explication avec vous, je vais en avoir une avec lui. Qu'il vous suffise de savoir que vous êtes tout à fait innocente de la vivacité dont il vous croit coupable et que vous ne connaissez même pas le sens du mot que vous avez si imprudemment lâché.

— Mais, il ne croira jamais...

— Il croira tout... La foi gouverne le monde.

— Mais pourquoi, répliqua la baronne, ne pas me confier?...

— Le stratagème dont je vais me servir?... Ce serait en compromettre le succès. Vous l'apprendrez quand il aura réussi. Restez là. Ne bougez pas. Je vole et reviens.

L'orage s'était partiellement calmé pendant notre absence. Madame de Meillan était partie, madame d'Aure se préparait à suivre ce bon exemple, et le marquis de Flers, qui s'était offert à lui servir de cavalier, présidait en quelque sorte maritalement aux derniers apprêts de sa toilette. La flèche empoisonnée de madame de Villevort avait seule laissé des traces visibles. Le baron, autour duquel se pressaient deux ou trois hommes et autant de femmes qui riaient sous cape en faisant mine de le plaindre, jetait feu et flamme et menaçait d'avoir recours au Parlement. Et comme on lui disait que le Parlement n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour lui rendre justice, il déclarait hautement qu'il entreprendrait au besoin le voyage de Rome, afin de demander au Saint-Père, en personne, l'annulation de son mariage. Pour se figurer au naturel tout ce que la physionomie de notre personnage avait de drôle et de vraiment bizarre, il faut savoir que c'était ordinai-

rement l'homme du monde le moins susceptible de courroux et le plus jaloux de sa tranquillité. Il était donc dans un état anormal qui le bouleversait des pieds à la tête et ajoutait à sa laideur (car il était laid par-dessus le marché) le désagréable aspect d'une sueur qui coulait de ses cheveux à larges gouttes et de deux yeux qui s'élançaient de leurs orbites d'une manière inquiétante pour leur propre sûreté. Je compris tout de suite que le pauvre baron avait besoin d'une douche et me préparai à lui en verser une sur le front. C'est là, en effet, qu'était le mal.

— Villevort, deux mots !

— A moi, Roquelaure ?

— A vous-même.

— J'attends.

— Il faut que je vous parle seul à seul.

— Soit. Excusez-moi, mes amis. Mesdames, si vous voulez bien permettre...

On se rangea. Villevort me suivit, et quand nous nous fûmes réfugiés dans un coin où personne ne pouvait plus nous voir, je le regardai bien en face et lui dis ;

— Villevort, savez-vous que vous êtes un grand fou ?

— Comment l'entendez-vous ?

— En ce sens que vous ne connaissez pas votre bonheur.

— Le moment est bien choisi pour vous moquer, Roquelaure... mon bonheur ! il paraît que vous êtes en train de rire ! De quoi suis-je donc si heureux ?

— De quoi ?... tenez, vous me faites pitié... de quoi ? eh parbleu ! de posséder une femme dont vous n'êtes pas digne.

— Grand merci !

— Une femme dont je voudrais pouvoir trouver la pareille.

— Je vous la souhaite, fit le baron en s'échauffant.

— Une femme unique, vous dis-je... innocente comme la colombe, pure comme l'air, chaste comme la jeune fille qui entre au couvent.

— Vous me la baillez belle ! s'écria Villevort en écarquillant ses yeux d'une façon furibonde... la chaste épouse, en effet, qui traite son mari de...

— Justement. C'est sa plus belle excuse !

— Ah ! pour le coup, c'est trop fort.

— Tout plein de l'amitié que je vous porte, continuai-je sans m'inquiéter des interruptions de Villevort ; — profondément affligé surtout d'une discussion si inopportune entre votre femme et vous, je suis allé à elle, je l'ai prise à part, et là, les larmes aux yeux et la main sur le cœur, je l'ai adjuré de m'avouer franchement si le mot qu'on lui attribuait avait été vraiment prononcé par elle.

— S'il l'a été ! fit le baron en serrant les poings.

— Sur quoi elle m'a répondu de cet accent si pénétrant et si doux que vous lui connaissez, Villevort : « Mon Dieu, pourquoi ne conviendrais-je pas de la vérité et quel grand mal y a-t-il donc à cela ? Si je ne me trompe, c'est au mot de cocu que mon mari s'est emporté si fort ! Si j'avais su que cela dût le contrarier, j'aurais certainement retenu ma langue, mais il venait de m'appeler coquette... et... dites-moi, monsieur de Roquelaure, coquette, n'est-ce pas le féminin de cocu ? »

J'avais imité, pendant cette petite tirade, le ton naïf d'une ingénue de village, et je m'aperçus que mon Villevort, d'abord retranché derrière son incrédulité picarde (il était d'Amiens), ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre et allait, seulement pour la forme, hasarder quelque faible objection.

— Ceci est bien incroyable, grommela-t-il d'une voix de larynx, sourde et étouffée.

— Vous ne diriez pas cela, mon cher Villevort, si vous l'eussiez entendue. Quant à moi, j'ai été tellement persuadé de la sincérité de cette question, que j'ai jugé convenable de n'y point répondre. Je l'ai laissée dans le doute, et si vous m'en croyez, vous ferez comme moi. Une femme qui ignore la signification d'un mot pareil est un trésor.

— Un ange ! amplifia le baron, flatté dans son orgueil d'époux.

— Amen ! pensai-je à part moi, le tour est fait.

— Mon ami, reprit Villevort, rendez-moi un service.

— Volontiers.

— Conduisez-moi près de ma femme.

— C'est facile.

— Je compte sur vous pour obtenir mon pardon.

— Je vous le garantis, venez.

Je le conduisis dans le cabinet où était la baronne, fort inquiète des résultats de notre entrevue, et réfléchissant le plus sérieusement du monde aux terribles effets que peut produire un coup de langue porté mal à propos. A la vue de son époux, elle perdit contenance ; mais, sur un signe de moi et à l'aspect de la démarche timide et embarrassée de Villevort, elle devina que j'avais gagné sa cause et que les rôles étaient changés. Le baron, en effet, vint tomber à ses pieds et lui demanda grâce de l'avanie publique qu'il lui avait osé faire.

— Relevez-vous, répondit la dame avec majesté, je vous pardonne.

En songeant que cette réconciliation touchante était mon ouvrage, peu s'en fallut que je ne me laissasse aller à un burlesque attendrissement. J'aurais pu m'oublier jusqu'à verser quelques larmes. Par bonheur Du Gué Bagnols vint nous avertir en ce moment que le souper refroidissait. J'avoue que tant d'émotions diverses m'avaient creusé l'estomac et que j'avais besoin de cette conclusion fortifiante. A table, je me plaçai près de la baronne qui, en forme de remerciement, me serra furtivement la main et m'assura que j'avais accompli là un véritable chef-d'œuvre de magie blanche. Elle eût bien souhaité que je lui disse le fin mot. Mais les oreilles de Villevort m'effrayaient, et je l'engageai à patienter jusqu'au lendemain.

— Vous saurez ce qui s'est passé, lui dis-je très-bas, mais là... en bonne justice, ne méritai-je pas une récompense ?

— Nous en causerons, dit-elle en éclatant de rire.

Puis, elle ajouta d'un ton beaucoup plus discret en désignant d'un regard machinal Villevort qui était assis en face d'elle :

— Venez à midi précis... à cette heure là, *il* est toujours sorti.

Qu'en pense le lecteur? La précaution n'était pas trop maladroite pour une *ingénue* de ma façon.

CHAPITRE XXVIII

SOMMAIRE. : Le comte de Bussy-Rabutin. — Fête à son château. — Description. — La comédie et le bal. — Une surprise. — La mascarade. — Une nuit magique. — Chapitre oublié dans l'histoire amoureuse des Gaules. — La belle Grecque. — Une rivalité. — Lutte galante engagée entre le comte du Lude et moi. — Provocations à coups de langue. — Comme quoi les meilleures explications sont celles qui se trouvent à la pointe des épées. — Un évanouissement. — Le marquis de Sévigné. — Négociations sur le champ de bataille. — Singulière façon de mettre les gens d'accord. — Nous sommes joués. — Du Lude se console plus vite que moi. — Sévigné en bonne fortune. — Je cède à un mouvement de curiosité que les gens raisonnables pourront bien ne pas approuver. — L'aurore. — Spectacle des plus curieux. — Une scène d'amour au naturel. — Le bosquet. — Heureux Sévigné ! — Je ne me suis jamais vu à pareille fête ! — Réflexions très-judicieuses sur l'amour. — L'art et la nature. — Parallèle à ce sujet. — Changément inattendu. — Les cartes se brouillent. — Danger des travestissements. — Un vilain quart d'heure. — Avis aux maris infidèles. — Sotte figure d'un séducteur. — Prévision sur les conséquences futures de l'événement. — Sans tambour ni trompette, ou retraite savante opérée par moi, en compagnie de Cascarel. — Mes confidences à madame de Sévigné.

Je me rappellerai toujours avec un véritable plaisir l'amitié que je fis alors avec le comte de Bussy-Rabutin, l'un des gentilhommes les plus aimables et les mieux faits qui aient jamais paru à la cour. Il donna, étant amoureux de madame de Montglas, une fête charmante à laquelle j'assistai et qui servit d'occasion à bien des aventures dignes de trouver place dans cette véridique histoire. J'y fus témoin, entre autres choses, d'une particularité qui, je crois, n'a jamais été connue de personne, vu que, ne l'ayant sue que par surprise, je me suis cru engagé à être discret ; mais la discrétion même a ses bornes, et la démangeaison de dire ce qu'on a vu, fait ou entendu, est à tel point dans la na-

ture humaine, qu'il est bien rare qu'on y puisse résister éternellement. D'ailleurs, plusieurs années séparent le jour où l'événement s'est passé de celui où je prends la plume pour l'écrire, et l'on sait que le temps amortit bien des susceptibilités et autorise bien des licences.

C'était donc au château du comte de Bussy.

Il venait d'obtenir la charge de mestre de camp général de la cavalerie, et le prétexte de la fête qu'il nous donnait était la prochaine obligation de son départ pour l'armée. Mais ce prétexte était bon pour les niais et les badauds. Quelques-uns de ses amis, et j'en étais, savaient fort bien que cette grande dépense était pour madame de Montglas, femme d'un esprit vif et pénétrant et dont la beauté, fort appréciée alors, fut le sujet d'un portrait galant parfaitement touché par Bussy lui-même dans le livre audacieux qui le fit mettre à la Bastille.

Jamais fête ne me parut plus brillante ni mieux entendue; elle eut lieu moitié dans le château, moitié dans le parc, et je ne crois pas avoir vu, même à la cour, une réunion plus complète et mieux ordonnée de plaisirs et de séductions. Le bois était rempli de petits orchestres qui jouaient des mélodies l'un après l'autre, de sorte qu'on eût pu se croire dans une forêt enchantée, ou sur ce fameux promontoire de la Lucanie, d'où les sirènes, désespérées de n'avoir pu séduire Ulysse et ses compagnons, se précipitèrent, dit-on, dans la mer. Au bout de deux allées, qui partaient de la cour du château se trouvait un grand rond d'arbres, aux branches desquels on avait attaché cent candélables de cristal ; à droite, on avait dressé un théâtre magnifique, dont la décoration était fort bien en rapport avec la superbe illumination qui l'éclairait, et les mille bougies qu'on avait symétriquement suspendues aux rameaux les plus légers répandaient un éclat si vif sur la pelouse verdoyante que les yeux en demeuraient éblouis. La disposition de ces lumières témoignait d'une grande entente de ces sortes d'embellissements chez celui qui en avait été le principal ordonnateur, car auprès de ce beau cercle si clair et si bien en vue, les bosquets paraissaient tout à fait obscurs et semblaient inviter les promeneurs à de mystérieuses confidences. Les acteurs de l'hôtel de Bourgogne, qui avaient obtenu l'autorisation de venir jouer la comédie, s'acquittèrent

de leur tâche en gens qui aimaient et savaient leur métier. Après quoi, les violons ayant donné le signal des branles et des courantes, chacun alla offrir sa main à celle dont il briguait ouvertement ou secrètement les faveurs, et l'on vit s'engager sur plusieurs points à la fois la plus jolie mêlée dont on ait jamais eu l'exemple.

Mais une autre surprise nous attendait. Vers minuit à peu près, et une heure environ après que la comédie s'était terminée aux applaudissements des spectateurs, nous entendîmes un bourdonnement de voix qui s'élevait au loin, dans la direction de la grande entrée du château. Qui vient encore ? qui nous arrive à cette heure? Telles furent les questions confuses qui se croisèrent en tous sens. Mais aucune réponse n'y fit écho. Bussy-Rabutin lui-même, interrogé par mesdames de Montglas, d'Olonne et de Précy qui l'entouraient comme si elles eussent voulu danser une ronde autour de lui, Bussy-Rabutin joua l'ignorant et affirma sur ses grands dieux qu'il ne savait ce que cela voulait dire. Il prétendit même qu'il y avait là de quoi l'inquiéter, attendu que, n'étant pas sans avoir parfois dans sa vie excité la rancune de personnages influents, il n'eût pas été étonné qu'on le vînt enlever pour le conduire en exil, chose d'autant moins impossible que les antécédents de cette nature n'étaient point rares, et qu'on ne s'était guère gêné pour envoyer M. de Bassompierre à la Bastille, et les princes eux-mêmes au fort de Vincennes. Bien qu'on ne prît pas cette facétie au sérieux, il résulta néanmoins de ces réticences calculées un redoublement d'impatience et de curiosité, qui se traduisit en clameurs, où l'on croira sans peine que le timbre de nos dames l'emportait de beaucoup sur le nôtre. Nous courûmes d'ailleurs tous en foule au-devant des nouveaux arrivés, et nous aperçûmes, à la lueur des torches que secouaient joyeusement de nombreux valets de diverses livrées, une mascarade des plus brillantes, composée pour la plus grande partie de femmes admirablement bien travesties, dont pas une seule ne fut reconnue de nous, grâce aux loups de velours noir dont elles avaient caché leurs traits.

A la manière dont Bussy procéda à leur réception, nous n'eûmes pas de peine à comprendre que c'était un coup monté ou, en d'autres termes, une invention du prince de

la fête pour ranimer le plaisir au moment même où l'on pouvait craindre de lui voir perdre un peu de son ardeur et de sa vivacité. On se ferait difficilement une idée des transports de joie qui accueillirent la mascarade à son entrée dans le parc. L'arrivée de cette bande joyeuse fit exactement l'effet d'un contingent inattendu de troupes fraîches au milieu d'un combat vivement engagé. On prit à peine le temps d'échanger quelques propos galants ou satiriques, selon qu'on s'adressait à un cotillon ou à une épée, et le mouvement général recommença.

Le bruit des violons, la lumière des bougies, les attouchements furtifs que permet la danse, les propos mutins qu'on se glisse à l'oreille, sont autant d'éléments d'incendie qui ont pour résultat habituel de mettre en combustion toute une compagnie, surtout quand elle se compose de seigneurs enclins à l'amour et de femmes aussi spirituelles que coquettes, dont l'éducation galante s'est faite à la cour de France, ce foyer si richement entretenu des flammes les plus belles, des caprices les plus charmants et des passions les plus tendres. La même influence se fit sentir à la fois chez tous les conviés de Bussy, et, en moins d'une heure, il se trouva que l'ordre s'était fait dans ce chaos, c'est-à-dire que les dévolus étaient jetés, les relations engagées, et les préférences affichées avec une sorte de témérité folle, qui, certes, dénotait plus de franchise que de prudence. On ne voyait partout que couples étroitement enlacés disparaissant dans l'ombre; les conversations, commencées sur le ton frivole et animé d'une discussion galante, s'achevaient au loin, dans les taillis, sous les feuillages, et le son des voix allait s'affaiblissant peu à peu, comme le bruit du flot qui vient mourir sur la grève. Un souper royalement servi acheva de mettre nos esprits en campagne et nos têtes à l'envers. Ce fut comme un vertige qui s'empara de toute l'assemblée. Entre nous, il eût été fort surprenant que, seul au milieu de mes bons amis, je prisse, contre ma coutume, des allures de séminariste et une attitude de Caton. Je devais nécessairement faire ma partie dans ce joli concert, et je la fis sans marchander, de la façon qu'on va voir.

Je m'étais placé à table près d'une adorable créature, dont je ne voyais pas le visage, à la vérité, mais qui était

faite de telle sorte qu'on pouvait en agir avec elle les yeux fermés. Je n'apercevais encore que son teint, mais il était le plus beau et le plus blanc du monde; — son buste, supérieurement taillé, se balançait si moelleusement, qu'auprès d'elle le roseau le plus souple eût ressemblé à un piquet de fer. Elle avait, outre cela, l'air noble et majestueux ; son habillement, composé avec goût et particulièrement propre à faire valoir sa taille, était celui des femmes grecques au temps des empereurs; — sa chevelure, dont les tresses étaient retenues par une légère résille, était d'une teinte blonde tout à fait attrayante; son corsage et sa jupe d'un bleu tendre étaient faits d'une de ces splendides étoffes d'Asie qui drapent si bien les formes élancées et font si avantageusement ressortir les ornements de perles et d'or dont elles sont brodées çà et là. Quant à sa conversation, c'était une suite continuelle de traits malins et d'éclairs étincelants; les prudes auraient pu trouver que, pour une femme de qualité, son caractère était trop badin; mais, aux yeux du grand monde, les agréments de son esprit, dont elle faisait une dépense incroyable, devaient servir d'excuse à un enjouement qui était dans sa nature, et qu'elle n'eût réussi à éteindre qu'aux dépens de ses plus précieuses qualités.

Je la pressais vivement et concevais déjà quelques belles espérances, quand je fis une découverte qui me perça l'âme en excitant mon courroux. Mon Athénienne ou ma Cypriote, comme on le voudra, était coquette, et après deux ou trois regards observateurs, lancés à la dérobée sur son voisin de gauche, j'acquis la certitude que la même heure qui m'avait inspiré une si ardente passion m'avait aussi donné un rival. Or, bien que je n'eusse vis-à-vis de ce rival, qui était le comte du Lude, aucun autre sujet de rancune, je me sentis ému contre lui d'un violent transport de colère, et songeai, à part moi, que tout ceci pourrait bien finir mal. Je redoublai donc de soins et d'attentions auprès de celle qui venait de faire rafle de nos deux cœurs, espérant bien, du reste, l'emporter sur le comte, qui, au demeurant, avait une assez belle taille, et n'était pas sans quelque élégance, mais qui me parut, dans ce moment où j'aurais dû peut-être me défier des préven-

tions, beaucoup plus déplaisant et beaucoup plus insupportable qu'il ne l'était réellement.

Mon jeu n'échappa point à la clairvoyance du comte, et il me rendit généreusement la monnaie de ma pièce. Si j'essayais de glisser un compliment dans l'oreille de ma jolie voisine, il s'empressait de le couper par moitié, en la forçant de se pencher vers lui ; si j'offrais de lui servir de tel ou tel plat qu'on venait de poser sur la table, il se précipitait sur un autre pour le lui présenter, de sorte que, ne sachant parfois auquel entendre, elle nous refusait tous les deux. Il me semblait pourtant, — l'amour-propre a de ces visions-là, — que c'était moi qu'elle préférait... Mon genou, tendrement collé au sien, fléchissait de temps à autre sous une de ces pressions voluptueuses qui vous donnent un avant-goût des délices du ciel ; son sourire, quand sa tête se tournait vers moi, était plein des plus douces promesses ; deux ou trois mots, — de ces mots insignifiants qui veulent dire tant de choses, — étaient venus m'apporter, l'un après l'autre, la hardiesse, la flamme et l'espoir... En conscience, pouvais-je supposer qu'elle en accordât autant au comte du Lude et qu'elle fît à droite et à gauche une égale distribution de ses faveurs. Ses deux yeux lui servaient-ils à allumer en même temps deux incendies, et poussait-elle la témérité jusqu'à prendre deux engagements à la fois ? Je ne voulus pas le croire, car c'eût été l'offenser en me désespérant.

Cependant, comme il me restait quelques doutes, je voulus tenter une dernière épreuve, et passai bravement le Rubicon. Qu'on me pardonne cette allusion ambitieuse à propos d'un fait très-simple en lui-même ; la vérité est que je pris le bras nu de l'Athénienne et que j'y déposai, sans en avoir autrement demandé la permission, un long et chaste baiser.

M. du Lude ne voulut pas demeurer en arrière avec moi. Je m'étais adjugé le bras droit, il s'adjugea le gauche, et suivit exactement l'exemple que je lui avais donné, en disant :

— Ne faisons point de jaloux ; voilà deux bras qui ont droit à la même adoration et aux mêmes honneurs.

Je fus moins dépité de ce qu'avait osé le comte que du sang-froid dont la belle masquée souffrait toutes ses pri-

vautés; aussi profitai-je de ce que le repas était fini pour me lever et lui dire :

— Par la raison que vous avez deux mains, belle dame, ne vous faudrait-il pas aussi deux cavaliers pour vous conduire au parc ?

Elle se préparait à répondre.

— Pourquoi non? interrompit le comte du Lude, dont le ton devenait de plus en plus provoquant; une femme habile et qui veut dérouter les curieux doit presque toujours avoir deux hommes à ses côtés, l'un à gauche, à qui elle permet de sentir les battements de son cœur, l'autre à droit, qui porte son livre d'heures ou tient son éventail.

— Soit, cher comte, répondis-je, en me contenant à peine; reste à savoir maintenant à qui de nous deux est réservée la meilleure des deux places... De deux choses l'une; il faut ou que madame nous la donne ou que nous l'emportions d'assaut... n'êtes-vous pas de mon avis ?

Notez qu'en cet instant du Lude était à sa gauche.

— Oh ! mon très-cher, s'écria-t-il, quels principes sont les vôtres, et où avez-vous puisé de pareilles façons d'agir ? Mettre madame dans la nécessité d'humilier devant un de nous sa propre gloire ou bien l'exposer à souffrir tous les inconvénients d'un siége en bonne forme ! mais votre système, permettez-moi de vous le dire, est celui d'un fat... ou d'un brutal ! vous n'y avez pas songé...

— J'y songe si bien, cher comte, que j'ai résolu d'avoir sur-le-champ, à ce sujet, une explication avec madame, explication dont je veux bien m'engager à vous faire part en bon lieu, mais pour laquelle, en ce moment, vous seriez de trop ici.

— Messieurs, vous allez trop loin, dit l'inconnue, qui commençait à s'inquiéter de la tournure que prenait la discussion; et comme vous paraissez oublier que je suis là, je me retire.

— Je vous suis, fit le comte du Lude en se constituant de vive force son cavalier.

— Halte-là, répliquai-je sans lui laisser le temps de faire un pas. Le défilé n'est pas libre, cher comte; je le garde et compte le bien défendre... C'est une seconde position à enlever.

Et tout aussitôt je mis l'épée au vent. Comme nous nous

étions éloignés, en nous harpignant ainsi, du reste de la compagnie, rien ne nous empêchait de donner suite à notre projet, d'autant plus que c'est vraiment là un excellent moyen de couper court à ces sortes de querelles, et déjà nos deux armes se cherchaient dans l'ombre, lorsque nous entendîmes un bruit de pas derrière nous. La dame masquée, véritablement émue, s'était traînée jusqu'à l'arbre le plus prochain pour s'y appuyer, et sa respiration bruyante et saccadée témoignait d'une épouvante bien naturelle en pareil cas. Comme il était près de trois heures du matin, et que nous étions aux plus longs jours de l'été, l'aube jetait déjà une clarté assez vive pour que nous pussions reconnaître celui qui venait ainsi nous interrompre au beau milieu de notre divertissement. C'était le marquis de Sévigné, le pourpoint à demi-ouvert, les cheveux flottants, la chemise débraillée, et se dandinant sur ses jambes comme un homme qui a bien soupé, mais qui n'en veut pas avoir l'air.

— Eh, messieurs ! s'écria-t-il du plus loin qu'il nous vit, que veut dire cet appareil guerroyant? Un duel ! mort d'homme peut-être chez notre ami Bussy-Rabutin ! ce serait mal le payer de son hospitalité princière, et je m'oppose à ce qu'une nuit si bien commencée puisse finir d'une façon tragique.

Puis venant se placer entre nous deux, il étendit les bras en signe de pacification; mais tout à coup, ayant aperçu l'objet de la querelle, il continua en changeant de ton :

— Pardieu ! mes maîtres, je ne vous reconnais plus !... Toi, du Lude, si expert en choses d'honneur ! toi Roquelaure, si savant en fait de galanterie, tirer le fer devant une femme !... Rengaînez, rengaînez vite, mes amis, cela ne se fait pas.

Il avait raison : nous rengaînâmes sans mot dire et presque machinalement. Là-dessus, la belle Grecque, qui avait repris ses sens, se rapprocha de nous, et dit en s'adressant au marquis :

— Très-bien, monsieur de Sévigné, très-bien. Je n'attendais pas moins de votre prudence et de votre courtoisie.

Nous nous regardâmes, du Lude et moi, avec étonnement. La tendre émotion qui s'était trahie chez la dame en parlant au marquis nous avait frappés tous deux

— Pardieu ! Sévigné, dit le comte après un assez long silence, te voilà bien heureux ! Tu viens te jeter en étourdi au milieu d'une affaire qui ne te regarde pas, — que tu ne connais même pas, — et au premier mot que tu t'avises de nous lancer à la tête, sans trop savoir, entre nous, ce que tu veux dire, on te félicite, on te remercie, on te complimente ! Mais, un petit instant, s'il te plaît ! Il y a d'anciens comptes à régler, et tu ne trouveras pas mauvais que nous fassions passer nos affaires avant les tiennes. Ton arrivée n'a rien changé à ce qui était, et la dispute en est toujours au même point. Roquelaure et moi croyons avoir quelque droit aux bontés de madame. C'est à elle de décider entre nous,

— Je n'eusse pas mieux dit ! m'écriai-je en approuvant du geste les conclusions de du Lude.

— Ainsi, répliqua Sévigné, vous exigez que madame fasse un choix ?

— Nous n'exigeons rien, répondit le comte, nous supplions.

Elle parut se recueillir en elle-même, sans doute afin de se consulter sur ce qu'elle avait à faire. Enfin elle s'avança d'un pas vers nous, et de cette voix trop douce qu'on prend d'ordinaire pour formuler un mauvais compliment :

— Hélas ! dit-elle, une prière en cette occasion-ci n'est pas moins embarrassante qu'un ordre, et vous conviendrez, messieurs, que c'est presser un peu bien fort une pauvre femme qui n'a fait encore que vous entrevoir. Quelle comparaison, quel parallèle établirais-je entre vous ? A coup sûr, je commettrais quelque injustice... ou quelque erreur... Tenez, croyez-moi, remettons ceci à plus tard... Aussi bien, nous sortons d'un de ces festins nocturnes qui peuvent aveugler les meilleurs yeux et troubler les meilleures têtes, et M. de Bussy nous a versé à pleines coupes des vins où pétillent en germe, sans qu'on s'en doute, les caprices les plus bizarres et les souhaits les plus extravagants... Méfiez-vous .. Nous sommes après souper, et vous m'aimez à la folie... Mon Dieu ! vous seriez capables de me détester à jeun. Ainsi donc, laissons se dissiper ces impétueuses vapeurs... Demain, vous serez plus calmes, et je vous promets que nous nous reverrons... D'ici là, soyez amis... il sera toujours temps de vous couper la gorge, si je proclame l'un

de vous mon préféré. En attendant, — et de peur de fournir un nouvel aliment à votre jalousie, — je prierai monsieur le marquis de Sévigné de vouloir bien consentir à me servir de cavalier...

— Pour rentrer au bal? demanda le comte du Lude, qui montra le côté où les violons préludaient.

— Non, mais pour faire un tour de promenade dans le parc, répondit l'inconnue. Je suis toute troublée, et l'air me fera du bien.

En finissant de parler, elle nous gratifia d'une révérence que nous lui rendîmes avec toute sorte de politesse et d'humilité. En même temps son bras et celui de Sévigné s'enlacèrent, et tous deux, disparaissant soudain comme des fantômes, s'engagèrent dans la première allée venue, rasant les charmilles, causant à voix basse et doublant le pas.

Ni mon emportement, ni celui du comte du Lude ne tinrent contre cet incroyable tour de passe-passe qui s'était accompli devant nous, sous nos yeux, sans que nous eussions eu, ni lui ni moi, la fantaisie d'y apporter le moindre obstacle. La même interprétation du fait s'était glissée en même temps dans nos esprits. Que ce fût le hasard ou l'intention qui eût amené là Sévigné, il n'en est pas moins vrai qu'il était venu fort à point, et que c'était à lui qu'on nous avait très-positivement sacrifiés. La position nouvelle était claire, et le véritable ennemi était incontestablement celui qui s'était placé et qu'on avait souffert entre nous deux. Aussi, sans avoir besoin de nous communiquer autrement nos réflexions, partîmes-nous d'un franc éclat de rire en nous tendant mutuellement la main. Nous en étions évidemment pour nos frais d'œillades, d'éloquence et d'escrime...

— La perle de l'Orient nous a joués, dis-je au comte en me grattant l'oreille, c'est une coquette.

— C'est une femme de génie, répliqua-t-il vivement. Car elle a trouvé l'unique moyen qui existât peut-être de nous mettre d'accord.

— N'importe... fis-je avec un mouvement d'humeur assez marqué, je ne suis pas content de ma nuit... une intrigue manquée porte malheur...

— N'en pouvons-nous engager une autre? Quant à moi, mon cher Roquelaure, cette petite déconvenue, loin de me

décourager, excite ma verve et me donne une envie démesurée de prendre ma revanche. J'ai vu tout à l'heure Lafeuillade qui serrait de près, dans un coin, madame d'Olonne, et je les connais assez tous deux pour être bien assuré qu'ils se disaient mille douceurs... c'est un traité qui se négocie... je vais me jeter en travers, il en arrivera ce qu'il pourra !

Et du Lude prit sa course à toutes jambes vers le château. J'admirai son insouciance et essayai de me conformer à un si bon exemple. Mais cela me fut impossible et la dame mystérieuse continua de me préoccuper exclusivement. Que pouvais-je résoudre dans une telle situation d'esprit? Cela se devine... Une attraction irrésistible me conduisit sur les traces perdues de la fugitive... je m'élançai vers les bosquets dont les détours l'avaient soustraite à mes regards... mes recherches furent longtemps inutiles, d'autant que le parc de Bussy n'était pas sans quelques ressemblance avec un labyrinthe. Pourtant, grâce à de certains indices que je compris beaucoup mieux que je ne les saurais expliquer : un frôlement dans les feuilles, l'écho d'un soupir, peut-être la traînée du parfum qu'avait semé çà et là le voile de la belle en passant, je finis par mettre le pied sur la bonne route et me promis bien, dès ce moment, de ne la plus quitter. Plus j'allais en avant, plus j'étais sûr de mon fait. Un dialogue très-distinct, où se mêlaient deux voix de différent timbre, acheva de me convaincre que mon instinct m'avait bien servi. J'étais alors sur une petite éminence qui dominait une pelouse coupée en quatre angles égaux, et autour de laquelle régnait une haie vive assez haute et extrêmement touffue. Des bancs placés d'espace en espace étaient encore défendus contre le regard des indiscrets par de magnifiques ormes dont les rameaux s'entrelaçaient amoureusement sur toute la largeur du carré. Mais ma curiosité triompha de tous les obstacles, et un coup d'œil, adroitement jeté à travers une échappée de feuillage, m'instruisit de la disposition du couple errant. Fatigués sans doute de marcher, Sévigné et sa compagne passèrent en revue tous les bancs de la verte enceinte et, choisissant celui qui leur paraissait protégé par le meilleur abri, vinrent s'asseoir juste à mes pieds. Il y a parfois de singuliers hasards !

La conversation, montée sur un ton des plus vifs, était parvenue, ainsi que j'en pus juger, à un point fort intéressant. On sait que la voix monte; aussi, mon oreille étant ouverte, attaque et riposte, j'entendis tout.

— Marquis!... marquis! disait la dame travestie en se cachant sous son éventail, vous me demandez là des choses!... savez-vous que vous êtes bien curieux?

— Un peu de confiance vous coûterait si peu, répondit Sévigné d'un ton câlin. Quand je pense qu'il vous suffirait de prononcer un nom!

— C'est précisément ce que je ne veux pas.

— Eh bien alors!... autre chose.

— Voyons.

— Je ne réclame plus qu'un signe. Est-ce du Lude, est-ce Roquelaure que vous aimez? je vous ferai ces deux questions l'une après l'autre et, d'un mouvement de tête, vous me répondrez oui ou non.

— Voilà bien du travail, mon pauvre marquis. Tenez, je crois que j'aurai plutôt fait d'en venir tout de suite à la conclusion. Personne n'a plus d'estime que moi pour le comte du Lude, surtout depuis qu'il s'est si bien battu contre M. de Vardes, ce qui a été une excellente réponse à ceux qui lui faisaient l'injure de douter de sa valeur; d'une autre part, le caractère de M. de Roquelaure est fort de mon goût, et c'est la personne du monde pour qui je me sentirais le plus d'inclination, s'il pouvait n'être question avec lui que d'une bonne et sincère amitié...., mais quant à de l'amour, je n'en ai jamais eu pour aucun de ces deux seigneurs. Il est bien entendu, ajouta-t-elle en riant, que je ne parle que du passé; je n'engage point l'avenir.

— Méchante! vous voulez me désespérer, mais vous ne réussirez qu'à m'inspirer un désir plus vif encore de l'emporter d'avance sur mes rivaux futurs... Votre cœur, à ce que je vois, est un de ces charmants oiseaux, amis de l'air et jaloux de leur liberté, qu'il faut se bien hâter de mettre en cage, si l'on ne veut les perdre, sans espoir de les revoir jamais. Ce cœur, je me suis mis en tête de le prendre, et vous pensez bien que ce n'est pas au moment où je le tiens enfermé dans cette prison de verdure que je serai assez fou pour le laisser envoler!

— Miséricorde, marquis! vous traitez mon cœur comme

s'il vous appartenait déjà par droit de conquête. Mais permettez..... je ne vous ai pas dit qu'il fût libre.

Sévigné fit un soubresaut et prit un air effaré.

— Vous aimez quelqu'un ! s'écria-t-il avec une angoisse qui pouvait passer pour très-naturelle.

— Serait-ce donc si étonnant? messieurs du Lude et de Roquelaure sont-ils les seuls à la cour dont on se puisse éprendre malgré soi ? Cherchez bien, et vous en trouverez d'autres qui valent, sinon mieux, du moins tout autant qu'eux, et pour lesquels on pourrait soupirer, se compromettre, faire quelque folie même... sans déroger.

— Quel qu'il soit, je le veux perdre dans votre esprit, s'écria Sévigné dans un beau transport, je veux vous le faire haïr !

— Prenez garde! il est de vos amis.

— Je le forcerai de renoncer à vous.

— J'en doute.

— Je le tuerai !

— C'est une question.

— Alors, il me cédera la place.

— Je ne le crois pas.

— Peut-être serez-vous moins incrédule en me voyant à l'œuvre. Ce que je puis affirmer, moi, c'est que sans vous connaître, je vous aime..... et que, pour vous obtenir, je ferais la guerre à mes concurrents, à vous-même, à tout le monde, et, comme M. de Larochefoucauld l'a dit à propos de madame de Longueville, aux dieux ! !

— Et si j'étais laide?

— Cela ne se peut pas.

— Si j'étais méchante ?

— Avec une voix pareille !... impossible !

— Vous êtes bien confiant!

— Je suis bien amoureux, voilà tout.

La belle Athénienne se rejeta en arrière et le rayon de ses regards, passant à travers les fentes de son masque noir, alla fouiller jusqu'au fond de l'âme de Sévigné. Elle reprit plus lentement :

— Faites bien attention à ce que vous dites, monsieur le marquis, car je vous avertis que, malgré ma légèreté apparente, j'ai la mauvaise habitude de tout prendre au sérieux.

— Mais c'est bien ainsi que je l'entends.

— Songez encore que je ne vois pas en ceci de moyen terme et que si je ne considère pas cet amour dont vous vous vantez comme une raillerie sans conséquence, j'en ferai, à coup sûr, l'affaire la plus grave et la plus importante de ma vie.

— Mais c'est le ciel que vous m'ouvrez là!!

— Réfléchissez encore un peu. Il y a des rêves qui commencent si bien pour finir si mal!

— Celui-là, si vous y consentez, ne s'achèvera jamais!

— Oh! si j'osais vous croire!... murmura la voix oppressée de l'inconnue.

— Croyez-moi, croyez-moi! s'écria Sévigné avec l'accent d'une passion réelle en se glissant à terre pour embrasser ses genoux.

Il y eut un intervalle de silence. La poitrine de la dame se soulevait en battements pressés; l'ardent Sévigné profitait des libertés qu'on lui laissait prendre en homme qui sait le prix du temps, et je crois, si j'ai bonne mémoire, que mon émotion ne le cédait guère à la leur. Pénétrant tant bien que mal à travers l'espèce de prisme enchanteur qui me voilait la vue, je crus m'apercevoir que les choses marchaient avec une grande rapidité. Le marquis de Sévigné allait vite, si vite que la jolie nymphe, surprise de tout le chemin qu'il avait déjà fait, s'en inquiéta visiblement et le priant de se relever, l'attira doucement près d'elle, ne voulant point, à coup sûr, lui ôter toute espérance, mais comprenant sans doute fort à propos que le vrai moyen d'augmenter le prix de ses faveurs était de ne les point accorder toutes à la fois.

— Un homme, lui dit-elle en s'efforçant de se remettre, un homme a toujours raison d'être fou. Mais c'est moi qui serais folle, — et folle sans excuse, — si je vous écoutais... car enfin... vous savez quelle réputation est la vôtre..... on vous dit léger, frivole, incapable d'un attachement solide.

— Médisance!

— On vous voit souvent chez Ninon...

— Calomnie!

— Et pour ne parler ici que d'une chose sur laquelle il est impossible que vous trouviez un mot à répondre, vous êtes marié.

— Je le sais parbleu bien!

— Et marié, dit-on, avec une femme que je n'ai pas encore rencontrée, mais qu'on dit... fort agréable. N'a-t-elle pas de jolis yeux?

— De deux couleurs, dit Sévigné.

— On m'a assuré qu'elle était plutôt bien que mal?

— Oh! oh!...

— Et qu'elle était surtout spirituelle?

— Oui, répondit le pauvre mari d'un ton de concession qui ne sentait guère l'enthousiasme.

— Vous parlez de ses qualités bien froidement... Il est vrai que, devant moi, cela s'explique...

— Oh! c'est du fond de l'âme, je vous le jure!

— Ainsi, vous lui seriez infidèle... sans un regret... sans un remords?

— Que vous importe?

— Oh! il m'importe beaucoup. Vous avez des dispositions à l'inconstance bien capables de donner à réfléchir... on joue gros jeu avec vous, monsieur le marquis, et si madame de Sévigné est aussi séduisante qu'on me l'a dit...

— Séduisante, reprit le marquis impatienté, séduisante tant qu'on voudra, mais au bout du compte, qu'est-ce que cela me fait, à moi? On vante sa beauté... c'est possible... est-elle belle? je n'en sais vraiment rien. Si je l'ai su jadis, ce qui n'a rien d'invraisemblable, je l'ai oublié depuis. Quant à son esprit, j'entends tous les jours corner à mes oreilles et je vois d'ailleurs par moi-même, qu'il est gai, vif, pénétrant, capable des plus belles conceptions et fécond en toutes sortes de pensées brillantes... tout cela est sans doute très-admirable, très-rare et très-précieux... Je n'y fais aucune objection, je n'y mets nul obstacle... mais, il s'agit de ma femme...

— Et l'on n'aime pas sa femme, n'est-ce pas? interrompit à point nommé l'impitoyable raisonneuse.

— C'est-à-dire qu'on l'aime d'une certaine façon...

— Qui n'est pas la bonne... allons donc! on a bien de la peine à vous arracher cela.

— Que voulez-vous? franchement, je ne sais guère de quoi vous me parlez. Est-ce que je m'occupe de ma femme? est-ce que vous n'êtes pas tout pour moi?... Puisqu'il est vrai que je suis enchaîné, laissez-moi donc, chère belle,

secouer un instant cet esclavage et oublier mes fers!... N'est-il pas certaines minutes dans la vie où les erreurs du passé et les inquiétudes de l'avenir s'absorbent dans le bonheur présent? J'en fais à vos genoux l'aveu solennel. Vous êtes, à l'heure qu'il est, ma joie, mon espérance, ma vie... toute cette belle nature qui nous entoure et qui respire dans tout votre être n'existe que par vous et n'est belle qu'à cause de vous... De quelque côté que je me tourne, à quelque jouissance que j'aspire, c'est vous, toujours vous que je vois!... oh! avouez-moi donc enfin, ma belle mystérieuse, que mes mains, ainsi entrelacées dans les vôtres, vous ont communiqué un peu de mon ardeur et que vous partagez mon délire!!

La pauvre femme n'avoua rien, mais son silence, au point où en étaient les choses, était un blanc-seing dont Sévigné pouvait évidemment user comme il l'entendrait. Notre cher marquis ne fit point la sourde oreille et débuta en amoureux qui se proposait d'en venir, séance tenante, aux dernières extrémités. Déjà maître d'une jolie taille qu'il était parvenu à pencher sur lui, il triompha de certaines résistances qui ne sont jamais, en pareille occasion, que les préliminaires de la défaite. Il eut néanmoins à subir un échec réel, car, ayant voulu détacher son masque, elle se dégagea vigoureusement de ses bras et menaça de se retirer tout à fait, s'il renouvelait sa tentative. Tout original que pût sembler cet incognito, eu égard à la circonstance présente, il jura pourtant de le respecter, voyant bien qu'on serait intraitable sur cet article et qu'il ne gagnerait rien à chicaner sur un point aussi peu essentiel. Ce petit tumulte une fois apaisé, il revint à la charge avec une nouvelle ardeur, et ainsi qu'il arrive toujours dans ces luttes où les deux adversaires s'entendent à merveille et sont parfaitement d'accord, les évolutions, les engagements et les bruits du combat se résumèrent, — selon l'éternelle coutume, — en baisers, en paroles confuses et en soupirs.

Les deux amants se croyaient seuls. Ils ne l'étaient pourtant point. Phébus et moi, nous étions là. N'aurait-on pas pu, soit dit en passant, me comparer à Actéon?

Le fait est, mythologie à part, que je n'avais point quitté mon poste d'observation, et que le jour se montrait de plus en plus...

Il y a des poëtes qui mettent l'Amour en rimes, des musiciens qui l'arrangent en notes, des peintres et des statuaires qui le couchent sur toile ou le taillent en pierre. Les premiers en reproduisent l'âme, les seconds le langage imitatif, les derniers la forme. Je ne dis rien des philosophes, qui, parmi les rêveurs, sont très-certainement, par rapport au sujet qui nous occupe, les plus éloignés de la vraisemblance et du sens commun. En voulant raisonner l'amour, ils l'ont parfois rendu aussi ennuyeux qu'eux-mêmes, ce qui n'est pas peu dire. Pour nous renfermer dans les trois expressions de l'art indiquées plus haut, il est certain que chacune d'elles à sa valeur, et que nous puisons dans les vers de touchantes rêveries, dans un beau morceau de musique de douces inspirations et dans un joli dessin le sentiment d'une réalité que notre imagination avait déjà devinée. Mais quelle puissance d'artiste lutterait donc jamais avec la nature, épiée dans ses plus secrets ébats et prise sur le fait? Qu'on se figure, ainsi que j'en eus alors l'admirable spectacle, une scène vivante où chacun des brins d'herbe qui concourent à la perfection de l'ensemble murmure et s'épanouit dans le sein de Dieu. Qu'on se représente cette charmante tonnelle, faite de feuilles et de fleurs, d'où s'exhalait une fraîche odeur de rosée, ces grandes futaies si prodigues de leur ombre, ce silence qui ressemblait à une conspiration du Plaisir contre la Raison, ce doux vent du matin qui chantait dans les branches, et plus bas, tout au fond de la perspective, deux créatures belles, jeunes et passionnées, qui doublaient leur existence en se sacrifiant l'une à l'autre, et ajoutaient, sans y songer, sans le savoir, à ce magnifique concert du soleil levant, une tendre harmonie de plus!... N'est-ce pas là une des limites les plus reculées où l'idéal puisse jamais atteindre? Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, voilà le meilleur tableau, la description la plus vraie, la plus belle sculpture de l'Amour.

Mais, revenons à nos héros. Les analyses sont en général plus longues que les faits auxquels elles se rapportent, et je risquerais, si je ne tenais la bride à ma plume, d'entraîner le lecteur si loin, si loin, — que nous aurions peut-être bien de la peine à regagner le point d'où nous serions partis.

Le croira-t-on? l'aspect de cette scène changea tout à coup. Je me frottai les yeux pour mieux voir. La dame, légèrement chiffonnée, était debout à deux pas du banc où le marquis de Sévigné était encore assis, rajustant sa dentelle et écartant de son front ses boucles de cheveux en désordre. Mais ceci fut l'affaire d'un clin d'œil et il se leva en offrant la main à sa complice. Mais elle le repoussa sévèrement.

— Que signifie cette dureté, ma belle? s'écria le marquis fort étonné.

— Cela signifie, monsieur, qu'il ne peut plus y avoir rien de commun entre nous.

— Suis-je sourd? ai-je bien entendu? vous dites?...

— Qu'à dater d'aujourd'hui, je ne suis rien pour vous, vous n'êtes rien pour moi.

— Ah ! pour le coup, dit Sévigné, dont le dépit perçait à travers l'accent de sa surprise, voilà une conclusion à laquelle j'étais loin de m'attendre. Mais vous voulez rire, n'est-il pas vrai, ma belle amie?

— Pas le moins du monde, marquis. Allons, rentrons-nous au château?

— Quoi ! tous deux ensemble?...

— Qu'importe!

— Mais le bal n'est pas fini... on joue... on danse encore... si nous reparaissons en même temps, on fera des réflexions... on parlera...

— Beaucoup moins que vous ne le pensez.

— Vous me permettrez pourtant de vous reconduire.

— J'y compte. Il est bien juste que le marquis de Sévigné, après l'insigne félonie qu'il vient de faire à sa femme, la reconduise au moins par faveur dans sa maison.

Et, détaché par un mouvement rapide, le masque alla voler au loin.

Adieu la belle esclave grecque qui, avec ses longues nattes déroulées jusqu'à sa taille, son corsage bleu de Tyr et sa jupe à grands plis flottants, nous avait fait rêver d'Athènes, de Thessalonique et de Smyrne!...

C'était madame de Sévigné!!

Je ne crois pas avoir vu de toute ma vie une mine plus déconfite et plus sotte que celle de ce pauvre marquis. Elle le dominait du regard et le tenait comme courbé sous un

charme dont il subissait la puissance à son insu, ou pour mieux dire, malgré lui. Chose digne de remarque ! il n'essaya ni de balbutier une excuse, ni d'entreprendre une justification, quelle qu'elle fût. Il avait perdu à la fois le courage, la parole et le sens.

Mes yeux, qui jamais peut-être n'avaient eu autant d'occupation, ne perdirent pas une seule particularité de cette pantomime, en apparence insignifiante, mais au fond très-fertile en menaces méritées et en graves enseignements. Ce qu'elle lui disait sans lui parler est incalculable. Je ne sais si, dans son trouble, il y comprit grand chose ; quant à moi, je fus très-persuadé qu'après avoir jeté le premier feu de sa jalousie, elle songerait sérieusement à se venger.

Ce tête-à-tête se termina de la façon la plus silencieuse qui se puisse imaginer. En se retirant, elle le fit passer devant elle. On eût dit deux statues, marchant l'une après l'autre et d'un pas égal.

— Pauvre Sévigné, murmurai-je en cédant à un louable élan de pitié, voilà une nuit qui te coûtera cher !

J'avais mis le doigt sur la vérité. A partir de ce moment rien ne réussit plus au marquis, et son patrimoine, qui n'était pas énorme, acheva de se dissiper en sottises et en folies. Il fit semblant, à cette époque, de renoncer à Ninon de Lenclos, qui ne voulait plus de lui. Un an plus tard, ayant eu une forte galanterie avec madame Gondran, il fut tué en duel par le chevalier d'Albret, sur les brisées duquel il s'était avisé de marcher.

Quant à sa femme, elle se désola bien fort pour se pouvoir consoler plus tôt. C'est un moyen comme un autre d'accommoder ses aises avec son devoir.

Un dernier mot sur la fête de Bussy. Bien qu'il fût déjà plus de quatre heures du matin et qu'il fît par conséquent grand jour, le jeu, la danse et les promenades champêtres duraient encore. Le marquis de Sévigné et sa femme furent salués, à leur réapparition, d'interminables cris de surprise et de quelques plaisanteries plus ou moins gaillardes sur le pèlerinage romanesque qu'ils avaient fait sous les dangereux ombrages du parc. Le comte du Lude n'en revenait pas et ne put s'expliquer cette coïncidence vraiment bizarre qu'en supposant que Sévigné avait reconnu sa femme sous le masque.

Pour moi, satisfait de ma nuit, mais peu soucieux d'en avouer l'emploi, et prévoyant que plus d'une question indiscrète me serait adressée à ce sujet, je me jetai dans les sentiers les plus obscurs et les plus déserts, pour gagner la cour de service du château. Là, ayant trouvé Cascarel, qui dormait en m'attendant, je le secouai vivement, au risque de le brouiller pour tout le reste du jour avec Morphée, et lui criai à l'oreille — car le sommeil le rendait un peu sourd — d'aller chercher nos chevaux à l'écurie. Ce moyen me réussit. Semblable à une mécanique dont ont vient de monter le ressort, il se dirigea machinalement où je l'envoyais, et en moins de cinq minutes nous nous trouvâmes assez loin pour n'être plus arrêtés dans notre retraite par les instances importunes d'un ami trop obligeant, d'un bavard ou d'un curieux.

Ainsi que je le disais au début de ce chapitre, j'ai gardé pendant vingt ans le secret sur cette divertissante aventure. La seule personne à qui j'en aie jamais parlé, peu de temps après l'événement, est madame de Sévigné elle-même, qui, on me croira sur parole, ne put s'empêcher de rougir jusqu'aux oreilles en se représentant l'agréable position où je l'avais vue. Ne me demanda-t-elle pas si je n'avais pas eu au moins l'honnêteté de fermer les yeux ? La belle question !... et comme il était aisé d'y répondre.

Je n'abusai pourtant pas de l'avantage que pouvait me donner un pareil antécédent et ne cherchai même point, quoiqu'elle me plût infiniment, à devenir le complice des vengeances dont j'ai parlé plus haut et qu'elle commença d'exercer beaucoup plus tôt que je ne l'aurais cru.

Je ne fus jamais que son ami.

CHAPITRE XXIX

Sommaire. — Amende honorable. — Je répare quelques oublis. — Un pas en arrière. — Les campagnes de *Monsieur*. — Siége

de Mardik. — Impatiences d'un soldat au repos. — Je suis enfin désigné pour une nouvelle expédition. — Siége de Bourbourg. — Les plaisirs de la guerre sont de tous les âges. — M. de Rantzau. — Nous marchons sur Courtray. — Longue résistance que fait cette ville. — Arrivée du duc d'Enghien. — *Monsieur* me complimente. — Je suis nommé lieutenant général. — Excursion à Amsterdam. — Brouillard de Hollande. — Je cherche en vain la beauté. — Je m'enfuis. — Mézières. — Une heure à l'église. — Le sermon de l'abbé Truguet. — Réflexion embarrassante d'un bossu — L'abbé se tire spirituellement d'affaire. — Mon passage à Compiègne. — Visite à M. de R..., — La forêt. — La belle voyageuse. — Folle inspiration. — La vérité dans un compliment. — *Audaces fortuna juvat*. Une récompense. — Renseignement que me fournit M. de R... — Madame du Hallier. — Son procès avec le baron d'Hérouville. — Les amours d'une vieille. — Provocation et riposte. — Je veux tuer d'Hérouville. — Raison péremptoire qui m'en empêche. — Les suites d'un baiser. — Rébellion des provinces. — Le siége de Bordeaux. — Attaque du faubourg Saint-Séverin.

Emporté par le charme personnel des souvenirs, — car le plaisir de se rappeler est un plaisir d'égoïste, — j'ai pu glisser rapidement sur les faits de l'histoire contemporaine qui m'étaient totalement étrangers et esquisser en quelques traits ceux où j'avais joué un rôle, principal ou secondaire, comme acteur ou comme témoin. C'était mon droit de conteur frivole et j'en ai largement usé. Mais il est des circonstances que j'ai eu tort d'omettre, puisque, toutes sérieuses qu'elles étaient, elles comptaient nécessairement au nombre des éléments les plus essentiels dont se compose ma vie. Cet oubli, je le dois réparer, et pour cela, il faut que je remonte quelques années en arrière, jusqu'aux temps plus heureux où la mésintelligence n'avait pas encore éclaté parmi nous et où l'on n'avait pas encore vu le parlement et la cour diviser leurs intérêts, et la rébellion s'asseoir jusque sur les degrés du trône.

Je crois avoir dit que j'avais fait la campagne de Gravelines en qualité de maréchal-de-camp. Ayant suivi *Monsieur* dans l'expédition de l'année suivante, j'assistai, sans recevoir l'ordre de tirer l'épée, au siége de Mardik, qui fut un beau fait d'armes pour l'armée française et pour son chef. Un pareil spectacle était bien fait pour allumer le sang dans

mes veines, et le lecteur me croira sans autre caution que maparole, quand je lui dirai que je rongeais mon frein d'impatience. Heureusement on ne tarda pas à me tailler de la besogne, et la prise de Bourbourg ayant été résolue, *Monsieur* me fit appeler pour me donner mes instructions. Je ne saurais exprimer la joie que je ressentis alors, mais on s'en fera une légère idée si l'on veut bien se figurer que je n'avais quitté Paris que dans l'espoir de me signaler à la tête de mes compagnies, et que depuis plus d'un mois on me laissait au repos, ni plus ni moins qu'un cheval de réforme ou qu'un vieux mousquet rouillé. Je puis bien affirmer que, le jour où l'on sonna le boute-selle pour le départ, je ne fus pas le dernier à revêtir le harnais de combat. L'âme du soldat a cela de particulier, qu'elle est toujours jeune, impétueuse, ardente. Loin de le vieillir, la fatigue des camps le rajeunit; il se retrempe au cliquetis des épées, se ranime aux éclats de la trompette et renaît au bruit du canon! Tout ceci, sans doute, ne s'applique pas directement à moi, qui, Dieu merci! étais encore leste et bien portant, puisque j'entrais, à cette époque, dans ma vingt-huitième année; il n'en est pas moins vrai cependant que mes impressions belliqueuses furent exactement les mêmes, cette fois-là qu'à l'affaire de la Marfée, et qu'il me sembla, — douce illusion! — que j'en étais encore à mon coup d'essai... Les suites de l'expédition me désabusèrent de cette erreur, mais d'une façon toute agréable et de manière à me consoler largement de n'en être plus à mon début; car nous enlevâmes Bourbourg de vive force et mes hommes firent des prodiges de valeur, auxquels je crois pouvoir me persuader que je contribuai pour ma bonne part.

Nous fûmes grandement servis à ce siége par la valeur et l'expérience de M. de Rantzau, qu'on remercia du mieux qu'on le pouvait, c'est-à-dire en le faisant maréchal de France. Au reste, il était digne de cet honneur, autant par sa naissance que par ses vertus militaires, puisqu'il appartenait à une des plus nobles et des plus anciennes maisons du Holstein.

Nous nous dirigeâmes ensuite sur Courtray, où M. le duc d'Enghien nous rejoignit avec son armée. Les choses ici traînèrent en longueur, et les assiégés nous opposèrent une vive résistance. *Monsieur* n'eut pourtant pas une seule mi-

nute de découragement, et l'unique mot de contrariété visible qui lui échappa fut contre le cardinal Mazarin, avec lequel il vivait néanmoins dans la meilleure intelligence. Un matin qu'il nous avait réunis tous à son quartier gégéral, il s'exprima à peu près en ces termes :

— J'ai, messieurs, à vous annoncer une nouvelle qui paraîtra peut-être originale à plusieurs de vous, surtout dans notre position d'assiégeants. C'est que nous n'avons pas beaucoup de poudre, et que c'est tout au plus s'il nous reste quelques boulets. Comme nous n'en pouvons pas envoyer demander au marquis de Caracène qui commande les Espagnols, ni au duc de Lorraine, qui est aussi contre nous, et que Son Eminence le cardinal Mazarin, qui nous a mis dans ce fâcheux état par son excessive parcimonie ou son imprévoyance, est trop loin d'ici pour que nous ayons recours à lui, je vous ai réunis près de moi pour vous prier de ne pas remettre à plus tard la réduction de la ville, et d'aviser à ce que nous en puissions prendre possession demain dans la matinée au plus tard, au nom du roi de France. Vous entendez, messieurs ; nous avons de quoi tirer le canon une heure ou deux, et encore ce sera bien juste... Réglez-vous là-dessus.

Cette recommandation fut suivie à la lettre, et le lendemain Courtray se rendit à discrétion. Nous ne voulions pas, naturellement, désobéir à Son Altesse, qui, en définitive, fut très-satisfaite de la manière dont nous avions ménagé nos provisions. Le fait est qu'après notre entrée en ville, nous avions encore sept ou huit boulets. Par exemple, je ne sais trop à quoi ils nous auraient servi, car notre poudre était complétement épuisée. Il faut convenir qu'on a vu rarement, surtout dans une expédition française, l'exemple d'une pareille incurie.

Quoi qu'il en soit, l'affaire se passa très-glorieusement pour moi, et il paraît que j'eus, sur le champ de bataille, deux ou trois bonnes idées, puisque *Monsieur* m'en fit des compliments lui-même, et me conféra, à titre de récompense, le grade de lieutenant général.

Me trouvant, après ces deux expéditions, maître de mes mouvements, et n'étant rappelé à Paris par aucune nécessité urgente, il me prit fantaisie de m'aventurer en Flandre et de pousser jusqu'à Amsterdam, dont la réputation,

comme ville commerçante avait longtemps excité ma curiosité. Disons-le dès l'abord, je n'eus pas lieu de m'applaudir de cette longue et fatigante excursion. Les environs de la ville me parurent laids, et la ville elle-même ne m'offrit que peu d'agrément. Que vouliez-vous, en effet, que fît Roquelaure, dans un lieu où tous les plaisirs consistent, je crois, à se promener de long en large près de la Bourse, à regarder les maisons assez belles de la *Heere* et de la *Keisers graft*, et à visiter l'Hôtel de ville ? Il est vrai, et on m'objectera sans doute que je pouvais m'amuser à contempler le havre de la ville, lequel contient souvent jusqu'à mille et deux mille barques ou vaisseaux, qui forment la plus belle forêt flottante dont on se puisse faire une idée... A cela, je répondrai que c'est en effet un curieux spectacle, que je l'ai admiré tout un jour, et qu'il faudrait avoir l'esprit terriblement mal fait pour ne point trouver que ce soit suffisant.

Le climat lourd et l'air épais de Hollande ne manquèrent pas d'influer sur mon caractère, qui, dans l'espace d'une semaine, perdit une grande partie de sa gaieté. Aussi ne tardai-je pas à songer au départ. Je voulus toutefois auparavant étendre mes observations jusque sur la population féminine de la ville, espérant trouver dans cette étude un dédommagement à mes peines. Hélas ! hélas ! les tristes femmes que les femmes de Hollande ! Il ne me fallut pas grand temps pour m'apercevoir que les mains de ces belles étaient d'une dimension plus qu'honnête et d'une forme peu gracieuse ; que leurs yeux, ternes et d'une couleur fade, étaient d'un mutisme désespérant ; que la plupart d'entre elles avaient de mauvaises dents, hautes, transparentes et souvent déchaussées ; que leur pâleur était maladive plutôt qu'intéressante, et qu'enfin leurs jambes, surmontées d'une taille presque toujours mal faite, n'étaient ni potelées, ni fines, ni déliées. Voilà pour la bourgeoisie. Quant aux filles du peuple, je reconnus avec douleur qu'elles avaient des habitudes détestables. Il n'en est pas une qui, dès les premiers froids, ne travaille avec une chaufferette sous ses pieds. Leur costume n'a rien de séduisant ; la plupart de celles que je rencontrai, pendant mon court séjour à Amsterdam, portaient un petit bandeau blanc sous lequel elles cachaient facilement tous leurs

cheveux, un corset de toile piquée, sans baleines, un casaquin de nuance grisâtre qui prenait depuis leurs épaules jusqu'aux hanches, et une cotte dont le seul avantage était de laisser voir un mollet qui, par malheur, était rarement beau. Ajoutez à ceci que les Hollandaises ne sont ni vives, ni gaies; qu'elles ne connaissent ni l'art d'aimer, ni l'art de plaire; qu'elles sont en général d'un sérieux de glace, et vous comprendrez tout de suite que je me sois dépêché de plier bagage et de tirer mes chausses de ce maudit pays. En passant la frontière, je respirai à me crever la poitrine, et éternuai à me rompre le cerveau. Il me semblait que j'allais étouffer des suites d'une excessive absorption de thé trop chaud, et que j'étais poursuivi par une infernale odeur de tabac. Ces mauvaises impressions s'effacèrent aussitôt que j'eus perdu de vue les horizons brumeux du Zuydersée, et découvert les riantes collines de la Lorraine. La France me reçut dans son sein comme une mère indulgente qui ouvre ses bras à un enfant gâté. Au surplus, l'infidélité que je lui avais faite ne valait vraiment pas la peine qu'elle me tînt rigueur. Cette petite désertion à l'étranger n'avait fait, en définitive, que me rendre plus fier de mon pays et plus amoureux de ses beautés.

Je fis çà et là, sur le chemin du retour, l'école buissonnière. En l'absence d'un itinéraire fixé d'avance, je me livrais à mon caprice et ne m'en trouvais pas plus mal. Au total, ce voyage fut cependant fort tranquille, et il ne m'y arriva rien qui mérite d'être longuement raconté. Je mentionnerai toutefois deux faits, dont l'un se passa à Mézières, où je m'arrêtai deux jours, et l'autre dans la forêt de Compiègne. Voyons d'abord celui de Mézières.

C'était le jour de la Pentecôte, et j'étais allé entendre la messe à la cathédrale. Mais, étant arrivé au moment du sacrifice, je restai au sermon, qu'on m'assura devoir être prononcé par le père Truguet, dont la réputation, comme théologien et comme orateur, était mieux établie dans sa province que dans le reste de la France, car je n'avais jusque-là jamais entendu parler de lui. Je pris donc place dans la nef, en face de la chaire, et me recueillis saintement, ainsi que la circonstance l'exigeait. L'abbé monta en chaire, se drapa solennellement dans sa robe noire, et commença le plus beau sermon que j'aie peut-être entendu

de ma vie sur ce thème qui, d'ailleurs, pourrait être contesté jusqu'à un certain point, que Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait.

L'attention de l'auditoire était irréprochable, et moi-même je me laissais aller à l'entraînement persuasif des paroles du père Truguet. Seulement, de temps à autre, j'étais distrait par les soubresauts nerveux d'un petit homme contrefait, assis tout près de moi, et qui, à chaque instant, ne faisait que répéter :

— C'est incroyable ! Mon Dieu! mon Dieu! votre foudre ne confondra-t-elle pas cet ignorant abbé? En vérité... ce serait à se faire Turc!... Il ne se taira pas... toujours la même sottise... Allons, c'est dit... je me ferai Turc.

Ces murmures, dont il me fut impossible de pénétrer le sens, étaient proférés à demi-voix et du bout des dents. Je me contentai, à plusieurs reprises, de jeter au hasard un ou deux *chut* à l'intention du bossu ; il se taisait un instant, puis recommençait ensuite de plus belle. Il fallait bien en prendre son parti. Je finis par le laisser tranquille, et ne m'occupai plus de lui.

Le sermon s'acheva au milieu d'un bourdonnement général de satisfaction, et je sortis de l'église un des derniers. Arrivé sous les piliers du portail, j'allais m'éloigner définitivement lorsque j'aperçus l'abbé Truguet qui se dirigeait vers une des rues latérales, et mon bossu qui courait après lui en criant :

— Monsieur l'abbé !... monsieur l'abbé !

Le père Truguet s'arrêta, et moi, poussé par ce besoin de savoir, qui était la moitié de ma vie, je m'approchai, laissant toutefois entre eux et moi une distance assez raisonnable pour n'être pas accusé d'une blâmable indiscrétion.

— Est-ce moi que vous appelez? demanda le révérend père en se retournant.

— Vous-même, monsieur l'abbé, répondit le bossu en faisant un salut respectueux.

— En quoi puis-je vous être utile, mon ami?

— Vous pouvez, monsieur l'abbé, éclairer ma conscience sur un point de religion qui me paraît bien obscur.

— Je vous écoute, dit le prêtre, et si mes faibles lumières...

— Ce que je veux éclaircir est bien simple, reprit le bossu. N'avez-vous pas dit tout à l'heure, en pleine église et devant un nombreux auditoire, monsieur l'abbé, que Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait?

— Sans doute... eh bien?

— Eh bien, monsieur l'abbé, regardez-moi.

Et ce disant, le bossu fit la plus belle pirouette qu'ait jamais exécutée danseur de ballets, et exposa, par cette adroite évolution, aux yeux du théologien, une proéminence dont on eût eu sans doute quelque peine à trouver la pareille.

— Eh bien? répliqua l'abbé un peu surpris. Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monsieur l'abbé, que si vous parvenez à me prouver que je suis bien fait, je consens à ce que vous ayez prononcé tout à l'heure un sermon magnifique, me réservant de déclarer, dans le cas contraire, que, dans tout ce que j'ai entendu, il n'y avait pas l'omdre du sens commun.

Le père Truguet fronça le sourcil en homme qui comprenait la difficulté. Mais, presque aussitôt, reprenant son calme habituel, il répondit à ce controversiste enragé :

— Mon bon ami, il ne faut pas vous y tromper... vous êtes très-bien fait pour un bossu.

Et l'excellent abbé reprit tranquillement sa route. Le questionneur, étourdi par tant d'assurance, se regarda longtemps lui-même, comme s'il eût cherché à se rendre compte de l'explication qu'il venait d'entendre. Je le vis sourire... on eût juré qu'il y avait en ce moment chez lui un petit mouvement de coquetterie, et qu'il commençait à se persuader que le prédicateur avait raison. . . . . .

. . . .

Mon intention était de passer quelques jours à ma maison de Saint-Germain avant de rentrer dans Paris. Mais d'abord, je me rendis à Compiègne, où mon bon ami M. de R..., qui avait été le confident de mes premières amours avec madame de Lavernay, avait fait bâtir un petit château de plaisance où je m'étais engagé à accepter l'hospitalité un jour ou deux. La joie de M. de R... en me voyant fut grande, et il pria toute la gentilhommerie des environs à dîner pour le second de ces deux jours, qui devait être

celui de mon départ pour Paris. Nous nous mîmes effectivement en route vers quatre heures, après un repas qui avait été aussi joyeux que distingué, et la petite caravane qui m'escortait promit de faire ainsi la conduite jusqu'à ce qu'il fût nuit close. C'est dans ce trajet que doit trouver place l'incident dont j'ai parlé tout à l'heure. Il y avait environ deux heures que nous marchions, causant, riant, et laissant nos montures libres de leur allure, lorsque nous vîmes venir à nous un magnifique équipage, attelé de deux chevaux d'Espagne du plus beau sang et environné d'une quantité innombrable de piqueurs, de valets et d'écuyers visiblement équipés pour un voyage de long cours. Nous nous imaginâmes d'abord que c'était quelque seigneur des environs qui s'en allait planter sa tente ailleurs et qui emmenait par conséquent avec lui son train de maison tout entier. Mais quelle ne fut pas notre surprise en nous apercevant que le carrosse ne renfermait qu'une femme seule, vêtue d'un costume à la fois simple et riche, et d'une beauté vraiment irréprochable. L'équipage était arrêté et la dame, qui paraissait frappée de la beauté du site, avait fait baisser les mantelets de sa voiture pour mieux embrasser du regard les divers horizons que rougissait le soleil couchant.

Messieurs de Laval, de La Moussaye, de Choiseul et de Piennes, dont les chevaux marchaient sur la même ligne que le mien, lui jetèrent successivement un coup d'œil oblique, sans qu'aucun d'eux la reconnût... mais ils tombèrent tous d'accord que c'était une de ces natures imposantes qui commandent le respect et auprès desquelles on oublie parfois la science si habilement pratiquée ailleurs.

Ils se tournèrent même vers le reste de la compagnie, afin d'y étouffer quelques murmures qui pouvaient paraître indiscrets. Nous avançâmes silencieusement et pénétrâmes bientôt dans un fourré qui mit une barrière verdoyante entre la châtelaine errante et nous.

— Messieurs, dis-je à ceux qui m'entouraient, voulez-vous que je vous avoue une chose : c'est que j'ai une envie démesurée d'aller parler à cette femme.

— Quelle folie!

— Justement, c'est de mon ressort.

— Que lui diras-tu?

— Tout ce qui me passera par la tête.
— Est-ce que tu la connais?
— Pas plus que vous.
— Bah! tu n'oserais point.
— J'oserai!
— Ne vous inquiétez pas, messieurs, dit Laval, Roquelaure a de temps en temps de ces lubies. Mais cela ne va pas plus loin que la langue, soyez-en sûr.
— Tu crois, Laval? et si tu me voyais en ce moment même me diriger vers elle, que dirais-tu?
— Je dirais que tu vas tout bonnement faire le tour de son carrosse et la regarder impertinemment sous le nez, pour revenir ensuite nous annoncer si elle est aussi bien de près que de loin.
— Regarde un peu ce démenti en action, ripostai-je à Laval en piquant des deux et allant droit à la dame en question, pendant que mes compagnons se tenaient à l'endroit où je les avais laissés, immobiles et attentifs.
Quelques secondes m'avaient suffi pour arrêter mon plan sur des bases invariables. Parvenu à quelques pas de l'équipage, je m'élançai à terre, donnai mon cheval à garder à un valet dont j'avais eu soin de me faire suivre et m'inclinai profondément devant la belle voyageuse, qui, au moment où je m'avançais, descendait elle-même de son carrosse dans l'intention, sans doute, de parcourir à pied une partie du bois.
— Madame, lui dis-je sans perdre de temps en hésitations superflues, je ne sais qui vous êtes et vous ne savez qui je suis. Vous allez d'un côté, moi de l'autre. Nous ne nous sommes jamais vus, et il est probable que nous ne nous reverrons jamais. Vous aurez donc toute raison de considérer mon hommage comme désintéressé, si je viens vous déclarer ici, genou en terre et la main sur le cœur, que vous êtes peut-être la créature la plus parfaite que j'aie encore vue et que vous avez les plus beaux yeux du monde.
Cette femme savait ce qu'elle valait..., on en voyait la preuve dans la fierté de son regard et la noble majesté de sa démarche. Aussi ne prit-elle point ces mots pour un compliment, mais bien pour une vérité simplement et solennellement confessée. Elle prit le temps nécessaire pour

se remettre de sa surprise et me répondit en surmontant une légère émotion :

— Monsieur, il est probable, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, que cette rencontre ne se renouvellera point. Car vous allez certainement à Paris, et moi... je quitte la France pour toujours..... N'importe..... je vous dois un remerciement... Voici ma main, monsieur.

Elle joignit à cette première faveur la douce attention d'ôter son gant, et je portai à mes lèvres, qui s'y reposèrent toute une grande minute, une main fine comme celle d'un enfant et blanche comme l'albâtre.

Ce baiser durait un peu trop. Elle se dégagea doucement de mon étreinte, me sourit avec grâce, remonta dans son carrosse et partit.

Ce fut mon tour de rester à la place où j'étais, cloué par l'émotion, insensible et sans voix. Je fus tiré de cette espèce de léthargie par les allocutions qui ne tardèrent pas à se croiser derrière moi.

— Mais c'est magnifique ! disait l'un.

— Il ensorcelle les femmes ! reprenait l'autre.

— Je suis vaincu et j'avoue ma défaite, ajouta Laval en me frappant sur l'épaule.

La célébration de ma victoire, proclamée par celui-là même qui m'avait pour ainsi dire défié, ranima mes esprits et me rendit à moi-même. Je remontai à cheval et fus accablé de questions sur les moyens probablement surnaturels que j'avais mis en œuvre pour en venir à mes fins. Je laissai toutes ces questions sans réponse, disant, pour mon excuse, que je gardais ces sortes de secrets pour moi. Sur ces entrefaites, M. de R... qui, en sa qualité de vieillard, n'allait pas à beaucoup près aussi vite que nous et était demeuré à l'arrière-garde, nous atteignit, grâce à un temps de galop qu'il avait fait prendre à sa jument, bête médiocre et capricieuse qui conduisait son cavalier bien plus que son cavalier ne la conduisait.

— Avez-vous remarqué, nous dit-il, la dame qui vient de passer près de vous ?

— Sans doute... comment la nomme-t-on ?

— C'est madame du Hallier, répondit M. de R... l'une des plus riches héritières de Noyon. Elle part pour le Hâvre, et s'embarquera de là pour la Guadeloupe, où elle possède

cinq à six cents millions en terres, en habitations et en esclaves.

On raconta à M. de R... ce qui venait de se passer, et le bonhomme m'en félicita sincèrement.

— Baiser la main de madame du Hallier! dit-il... Un de mes amis, le comte de S... ne se serait point brûlé la cervelle s'il en eût pu obtenir autant.

Ce peu de paroles était de nature à m'intriguer singulièrement au sujet de la vie et des habitudes de madame du Hallier; aussi, prenant M. de R... à part, j'exigeai de son amitié qu'il satisfît complétement ma curiosité sur ce chapitre. J'appris qu'elle était veuve depuis un an, qu'elle allait rejoindre son frère à la Guadeloupe et qu'elle laissait dans sa province, bien qu'elle y eût fait une nombreuse moisson d'adorateurs, une grande réputation de vertu.

— Mais à propos de ceci, fit M. de R... en s'interrompant, vous qui êtes de Gascogne, n'avez-vous pas connu d'Hérouville?

— De nom seulement; il était de Bordeaux.

— Eh bien, il est arrivé à madame du Hallier une singulière histoire où d'Hérouville s'est trouvé engagé d'une façon assez peu flatteuse, mais dont il a su se tirer grâce à un trait d'esprit.

— N'était-ce pas, dis-je à M. de R... en rassemblant mes souvenirs, à propos d'un procès où il me semble que j'ai vu leurs deux noms figurer l'an dernier, pendant toute la tenue du Parlement de Bretagne?

— Précisément. Il s'agissait de l'héritage de la vieille présidente des Mortreux, qui était cousine de madame du Hallier et auquel celle-ci avait positivement droit. La manière dont elle s'en trouva frustrée est réellement curieuse à connaître. Souhaitez-vous que je vous la conte?

— Volontiers!

— La présidente, reprit M. de R..., qui était grand parleur, la présidente, tout près d'atteindre la cinquantaine, était de temps en temps sujette à des retours de jeunesse et tenait à honneur de prouver à sa petite ville qu'elle avait encore d'assez beaux restes pour ne point chômer de soupirants. Elle avait donc jeté les yeux sur d'Hérouville, cavalier parfaitement bien pris, dont la tournure rappelait de tous points celle des élégants *mignons* de la cour de

Henri III. Les vieillards assuraient qu'il ressemblait à Saint-Mégrin. C'était la même grâce chevaleresque, la même légèreté de parole, le même goût pour la dépense, le luxe et l'éclat. La présidente des Mortreux serait devenue folle de d'Hérouville à beaucoup moins. Sa passion ne tarda pas à être connue de tout le monde, car elle le poursuivait publiquement et ne lui laissait pas un instant de repos; comme elle n'avait point d'enfants, elle ne fut gênée dans sa folie par aucune réclamation sérieuse et les amours de madame des Mortreux, la cinquantenaire, pour d'Hérouville, jeune gentilhomme de trente ans à peine, devinrent en moins de trois semaines la fable de tout le pays.

— Dans tout ceci, interrompis-je, je ne vois point apparaître madame du Hallier.

— Attendez donc. Chaque chose aura sa place. D'Hérouville se laissait donc faire. C'était un joyeux garçon qui avait dépensé un patrimoine de quelques cent mille écus avec deux ou trois rieuses de Paris, parmi lesquelles on citait madame de Moussy, sœur du maître des requêtes Du Gué Bagnols, la Clinchamp et madame de Bressieu. Au moment où il fit la connaissance de la présidente des Mortreux, il ressemblait singulièrement à un homme qui va se noyer, et qui se raccroche tant bien que mal à la première branche qui lui tombe sous la main. Sa bourse était d'une maigreur désespérante, et il lui fallait toute l'influence de son nom, qui passait pour un des meilleurs de la Guyenne, pour le faire surnager encore sur la surface d'un désastre sans cesse menaçant. La présidente fit merveille, et raccommoda tous ces petits accrocs. D'Hérouville fut reconnaissant, et le dépôt de ses hommages aux genoux de la des Mortreux ne fut plus un secret pour personne. A dater du jour où le pacte amoureux fut scellé par la *faveur* décisive, la vieille folle ne se sentit pas de joie, et eût volontiers envoyé à ses anciennes amies des lettres de faire part, en y joignant une annonce pompeuse de lansquenet et de violons.

— J'aperçois moins que jamais madame du Hallier, fis-je, en excitant de l'éperon mon cheval dont je serrais en même temps la bride.

— Cordieu! quelle impatience! Un conteur n'a pas beau jeu avec vous, Roquelaure! laissez-moi donc aller mon pas.

Voyons... où en étais-je? Ah!... Les choses marchèrent lonc ainsi pendant près de six mois, au bout desquels madame la présidente fut atteinte de coliques si fortes, qu'on fut obligé de la mettre au lit. D'Hérouville se conduisit en galant homme, et fit venir tous les médecins d'alentour. Les mauvais plaisants prétendirent qu'il ne l'avait embâtée de tant de docteurs que pour qu'il lui fût bien impossible d'en réchapper. Le calcul eût, dans tous les cas, été mauvais, car les coliques cessèrent, et la malade reprit en quinze jours toute sa santé. Il y eut à cette occasion bal et collation chez elle, et l'on s'y amusa fort jusqu'à trois heures du matin. Ce fut cette fois-là, qu'ayant attendu que tout le monde fût parti, elle déclara au baron d'Hérouville qu'elle considérait sa dernière maladie comme un avertissement du ciel qu'elle ne devait point négliger, et qu'elle avait en conséquence résolu de faire son testament. L'homme de loi, qui fut appelé séance tenante, m'a raconté lui-même le fait dans tous ses détails. La présidente annonça que son intention, irrévocablement arrêtée, était de diviser la totalité de ses biens en deux parts égales, dont l'une, consistant en espèces sonnantes et en divers revenus stipulés par articles, serait dévolue à madame du Hallier, sa cousine, et l'autre, comprenant la terre et le château d'Estrelles, serait attribuée sans conteste au jeune baron.

« D'Hérouville fit-il quelques difficultés d'accepter une si belle aubaine, et la volonté de la donatrice eut-elle à forcer sa délicatesse par une douce violence? C'est ce que personne ne sut au juste, et ce dont je ne voudrais pas jurer. Toujours est-il que trois mois après l'enregistrement de l'acte, la des Mortreux, qui avait la rage de se décolleter comme si elle eût eu trente ans, attrapa une belle et bonne fluxion de poitrine qui la coucha pour la deuxième fois sur le flanc. Cette fois, la Faculté y perdit son latin, et elle mourut tout de bon..

— Pauvre vieille folle! voià madame du Hall ier dépossédée !

— Ça vous contrarie, n'est-ce pas? On ouvrit le testament. D'Hérouville, dont les papiers étaient parfaitement en règle, vint dès la semaine suivante prendre possession du château. Malheureusement, il en trouva la grille fermée,

et comme il demandait la raison d'une pareille impertinence, le concierge lui répondit à travers les barreaux que la cousine de la présidente, madame du Hallier, avait obtenu arrêt de la cour pour mettre empêchement à l'exécution du legs, et qu'il lui fallait attendre le jugement.

« — N'est-ce que cela? dit d'Hérouville; j'attendrai.

« Le procès fut mené rondement. Madame du Hallier avait l'oreille du président, et était au mieux avec plusieurs conseillers qui pressèrent la mise au rôle, et lui donnèrent les plus belles assurances de succès. Elle était rayonnante. D'Hérouville, lui, ne s'appuyait que sur son bon droit et sur les termes du testament, dont la clarté ne pouvait guère être contestée. L'événement prouva qu'il avait raison de ne se point tourmenter. Malgré toutes les protections sur lesquelles s'appuyait madame du Hallier, l'arrêt fut rendu en faveur de d'Hérouville.

— Tous les arrêts du monde ne feront pas que d'Hérouville soit un honnête homme, murmurai-je d'un air bourru.

— C'est possible... mais écoutez la fin... A la sortie de l'audience, madame du Hallier, dont les traits, animés par la colère, étaient encore plus beaux que de coutume, traversa la foule et passa tout près de son adversaire. S'étant alors arrêtée devant lui et l'ayant regardé en face, elle lui dit :

« — Monsieur le baron, convenez que vous n'avez pas acheté cette terre-là bien cher!

« — Puisque vous savez ce qu'elle me coûte, madame, répondit d'Hérouville sans broncher, je vous l'offre au même prix.

— C'était fort impertinent! m'écriai-je indigné.

— Ce n'en était pas moins spirituel, reprit M. de R... en souriant, et vous tomberez d'accord avec moi qu'une réplique quelconque eût été difficile. Madame du Hallier s'éloigna en baissant les yeux et en pâlissant. Il y avait de quoi. On assure qu'elle n'a jamais pardonné ce mot à d'Hérouville. Pour lui, il avait tout ce qu'il fallait pour se consoler de la rancune qu'elle lui pouvait garder et du mal qu'elle lui souhaitait. Il était jeune, la terre et le domaine d'Estrelles lui rapportaient trente bonnes mille livres de rente, et, ce qui n'est point à dédaigner dans le

gai pays de France, les rieurs furent de son côté. Que pensez-vous de cela, Roquelaure?

— Je pense, répondis-je en m'arrachant péniblement à mes réflexions, je pense qu'il faut que vous me disiez tout à l'heure où demeure d'Hérouville.

— Que prétendez-vous?

— Aller de ce pas lui couper les oreilles!

— Vous ne le ferez point!

— Je le ferai.

— Je vous dis que non.

— Je vous dis que je le veux tuer.

— Et moi, je vous donne ma parole de gentilhomme, dit solennellement M. de R...., que vous ne le tuerez pas.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce qu'il est mort.

— En duel?

— Non, de maladie.

— C'est juste, et il n'en pouvait être autrement. L'homme qui a osé railler une telle femme était de race félone et devait mourir en faquin!

— Roquelaure, reprit M. de R..... en me tendant la main, si nous n'étions pas à cheval, je vous embrasserais, car le Roland de l'Arioste n'est qu'un enfant auprès de vous! Quel cœur! et comme il s'embrase facilement!

Je laissai M. de R..... parler dans le désert. J'étais complétement absorbé. L'image de madame du Hallier passait et repassait continuellement devant mes yeux. Je sentais frémir dans mes lèvres une flamme dévorante, reste brûlant de celle que m'avait communiquée sa main. Douleurs chéries, jours heureux de souffrance où un mot nous fait pâmer, où le bonheur se puise dans un baiser stérile, où un amour impossible sert de prétexte à mille délicieuses rêveries, qu'êtes-vous devenus? pourquoi vous être envolés? Ces tristesses-là sont les joies de la jeunesse et l'on s'y complaît comme dans un hamac de navire qui nous endort et nous berce doucement.

Mes amis ne me laissèrent pas longtemps rêver et voulurent, avant de se séparer de moi, déboucher cinq à six bouteilles de vin d'Anjou, dont je bus ma part de manière à leur prouver que l'estomac, chez moi, ne valait pas moins que le cœur.

Le soir, en m'endormant, je retournai ce thème de cent façons différentes :

— Si je m'embarquais pour l'Amérique!

Le lendemain matin, cette folle idée avait heureusement disparu. . . . .

. . . .

Ici, nous enjamberons pour la deuxième fois, s'il plaît au lecteur, les quatre ou cinq années dont nous venons de remonter le cours et nous retomberons où nous étions avant le présent chapitre, c'est-à-dire en pleine Fronde et en plein Paris.

Je n'y devais pas séjourner longtemps. Le mouvement presque général qui s'était manifesté dans les provinces avait obligé Mazarin, la reine régente et le jeune roi de sortir de Paris et de se porter sur les divers points envahis par la rébellion. En peu de temps, la Bourgogne avait été soumise, et la Normandie, malgré la haute influence qu'y exerçait la duchesse de Longueville, était également rentrée dans le devoir. De là, on se transporta en Guyenne, et le siége de Bordeaux fut résolu.

Je fus appelé à faire partie de cette dernière expédition, où le cardinal Mazarin donna de grandes preuves de son habileté stratégique et de la justesse de ses calculs pour l'attaque d'une place. Son Eminence, avant le moment décisif, s'était transportée au haut du clocher de Saint-Ivony, et de là elle avait entièrement décidé d'avance l'ordre qui devait être observé dans l'action. On a accusé une partie des troupes du roi de n'avoir pas mis dans ce siége tout le zèle et toute l'activité convenables. Je crois ce reproche injuste, et quant à moi, je puis déclarer que le corps à la tête duquel je chargeai s'acquitta noblement de son devoir. Nous avions reçu du cardinal l'ordre de nous emparer du faubourg de Saint-Séverin, et après être revenus deux ou trois fois à la charge, nous l'enlevâmes de vive force. Je rapportai de cette affaire un peu de gloire de plus et un peu de sang de moins, car j'y fus grièvement blessé. Je pus néanmoins me rétablir pendant le temps que durèrent les négociations, et je me rappelle que le jour où l'on accorda l'amnistie aux Bordelais, je me vis, à ma grande satisfaction, remis sur pied.

J'aurais peut-être eu bon besoin de quelques jours de

repos, mais il était écrit que la vie ne me devait point laisser une seule minute de trêve. Toujours placé entre Mars et Cupidon, je ne donnais pas un instant à l'un que l'autre n'en parût jaloux, ce qui fait que des remparts de Bordeaux aux ruelles de Paris je fus entraîné rapidement, comme soutenu par des ailes invisibles.

Le sort capricieux m'y réservait encore bien des victoires et bien des échecs.

Mon intrigue avec madame de Lesdiguières fera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE XXX

SOMMAIRE. — Madame de Lesdiguières. — Retour sur des événements écoulés. — Un sot!! — Que signifie ce mot dans la bouche d'une femme ? — Graves recherches à ce sujet. — Portrait de M. de Lesdiguières. — Le contentement de soi-même. — Danger de jouer avec le feu. — Un véritable amour. — Roses et épines. — Difficultés peu encourageantes. — Raillerie cruelle. — Désespoir. — La colère s'en mêle. — Une lettre et sa réponse. — L'impertinence payée. — Je quitte la place. — Retraite moitié sentimentale, moitié furibonde. — Je me réfugie chez les jésuites de Beauvais. — Le révérend père Daniel. — Un nouveau saint Augustin. — Conférences religieuses qui ne sont guère en rapport avec l'état de mon âme. — Saintes recommandations du père Daniel. — Jansénius, que me veux-tu ? — Je quitte le couvent. — Suites d'une passion malheureuse. — Folies diverses. — Je ne sais plus ce que je fais. — Égarements coupables.

Le lecteur n'a sans doute pas complétement oublié certain petit voyage que je fis un jour du Grand-Mesnil à Paris, en compagnie de madame de Lesdiguières. J'avais contre cette dame de graves sujets de mécontentement, et les jolies choses qu'elle avait dites de moi à monsieur son mari m'avaient si mal disposé en sa faveur, que j'avais eu

le courage de la mystifier en quelque sorte pendant une nuit tout entière, sans m'être laissé désarmer, ainsi que cela aurait pu arriver, par une beauté qui pouvait cependant passer pour une des plus irréprochables que j'eusse jamais vues. Atteint et blessé au vif dans l'essence même de mon caractère, je m'étais retranché dans une prudence qui m'avait mis, du moins, à l'abri d'un échec humiliant. Cette victoire remportée sur moi-même m'avait rendu tout fier, et je m'en étais félicité jusqu'au jour où une indiscrétion m'avait fait connaître le billet qu'elle avait écrit à M. de Lesdiguières, et où elle lui disait tout net que je n'étais qu'un sot...

Un sot!!!

Le mot était d'une digestion difficile, et j'eus quelque peine à m'y faire. Néanmoins, avant de me fâcher, ce qui d'ailleurs eût été folie, puisque je ne savais la chose que par ouï-dire, je résolus de voir venir les événements et de me tenir, vis-à-vis d'eux, dans une attitude imposante et digne.

Un sot!... parce que j'avais été poli, timide et réservé! Un sot... parce que je lui avais chanté sur tous les tons la louange de son mari!... Un sot... Qui sait?... peut-être parce que je ne lui avais pas fait ma cour!

Ce fut un trait de lumière. Un autre à ma place eût sans doute reçu cette révélation comme le coup qui tue. J'y découvris, moi, toute une pépinière d'espérances brillantes et un horizon nouveau.

Du jour donc où je sus, par l'officieuse intervention d'un ami, que madame de Lesdiguières s'était permis de faire mon éloge en trois lettres, et qu'elle avait versé cette confidence dans le sein de son époux, je me promis, — non pas de me venger, l'injure ne m'atteignait pas assez pour cela, — mais de rechercher, avec toute la sagacité patiente d'un philosophe calme et froid, la cause d'une attaque aussi peu prévue et, j'ose le dire, aussi imméritée.

M. de Lesdiguières, qui était parfois un homme assez aimable, mais fantasque au delà de ce qu'on peut imaginer, ne pouvait guère gêner mes mouvements. C'était un mari dans la plus large acception du mot : calme, indifférent, fort attaché à son repos, et plein d'une robuste confiance qui tirait sa source non pas de la conviction qu'il pouvait

avoir de la vertu de sa femme, mais de la haute idée qu'il s'était faite de sa valeur personnelle. Il y a comme cela des gens qui se bâtissent eux-mêmes un magnifique piédestal et se bercent dans leur propre panégyrique comme dans une hymne de glorification perpétuelle : ces gens-là sont véritablement les gens heureux. Ils croient, — avec une naïveté qui en impose souvent au vulgaire, — à leur supériorité en tous genres. Si l'on n'y mettait ordre, — élégance, distinction, bravoure, esprit, ils prendraient tout pour eux et ne laisseraient rien aux autres. M. de Lesdiguières, ainsi plongé dans le contentement de lui-même, n'était donc pas un obstacle sérieux pour moi. Il se regardait trop pour qu'il lui restât le temps de me voir, et tenait trop à ses habitudes, soit de travail, soit de plaisir, pour s'imposer une surveillance qui aurait bouleversé sa vie en lui causant un assez triste embarras.

Mais de ce que la place était, de ce côté, presque entièrement découverte, il n'eût point fallu conclure qu'elle fût sans défense. Au bout d'un mois de marches et de contre-marches, de petites escarmouches et d'attaques, à la vérité sans conséquence, mais suffisantes pour étudier le terrain, je fus bien forcé de m'avouer à moi-même que la campagne serait longue, le combat périlleux et le succès incertain. J'avais toutes sortes de raisons de croire que le cœur de madame de Lesdiguières n'avait pas encore parlé, car rien en elle ne trahissait l'inquiète impatience d'une âme rassasiée de repos et lasse de liberté. Elle allait beaucoup à la cour, à la comédie, à l'hôtel de Rambouillet, et, singularité remarquable, elle s'amusait à peu près partout, ce qui était, à mon sens, le pire symptôme dont j'eusse sujet de m'alarmer. Ces diverses considérations ne me découragèrent pourtant pas; seulement, à l'exemple des anciens preux qui, au moment de partir pour une conquête d'importance, passaient plusieurs jours dans le silence et le recueillement, je me préparai à l'expédition que je projetais par une retraite scrupuleusement observée et en me détachant sans regret de cette innombrable quantité de liens frivoles auxquels il n'y avait pas, je crois, une seule heure de ma vie qui ne fût séparément enchaînée. Toutes mes idées de galanterie, de plaisir et d'amour se réunirent en une seule, qui en acquit, par conséquent, plus de con-

sistance et d'énergie. Toutes les images féminines qui peuplaient ma tête et en faisaient une sorte de harem où se promenait voluptueusement ma pensée s'évanouirent à l'apparition de l'image nouvelle, — si bien qu'ayant dissipé tout ce qui restait en moi de souvenirs et d'attachements passés, je vouai à madame de Lesdiguières un culte dont la stricte observance absorba tous mes instants.

Mais ce qui n'avait d'abord été qu'un jeu de ma part, devint à mon insu chose sérieuse. Au lieu de dominer la lutte comme je l'avais espéré, je me sentis peu à peu subjugué par elle. Plus j'allais et plus le sang-froid m'abandonnait, — le sang-froid, cet auxiliaire si puissant, et qui nous donne sur nos adversaires une si incontestable supériorité. — A ces insignes intelligibles, je compris que je ferais mieux de laisser de côté mes combinaisons stratégiques et d'obéir à mes inspirations. Un désordre caractéristique se fit dès lors remarquer dans ma manière d'être et dans mes façons d'agir. Mes visites devinrent si fréquentes que tout le monde s'en étonna, M. de Lesdiguières excepté. Le jour, je venais trop tôt, et le soir, je m'en allais trop tard. Quelquefois on me voyait errer deux heures de suite sous le balcon de la duchesse. Elle ne se montrait pas à une promenade, que mon pourpoint, mon épée et mes chausses ne fussent de la partie. Au théâtre, j'étais ou à ses côtés ou juste en face d'elle. Pour abréger, il me suffira de dire au lecteur intelligent que j'étais amoureux, dans toute la savoureuse plénitude de ce mot divin, amoureux comme je n'avais jamais espéré le devenir, amoureux enfin comme on l'est quand on a passé la trentaine et que le cœur semble rajeuni de dix ans.

Ces naïfs entraînements ne me réussirent pas d'abord. Ma passion était tellement affichée, que madame de Lesdiguières ne se pouvait défendre de la connaître ; — mais plus je la manifestais au dehors, plus elle se renfermait, froide et inexorable, dans une retenue qui eût fatigué la persévérance et amorti les feux d'un plus patient que moi. Les diverses phases par lesquelles passa cet étrange amour sont curieuses à étudier. Madame de Lesdiguières fit d'abord semblant de ne s'apercevoir de rien, — simula ensuite la plus innocente surprise, — s'appliqua plus tard à me prouver que j'étais tout à fait impropre à une passion sé-

rieuse, — puis, enfin, prit le parti d'en rire. C'est à cette dernière évolution de l'intrigue que ma mortification fut complète, et que je commençai à désespérer tout de bon. Je n'oublierai jamais ce qu'elle me dit, par une froide nuit d'hiver dont le souvenir me glace encore, en sortant de chez madame de Bouillon, où nous avions passé la soirée, devant une compagnie si nombreuse et si abondamment fournie en galants empressés, qu'il m'avait été impossible de trouver place auprès d'elle une seule fois.

Il paraît que ma figure avait exprimé un dépit, fort naturel après tout, mais que ce dépit avait quelque chose de morne et de langoureux qui ne convenait guère à la tournure habituelle de mon esprit. Pendant que nous prenions nos manteaux à l'antichambre, j'eus enfin la chance de pouvoir offrir mes services à madame de Lesdiguières et même de lui passer une écharpe autour du cou.

— Ah! ah! c'est vous, monsieur de Roquelaure, dit-elle tout en accommodant sa coiffe, je suis aise de vous rencontrer.

— C'est un bonheur auquel j'ai vainement aspiré toute cette nuit, madame, et qui m'a été enlevé par de plus heureux que moi... Si vous saviez combien j'ai souffert... j'avais tant de choses à vous dire!

— Oh! moi, c'est différent, je n'en ai qu'une seule...

— Qui est?...

— Un conseil d'amie, dont vous feriez sagement de profiter.

— Voyons ce conseil...

— Mon Dieu... c'est bien simple. Je voulais vous avertir, mon cher monsieur de Roquelaure, que le nouveau rôle dont vous vous êtes chargé ne vous sied pas du tout, et que vous y prêtez à rire... Songez donc!... le marquis de Roquelaure travesti en homme sensible, en amant délicat, en soupirant de bergerie, tendre, timide et rêveur!... Quel déguisement! ou plutôt quelle mascarade! Ne dirait-on pas Gauthier Garguille remplissant, à l'hôtel de Bourgogne, un personnage sérieux dans une des pièces de notre grand Corneille? Cela est invraisemblable, cela ne se peut pas. Je vous le dis ici en confidence et pour votre gouverne... Vos airs de martyr ont été remarqués, vos bruyants soupirs entendus, — et on s'est... égayé... à vos dépens.

Je refoulai en moi-même un élan furieux et me contentai de répliquer :

— Que m'importe l'opinion des autres? Qu'avez-vous pensé? qu'avez-vous dit, vous, madame?

— Moi ! la question est bien indiscrète... j'ai fait comme tout le monde, marquis.

J'eus un éblouissement. Elle partit, et je ne vis ni la porte se fermer sur elle, ni son carrosse la recevoir. L'accent injurieux qu'elle avait évidemment affecté tintait comme une cloche lugubre à mon oreille. Je n'étais pas habitué à de semblables avanies, et il me semblait que je commençais de vivre dans un pays dont les mœurs et le langage m'étaient à peu près inconnus. J'éprouvai de ce mauvais traitement un choc d'autant plus terrible que je me sentais sincèrement transformé et que, depuis plus de six mois, mes pensées, mon âme, ma vie tout entière appartenaient sans partage à l'ingrate qni se faisait un jeu de me blesser. Qu'y avait-il donc pour moi dans le fond du cœur de cette femme? Pouvais-je supposer qu'elle m'eût gardé rancune des torts imaginaires dont je m'étais rendu coupable lors du voyage du Grand Mesnil? Mais c'eût été lui supposer la compréhension la plus étroite et la sottise la plus éhontée du monde. Hors cela, quel sujet pouvait-elle avoir de me haïr? Jamais, depuis que je l'entourais de mes hommages, je n'avais négligé une occasion, — si fugitive qu'elle pût être, — de mériter ses bonnes grâces ou de faire éclater ma passion; son antipathie, — car il y avait bien réellement antipathie, — s'adressait donc uniquement à ma personne. Je lui déplaisais par la même raison tyrannique, et pourtant dénuée de tout fondement, qui me faisait plaire à d'autres. Elle me haïssait sans motif, et je crois que, de toutes les haines, celle-là est la plus incurable et la plus profonde.

Au désespoir que je ressentis de cette persuasion se joignit une humiliation dont les atteintes étaient toutes nouvelles pour moi. Le sang méridional qui bouillait dans mes veines se révolta. Je le sentis circuler avec plus de force et refluer en abondance vers mon cœur. Oh ! si cette femme eût été un homme !

Mais c'était bien une femme... il n'y avait point d'équivoque possible, l'épée n'était point de mise avec un tel

adversaire. Je fis un coup de ma tête ! J'aiguisai ma plume du mieux que je pus, la trempai dans une encre inoffensive que le seul contact de cette plume transforma en un poison dévorant et écrivis, sans trop savoir ce qui en adviendrait, le chef-d'œuvre épistolaire qu'on verra ci-dessous :

Le marquis de Roquelaure à la duchesse de Lesdiguières.

« Madame,

« Convenez que vous abusez d'étrange sorte du droit « qu'a toute femme jeune et belle d'avoir de l'esprit impu« nément. A la vérité, c'est un privilége de votre sexe. Ce « qu'on nommerait chez nous insulte s'appelle parmi les « femmes gentillesse, enjouement, raillerie légère et doux « accès de gaîté. L'offense leur est permise et les choses « ont été si bien arrangées à leur avantage que, sous le « manteau de la faiblesse, elles commettent plus d'actes de « rigueur qu'on n'en pourrait certainement reprocher aux « plus cruels tyrans de la terre. On rirait au nez de celui « qui s'aviserait de leur adresser le reproche de lâcheté... « — Qu'ont-elles besoin d'être généreuses ou vaillantes? « elles sont femmes, elles sont faibles, tout est dit. Pour« tant, madame, en ma qualité de sot, j'ai parfois des « idées qui ne sont pas précisément celles de tout le monde, « et je me suis dit que ce camp de réserve où vous vous « retranchez prudemment n'est pas si inviolable qu'on le « pense et qu'on vous en pourrait faire sortir, non pas « pour vous forcer à soutenir un combat singulier, mais « pour vous convier, comme spectatrice du moins, à un « de ces combats qui se livrerait en votre honneur. Vous « ne me comprenez peut-être pas; je vais me faire com« prendre. Je ne suis pas dupe des semblants de vertu « dont vous foudroyez depuis si longtemps mes espéran« ces. Un autre, — que je ne connais pas, mais que vous « devez connaître mieux que personne, — possède indu« bitablement cet amour que vous me refusez avec tant « d'obstination. C'est à celui-là que je voudrais demander « raison de vos dédains. Montrez-le moi... où est-il? où le « trouve-t-on? S'appelle-t-il Lanoye, d'Emery, d'Andilly, « de Biran, de Fiesque? car, permettez-moi de vous le

« dire, tous ces braves gentilshommes passent pour être
« sur le chemin de vos faveurs, les uns allant, les autres
« revenant. Quant à ma provocation, la voici bien faite,
« et je pense qu'elle en vaut une autre. Montrez ce billet
« à celui qui est votre amant en titre, madame, et, quel
« qu'il soit, j'augure trop bien de son courage pour sup-
« poser qu'il ne tienne pas à honneur de vous venger sur-
« le-champ. Priez-le de prendre à son compte les moque-
« ries généreuses dont vous m'avez si noblement gratifié.
« C'est bien le moins qu'il réponde pour vous. Adieu,
« madame, la seule grâce que j'attende de vous désormais
« est donc de me mettre en face de celui qui vous a inspiré
« tout l'esprit dont j'ai été victime. Quand il lui plaira,
« partout où il voudra, je serai à ses ordres. »

Et je signai tout au long.

Quand Cascarel passa le seuil de l'hôtel, emportant cette impertinente missive et l'emportant au pas de course, ainsi que je le lui avais fortement recommandé, je fus sur le point de le rappeler et de détruire de mes propres mains ce triste monument de mon courroux. Mais Cascarel avait d'excellentes jambes, et de plus il n'entrait pas dans mon caractère de reculer devant une folie, si folle qu'elle fût. Celle-ci pouvait tourner au tragique et me mener très-loin, je le savais, et c'est justement pourquoi je résolus en définitive de lui laisser son libre cours. J'étais curieux de voir les suites de mon ouvrage et d'observer en quelles voies périlleuses et inconnues nous peut lancer parfois un coup de boutoir, sauvage et irréfléchi.

J'avais à peine eu le temps de songer à ces diverses considérations, que je vis rentrer Cascarel, trottant encore et tout en eau. Je distinguai dans sa main une lettre et crus d'abord que c'était la mienne, que sans doute on avait refusé d'ouvrir. Point du tout : c'était la réponse. Je laisse au lecteur à deviner si j'en brisai vivement le cachet. La voici mot pour mot.

La duchesse de Lesdiguières au marquis de Roquelaure.

« N'ayant personne à vous envoyer sur qui vous puissiez
« passer votre colère, j'ai été un moment tenté, monsieur
« le marquis, de mettre sous les yeux de mon mari les

« plaisantes raisons dont vous usez dans votre lettre pour
« justifier vos insolences à mon égard. Mais j'ai craint qu'il
« ne se contentât point d'en rire, et en vérité vos fureurs
« bizarres ne méritent pas qu'on les prenne du côté sé-
« rieux. Si je ressemblais à la belle madame de Château-
« Guy de Murat qui, malgré ses jupons, est bien certaine-
« ment quelque chose comme un homme et ne sort presque
« jamais qu'en bottes, à califourchon sur son cheval, les
« pistolets dans les fontes et l'épée au flanc, je serais allée
« vous offrir le combat à armes égales et en champ clos.
« Mais en dépit de vos apparences de matamore, il résulte
« du système d'attaque que vous avez adopté un bon
« exemple que je veux suivre. Vous me provoquez avec la
« plume ; c'est avec la plume que je riposterai. N'ayant pu
« réussir à prendre place en mon cœur, vous feignez de
« croire et vous affirmez que cette place est prise, quoi-
« qu'au fond de vous-même vous sachiez fort bien que
« c'est une indigne calomnie. Voilà une pauvre vengeance,
« monsieur le marquis ! Heureusement qu'après que j'aurai
« brûlé votre lettre, — ce que je ferai dans un instant, —
« il ne restera plus de cette calomnie qu'une pincée de
« cendre sur laquelle je soufflerai et que le vent emportera
« bien loin.

« Un mot maintenant de l'énorme crime dont je suis
« coupable vis-à-vis de vous. Je ne vous aime pas ! voilà
« ce que ne saurait souffrir votre orgueil, égaré par des
« victoires trop nombreuses, aveuglé par de trop faciles
« triomphes ! Mais au milieu de quelles femmes avez-vous
« donc vécu, mon Dieu ! quelle science avez-vous donc
« rapportée de vos longues et retentissantes excursions
« dans le beau pays de l'Amour ? Hélas ! je crains bien,
« qu'au moment même où l'on chantait ici vos louanges,
« vous n'ayez porté au pied de menteuses idoles l'encens
« qu'un mortel raisonnable ne doit jamais brûler que sur
« l'autel des vrais dieux. L'homme à bonnes fortunes res-
« semble-t-il donc à ces navigateurs qui reviennent de la
« plupart des pays où ils ont abordé le cœur plein de dé-
« goût et l'âme vide de souvenirs, parce qu'ils les ont vi-
« sités à la hâte et sans en avoir étudié ni la langue, ni
« le caractère, ni les mœurs ? Mais je m'arrête... à quoi bon
« ces reproches ? pourquoi chercherais-je à ramener dans

« une voie meilleure l'homme qui, blessé de l'indifférence
« passive que je lui témoignais, n'a point reculé devant la
« crainte d'exciter ma haine et mon mépris. Cet homme-là,
« je n'ai plus rien à lui demander, rien à lui dire, car tout
« est faussé chez lui, même l'intelligence, même l'esprit...
« même le cœur. »

Ce fut un coup de massue. Cette femme devenait, sous mes attaques, plus grande et plus noble encore que ne se l'était figurée mon amour dans ses plus enthousiastes exagénérations. Mon infériorité me parut, à la suite de ce petit débat, si nettement et si évidemment constatée, que j'en eus honte et que mon premier mouvement fut de songer à trouver un endroit sur terre où je pus aller cacher un front, sur lequel il me semblait que chacun devait lire l'ignominieux bulletin de ma défaite. Mon désespoir était sérieux, d'autant plus sérieux qu'il s'augmentait d'un dépit et d'une humiliation que l'on comprendra aisément ; aussi persistai-je dans ma résolution de quitter Paris. Deux jours après l'incident de notre correspondance, je pris des chevaux de poste, et me vis lancé sur la grande route au triple galop. Où allais-je ? où me menait-on ? Le premier passant l'eût, à cette heure, dit mieux que moi, car bien que j'eusse donné des ordres précis au postillon, je puis affirmer que je les avais complétement oubliés.

Je ne me rappelai le but de mon voyage que lorsqu'on m'avertit que je l'avais atteint. On me fit descendre devant un grand bâtiment aux murailles hautes et noires, entourées d'arbres qui jetaient au loin une ombre mélancolique et dont la porte, faite d'un épais bois de chêne, était surmontée d'une croix.

— Où suis-je? demandai-je au postillon.

Il me répondit tout étonné :

— Vous êtes, monseigneur, où vous m'avez ordonné de vous conduire : au couvent des jésuites de Beauvais.

Ces mots me rendirent à propos le sentiment d'une réalité que mon trouble et mes rêvasseries avaient en quelque sorte étouffé en moi. Je me souvins alors que mon intention avait été en effet de venir trouver à Beauvais un ancien ami de mon père, qui, après avoir accompli un voyage de mission en Afrique, s'était retiré dans ce couvent depuis près de deux ans. Il avait abandonné, en entrant dans la

compagnie, le nom de sa famille qui était une des mieux famées d'Orléans, et on ne l'appelait plus que le révérend père Daniel. Il m'avait connu fort jeune et son accueil, ainsi que je l'avais espéré, ne me fit point défaut, malgré la réputation peu édifiante qui toujours et partout s'attachait obstinément à ma personne. Comme j'étais fort triste, les bons pères, auxquels je fus présenté le jour même, s'imaginèrent voir en moi un nouveau saint Augustin qui avait pris en haine les joies du monde et qui allait stupéfier l'univers par sa conversion. Le révérend père Daniel avait eu la même pensée et il m'en fit part le lendemain. Mais, ne voulant pas l'abuser plus longtemps, je lui avouai que mon intention n'était pas de me mettre en religion, que cela viendrait peut-être, je ne jurais de rien; mais que, pour l'instant, j'étais seulement venu chercher dans le calme et l'isolement du cloître une consolation à des maux que m'avaient causés les hommes par leur ingratitude et leur méchanceté. Cette explication, qui n'expliquait absolument rien, satisfit au delà de mes espérances le révérend père Daniel. Il n'entrait pas dans son caractère de forcer les vocations, et, quoique jésuite, il ne poussait pas le zèle religieux jusqu'à vouloir vous faire faire votre salut malgré vous. Seulement, quand il sut que je devais retourner, sous peu de jours, dans ce monde impie où les saines croyances étaient en butte à tant de coupables atteintes, il essaya de me transformer en un adepte des bonnes doctrines et en défenseur de l'ancien dogme, attaqué de tous côtés par les nombreuses innovations auxquelles la hardiesse de Luther avait donné lieu. Il fit surtout d'incroyables efforts pour m'inspirer la haine du jansénisme et de l'imprudent évêque dont le nom résumait cette doctrine impie. Je gagnai, à mon séjour fortuit parmi les jésuites de Beauvais, d'entendre à plusieurs reprises l'histoire de Jansénius, de ses adeptes et de leurs disputes avec le Saint-Siége; mais je veux être pendu si j'y compris un mot. Le bon père Daniel, qui mettait dans son enseignement une sainte ferveur, s'imaginait m'intéresser beaucoup en me cornant aux oreilles un tas de discours plus ou moins intelligibles, où il entremêlait, avec une érudition digne d'un meilleur auditoire, les tendances de Baïus et l'hérésie de Calvin, le libre arbitre et le fatalisme, l'orthodoxie des

évêques et l'infaillibilité du pape, les erreurs des semi-pélagiens et les systèmes divergents des docteurs de Flandre. Mon attention, en l'écoutant, le transportait de joie... Hélas! pauvre théologien à qui manquait la double vue! Il ne se doutait guère qu'au moment où il planait si majestueusement dans les hautes régions de la science, je persistais, moi, à raser la terre de mes lourdes ailes et m'en tenais modestement aux intérêts que j'avais laissés dans le monde et à mes souvenirs humains.

Au bout de huit jours, ce simulacre de vie monastique me pesa si fort que je songeai à faire mes bagages, — lesquels consistaient tous ensemble en une valise d'un pied de long, — et à souhaiter toutes sortes de prospérités au père Daniel. Nos adieux furent touchants. Il me recommanda en termes onctueux l'observance des règles dont il avait tâché de me tracer le sublime aperçu, me supplia de ne pas augmenter le nombre déjà effrayant des ennemis de l'Eglise et couronna enfin son sermon en appelant sur moi les bienfaits de la grâce intérieure et la bénédiction du ciel.

Ainsi comblé des munificences célestes, je repris à petites journées le chemin de Paris. Cette épreuve ne m'avait donné qu'une très-faible idée de mon goût pour les contemplations de l'existence claustrale, et tout ce que je rapportais de ma retraite au couvent des jésuites était, je crois, un de ces appétits dévorants qui suivent les privations trop longues et demandent, pour s'assouvir, une nourriture succulente et des mets abondants.

Le malheureux succès de mon amour pour madame de Lesdiguières devait porter ses fruits. Après le coup de tête du cloître, vint le coup de tête de la débauche. J'avais résolu de m'étourdir à tout prix et réalisai ce projet insensé de manière à scandaliser les hommes les plus indulgents.

— Elle me déteste! m'écriais-je souvent dans l'emportement de ma fureur, dont les accès étaient devenus pareils à ceux d'une véritable maladie... Tant mieux! je lui prouverai que sa haine est le moindre de mes soucis... Elle me méprise! eh bien, ce ne sera pas sans raison!

Fou que j'étais! J'espérais combattre cette haine par les moyens mêmes qui l'avaient motivée, et croyais, en me rendant méprisable à ses yeux, lui inspirer des regrets, de

la pitié... peut-être même des remords! Je compris alors, mieux que je n'avais encore fait, que l'amour contient en germe tous les vices et toutes les vertus, les plus grands crimes comme les plus belles actions. C'est un vertige qui pousse l'homme, selon les circonstances où il se trouve, soit au bien, soit au mal, et fait de lui, — s'il est de la race des héros, — un prodige de gloire ou un monstre de perversité.

Si je n'atteignis pas, dans l'occasion dont je parle ici, le degré d'avilissement que semblerait supposer cette dernière hypothèse, il n'est pourtant que trop vrai que je m'élançai, à corps perdu dans un abîme de joies factices et d'excès immodérés où je ne tardai pas à trouver successivement l'ennui, le vide et le dégoût... Encore, si tout cela m'avait guéri! Mais je pus connaître alors, par ma propre expérience, que rien n'est si tenace qu'une passion dont on se veut affranchir et que tous nos efforts pour recouvrer notre liberté ne font que river plus étroitement nos fers.

C'est ce que démontrera victorieusement au lecteur le chapitre qui suit, si toutefois il veut bien se donner la peine d'y jeter les yeux.

CHAPITRE XXXI

Sommaire. — Je tombe malade. — Une idée fixe. — Promenades aux *Feuillants.* — Régime sévère auquel ne veut pas se soumettre mon amour. — Les tourments de la jalousie. — Une lueur d'espérance. — La chasse aux flambeaux. — Le piqueur. — Un laquais supposé. — Madame de Lesdiguières, reine de la fête. — Mauvais compliment que je reçois sous ma livrée. — Une femme entre deux prétendants. — Allusions obscures. — La fuite. — Une course de chevaux. — MM. de Biran et de Rambouillet sont vaincus. — Incident terrible. — Le cheval emporté. — A deux doigts de la mort. — Un salut providentiel. — Madame de Lesdiguières et son sauveur. — La réconciliation.

— Où il est démontré que tous les endroits sont bons pour une déclaration d'amour. — Progrès imprévus. — Une amitié à toute épreuve. — Singulier service qu'on exige de moi. — Le secrétaire intime. — Trait d'héroïsme. — On perdrait la tête à beaucoup moins. — Un message d'amour.

A la surexcitation momentanée dont nous avons expliqué plus haut les phases diverses succéda bientôt une prostration de forces et de volonté qui me laissa, tout au plus, la faculté triste et dernière de regretter mes écarts et de gémir sur de honteuses erreurs. Un effet physique fut la conséquence de cette disposition morale ; je tombai dangereusement malade, et gardai le lit l'espace d'un grand mois. Je dois rendre justice à mes amis, hommes et femmes. Pas un, en effet, ne m'abandonna dans cette pénible occurrence, et j'eus l'inexprimable bonheur, pendant plusieurs jours que dura le danger, de me voir l'objet d'une touchante unanimité d'inquiétudes sincères et de soins empressés.

Lorsque je fus rétabli, le premier nom que je retrouvai dans ma mémoire fut celui de madame de Lesdiguières ; la première image qui s'offrit à ma pensée fut la sienne. La première fois que je sortis, c'est vers son hôtel que je dirigeai mes pas, et quand mon sommeil, plus lucide et plus calme, fut tout à fait dégagé des obscures hallucinations de la fièvre, mon premier rêve fut encore pour elle...

J'appris par Ménage qu'elle allait quelquefois se promener aux *Feuillants* en compagnie fort nombreuse, ce qui faisait dire à bien des gens qu'elle était pour le moment la reine de Beauté, et qu'elle ne sortait jamais qu'entourée de sa cour.

Il ne se passa plus un jour que je ne me rendisse aux *Feuillants*. J'avais toujours soin d'être accompagné pour n'être point obligé de m'arrêter. Je remarquai, à chacune de ces rencontres, que son mari était rarement près d'elle, et que deux nouveaux cavaliers, MM. de Biran et de Rambouillet, se disputaient l'honneur de la servir. Elle conservait, chaque fois que je passais près d'elle, un visage immobile et froid. Nous échangions silencieusement un salut, et tout se bornait là.

Mais mon amour ne se contenta pas longtemps d'un

semblable régime, et il faut effectivement convenir que c'était là pour lui une vraie nourriture de carême ; la jalousie me déchirait cruellement, car n'ayant point réussi à établir mon empire sur le cœur de cette belle, la seule consolation qui m'eût été réellement agréable eût été de voir les autres échouer comme moi. On n'est point charitable en amour. Persuadé qu'on ne pouvait fréquenter madame de Lesdiguières sans l'aimer, j'entassais les conjectures l'une sur l'autre, et de déduction en déduction, j'en arrivais fatalement à celle-ci : — qu'il était peu probable qu'elle tînt rigueur à tous ses soupirants à la fois. Fortement frappée de cette idée, je sentis que je n'aurais plus de repos que je n'eusse éclairci la question suivante, qui me paraissait, sans contredit, la plus importante qu'homme du monde eût jamais eu à résoudre : Existait-il sous le ciel un homme assez heureux pour être aimé de madame de Lesdiguières, et cela étant, par quels moyens convenait-il de me venger de lui ?

Je cherchai longtemps sans rien trouver. Je n'allais plus chez le duc, et c'était là évidemment que j'eusse été le mieux placé pour découvrir furtivement ce que j'avais tant d'intérêt à savoir. Quant aux deux ou trois cercles où il m'eût été facile de rencontrer l'objet de mon tourment, je n'y remettais plus les pieds depuis le jour où la verve railleuse de la duchesse s'était si bien exercée à mes dépens. Je me considérais, d'ailleurs, comme un athlète vaincu, et frémissais à l'idée de me donner en spectacle à des gens qui auraient peut-être été assez méchants pour s'apitoyer sur mon sort et me plaindre tout haut.

J'en vins un instant à désespérer. C'est alors qu'une occasion, fécondée par mon génie inventif, s'offrit d'elle-même avec de magnifiques garanties de succès. Il s'agissait d'une partie de chasse qui devait avoir lieu aux flambeaux dans la forêt de Saint-Germain, et dont madame de Lesdiguières et plusieurs dames de la cour avaient promis de faire partie. A peine m'en eût-on donné avis que je résolus d'y assister moi-même, mais plutôt comme témoin que comme acteur. J'y devais pourtant remplir un rôle ; seulement ce rôle, ainsi qu'on va le voir, était tout à fait secondaire et avait l'inappréciable avantage de me laisser tout observer sans attirer les regards sur moi. Pour m'ex-

pliquer plus clairement, je gagnai, à prix d'argent, un des serviteurs de la duchesse, qui me promit, pour le jour de la chasse, un costume complet de piqueur. Sous ce déguisement, que le brave domestique m'apporta sans défiance, croyant être le complice d'une innocente plaisanterie, je pouvais suivre à la piste madame de Lesdiguières, surveiller toutes ses actions et étudier ses moindres mouvements, puisqu'il était évident qu'on ne se méfiait pas de moi, et que je serais le confident forcé de bien des gestes fugitifs et de bien des mots mystérieux.

Ce jour devait être un grand jour pour moi. Je l'attendis avec impatience.

Il vint enfin !

Nous étions au milieu de septembre, et le temps s'était annoncé de la façon la plus favorable. Il ne faisait ni chaud ni froid; la terre, imbibée d'une pluie d'orage qui était tombée la veille, n'était ni trop poudreuse ni trop humide, et les beaux ombrages de la forêt de Saint-Germain envoyaient au loin leurs gracieux murmures et leurs doux parfums. Le rendez-vous de départ avait été donné au château de M. le comte de L....., dont je ne veux pas écrire le nom ici, par égard pour sa famille, dont il a depuis terni la belle renommée. A sept heures, les meutes furent tirées et les cors commencèrent à sonner. Je fus exact à mon poste. Comme il était d'usage, pour ces sortes de circonstances, de raccoler ce qu'on appelait dans quelques maisons *des valets de passage*, les autres serviteurs ne furent pas étonnés de voir une nouvelle figure parmi eux, d'autant plus que cet habit de piqueur, je l'avoue à ma honte, m'allait à merveille et semblait avoir été fait tout exprès pour moi. J'avais d'ailleurs fortement modifié ma physionomie, grâce au raccourcissement de mes moustaches et au jeu fort naturel d'une perruque rousse qui me donnait l'air adorablement niais d'un villageois picard ou bas-normand. Ne voulant pas, toutefois, fixer trop spécialement les regards de mes camarades de livrée, je jouai le garçon timide, et me tins, autant que je le pus, à l'écart. Cette petite évolution ne m'empêchait pas d'avoir l'œil au guet. J'étais fort attentif à tout ce qui se passait dans la cour, dont les portes venaient de s'ouvrir toutes grandes pour livrer carrière à la grande cavalcade. Mon cœur battait à

me rompre la poitrine, et, voulant écarter de moi les importuns, j'avais imaginé, pour tout stratagème, d'éperonner sourdement mon cheval. Ce moyen, fort ingénieusement trouvé, puisque j'étais continuellement occupé de réprimer les soubresauts de ma bête, me permettait de laisser sans réponse les questions saugrenues que m'adressaient de temps à autre mes nouveaux amis les laquais, qui, soit dit en passant, sont bien l'engeance la plus babillarde et la plus curieuse que je sache.

Il était huit heures quand on se mit en marche. Toute la ville était aux fenêtres. Il y avait des femmes admirables, dont les costumes pouvaient passer pour des merveilles d'élégance et de luxe... Je n'en voyais qu'une, moi... et je ne sais si ce fut l'effet de la passion qui me remplissait l'âme, mais il me sembla que celle-là était la plus brillante et la plus belle de toutes, et qu'on l'aurait pu prendre pour une déesse, daignant sortir de l'Olympe, étincelante et parée, pour se mêler un instant aux mortels. Elle avait un magnifique corps de jupe de tapis isabelle, bordé aux extrémités de légers passements d'or et d'argent, à peine visibles, et finement entremêlés dans l'étoffe, une robe de dessous en satin de nuance foncée, une sous-gorge de velours brun à pointe basse, et sur la tête un apprêtador émaillé, d'où pendait un voile négligemment jeté sur ses épaules. Ses beaux cheveux à serpenteaux descendaient sur son cou en boucles onduleuses, et venait se jouer jusque sur son corsage, dont l'échancrure était assez creuse pour laisser deviner des beautés où la perfection d'un marbre divinement taillé le disputait à l'éclat de la neige. Puis, c'était une grâce, une dignité, une aisance noble et simple à désespérer toutes ses rivales. Son cheval lui-même, fier et cambré sous son riche caparaçon, semblait comprendre l'honneur qu'on lui avait fait en lui confiant une telle merveille. Il piétinait doucement, comme dans un accès de gaîté, et la belle écuyère, le flattant de la main, profitait de ces évolutions imprévues, pour montrer plus visiblement encore les ressources infinies de sa souplesse et de son habileté.

Bientôt nous fûmes en pleine forêt. La caravane prit le trot ; on convint pour minuit d'un rendez-vous général, et les chasseurs les plus ardents s'engagèrent dans les routes

que les pionniers avaient battues tout le jour. C'etait un beau spectacle que ces douze ou quinze seigneurs partant dans des directions contraires, suivis d'une meute de chiens dont les aboiements devaient glacer d'épouvante les hôtes du bois, et s'enfonçant au milieu des lueurs vacillantes que versaient sur eux les torches agitées, dans les défilés les plus difficiles et les allées les plus sombres... Cette chasse tout entière serait elle-même un beau sujet de description... mais, n'en déplaise à mes lecteurs, je m'en tiendrai à ce que j'ai vu ; or, la portion féminine de la cavalcade ayant réduit ses prétentions à celles d'une simple promenade, je demeurai tout naturellement dans la partie de l'escorte qui se détacha du groupe des chasseurs. A compter de ce moment, mes observations commencèrent et, ainsi qu'on va le voir, mon imagination eut beau jeu pour interpréter, traduire, épier, surprendre et se tourmenter.

Comme aux *Feuillants*, MM. de Biran et de Rambouillet vinrent se placer aux deux côtés de madame de Lesdiguières. Autant le premier semblait mélancolique, autant le second paraissait enjoué, d'où je conclus, avec une grande apparence de raison, on en conviendra, que l'un avait essuyé quelque refus mortifiant, tandis que peut-être l'autre!...

A cette idée, j'eus un mouvement nerveux d'impatience et piquai, sans le vouloir, mes éperons dans les flancs de mon cheval... Il se cabra, puis, sans que j'aie pu le maintenir, fit un temps de galop. Je fus obligé, pour revenir me placer où j'étais, c'est-à-dire par derrière, de faire, dans toute l'étendue qu'il comportait, le tour de la noble compagnie.

J'entendis madame de Lesdiguières dire à madame de Bouillon, en se penchant vers elle :

— Cet écuyer vous appartient-il, chère comtesse ? Voyez donc... il n'a pas mauvais air.

Madame de Bouillon me dévisagea hardiment et répondit :

Je ne le connais pas. Il est sans doute à M. le duc d'Orléans. On m'a dit qu'il nous avait prêté quelques-uns de ses gens pour ce soir.

C'était flatteur. Il paraît que j'avais la tournure d'un laquais de bonne maison!

Les deux premières heures de cette promenade furent passablement insignifiantes. La conversation, engagée sur plusieurs points à la fois, ne sortait pas des limites d'une intimité paisible. On causait à voix basse, et de temps en temps un rire étouffé ou le bruit d'une discussion sentimentale venaient seuls rompre la monotonie de la scène. Mêlé parmi les serviteurs qui, par déférence, restaient presque tous bouche close, je commençais moi-même à me lasser de cette uniformité qui tournait singulièrement au lugubre, quand les fanfares et les cris des chasseurs, s'élevant au loin dans la forêt, nous apportèrent fort à propros la plus vive et la plus joyeuse des mélodies. C'était comme un concert d'instruments invisibles auquel répondaient amoureusement les échos de la forêt et dont les sons, portés par le vent, traversaient l'espace en faisant siffler les branches, murmurer les feuilles et chanter les oiseaux de nuit, brusquement réveillés. A ce bruit, notre petite caravane se débanda et se forma en plusieurs détachements dont chacun enfila le sentier qui se trouva sur sa ligne.

Madame de Lesdiguières, plus leste et plus téméraire que les autres, s'aventura seule dans une large allée où pénétraient plus librement qu'ailleurs les premiers rayons de la lune, en s'écriant qu'elle voulait aller à la rencontre des chasseurs, dût-elle prendre part à leurs vaillantes prouesses et leur prêter main-forte au besoin.

M. de Biran piqua des deux pour se trouver près d'elle avant M. de Rambouillet. Mais ce dernier, trompant son rival par une feinte habile, fit sauter à son cheval le fossé de la contre-allée et se rendit ainsi maître de la position. Madame de Lesdiguières, les voyant surgir tous deux comme des fantômes à sa gauche et à sa droite, ne put s'empêcher de leur dire :

— Mais, messieurs, vous avez donc juré de me retenir sans pitié dans le réseau de vos protestations galantes? Je finirai par vous considérer comme les deux portes de ma prison. De grâce ne soyez pas plus durs envers moi qu'envers un papillon ou un oiseau... laissez-moi la liberté de mes ailes !

— Nous ne souffrirons pas qu'on vous puisse trouver seule, à pareille heure, dans la forêt! dit Biran.

— C'est un devoir que nous remplissons, ajouta Rambouillet.

— Ah! oui... le devoir... Encore une grande tyrannie inventée par les hommes qui parlent souvent d'indépendance et s'ingénient à trouver des moyens d'être esclaves!

— La servitude que nous cherchons près de vous, répliqua galamment Rambouillet, vaut mille fois le plaisir d'être libre!

— Toute la cour porte déjà vos chaînes, ajouta Biran, vous le savez bien.

— Mes prétentions, répliqua presque sérieusement madame de Lesdiguières, ne vont pas jusque-là. Je ne veux exercer mon despotisme sur personne; mais je ne saurais souffrir aussi que personne pût exercer le sien sur moi.

— Oh! oh! fit Biran d'un air incrédule.

— Vous en doutez?

— Nous hésitons, dit Rambouillet, à vous attribuer des sentiments de froideur et d'indifférence que n'avoue pas la nature.

— D'où il faut conclure, répliqua madame de Lesdiguières avec une solennité comique, que si ce reproche était fondé, je serais à vos yeux... une exception... un prodige... qui sait!... peut-être une monstruosité!

— Sans doute, fit sur le même ton M. de Biran; mais nous avons, s'il faut vous parler franchement, toute raison de croire que cette âme, si forte et si bien trempée, s'humanise dans la solitude et loin des regards indiscrets.

— Que voulez-vous dire?

— Je suis de son avis, reprit M. de Rambouillet avec vivacité, et nous devons ajouter, pour notre justification, que nous ne sommes pas les seuls à penser ainsi... J'ai entendu, de mes propres oreilles, à la cour, accuser ce cœur, qui affecte une si superbe insensibilité, d'être tourmenté secrètement par une passion que nul ne connaît, dont personne n'a pu encore nommer l'objet heureux et qui le défend pour ainsi dire de toute atteinte...

— En vérité?... Et à quels symptômes ces observateurs clairvoyants qui, à coup sûr, doivent être de grands médecins de cœur, ont-ils deviné l'existence du mal?

— A votre mélancolie qui, depuis plusieurs mois, a été cent fois remarquée... à cet ennui qui vous poursuit par-

tout... à ce besoin continuel de déplacement qui vous fait, à chaque instant, changer de séjour... à mille imperceptibles signes, en un mot, que je ne puis vous dire... mais qui sautent aux yeux.

— Est-ce que monsieur de Biran s'en est également aperçu?

— Comme tout le monde, madame... ni plus... ni moins...

— J'étais loin, dit madame de Lesdiguières avec émotion, de me croire aussi minutieusement surveillée... mais savez-vous, messieurs, que ce serait à nous empêcher, nous autres pauvres femmes, d'être tristes, de rire ou de soupirer devant vous. Avec un tel système, nos rêveries les plus innocentes pourraient s'interpréter à notre détriment... et vous ne comprenez pas que cette tyrannie nous gêne, nous contrarie, nous obsède!

— Permettez, fit Rambouillet.

— Un mot, ajouta Biran.

— Je ne veux plus rien entendre, interrompit madame de Lesdiguières d'un ton moitié gai, moitié sérieux ; et pour échapper décidément à vos persécutions, messieurs, je prends la fuite; rattrapez-moi si vous pouvez.

Et elle s'élança dans l'épaisseur de la forêt de tout le galop de son cheval, qui était un des plus beaux et des plus vigoureux que j'aie jamais vus. Les deux montures de MM. de Biran et de Rambouillet ne valaient pas, à beaucoup près, celle qui les devançait déjà de toute la distance d'un élan pris brusquement et à l'improviste; aussi, fatigués et déroutés par les nombreux détours que décrivait l'habile écuyère, finirent-ils par ralentir le pas, renonçant ainsi à une poursuite qui ne devait avoir aucun résultat.

— Aussi légère que coquette! murmura M. de Biran d'un accent où se peignait le dépit.

— Tête folle! amplifia M. de Rambouillet; notre désertion la fera peut-être réfléchir. Si vous m'en croyez, cher ami, nous retournerons à nos autres dames.

— C'est bien mon intention... seulement il serait bon, par générosité, de lui dépêcher quelqu'un pour la remettre dans son chemin. Ohé! piqueur! continua-t-il en s'adressant à moi, les jarrets de ta bête sont-ils bons?

— Excellents, monseigneur.

— Eh bien! enfile tout droit cette route, tâche de retrou-

ver madame la duchesse de Lesdiguières, et ramène-la au rendez-vous.

Je n'avais guère besoin de toutes ces recommandations-là; je me jetai à toute bride dans la direction désignée et disparus.

Je fus longtemps sans retrouver la trace que je cherchais avec tant d'ardeur... je crus même un instant l'avoir entièrement perdue...

Tout à coup, un épouvantable hennissement retentit à mes oreilles; j'entends le double bruit des sabots du cheval qui se heurtent aux pierres et d'un murmure sourd qui sort à grand'peine d'une poitrine oppressée. Le fracas redouble, j'avance encore... et je vois venir à moi la duchesse, à demi-renversée sur l'animal dont elle a saisi la crinière, haletante, éperdue, appelant du secours d'une voix déchirante et brisée! un énorme ravin s'ouvre en entonnoir au bout du chemin que parcourt le cheval emporté... quelques secondes de plus, quelques pas encore et elle va mourir!...

Je mets pied à terre... je prends mon élan pour gagner par un biais la route au moment où le cheval va passer, et au risque d'être broyé, tué sur place, je saisis la bride et m'y cramponne de toutes mes forces.

L'animal furieux me traîne à terre l'espace de quarante pas. Cédant enfin à la violente pression du mors, sur les appuis duquel je pèse de tout mon poids, il s'arrête... et madame de Lesdiguières peut se laisser glisser sur le sol.

Je me relève meurtri et attache le cheval à un arbre.

La duchesse est déjà remise de sa frayeur; c'est tout au plus si une légère pâleur, étendue sur ses joues ordinairement fraîches et roses, témoigne de l'affreux danger qu'elle vient de courir.

— Le nom, demanda-t-elle en s'approchant de moi, le nom de celui qui m'a sauvé?...

— Que vous importe ce nom, madame? Tant que vous l'ignorerez, vous pourrez remercier celui que vous daignez appeler votre sauveur. Si vous saviez qui il est, ce serait peut-être à lui d'implorer son pardon.

— Qui êtes-vous? répéta-t-elle avec anxiété.

— Je suis... je suis Roquelaure!

Elle ne fit pas un mouvement et n'articula pas une syl-

labe. Nous restâmes ainsi tous deux, l'un vis-à-vis de l'autre, attendant peut-être chacun le signal qui nous devait arracher à cette cruelle immobilité... elle fut généreuse : c'est elle qui fit le premier pas vers moi en me tendant la main.

De combien de baisers mes lèvres n'y imprimèrent-elles pas la trace! Je ne pouvais me lasser de presser contre ma bouche ces doigts dont la douce chaleur était mon ouvrage, puisque sans moi le froid de la mort les eût soudainement glacés... Comme elle ne se défendait point de mes caresses, j'usais et abusais de la permission muette qui m'était donnée :

— Vous allez me traiter de fou, m'écriai-je dans le paroxysme de mon délire... mais au risque de m'attirer des paroles encore plus dures que celles dont vous m'avez jadis accablé, il faut que ma voix porte enfin jusqu'à vous le cri de mon cœur : Je vous aime, je vous aime, je vous aime!

Elle ne fit éclater ni mécontentement ni colère, et se contenta de me dire doucement :

— Calmez-vous ; je crois à votre amour et serais heureuse d'y répondre ; mais cela m'est impossible, entendez-vous... tout à fait impossible.

Et sa voix, en prononçant ces paroles, vibrait étrangement. Elle continua en me serrant la main.

— Refuserez-vous mon amitié?

— La refuser! moi qui accepterais de vous la mort!

— Et puis-je compter sur la vôtre?

— Rappelez-vous cette soirée, madame la duchesse, et n'en exigez pas davantage.

— Vous avez raison... je puis maintenant me fier à vous. Eh bien! me permettez-vous de mettre dès demain cette amitié à l'épreuve?

— Sur-le-champ!

— Non, demain... venez le soir... vers neuf heures... je vous attendrai chez moi; j'aurai peut-être un grand service à vous demander.

Je n'oublierai jamais le charmant trajet que nous fîmes à pied, depuis la place où l'événement avait eu lieu, jusqu'au château du comte de L... où les chasseurs n'étaient pas encore de retour. Elle rentra seule et je m'esquivai.

Deux heures après, m'étant tenu aux aguets pour être au courant de ce qui pouvait arriver de nouveau, j'appris qu'un palefrenier, envoyé dans le bois par la duchesse, était allé chercher le cheval que nous y avions abandonné, lorsque nous nous étions aperçu qu'il s'était blessé à la jambe. Quant au mien, dont je ne m'étais guère occupé sous le coup du péril, il était revenu tranquillement prendre sa place à l'écurie. Ces diverses circonstances donnèrent lieu à bien des interprétations plus drôles les unes que les autres. On disait que madame de Lesdiguières ne devait qu'à elle seule le bonheur inouï d'avoir échappé au trépas, et sa réputation de bonne cavalière s'en accrut d'autant. Le fait du cheval revenu seul prêtait à l'anecdote un vernis fantastique qui en augmentait l'agrément. Il était évident que le piqueur qui le montait et qu'on ne devait plus jamais revoir était un être surnaturel qui s'était métamorphosé en un gibier quelconque ou que le grand diable d'enfer avait emporté. Le digne valet auquel je devais mon déguisement savait seul le mot de l'énigme; mais il était discret, — chose rare parmi ses pareils, — et le secret fut bien gardé. . . . .

. . . .

Le lendemain, comme neuf heures du soir sonnaient aux horloges parisiennes, j'arrivai chez la duchesse et me fis annoncer.

Elle était seule et ne m'avait jamais semblé plus belle ; elle me remercia d'avoir été exact et commença par me parler de choses indifférentes. Pressé par la curiosité, je la suppliai de ne me point faire languir plus longtemps et de me dire, sans plus tarder, ce qu'elle attendait de mon zèle et de mon dévouement :

— Ecoutez-moi donc, fit-elle en rapprochant son siége du mien, de manière à pouvoir s'accouder sur la table qui se trouvait entre nous deux; — l'aveu que je vais vous faire est d'une importance dont vous pourrez juger vous-même, quand je vous aurai dit qu'il intéresse plus que ma vie, c'est-à-dire mon honneur. Cet honneur, je le mets sous la sauve-garde du vôtre, monsieur de Roquelaure. N'est-ce pas que j'ai raison de vous choisir entre tous pour recueillir cette confidence, et que vous ne me trahirez point?

Que pouvais-je répondre? rien absolument. Elle le comprit et me dit avec un accent de passion qui me pénétra le cœur, comme la pointe glacée d'un couteau :

— J'aime un homme de la cour, monsieur de Roquelaure, je l'aime en silence et dans le secret de ma pensée depuis plus de six mois. Cet homme m'aime aussi, j'ai lieu de le croire, mais la froideur que j'ai toujours affectée à son égard pourrait bien le gagner à son tour. Il me semble qu'il s'éloigne de moi, que je vais lui devenir indifférente et que je suis au moment de le perdre... J'ai usé toutes mes forces dans la lutte... je n'en ai plus... Je veux qu'il revienne à mes genoux... je veux qu'il sache que je souffre... je veux qu'il sache que je l'aime...

— Que ne le lui dites-vous? m'écriai-je avec un mouvement de répulsion que je ne pus dissimuler.

— J'en mourrais de honte.

— Ecrivez-lui, madame la duchesse.

— J'y avais songé... mais vous ne me connaissez pas, monsieur de Roquelaure. Mon caractère est un composé bizarre de craintes puériles et de témérités incroyables. Cent fois j'ai mis la plume à la main, cent fois la plume est tombée à terre sans avoir tracé un seul mot. Une lettre est un témoignage accablant contre une femme; la trahison, la négligence, une catastrophe imprévue ne peuvent-elles la livrer au pouvoir d'un époux, d'un indiscret, d'un méchant!... une écriture, même déguisée, se reconnaît toujours... si vous vouliez, vous, monsieur de Roquelaure...

— Quoi donc, madame?

— Vous ne m'entendez pas?...

— Je ne l'ose.

— Il s'agirait seulement... de quelques lignes, écrites sous ma dictée.

— A l'homme qui possède votre amour?... oh! madame!...

— Ainsi, cette grande amitié que vous m'offriez tout à l'heure recule devant un sacrifice.

— Comme celui-ci?... oui, madame, et je ne comprends même pas...

— Que je vous le demande peut-être?

— Vous avez deviné ma pensée...

— Ah! vous ne comprenez pas que je vous demande un

sacrifice, qui est le plus beau, le plus sublime dont je puisse éprouver votre amitié... ah! vous ne comprenez pas l'héroïque confiance d'une femme qui vient à vous, faible et désarmée, et vous dit : J'ai un secret qui contient mon bonheur, ma considération, ma vie, un secret que je n'ai jamais confié à qui que ce soit au monde et je vous en fais, sans autre garantie que votre honneur, le dépositaire et le gardien. Ah! vous ne comprenez pas qu'en agissant ainsi, je me livre à vous autant qu'à celui que j'aime... Ah! monsieur de Roquelaure, ce n'est point là le cœur que je croyais rencontrer en vous.

J'avais la poitrine pleine de sanglots prêts à éclater. Je les comprimai violemment, et, saisissant une plume qui semblait avoir été placée là tout exprès, je murmurai d'une voix qui s'entendait à peine :

— Je serais un traître, si, après avoir reçu le commencement d'une telle confidence, je n'en exigeais pas la fin. Le sacrifice sera complet. Dictez, madame la duchesse : j'écris.

Elle appuya sa tête sur ses deux mains, pendant que je prenais mes dernières dispositions pour remplir mon office de secrétaire intime. Puis, d'une voix troublée, elle bégaya d'une voix mal affermie, ces deux mots :

« Mon ami...

Je soupirai longuement et me décidai enfin à répéter, comme pour l'encourager à braver les obstacles d'une expédition difficile : *Mon ami!!*

La duchesse reprit avec plus d'assurance :

« Le temps est venu de vous montrer le fond de mon « cœur. Depuis bientôt un an, j'ai opposé à vos vœux une « rigueur dont l'honnêteté me faisait une loi. J'espérais « même ne m'en départir jamais. Hélas! pauvres femmes « que nous sommes... où vont se perdre nos résolutions « les plus louables? Tout conspire contre nous; et notre « courage, presque invincible quand nous avons à com- « battre l'ennemi de front, s'évanouit et se brise à la vue « d'un chagrin bien senti ou d'un désespoir réel. Quand « nous réussissons à nous défendre, c'est bien moins « notre vertu qui nous y aide, que la conviction, fausse « ou réelle, que nous ne sommes pas aimées. Voilà, mon « ami...

Je m'arrêtai encore... elle reprit en y mettant une douce insistance :

« Voilà, mon ami, l'explication sincère et véritable de « mes longues hésitations avec vous. J'étais persuadée, — « était-ce ma faute? — que vous ne m'aimiez pas. Aujour- « d'hui, je pense tout le contraire. Est-ce une erreur? Oh! « alors, que le ciel me la laisse, car je sens que je ne sau- « rais plus vivre sans elle.

« Maintenant, il me reste à vous donner un témoignage « certain d'une tendresse que je ne veux plus vous cacher. « Vous savez que mon mari est depuis quinze jours à sa « campagne du Grand-Mesnil et qu'il ne la doit quitter « qu'à la fin de ce mois. Jusque-là, je serai donc toute « seule, c'est-à-dire tout à vous.

— Non! non! m'écriai-je en jetant la plume au loin, je n'en écrirai pas davantage.

— Oh! répliqua-t-elle avec une angélique douceur, vous êtes forcé d'aller jusqu'au bout.

Je ramassai ma plume, subjugué malgré moi, et elle continua :

« Demain soir, à neuf heures, je serai chez moi. Je crois « être assez sûre d'occuper exclusivement votre pensée « pour n'avoir pas besoin de signer mon nom. Votre cœur « et votre esprit me reconnaîtront sans peine. Adieu, mon « ami, — à demain. »

J'étais atterré, ma tête bouillonnait et je sentais dans tous mes membres d'indicibles douleurs. Elle me prit le billet des mains, le plia, mit elle-même la suscription en caractère très-fin, et recouvrit le tout d'une enveloppe qu'elle ferma de trois cachets de cire verte. Mais, pendant ce temps, l'esprit perdu, brûlant de fièvre, je m'appuyais contre les meubles comme un aveugle qui eût cherché son chemin pour sortir.

— Ce n'est pas encore tout, me dit-elle.

— Ah! fis-je d'un air hébété, il y a encore autre chose?

— Il faut que je sache si vous consentirez à porter cette lettre à son adresse?

— Moi-même?

— Vous-même.

— En personne?

— Oui... mais le plus mystérieusement possible...

— C'est bien... le nom, madame la duchesse, le nom!...

— Vous voyez bien que cette enveloppe vous le cache... m'est-il permis de réclamer de vous une nouvelle promesse?

— Ne suis-je pas votre ami? répliquai-je avec un sourire amer.

— Eh bien, faites-moi le serment de n'ouvrir cette enveloppe que demain... à midi précis.

— J'en fais le serment.

— Souvenez-vous que je me suis confiée tout entière à votre loyauté?

— Je ne l'oublierai pas.

— Adieu, monsieur de Roquelaure.

— Adieu!

Je descendis l'escalier en me cognant tantôt à la rampe, tantôt aux murailles. J'étais plus mort que vif et me mis à marcher à l'aventure, sans trop savoir où j'allais.

CHAPITRE XXXII

Sommaire : Promenade nocturne dans les rues de Paris. — Charamande, porte-parasol du cardinal de Richelieu. — Un moyen de tuer le temps. — Une nuit chez Ninon. — Mascarades. — M. de Ségrais, poëte de *Mademoiselle*. — Le page de Henri II. — Une sarabande. — M. de Ségrais amoureux. — Goût bizarre. — Est-ce une fille? est-ce un garçon? — M. de Ségrais en court la chance. — L'audace récompensée. — Mademoiselle Desœillets. — Un madrigal dans une assiette. — Mot heureux de M. de Rambouillet. — Un piquet entre M. de Choiseul et Bautru. — Une veine. — M. de Larochefoucault intervient. — Pari d'un nouveau genre. — Comment Bautru fait perdre cinq cents louis à M. de Larochefoucault. — Je cherche l'oubli de mes peines dans le sommeil. — Midi sonne. — Une jolie surprise.

Je me sentis si agité après cette entrevue avec madame de Lesdiguières, que je ne pus me résoudre à rentrer bour-

geoisement chez moi. Je vaguai longtemps par les rues, sur les quais et autour des Tuileries, n'ayant d'ailleurs aucun but arrêté, et dans l'unique intention de réfléchir à ce qui venait de m'arriver. Il fallait pourtant bien m'arrêter quelque part, et je ne sais guère où le hasard et l'occasion m'eussent poussé, si je n'eusse rencontré Charamande, l'ancien porte-parasol du cardinal de Richelieu, que je n'avais pas vu depuis près de trois ans, et qui, m'ayant reconnu de son carrosse, m'appela de sa voix criarde au détour du Pont-Neuf.

— Roquelaure, dit-il, où vas-tu?

— Où le diable me mène, lui répondis-je, et je crois qu'à cet égard-là, il n'en sait pas beaucoup plus long que moi.

— Viens-tu chez Ninon ?

— Qu'y fait-on ce soir?

— Ne le sais-tu pas?

— Non, ma foi!

— Ah çà! sors-tu de la Bastille pour ignorer qu'aujourd'hui, septième jour de septembre, entre la onzième et la douzième heure, il y a collation, danse, comédie et mascarade au Marais?

— Ami Charamande, je ne sors point de la Bastille, mais d'une autre prison cent fois plus impitoyable et plus dure, d'où je crains bien de ne jamais plus dégager ma liberté...

Un gros soupir couronna cette demi-confidence, et Charamande s'écria :

— Peste ! le mal paraît sérieux, et il est urgent de le combattre, Tu es bon danseur, Roquelaure, viens... je te fais danser la première sarabande avec Ninon.

Bien que je ne fusse guère d'humeur à m'amuser de plaisirs bruyants, je ne me fis point prier davantage et pris place dans le carrosse de Charamande. Nous arrivâmes chez Ninon à près de minuit. La fête était réellement magnifique, et on y remarquait des costumes charmants. La belle Liance, qui était l'ornement le plus admirable des ballets de ce temps-là, avait un costume d'*heure* qui attirait tous les regards. Quelques autres, dont on ne savait guère les noms, brillaient, soit par leur beauté, soit par la richesse et le bon goût de leurs déguisements; mais aucune ne pouvait rivaliser avec la maîtresse du lieu. Ninon de l'En-

clos, entourée de femmes, était comme une déesse escortée de ses nymphes, ou comme le soleil au milieu d'une pléiade d'étoiles. Son visage était un astre resplendissant, où toutes les autres lueurs venaient s'absorber et se confondre.

Qui le croirait? je fus triste et presque ennuyé au sein de ce tourbillon joyeux, dont le bruit ne réussit même pas à me distraire de mes tourments. Les dernières paroles de madame de Lesdiguières me tintaient aux oreilles, et tenaient mon imagination enfermée dans un cercle d'où il lui était impossible de sortir. La Bastille, ainsi que je l'avais dit un instant auparavant à Charamande, n'était rien auprès de cette prison-là.

Il arriva, dans cette soirée, une aventure assez drôle à M. de Ségrais. Assis dans un coin du salon, il avait d'abord fixé son attention toute silencieuse sur un charmant petit page, dont le costume, merveilleusement accommodé à la mode du temps de Henri II, trahissait des formes élégantes et une taille parfaitement bien prise. Il portait un joli chapeau gris à plume rabattu sur l'oreille, l'épée à fourreau blanc, et une fraise du point le plus précieux de Venise. Ses manières gracieuses et engageantes attiraient toutes les femmes autour de lui. Quelque-unes même avaient essayé de faire tomber le loup de satin noir qui cachait sa figure. Mais il avait résisté à toutes ces agaceries, et au grand désappointement de Châtillon et de Rambouillet, qui étaient venus offrir leur main à Ninon pour danser une sarabande, ce fut lui qui obtint la faveur qu'on leur refusait. Il y eut par-ci par-là quelques murmures. Mais que faire contre un enfant? Le page de Henri II dut à sa faiblesse apparente de n'être pas inquiété dans un triomphe qui lui suscitait tant de jaloux.

M. de Ségrais ne quitta pas des yeux le groupe danseur. Puis, quand les violons eurent cessé de jouer, il se dirigea vers le page, lui dit quelques mots à l'oreille, et, malgré une légère résistance, s'empara de son bras sans plus de façon. Deux minutes après il l'entraîna dans la pièce prochaine, et entama avec lui une conversation des plus mystérieuses et des plus animées. La disparition du joli page ne tarda pas à être remarquée, et on alla relancer M. de Ségrais dans le cabinet où il s'était réfugié pour pouvoir causer plus librement avec son nouvel ami.

Alors ce fut une guerre en règle déclarée au poëte de Mademoiselle. On l'accusait de faire ses coups à la sourdine, et de chercher son plaisir aux dépens de celui des autres. Les femmes prétendaient qu'en leur enlevant le petit page, on leur faisait tort d'un adorateur; les hommes disaient à M. de Ségrais que sa conduite était une offense envers tout le sexe et qu'il fallait laisser à Bois-Robert ces sortes de divertissements.

Ségrais reçut le choc en guerrier émérite et en homme d'esprit. Quand le tumulte fut apaisé, il répondit :

— Les reproches que vous m'adressez les uns et les autres sont de toute justice, si ce page est vraiment ce qu'il paraît être; mais, bien que je n'aie encore pu obtenir de lui aucun éclaircissement positif sur ce que j'ai tant d'intérêt à savoir, je déclare que je me fais à tout hasard son chevalier, et que je lui voue, à mes risques et périls, tout l'attachement, toute l'affection... tranchons le mot... tout l'amour dont il est digne.

— C'est vous avancer beaucoup, dit Ninon.

— Pourquoi cela ?... si j'ai affaire à une fille !

— Mais si c'est un garçon, fit observer Charamande.

— Méfiez-vous, c'est un garçon, répétèrent tous les hommes en chœur.

— Vous le croyez?

— Oui, oui.

— Il en sera ce qu'il pourra, j'en cours la chance, répondit Ségrais.

— Mais c'est une horreur, s'écrièrent les femmes en riant comme des folles.

—La chose est d'autant plus effrayante, dis-je à mon tour, que M. de Ségrais n'a qu'une parole et qu'il est homme à ne reculer devant rien...

— Monsieur de Roquelaure a raison ; et fallût-il me réduire au rôle du berger Corydon soupirant inutilement pour Alexis, je prendrai Virgile pour excuse et m'exécuterai.

Il y eut ici une explosion de rires et un feu croisé de plaisanteries plus ou moins voilées...

— Un tel scandale chez moi, fit Ninon en affectant une dignité austère, je ne le permettrai pas. Joli page de Henri II, je te somme d'ôter ton masque.

— Volontiers... fit une petite voix douce comme miel, aussi bien je commence à avoir trop chaud, et d'ailleurs il me tarde de récompenser M. de Ségrais de m'avoir, seul entre tous, devinée pour ce que je suis.

Le masque tomba, et l'on vit le plus frais minois qui se puisse imaginer. Une abondante forêt de beaux cheveux, jusqu'alors emprisonnée sous un léger chapeau de feutre, se répandit en guirlandes soyeuses sur les épaules et jusque sur la taille de la séduisante fille. Il se fit autour d'elle un murmure d'admiration, et Ninon, toute étonnée d'y avoir été prise comme les autres, dit en courant l'embrasser :

— Mon enfant, que je te félicite... sais-tu que c'est un bel âge que le tien ! ce n'est qu'à seize ans qu'on peut être jolie femme tout en ressemblant à un homme... encore deux étés et personne ne s'y trompera plus. Messieurs, continua-t-elle en s'adressant plus spécialement à la partie mâle de l'assemblée, je vous recommande cette chère fille, que vous verrez un de ces soirs débuter à l'hôtel de Bourgogne, dans une des pièces de notre excellent Corneille ou du vieux Rotrou. C'est mademoiselle Desœillets.

Bien qu'elle n'eût point encore paru sur le théâtre, mademoiselle Desœillets avait une de ces réputations précoces qui s'attachent aux petites merveilles avant leur apparition sur la scène du monde. Nous nous pressâmes autour d'elle et prîmes l'engagement d'assister en masse à ses débuts, — lesquels eurent effectivement lieu peu de temps après, et réalisèrent heureusement tout ce qu'on en avait espéré.

Certain que sa conquête était une femme, et, qui mieux est, une femme des plus aimables, M. de Ségrais poussa la plaisanterie jusqu'au bout, et trouva original, maintenant que tout le monde était fixé sur le sexe du petit page, d'élever des doutes à son tour sur une chose qui, si on en jugeait par le dehors, paraissait suffisamment prouvée. Il poursuivit toute la nuit mademoiselle Desœillets, jouant l'incrédule, et la suppliant de trouver un moyen de lui démontrer plus complètement la vérité. Ce jeu ne sortit pourtant pas des bornes d'une galanterie modérée, et elle, toute la première, n'en fit que rire. On assure toutefois que, dès le lendemain l'intrigue, commencée à la légère, tourna brusquement au sérieux. Que cela soit ou non, il n'en est pas moins positif que M. de Ségrais avait été réel-

lement touché; on en put juger par le coup de fouet qu'en reçut son cheval Pégase, dont les allures étaient d'ordinaire assez lentes, et qui, cette nuit-là, prit tout à coup le mors aux dents. Pendant qu'on s'asseyait pour la collation et que mademoiselle Desœillets réparait, tant bien que mal, le désordre de sa coiffure, l'auteur d'*Athis*, armé d'un crayon, improvisa, sur le fond de son assiette, le madrigal que voici. Pour un versificateur aussi rétif que l'était M. de Ségrais, ce tour de force était une véritable preuve d'amour :

Ah ! Philis, quel homme vous êtes !
Rien ne peut borner vos conquêtes...
Quoi ! vous voulez régner partout !
Reprenez votre habit et laissez-nous le nôtre.
Vous poussez notre sexe à bout,
Et vous voulez encor captiver tout le vôtre!
Qui n'eût comme moi, cette fois,
Violé de l'amour les plus honnêtes lois ?
Celui que j'ai pour vous me tourmente et me fâche...
Mais comment parer de tels coups ?
Je n'avais jamais, que je sache,
Aimé d'autre garçon que vous.

Ces vers n'étaient assurément pas merveilleux; mais, semblable à toutes les femmes qui aiment à jouer le rôle de muses, mademoiselle Desœillets n'en fut pas moins sensible à l'orgueil de les avoir inspirés, et l'on ne put s'empêcher d'applaudir de bon cœur M. de Rambouillet lorsque, ayant reçu l'assiette des mains du poëte pour la présenter à la jeune fille, il lui dit en s'inclinant :

— Ceci, mademoiselle, est de la part de M. de Ségrais, qui vous envoie un plat de son métier.

Je voulus, avant de me retirer, pousser une reconnaissance jusque dans la salle de jeu. La première où le hasard me conduisit n'était composée que d'hommes et se divisait en deux camps distincts, où l'on faisait d'un côté le brelan et de l'autre le piquet. Au moment où j'entrais, un de ces messieurs du brelan empochait une rafle de mille ducats ; comme je ne connaissais personne d'entre eux, je me dirigeai vers l'autre table, espérant y être plus heureux qu'à celle-ci. Effectivement, plusieurs de mes amis formaient la

galerie, et l'un des deux tenants était Bautru, qui était plongé dans ses cartes comme un curé dans son bréviaire, tandis que son adversaire, que j'eus bientôt reconnu pour le comte de Choiseul, semblait jouer à l'aventure; comme cela arrive souvent quand on a la chance pour soi.

Les explications qu'on me donna confirmèrent mes prévisions: Bautru perdait une somme assez ronde; M. de Choiseul, lui, avait, en trois quarts d'heure, gagné dix parties de piquet. Il faut dire du reste que celui-ci, fatigué autant que contrarié d'une veine aussi longue, n'aurait pas été fâché de perdre une fois ou deux. A peine avais-je jeté les yeux sur le tapis vert que je le vis abattre ses cartes en disant :

— Je joue pour dix... en voilà trente, mon cher Bautru, et vous n'avez pas marqué un point.

— Ce qui fait que je suis encore une fois pic, repic et capot !... Avec votre permission, monsieur le comte, je vous dois maintenant cinq cents louis.

— Est-ce que vous prenez votre revanche?

— Pourquoi pas? quitte ou double!

— Vous le voulez?

— Sans contredit.

— Vous avez tort de vous entêter, Bautru, dit M. de Choiseul, je sens à mes doigts que je vais encore vous dépouiller.

— Voyez un peu!... moi, j'ai tant de confiance dans cette partie, que j'ai presque envie d'augmenter mon enjeu des six louis qui me restent.

— Ce serait une folie...

— Je la risque!

— Messieurs, s'écria M. de Choiseul en s'adressant à la galerie, vous êtes témoins que si Bautru se ruine, il ne s'en devra prendre qu'à lui. Le millier de louis y passera, c'est moi qui vous le dis.

— Oh! oh! c'est ce qu'on verra... fit Bautru en battant les cartes avec un grotesque acharnement.

— Si j'étais gouvernement, dit au fond d'un groupe voisin, une voix qui ne s'était pas encore mêlée à la conversation, j'interdirais le jeu à certaines personnes, et bien certainement M. de Bautru serait compris dans cette interdiction.

A ces mots, qui avaient été lancés par M. de Larochefoucault, quelques assistants se récrièrent.

— Oui, messieurs, reprit M. de Larochefoucault en s'approchant, et je maintiens que ma décision produirait d'excellents effets. Il existe plusieurs classes d'hommes qui se devraient garder des cartes comme du feu; vous ne vous doutez pas des malheurs, petits et grands, qui peuvent résulter de cette passion, quand elle est portée à ses dernières limites. Dans un moment de perte excessive, le général le plus habile peut oublier son plan de bataille, l'amoureux le plus tendre la dame de ses pensées, l'homme d'esprit le plus gai, son aimable enjouement. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Bautru, que c'est à vous que s'adresse cette dernière allusion.

— J'en remercie vivement monsieur le duc, répondit Bautru. Il est vrai qu'on me fait, je ne sais trop pourquoi, une réputation d'esprit, qui souvent est bien le fardeau le plus lourd et le plus difficile à supporter que je sache. N'importe, méritée ou non, il faut soutenir sa renommée... aussi donnerais-je beaucoup pour pouvoir prouver sur-le-champ, et séance tenante, à monsieur le duc, que, malgré les nombreuses bottes dont me gratifie la fortune depuis près d'une heure, j'ai encore le cerveau aussi clair et aussi dégagé de toute vapeur noire que si je venais de bien dormir ou de bien dîner...

— On pourrait vous soumettre à une rude épreuve, dit le duc en souriant.

— Soit, dit Bautru, sans la connaître, je l'accepte.

M. de Larochefoucault réfléchit pendant quelques minutes et reprit :

— Tenez, je veux vous faire la partie belle et ne vous point prendre au dépourvu; moi aussi, je vais jouer, mais sans m'occuper de vos cartes le moins du monde. De combien est l'enjeu?

— De cinq cents et quelques louis.

— A merveille..... Si vous gagnez, tout est pour le mieux, et l'expérience sera remise à une autre fois... mais... vous pouvez perdre...

— Il faut s'attendre à tout, dit Bautru.

— Eh bien... dans ce cas, j'ai à vous proposer un moyen,

grâce auquel vous ne paieriez point vous-même M. de Choiseul.

— Qui le paierait donc?

— Moi.

— Voyons le moyen.

—C'est tout simplement un pari. Écoutez-moi, messieurs. Bien que M. de Bautru ne le cède à âme qui vive pour la vivacité des réparties, je gage qu'au moment même où il verra sa partie perdue, il ne conservera pas assez de sang-froid pour dire un bon mot.

— Et s'il le dit? demanda le comte de Choiseul.

— Je suis garant de sa mise envers vous.

— Tenez-vous le pari?... demanda Châtillon.

— Cette question est une plaisanterie, puisque je n'ai qu'à y gagner, dit Bautru; mais qui décidera de la bonté du mot?

— Tout le monde, dit M. de Larochefoucault, et vous tout le premier, Bautru, qui êtes bon juge en ces matières.

— Risquer une telle perte sans chance de gain! murmura le joueur légèrement troublé... vous êtes donc bien sûr de votre fait?

— Je ne dis pas cela.

— Hum! hum! fit Bautru qui semblait faiblir... voilà bien de la besogne... trouver un mot drôle, piquant, spirituel... juste au moment de la catastrophe... le fait est...

— Le fait est, interrompit M. de Larochefoucault, que je vous en défie.

— Enfin... dit Bautru en soupirant; essayons.

La partie s'engagea et le silence le plus profond régna dans tout le cercle environnant. On eût entendu une mouche ronfler.

Le coup du début, d'une importance majeure, fut fatal à Bautru.

Le second de même.

Au troisième, il y eut une légère lueur d'espoir.

Au quatrième, M. de Choiseul, qui était premier, releva un jeu magnifique. Il avait déjà marqué quatre-vingt-onze. Il jeta sur la table une quinte à l'as, en disant :

— Cinq cœurs.

— Cinq heures ! s'écria Bautru, je ne croyais pas qu'il fût si tard. Je vais retrouver ma femme. Au revoir, messieurs.

Et il fit mine de s'en aller, pendant que nous nous tordions de rire et que M. de Larochefoucault tirait de sa poche les cinq cents louis pour les remettre à M. de Choiseul.

Je rentrai chez moi, assez fatigué, vers six heures du matin, ce qui me permit, sinon de dormir, du moins de sommeiller jusqu'à midi, heure fatale qui devait me révéler le nom de celui que je devais si profondément haïr.

Midi sonna. Je déchirai l'enveloppe et faillis tomber à la renverse de saisissement et de joie... Ce nom..... c'était le mien !!

CHAPITRE XXXIII

SOMMAIRE : Aventure qui m'arrive à une représentation d'*Euridice*. — Le chevalier de Ponceville. — Ses insolences. — Une provocation. — Rencontre derrière les Innocents. — Un duel pour rire. — Chemin que me fait faire M. de Ponceville. — Un pied dans le cimetière. — Jeu d'esprit remplaçant un coup d'épée. — Un dernier mot sur la duchesse de Lesdiguières. — Histoire véridique et lamentable de la baronne de Préverenge. — Portrait de son mari. — Généalogiste et chasseur. — Ce qu'on peut apprendre en se promenant tranquillement dans les montagnes. — Pierre Gibaut l'espion. — Un vendeur de secrets. — Monnaie dont Préverenge paye les services de son intendant. — Le précipice. — Le chevalier de Puy-Robert. — Le mari accommodant. — Un repas cordial. — Tragi-comédie. — Singulière imagination d'un mari poussé à bout. — Une maîtresse à deux. — Faveur estimée à cents ducats. — Un amant éconduit. — Tête-à-tête conjugal. — Les raffinements de la vengeance.

Il m'arriva, à quelques jours de là, une petite aventure qui peut trouver place ici.

C'était à une représentation d'*Euridice*, un des nombreux opéras italiens qui étaient venus faire fortune en France sous la protection spéciale du cardinal Mazarin. Je

n'avais rendez-vous avec madame de Lesdiguières que pour neuf heures du soir (on se rappelle que c'était son heure), et ne sachant jusque-là où promener mon impatience, il m'était venu en tête d'aller au théâtre. Je m'étais placé dans une loge dans laquelle il n'y avait d'abord personne, mais où entra bientôt un vieillard que je ne connaissais pas, mais avec lequel j'eus bientôt lié conversation.

La loge voisine était occupée par un certain chevalier de Ponceville, homme peu estimé, mais grand bravache en paroles, que j'avais aperçu une fois ou deux aux réceptions de M. le duc d'Orléans. Je crois qu'il sollicitait à cette époque, sans avoir pu encore l'obtenir, la conduite d'un régiment de chevau-légers. Je crois du reste qu'il manquait un peu de noblesse et d'argent. Près de lui étaient assises deux femmes bien connues pour jouer aux précieuses et qu'on nommait mesdames d'Ambert et de Laverdac. Ponceville avait fort à faire pour tenir tête à si belle compagnie et il était aisé de s'apercevoir qu'il cherchait à se poser en héros. Plusieurs fois déjà il avait affecté de murmurer quand j'applaudissais et de formuler son blâme aussitôt après mon approbation. Vainement lui fis-je observer doucement qu'il avait tort de s'afficher ainsi, et qu'au surplus la musique d'*Euridice* était une des plus agréables qu'on eût encore entendues à Paris.

Je ne sais quelle mouche le piquait... Il s'écria :

— Eh ! pardieu, monsieur de Roquelaure, on sait bien, qu'en fait de musique, vous n'êtes qu'un cuistre !

J'éprouvai une furieuse démangeaison de faire sauter le chapeau de Ponceville par-dessus la loge ou de lui administrer sur la face deux ou trois pichenettes au vu de tout le monde. Mais j'eus le bon esprit de tempérer ce petit mouvement qui eût fait scandale et de lui dire assez bas pour ne point attirer l'attention de la salle, mais aussi haut qu'il le fallait pour être entendu de mesdames d'Ambert et de Laverdac qui étaient assises devant nous :

— Monsieur de Ponceville est bien bon d'avoir établi si courtoisement, en parlant de moi, une distinction entre l'homme et le musicien. C'est une générosité dont je ne me sens pas capable envers lui.

Ponceville devint très-pâle, car il était aussi lâche qu'insolent. Il se mit à tourmenter ses manchettes pour s'occu-

per à quelque chose, déchira le point de l'une d'elles et murmura en me lançant un regard qui aurait bien voulu être dédaigneux, mais où l'effarement prenait, malgré qu'il en eût, la place de l'impertinence :

— Pardieu, mon cher, voilà bien des mots!

— Ce sont les écus de votre pistole.

— Alors, nous sommes quittes?

— Point du tout. Il nous reste à vérifier le compte et c'est une opération qui ne saurait se terminer ici.

— A vos ordres. Il fera jour demain, répliqua-t-il beaucoup moins gaiement. A demain donc, sur le pré!

— Bah! bah! répliquai-je, devenu à mon tour impertinent, les cuistres de mon espèce n'attendent pas au lendemain. C'est aujourd'hui pleine lune. A tout à l'heure..... derrière les Innocents.

— C'est dit!

Les deux femmes, vaillantes et franches coquettes dont l'orgueil était secrètement flatté de la tournure que prenait un débat en quelque sorte provoqué par elles, crurent cependant convenable de se livrer à un léger soubresaut où l'on pouvait reconnaître, avec un peu de bonne volonté, l'indice d'une miséricordieuse émotion. Elles firent même semblant de nous retenir et l'une d'elles respira bruyamment des sels comme si elle eût été sur le point de s'évanouir. Comme ces sortes de syncope n'ont rien de dangereux, nous n'en fîmes état ni l'un ni l'autre, et ayant prié M. de Guise, qui se trouvait dans la loge voisine, de vouloir bien reconduire chez elles les deux belles éploréees que notre sort, au fond, ne touchait, je crois, que fort peu, nous sortîmes du théâtre sans ajouter une syllabe de plus.

Le temps nous pressait; aussi prîmes-nous pour témoins les deux premiers gentilshommes qui nous tombèrent sous la main. Ponceville ayant avisé le chevalier de Miraumont qui respirait le frais dans la rue, l'interpella sans plus de cérémonie et lui dit en deux mots le service qu'il attendait de lui. Miraumont ne se fit point prier; seulement il nous pria de lui accorder une minute ou deux, vu qu'il attendait le marquis de Nesle qui venait de le quitter pour un instant.

— C'est au mieux, dis-je à Miraumont. Vous serez avec Ponceville. Le marquis ne refusera pas d'être pour moi.

M. de Nesle ne tarda effectivement pas à paraître et nous prîmes tous quatre le chemin des *Innocents*. Je causai pendant tout le trajet avec mon témoin. Quant à mon adversaire, il ne souffla point et je m'aperçus bien que Miraumont, dont la réputation de bravoure était depuis longtemps établie et qui, du reste, connaissait le pèlerin, n'eût pas été fâché de le faire jaser un peu. On n'aime pas à rougir de ceux qu'on patronne et, en vérité, Ponceville avait toute l'apparence d'un veau qu'on mène à l'abattoir.

La lune était superbe quand nous parvînmes au but de notre course et l'on eût pu dire, sans exagération, qu'il faisait grand jour. On désigna pour lieu du combat le terrain qui avoisine le cimetière, et, laissant de côté toute autre préparation, je mis l'épée à la main. Ponceville en ayant fait autant et nos deux témoins, ainsi que le veut l'usage, s'étant placés à quelque distance de nous, l'épée également hors du fourreau, nous croisâmes le fer.....

Ce duel eût ressemblé à tous les autres que, certes, je n'eusse point pris la peine d'en consigner ici les détails; mais le spectacle qu'il offrit fut si bouffon que je ne saurais résister au désir d'en donner une idée à mes lecteurs. Il est bien vrai que Ponceville se battait dans la rigoureuse acception du mot. Je dois même dire qu'il ne tenait pas trop mal son épée et qu'il faisait çà et là quelques dégagements qui ne manquaient ni de grâce ni de vigueur. Mais le malheureux rompait toujours, si bien qu'au bout de cinq minutes, il se trouva que nous avions arpenté, combattants et témoins, un espace de dix toises.

Nous pouvions aller très-loin d'un train pareil et je ne voyais pour ma part aucune raison pour que cela finît. Cependant, par curiosité et aussi pour la nouveauté de la chose, je laissai faire et continuai à pousser sur lui.

Jusqu'alors il avait reculé dans le vide. Mais à force de gagner du terrain, il arriva jusqu'au charnier des Innocents, lequel était clôturé par-ci par-là de mauvaises murailles en petits moellons et de haies vives. C'est sur une de ces dernières que Ponceville vint fondre à reculons si bien qu'il se trouva, sans paraître seulement s'en apercevoir, un pied sur la voie commune et l'autre dans l'intérieur du cimetière.

Ici, je reculai à mon tour d'un grand pas, en baissant

la pointe de l'arme malgré moi : — Mille diables! monsieur le chevalier, n'est-ce pas assez de m'avoir appelé cuistre? me prenez-vous maintenant pour un fossoyeur et me croyez-vous d'humeur à vous enterrer moi-même?

Cette saillie remplaça un coup d'épée : on ne se bat plus quand on rit, et nos témoins, en dépit de la gravité de leur ministère, n'avaient pu réussir à garder leur sérieux. Miraumont n'était pas plus disposé que M. de Nesle à faire ainsi le tour du monde, sous le prétexte, assez peu édifiant, de nous voir ferrailler; aussi fut-il le premier à engager Ponceville à me faire des excuses. Ponceville ne demandait pas mieux : mais il feignit d'hésiter...

— Vous avez déjà fait tant de chemin, ajouta Miraumont, qu'un pas de plus ne vous coûtera *pas* grand'chose.

— D'autant plus, ajouta de Nesle à demi-voix, que ce sera son premier *pas* en avant...

L'affaire avait décidément tourné au comique; on nous accommoda et nous nous disposâmes à rentrer en ville. Pour ma part, je n'étais point fâché d'être débarrassé de mes braves amis, car j'avais en perspective une nuit dont la seule approche me causait des éblouissements et me donnait le vertige...

Mais chut!..... la belle madame de Lesdiguières a momentanément fait de moi un tout autre homme, et en parlant d'elle, je me sens, malgré moi, forcé à la réserve et à la discrétion. Je suis d'ailleurs encore jaloux de cet ancien bonheur, et de même qu'alors je l'aurais défendu contre mille rivaux ensemble, j'en veux aujourd'hui garder le souvenir pour moi seul.

Quel dommage que, par des circonstances que le lecteur apprendra plus tard, ce bonheur-là n'ait pu durer que dix-huit mois!

Je profiterai de ce que j'ai parlé de M. de Ponceville pour glisser ici l'histoire d'une ses parentes, madame Diane de Préverenge, à qui il arriva une bien extraordinaire mésaventure en Dauphiné. On l'avait mariée fort jeune à un homme fort grave, — beaucoup trop grave pour elle, — qui passait la plupart des journée à la chasse parce qu'il n'aimait pas à parler, et la plupart des nuits à faire des recherches généalogiques, qui, du reste, n'ont jamais vu le jour.

Les choses n'allèrent pas trop mal durant les deux ou trois premières années. Mais la jeune dame, qui avait l'entendement vif et l'esprit éveillé, et qu'on ne laissait pas aller aussi souvent qu'elle l'eût désiré à Grenoble, finit par trouver peu de plaisir au récit des grands exploits forestiers de son époux et aux fatigants rabâchages dont il l'accablait, quand il croyait avoir fait quelque découverte héraldique propre à intéresser quelqu'un de ses voisins. Notez aussi qu'il restait souvent des semaines entières sans daigner lui dire un mot : ce qui peut vous donner une idée de son insouciance en matière conjugale. Il s'était mis en tête de reconstruire sur de nouvelles bases toute la généalogie des familles dauphinoises, et l'on conçoit que ce travail gigantesque dût le rendre parfois très-insupportable et très-bourru. La science et l'amour ont toujours fait, comme on sait, très-mauvais ménage. Le noble gentilhomme était déjà à moitié de ce grand travail et il en perdait en quelque sorte le boire et le manger, quand un incident dont il se serait fort bien passé vint bouleverser ses idées et troubler la paisible uniformité d'une vie qui se mouvait sans cesse dans le même cercle et dans le même horizon. Heureusement que c'était un cœur d'acier et une tête d'airain qui eussent été capables de recevoir des chocs encore plus effrayants que celui-ci. Voici le fait en peu de mots :

Un soir qu'après avoir chassé quelques pièces de menu gibier, il regagnait son château, situé sur les hauteurs de Domène, en vue de la magnifique vallée du Graisivaudan, le baron de Préverenge vit venir à lui un des gens de sa maison, espèce d'intendant madré qu'il n'avait jamais pu souffrir et qu'il avait menacé plusieurs fois de livrer au lieutenant criminel pour fait d'infidélités et notamment à l'occasion d'un crime qui avait été commis dans le pays quelque temps auparavant. Il avait même été arrêté d'abord, puis relâché faute de preuves.

Pierre Gibaut (c'était le nom de cet homme) ôta respectueusement son bonnet à l'aspect de son maître et seigneur, mais en même temps s'arrêta tout court devant lui, comme si son intention eût été de lui barrer le passage.

— Que fais-tu là, demanda M. de Préverenge en s'arrêtant lui-même, — et qui t'a permis de quitter le logis en mon absence?

— Personne.... monsieur le baron, personne.

— Et d'où vient que tu oses me l'avouer en face?

— C'est que j'espère bien, monsieur le baron, que vous m'excuserez.

— Tu as donc quelque chose à me dire?

— Oh! certainement oui, monsieur le baron..., et de bien pressé encore.

— Eh bien! parle.

— Pas ici, monsieur le baron, nous sommes trop près de chez vous, et on dit dans ce pays-ci que les arbres ont une langue aussi bien que les murs ont des oreilles. Ainsi, nous irons un peu plus loin, si ça ne vous gêne point.

Préverenge n'était pas homme à rien craindre. Cependant l'air mystérieux de Pierre Gibaut l'intrigua et ce fut presque malgré lui qu'il rebroussa chemin pour rentrer dans les défilés de la montagne. L'endroit où ils se trouvaient alors était un des plus sauvages de la contrée. Deux murs de roc, taillés à pic, s'élevaient à droite et à gauche à une hauteur prodigieuse, si bien qu'il en résultait une obscurité factice qui eût pu faire croire que la nuit était entièrement close. Il n'en était rien pourtant et les rayons d'nn beau soleil couchant éclairaient encore la neige de ces hauts sommets. A tout instant, le baron se disposait à faire halte, mais Pierre Gibaut, qui paraissait redouter très-vivement d'être épié, suivi ou entendu, suppliait son maître par des signes très-intelligibles de lui laisser encore gagner un peu de terrain.

Nos deux personnages arrivèrent enfin à une sorte de pont naturel jeté sans doute par quelque convulsion terrestre sur un torrent, dont les eaux précipitées d'une hauteur énorme tourbillonnaient avec un grand fracas et allaient se perdre, par mille détours et au travers d'obstacles sans nombre, dans des profondeurs que l'œil distinguait à peine...

— Monsieur le baron veut-il que nous restions ici? demanda Pierre Gibaut d'un ton qui prouvait clairement qu'il avait enfin trouvé le lieu qu'il cherchait.

— Maître Pierre est bien bon de s'en tenir là, répondit Préverenge avec une déférence ironique. J'ai pensé un instant que nous irions jusqu'au glacier.

— Dame, écoutez donc, monsieur le baron, ce que j'en

ai fait est plus encore pour vous que pour moi ; car, avec votre permission, c'est votre dîner qui brûle et non le mien.

— Pierre Gibaut, reprit le baron impatienté, tu m'obligeras de laisser de côté les paraboles, je ne les aime ni les comprends. Sois bref, si tu le peux.

— Voilà, monsieur le baron, voilà. Je commencerai, s'il vous plaît, par vous adresser une petite question. Avez-vous quelque souvenance que vous soyez marié ?

— Impertinent ! fit Préverenge en levant le bras.

— Eh, là ! là ! ne vous fâchez point : mon intention n'est pas de vous offenser... mais, c'est qu'on dirait vraiment parfois que vous l'oubliez, voyez-vous !

— Comment cela ?

— Jugez-en vous-même. Le matin au saut du lit, vous allez faire une visite de cérémonie à madame... en voilà pour cinq minutes, — ni plus ni moins. Vous lui donnez le bonjour, elle vous le rend, c'est bien. Les grands seigneurs appellent ça être mariés, ça les regarde... Ensuite, vient le déjeuner. Là, on ne dit pas grand'chose, ça se conçoit : il faut vivre. — D'autres, à votre place, ayant l'estomac plein, songeraient à faire un peu l'amour. Vous, monsieur le baron, vous faites seller votre grand cheval noir, à moins que, comme aujourd'hui, vous n'alliez à la chasse du petit gibier, après quoi vous prenez vos armes à feu, votre sacoche, votre couteau de campagne, et bon voyage !... vous voilà parti. Remarquez bien que cela recommence tous les jours. En vérité, madame n'existerait pas qu'il n'en serait guère autrement...

— Maître Pierre, d'intendant peu fidèle qu'il était, s'est-il fait prêtre et confesseur ? — et m'a-t-il convié à entendre une harangue, un prêche ou un sermon ?

— C'est une histoire, monsieur le baron, et une histoire véridique, je m'en vante !... mais retournons à ce que je disais. Vous voici donc en pleine forêt, quelquefois entouré d'une double meute de chiens et de piqueurs, quelquefois tout seul comme aujourd'hui. La journée se passe, le soir vient, l'heure du dîner sonne... vous rentrez ou vous ne rentrez pas... ça dépend du résultat de votre chasse. On vous voit à table si vous êtes content... et vous y mangez, dit-on, comme quatre... sinon, vous n'y paraissez pas...

Vous envoyez dire que vous êtes malade... mais à d'autres! On ne m'en fait pas accroire, à moi... c'est la colère et l'humiliation qui vous ont coupé l'appétit. Les chasseurs sont tous comme ça.

— Pardieu! dit Préverenge en s'appuyant sur la balustrade de bois de chêne qui dominait le gouffre, j'aurais eu bien tort de m'emporter tout à l'heure. Sais-tu, maître Pierre, que tu commences à devenir très-amusant. Continue, continue... tu débutes bien.

— Je finirai encore mieux, répliqua Pierre Gibaut en riant sournoisement, mais de manière toutefois à ne pas être trop remarqué du baron. Où en étais-je donc? Ah! c'est ça... Madame est donc souvent obligée de dîner seule, comme une vieille fille, une recluse ou une veuve. Par saint Pierre, qui est mon patron, permettez-moi de vous dire, monsieur le baron, que ce n'est pas là une trop belle vie de châtelaine, et que madame la baronne pourrait bien ne pas s'en accommoder très-longtemps...

— Ah çà! mais, murmura Préverenge qui se mordait les lèvres avec une fureur froidement contenue, il me semble que tu te mêles de mon ménage.

— Bien sûr que je m'en mêle, répliqua Pierre Gibaut d'un air candide, et il me semble que monsieur le baron ne peut m'en vouloir, puisque je viens lui dire, à propos de son ménage, une chose dont, certes, il est bien loin de se douter.

— Quoi? quelle chose? achèveras-tu?

— Ne vous emportez pas, monsieur le baron, au nom du ciel ne vous emportez pas, car il va vous falloir une patience d'ange et une résignation de martyr. Vous connaissez bien le chevalier de Puy-Robert?

— Oui.

— Un beau jeune homme qui demeure à une lieue d'ici?

— Sans doute.

— Et que vous saluez toutes les fois que vous le rencontrez sur votre chemin?

— Oui... mille fois oui!!... Eh bien?

— Eh bien, monsieur le baron, si Pierre Gibaut a un conseil à vous donner, — quand vous rencontrerez sur votre chemin le beau chevalier de Puy-Robert, ne le saluez plus.

— Et... pourquoi cela... maître Pierre?

— Pourquoi?... parce que, quand il vous voit, il passe devant la grille du château de Préverenge sans s'arrêter, mais que, lorsqu'il vous sait absent...

— Il y entre... peut-être?

— Vous l'avez dit.

Depuis que Pierre parlait, ls baron n'avait pas cessé de fixer sur lui un regard scrutateur et profond. On eût dit qu'il devinait peu à peu le sens de cette révélation confuse. A ce dernier mot, il se dressa de toute sa hauteur et sembla prêt à pousser un cri. Mais il refoula au fond de lui-même cette manifestation qui, à son point de vue, eût été imprudente et reprit avec une tranquillité apparente supérieurement jouée :

— Quand il entrerait, qu'est-ce que cela prouve?

— Oh! assurément, cela ne prouverait rien... surtout s'il s'arrêtait dans la cour... Malheureusement, le vestibule n'est pas bien loin et il le gagne d'un pas rapide... l'escalier le tente, il monte... Le hasard veut presque toujours que les appartements de madame la baronne soient entr'ouverts... Il s'y glisse... les fenêtres se ferment, et alors...

— Tais-toi, malheureux!... je veux que tu te taises! s'écria Préverenge hors de lui..... Mais non, je veux que tu me dises que tu as menti... la baronne de Préverenge, fût-elle descendue à ce degré d'ignominie, se respecterait encore assez elle-même pour ne se point donner en spectacle à ses femmes, à ses valets...

— Vous avez bien raison... aussi n'y a-t-il jamais eu âme qui vive dans la confidence de ce que je vous dis là... Madame la baronne se compromettre aux yeux de sa maison! jamais... Elle ne reçoit ses visites qu'après minuit et personne chez vous, pas même vous, ne s'en est jamais douté.

— J'admire ta clairvoyance, maître Pierre, car enfin, comment as-tu vu, toi, ce que personne n'a pu voir?...

— Oh! moi, c'est bien différent, répondit Pierre Gibaut en cherchant à démêler sur la physionomie du baron l'effet que produiraient ses paroles, voilà trois mois que j'épie madame la baronne...

— C'est d'un honnête serviteur, fit Préverenge sur les traits duquel se peignait une rage concentrée;... mais, au moins, es-tu bien sûr de ne t'être pas trompé?...

— Trompé! impossible, monsieur le baron...

— Cependant...

— C'est moi qui ouvrais la grille à M. le chevalier de Puy-Robert.

L'observateur qui eût en ce moment étudié les diverses impressions qui se trahirent sur le visage de Préverenge, eût été à la fois étonné et épouvanté de la lutte intérieure dont elles révélaient la violence et la profondeur. Pierre Gibaut seul était impassible et ne paraissait pas même comprendre la valeur de ce qu'il disait. Mais sans doute le baron, qui connaissait la nature de son intendant, se défiait de cet incroyable sang-froid, car il comprima de nouveau l'explosion de sa fureur et reprit d'une voix altérée :

— Il serait temps, maître Pierre, de t'expliquer plus clairement. Je ne crois pas que ton intention soit de me braver en face (tu sais trop que c'est un jeu où tu n'aurais pas l'avantage), ce qui me fait supposer que tu as quelque bonne raison à faire valoir pour te justifier.

— Oh! une seule, monsieur le baron, je voulais être bien sûr de mon fait et que personne ne partageât avec moi un secret de cette importance... J'y ai réussi; moi seul possède le secret des amours de votre femme, mon bon seigneur...

— Et en serviteur dévoué, fit Préverenge avec une sérénité admirablement soutenue, tu es venu me le livrer pour que j'en fisse mon profit, n'est-il pas vrai?

— Non pas... je suis venu vous le vendre, parce que je compte bien que vous m'en donnerez un bon prix.

La physionomie du baron se transforma soudainement. Pourquoi? La faible intelligence de l'homme eût vainement cherché à pénétrer un si étrange mystère. Toujours est-il que, dès ce moment, Préverenge parut avoir pris son parti de tout ce qui pouvait advenir et s'être résigné à entendre de sang-froid les inconcevables boutades de son intendant. On eût même, avec quelque attention, distingué les plis d'un sourire aux deux coins de sa bouche. Sa réponse fut conforme à la nouvelle attitude qu'il venait de prendre.

— Je t'avais toujours regardé, malgré tes peccadilles, comme un précieux domestique et un habile homme. Tu me prouves, maître Pierre, que j'ai de bons yeux. Allons,

dis-moi tes conditions. Le service que tu viens de me rendre est grand, très-grand même;... il n'est rien que je ne fasse pour t'en récompenser dignement.

— Mes conditions, reprit Pierre Gibaut d'un air dégagé, ne sont qu'au nombre de deux : ce n'est pas trop, hein?... Vous vous rappelez bien, n'est-ce pas, qu'il y a six mois, on trouva dans la vallée de Préverenge un homme assassiné. On prétendit que c'était un riche voyageur qui avait été dévalisé et on me fit l'avanie de m'arrêter, moi, Pierre Gibaut, un bon catholique à qui on pourrait, je le jure bien par les clés de mon saint patron qui est au ciel, donner le bon Dieu sans confession. Vous y étiez pour quelque chose, monsieur le baron; car, ayant été appelé au présidial de Grenoble pour fournir des renseignements sur votre serviteur, vous ne fûtes pas trop bon pour lui, et ce n'est pas votre faute si je ne fus pas pendu; car vous dîtes au juge qui instruisit l'affaire que j'avais acheté récemment un petit bien dans la vallée d'Allevard et que vous vouliez mourir si vous saviez de quel argent je m'étais servi pour le payer. On me relâcha, faute de preuves; mais grâce à vous, j'aurais pu y laisser mes os. Quoi qu'il en soit, votre témoignage m'a toujours fait bien du tort. Voici, monsieur le baron, une rétractation en bonne forme de ce témoignage, vous n'avez plus qu'à la signer.

— Parbleu! dit le baron, voilà une jolie bagatelle! tu comprends bien, mon cher Pierre, que je me soucie d'une rétractation comme de rien. Je t'en donnerai cent comme celle-là, si tu veux. J'ai dit alors ce que j'ai cru être la vérité. La justice a décidé que tu étais blanc comme la neige. Je ne te refuserai certainement pas la déclaration que tu me demandes; mais c'est vraiment trop peu de chose. Voyons ta deuxième condition.

— Oh! celle-ci est encore plus simple. Mon petit bien d'Allevard menace ruine et Maillard le maçon, à qui je l'ai montré, assure qu'il faut dix mille livres pour le remettre en état.

— Ton maçon est un voleur... mais n'importe. Dix mille livres, qu'est-ce que c'est que ça, comparé à ce que tu as fait pour moi? Tu auras les dix mille livres, Pierre. Mais au moins as-tu pensé au moyen de les toucher le plus tôt possible?

— Si je l'avais oublié, je serais un grand étourdi; mais soyez tranquille, monsieur le baron, nous avons une bonne tête. Voilà un tout petit acte, bien en règle, avec lequel je compte me présenter demain matin à votre fermier de Saint-Martin; celui-là a toujours de l'argent comptant. Tenez, vous n'avez encore là qu'à signer.

Préverenge signa lentement et reprit, en feignant de parcourir du regard les deux papiers :

— Est-ce que c'est tout ce que tu désires, Pierre?

— Dame, monsieur le baron...

— Oh ! n'aie pas peur, je n'en resterai pas là, et j'apprécierai ta discrétion comme je le dois. Mais revenons à la grande affaire; je veux, pendant que nous regagnerons le château, que tu me donnes encore quelques détails.

— Volontiers, dit maître Pierre, en empochant ses deux parchemins qui, à ses yeux, représentaient deux trésors.

Le chemin était mauvais. Préverenge, fort absorbé dans des réflexions dont l'intendant crut pénétrer la nature, marchait d'un pas si indécis et si irrégulier, que le serviteur se trouva, comme par un effet du hasard, avoir devancé son maître. Le baron lui adressait de temps en temps une question, et Pierre Gibaut y répondait avec un imperturbable sang-froid. On parvint ainsi à un sentier très-étroit dont la pente rapide nécessitait de nouvelles précautions de la part des deux marcheurs. Le baron, qui était en veine d'interrogations, reprit comme s'il eût poursuivi une idée fixe :

— Tu dis donc, Pierre, que personne au château de Préverenge n'a remarqué les assiduités du chevalier de Puy-Robert?

— Personne absolument, monsieur le baron.

— Toi-même, dans un moment d'oubli ou par une démangeaison de langue que je serais le premier à te pardonner, n'aurais-tu pas confié à quelqu'un de tes voisins tes soupçons d'abord, puis ensuite tes certitudes?...

— Quelque sot peut-être l'eût fait à ma place!... mais je suis d'un pays où l'on n'échange pas des perles fines contre des coquillages. Un secret pareil, monsieur le baron, c'est comme une fortune : ça ne se partage pas.

— Ainsi, répliqua le baron dont la voix tremblait malgré

lui, toi seul au monde connais l'infamie de la châtelaine de Préverenge et la honte de son époux.

— Moi seul, fit maître Pierre avec assurance.

— Et je puis être sûr de ta discrétion, n'est-ce pas, mon bon Pierre?

— Oh! oh! vous êtes défiant, dit l'intendant; j'avais presque deviné que ce serait là votre dernière question.

— Et tu avais deviné juste, répliqua Préverenge d'une voix de stentor; c'est la dernière!

En prononçant ces paroles, le baron saisit maître Pierre par la nuque et le renversant à demi sous la nerveuse torsion de ses doigts vigoureux, qui tenaient son col enclavé comme dans un carcan de fer, lui fit décrire deux ou trois cercles dans l'espace, de manière à lui ôter la respiration, puis, d'un jet formidable, le lança dans l'abîme, de sorte qu'après s'être brisé aux dentelures des rochers, il alla s'engloutir dans l'eau bouillonnante du torrent. La chute du corps ne s'entendit pas : les bruits éternels du gouffre avaient étouffé ce bruit passager, comme l'éclat de la foudre absorbe tous les gémissements de la tempête.

L'émotion de Préverenge, après un tel coup, ne fut pas celle qu'on pourrait croire. Le besoin d'une vengeance cruelle, immédiate, terrible, jointe à la nécessité de se débarrasser de l'unique témoin de son déshonneur, lui ôtait l'intelligence même du crime à peu près inutile qu'il venait de commettre. Il était d'ailleurs si grand chasseur, c'est-à-dire si accoutumé à tuer, que sa sensibilité était fort émoussée à l'endroit de la mort. Il excellait dans le noble jeu de la guerre des bois. L'ours et le chamois étaient ses ennemis habituels, et la justesse avec laquelle il visait l'un ne se pouvait comparer qu'à la froide énergie dont il faisait preuve en éventrant l'autre. On l'avait vu quelquefois soutenir des luttes corps à corps avec le sanglier, et affronter la rage d'un loup pressé par la faim. Il ne s'effrayait pas plus des menaces de la bête fauve qu'il ne s'attendrissait aux plaintes larmoyantes du cerf aux abois. Aussi le meurtre de Pierre Gibaut ne fut-il pour lui qu'un trophée... il lui sembla qu'il venait, pour la première fois de sa vie, d'essayer de la chasse à l'homme.

Il se remit donc en route en accélérant le pas. Pierre Gibaut était bien loin de sa pensée, il ne songeait qu'à

la baronne de Préverenge et au chevalier de Puy-Robert.

— Si je pouvais les trouver ensemble, murmurait-il à part lui, cela m'épargnerait l'ennui de la réflexion. Je les tuerais.

Préverenge se délecta longtemps dans cette perspective. Il se figura sa femme lui criant grâce et merci, pendant qu'il lui ordonnait froidement de faire sa prière. Il se figura d'autre part le chevalier cherchant à lui vendre chèrement sa vie, mais finissant par rendre l'âme au milieu d'affreux tourments. Ce tableau s'animait, vivait sous les yeux brillants du baron. Il souriait.

Il ne rentra cependant pas sur-le-champ. Il fit sept à huit fois le tour du château de Préverenge, dans l'espoir d'y voir pénétrer M. de Puy-Robert, ou de reconnaître, à quelque indice imprévu, qu'il était déjà près de la baronne. Rien ne vint satisfaire son impatience, et il en fut pour ses frais d'attente et de curiosité. Alors il se dirigea vers l'appartement de sa femme, dans une disposition d'esprit qui pouvait le pousser à se constituer à la fois accusateur, juge et bourreau. Circonstance étrange! les portes étaient presque toutes ouvertes, et si quelques-unes çà et là se trouvaient closes, les clés étaient à toutes les serrures. Ces marques visibles d'une confiance au moins fort imprudente renversèrent dès l'abord toutes les prévisions du baron. S'étant furtivement introduit dans le tabernacle des dieux domestiques, en termes plus simples, dans la chambre à coucher, il fut bien autrement surpris. La baronne, nonchalamment étendue sur un lit blanc comme l'albâtre, dormait de ce sommeil innocent, pur et tranquille qui est, dit-on, le propre du juste, de la vierge et du vieillard. Elle était fort attrayante ainsi; il la regarda un instant en silence et se retira.

En traversant la cour pour regagner l'aile qu'il habitait, il rencontra plusieurs de ses gens qui, ne l'ayant pas vu rentrer, se confondaient en excuses de ne s'être point trouvés sur son passage.

— Il n'y a pas de mal à cela, fit insouciamment Préverenge, et je ne vous en veux pas le moins du monde. Dites seulement à Pierre Gibaut de venir me parler.

— Pierre Gibaut est sorti dans l'après-dînée, répondit un des valets, et nous ne l'avons pas encore revu.

— Ah ! je sais ce que c'est, répliqua le baron avec un geste de souvenir. J'ai acquis aujourd'hui la certitude que ce pauvre garçon n'était pour rien dans la catastrophe arrivée l'an dernier dans la vallée de Préverenge, et je lui ai signé une déclaration en bonne forme pour rétracter le témoignage que j'avais porté à cette occasion contre lui. Je lui ai remis de plus, à titre d'indemnité, un bon de dix mille livres à toucher chez un de mes fermiers. L'impatient n'aura pas voulu attendre à demain pour aller, d'abord au présidial de Grenoble, puis ensuite toucher son argent. Ce bon Pierre Gibaut a toujours été pressé... Pourvu qu'il ne lui arrive rien en route !... j'en serais désolé.

Cette oraison funèbre terminée, Préverenge se renferma chez lui et se mit à rêver sur ce qu'il avait à faire. Le temps et la nuit portent conseil. Il commença à se repentir d'en avoir agi trop brusquement avec Pierre, et se félicita de n'avoir pas eu à exercer sur sa femme la vengeance dont il s'était un moment promis tant de délices. Jamais il ne s'était imaginé qu'on le pût faire descendre à ce rôle ridicule de mari dupé, et c'était à un effet de surprise, bien concevable d'ailleurs, qu'il fallait attribuer le premier mouvement dont l'intendant avait été si misérablement victime. Mais en supposant que la chose se confirmât, il se dit avec raison qu'en ces sortes de matières, il y a quelque chose d'aussi malheureux que le malheur même, à savoir, le bruit qu'on en fait mal à propos. Cette direction d'idées était évidemment la meilleure où il se pût engager, et nous devons dire qu'il y persista. On va voir où le conduisirent, quelques jours après, ces sages et calmes résolutions.

Une semaine s'était écoulée, et Préverenge avait acquis la certitude que Pierre Gibaut n'avait point menti. Tous les deux jours, après minuit, une ombre légère escaladait la muraille (l'intendant n'était plus là pour ouvrir la grille), et gagnait, à pas de loup, l'escalier de la baronne. Trois fois de suite, ce manége se renouvela sous les regards de Préverenge, et trois fois Préverenge se contenta de baisser son rideau et de se promener de long en large dans sa cour, comme s'il eût voulu épargner même une inquiétude à l'amant de sa femme. On voit qu'il y mettait des égards, et que ses dispositions sanguinaires s'étaient considérablement modifiées.

Un grand projet s'échafaudait toutefois dans sa tête : l'exécution en fut fixée à la quatrième visite du chevalier de Puy-Robert.

Il était minuit, et le chevalier, croyant le baron perdu dans la poudreuse atmosphère de ses dossiers héraldiques, avait grimpé, d'un pied leste et hardi, jusqu'à l'appartement de madame de Préverenge, où il s'attendait à trouver, comme de coutume, l'heure du berger. Tous deux, pleins de confiance dans l'étoile protectrice des amants, se félicitaient déjà de l'heureuse fortune qui avait jusqu'alors préservé leur liaison de tout contre-temps fâcheux, lorsqu'une rumeur inusitée, s'élevant de la cour et gagnant l'intérieur, vint porter atteinte à cette sécurité si parfaite, et étendre un premier nuage sur l'horizon de leurs amours. Ils se regardèrent en pâlissant, et, dans ce coup d'œil, il y eut un affreux pressentiment tout plein de désespoir et d'effroi... La baronne, éclairée par un de ces avertissements instinctifs qu'enfantent les grandes catastrophes, voulut se sauver dans une chambre voisine ; Puy-Robert porta la main à son côté gauche pour y saisir son épée, oubliant qu'il l'avait accrochée à la fenêtre de la pièce d'entrée. Mais Préverenge ne laissa ni à sa femme le temps de fuir, ni au chevalier le loisir de se mettre en défense. Il parut et s'arrêta sur le seuil.

Madame de Préverenge étouffa un cri et se cacha la figure entre les mains ; le chevalier, plus blanc qu'un suaire, chancela et s'appuya en tremblant sur l'entablement de la cheminée.

— Eh bien ! quoi donc !... Qu'y a-t-il ? demanda le baron dont les traits étaient d'une placidité incroyable. Est-ce que ma présence vous contrarierait, madame ? est-ce que je serais venu mal à propos, chevalier ?

Ces questions demeurèrent sans réponse. L'amant ne recula ni n'avança, et ses lèvres n'articulèrent pas un son ; un gémissement plaintif s'exhala des entrailles de la baronne. M. de Préverenge reprit sur le même ton :

— Mais, en vérité, je ne vous conçois pas !... ou vous avez peur de moi, ou je vous ennuie fort, car nul de vous deux n'ose me regarder en face, et votre réception ressemble, à s'y méprendre, à un congé en bonne forme. Voyons, suis-je de trop ?... faut-il que je m'en aille ?... faut-il que je reste ?

— Monsieur, balbutia la baronne, cette odieuse raillerie...

— Railler ! qui donc raille ici ? à coup sûr, ce n'est pas moi... J'ai su que M. le chevalier de Puy-Robert était venu vous tenir compagnie, et j'ai pensé que j'avais bien quelque droit de me mettre en tiers dans les profits de cette rare faveur ; mon intention d'ailleurs n'est point de vous attrister... au contraire, j'ai fait préparer un excellent souper, et, si vous le voulez bien permettre, nous en prendrons chacun notre bonne part...

— Oh ! vous me faites frémir, monsieur, murmura la baronne d'une voix éteinte.

— Il n'y a pas de quoi, dit légèrement Préverenge, et le souper réparera tout.

A un signal convenu, on apporta une table splendidement servie... Il y avait trois couverts.

— Voici votre place, dit Préverenge au chevalier de Puy-Robert. Voici la vôtre, ma chère Diane. Permettez-moi de m'asseoir entre vous deux.

Le chevalier qui, jusqu'à ce moment, était resté plongé dans une sorte d'hébêtement fébrile, secoua la torpeur où il s'était laissé absorber, et d'un accent où dominait une sourde indignation, s'écria :

— Assez, monsieur le baron, assez !... cette comédie a trop duré. Cessez de faire souffrir cette femme que vous avez peut-être le droit de tuer (ceci est une affaire entre vous et Dieu), mais que je ne laisserai pas ainsi torturer devant moi. Tout à l'heure, poussé par un louable sentiment de repentance et de honte, j'ai eu regret de l'injure que je vous ai faite, et j'ai été sur le point de vous en demander pardon... Vous me dispensez de cette humiliation et rendez la partie égale en m'insultant vous-même. Merci ! je vous rendrai compte de mon outrage en même temps que vous me ferez raison du vôtre !

La baronne, debout, les cheveux épars, contemplait alternativement le visage froidement austère de Préverenge et la physionomie étincelante de colère du chevalier.

— Que parlez-vous d'insulte, de honte et de repentir ? repartit le baron dont l'air de surprise fut admirablement joué. Avec votre permission, chevalier, je ne vois ici personne de criminel ni de déshonoré. Où est le mal dans tout

ce que nous voyons? Vous êtes venu de temps en temps faire votre cour à la châtelaine de Préverenge, et les mauvaises langues disent que vous n'êtes pas toujours parti mécontent. Eh! mon Dieu! Préverenge, si ours qu'il puisse être, en a fait bien d'autres dans sa jeunesse et n'ignore pas ce que c'est que d'aller butiner sur les terres d'autrui. Il n'y a pas de bon chasseur qui, çà et là et par occasion, ne soit aussi un peu braconnier!... Ce que vous avez fait, chevalier, est de bonne guerre, et je vous en félicite.

— Monsieur le baron, reprit Puy-Robert, dont le courroux allait toujours en augmentant, — vous êtes chez vous, et vous abusez, à ce titre, du droit que vous pouvez avoir sur un homme qui vous a si grièvement offensé; mais, encore une fois, renfermons la lutte dans le champ où elle doit avoir lieu. Est-ce du sang que vous voulez, je suis à vos ordres! Seulement, puisque vous avez perdu le respect de vous-même, souffrez que je vous y rappelle, et si ce n'est pas pour moi, qui n'ai d'autre titre à faire valoir ici que la raison, que ce soit au moins pour cette maison qui est celle de vos ancêtres, que ce soit pour cette femme qui, toute coupable qu'elle puisse paraître, n'a point cessé de porter votre nom.

— Ah! ah! s'écria Préverenge avec un rire tout bienveillant, je commence à comprendre, mon cher voisin, ces mots longs d'une toise et ces scrupules qui n'en finissent plus! Dieu soit loué! nous y voyons clair à présent. Mais là, rassurez-vous. Le mal n'est pas aussi irréparable que vous le faites et il y a remède à tout ceci.

— Que voulez-vous dire? fit le chevalier de Puy-Robert.

— Pauvre Diane! continua le baron sans répondre directement au jeune homme; c'est pourtant une faiblesse dont je n'ai jamais pu la guérir! oh! nous aurons beau faire, elle n'en démordra point... elle veut absolument être ma femme et dit à qui veut l'entendre que nous sommes mariés.

— Et vous ne l'êtes pas! s'écria Puy-Robert en fixant un regard effaré sur la baronne qui ne bougeait pas plus que si elle eût été morte.

— Dieu merci, non, chevalier. Ma chère Diane a sa liberté comme j'ai la mienne et nos amours sont des oiseaux voyageurs qui peuvent s'envoler, l'un à droite, l'autre à

gauche, à la première menace de pluie ou au premier rayon de soleil.

La baronne ouvrit la bouche comme pour répondre, mais on eût dit qu'une suffocation soudaine l'en empêchât.

— Je sais, ma belle Diane, reprit le baron, je sais tout ce que vous pourriez me dire. Je vous avais promis la discrétion, n'est-ce pas cela? Eh! je m'en souviens pardieu bien!... mais soyez de bon compte, si c'est possible... ne m'aviez-vous pas, vous, promis bien autre chose? avez-vous tenu? Il fallait être fidèle, j'aurais été discret.

Et pour couper court à toute autre explication, Préverenge se mit à table, versa à boire au chevalier, but lui-même une rasade du même vin, sans doute pour ôter d'avance tout prétexte à une appréhension qui eût été fort naturelle en pareil cas, et fit mine de souper avec appétit. Le chevalier, comme on le pense bien, touchait à peine son verre du bout des lèvres et la baronne contemplait tout ce qui se passait devant elle du même œil morne et troublé dont le condamné regarde les apprêts de son supplice. Quand Préverenge jugea que la scène avait duré assez longtemps, il se leva et dit :

— Chevalier, puisque cette femme vous a préféré à moi, je ne m'oppose pas à ce qu'elle vous suive. Cependant, je vous avoue que je suis encore épris de sa beauté et que je considérerais une dernière nuit passée près d'elle comme une faveur dont le prix serait inestimable à mes yeux. Soyez donc assez généreux pour me céder la place... vous me devez bien cette courtoisie. Quant à vous, madame, comme vous n'êtes guère en position de m'accorder cette faveur comme une grâce, je vous l'achète. Cette bourse contient cent ducats d'or... est-ce assez... pour une nuit?

La baronne de Préverenge s'affaissa sur elle-même et faillit choir sur le parquet. L'or s'était éparpillé sur les draps du lit. Le chevalier de Puy-Robert fit un pas pour la secourir, mais le baron, se jetant à la traverse, serra son bras dans une véhémente étreinte et le reconduisit jusqu'à la porte en lui disant :

— Vous m'avez entendu, monsieur le chevalier, et j'espère que je vous fais la position belle et nette... Si vous êtes parvenu à convaincre notre belle Diane de la réalité de vos tendresses, rien ne l'empêchera de vous aller re-

joindre demain matin chez vous. Moi-même lui ouvrirai la porte et il ne tiendra qu'à elle de quitter le baron campagnard pour le frivole et élégant chevalier. Si vous ne la revoyez pas, c'est qu'elle vous méprisera à son tour aussi profondément que je la méprise elle-même à dater d'aujourd'hui.

Le chevalier de Puy-Robert n'eut pas le temps de répondre à ces dernières paroles, les seules vraiment entachées d'amertume qu'eût prononcées le baron, car, au même instant, celui-ci poussa les deux battants d'une grande porte qui donnait sur le vestibule et une double rangée de valets s'ouvrit pour laisser passer d'abord et reconduire ensuite avec de grands honneurs l'hôte du châtelain de Préverenge.

— Adieu, mon cher voisin, reprit ce dernier assez haut pour être entendu de tout son monde, — adieu !

Cette expédition achevée, le baron de Préverenge remonta lentement chez sa femme, poussa les verroux, ferma les serrures à double tour et ouvrit ensuite toute grande une des fenêtres, comme pour respirer l'air. La sueur en effet lui ruisselait à grosses gouttes sur le front et il se l'essuya à deux ou trois reprises avec son mouchoir; — après quoi, il vint se placer devant la malheureuse Diane et la regarda en face sans prononcer un mot.

Tremblante et courbée sous ce regard qui allait fouiller les replis les plus profonds de son âme, la baronne eut la force de murmurer en se traînant aux pieds de l'homme qui semblait vouloir se faire son bourreau :

— Monsieur, vous m'avez tout à l'heure jeté de la boue au front... n'est-ce pas assez? que vous faut-il maintenant? est-ce ma vie? prenez-la... tuez-moi... et ne prolongez pas davantage mon agonie !

Préverenge tira de sa poche des papiers dont il parcourut les suscriptions diverses. Puis, après avoir examiné le tout avec une tranquillité sans pareille, il répondit à la baronne :

— Oh ! que vous êtes donc pressée de mourir, madame ! mais nous avons d'abord à causer d'affaires..... procédons par ordre, s'il vous plaît !

CHAPITRE XXXIV

Sommaire : Suite et fin de l'histoire de la baronne de Préverenge. — Le pape s'en mêle. — Le mariage annulé. — La liberté du choix. — Le départ. — Secondes noces. — Durée inquiétante de mes amours avec madame de Lesdiguières. — Je glisse sur des détails que le lecteur pourrait trouver fastidieux. — Petite aventure du poëte N*** avec Ninon de Lenclos. — Le rimeur enragé. — Envois poétiques. — Lutte galante. — Qui des deux se lassera avant l'autre. — Comment Ninon accueille un quatrain de N***. — Elle croit avoir le dernier mot. — Où il est démontré qu'un poëte ne se décourage pas aisément. — Nouveau quatrain. — Hardiesse récompensée. — Ninon pardonne.

La baronne haletait.

L'œil de Préverenge était plein d'éclairs où la menace de la mort se mêlait à une intention de sombre raillerie.

Elle reprit, en essayant du moins de recevoir avec l'apparence du courage le coup terrible auquel il semblait qu'elle ne pouvait plus échapper.

— Quoi que vous fassiez, monsieur, quoi que vous ayez à me dire, je connais mon sort. Vous voulez me tuer!

— Moi, vous tuer, répliqua Préverenge d'un ton moqueur, vous n'y pensez pas, madame : j'ai tout fait pour éviter le ridicule, et ce serait détruire en une minute le résultat de mes efforts. Vous tuer! sur mon âme! cela arrangerait bien mes affaires! Non, non, s'il vous plaît, madame, je ne vous tuerai pas, car si je vous tuais, on pourrait supposer que je suis encore amoureux de vous et c'est une croyance que je ne veux laisser à personne; si je vous tuais, on vous regarderait comme une victime et je ne veux point qu'on vous plaigne; si je vous tuais, le chevalier croirait que vous êtes ma femme...

— Eh bien, monsieur?

— ... Eh bien... cela n'est plus.

En disant cela, Préverenge tira de sa poitrine un parchemin qu'il mit sous les yeux de la baronne. Elle le par-

courut rapidement et retomba sur son lit, tremblante, livide, échevelée.

— C'est la première fois de ma vie que j'avais affaire au pape, continua Préverenge sur le même ton, et je dois rendre à Sa Sainteté cette justice qu'elle a mis à m'être utile toute sorte de bonne volonté. C'est l'abbé Driencourt, mon confesseur... (et le vôtre aussi, je crois) qui s'est chargé de la négociation. Quinze jours lui ont suffi pour aller à Rome aplanir les difficultés de toute espèce qui s'opposaient à mon désir et me rapporter enfin cet acte précieux de nullité. L'abbé Driencourt est un fort habile homme...

— Il m'a perdue, murmura madame de Préverenge.

— Il vous a sauvée, car sans lui, vous et votre amant, madame, seriez morts à l'heure qu'il est.

La baronne baissa la tête et se tut. Alors commença une pantomine étrange. Le baron apporta à la malheureuse qui semblait absorbée dans son désespoir, une robe, une coiffe et un manteau de voyage. Sans savoir, pour ainsi dire, ce qu'elle faisait, elle s'en revêtit silencieusement et attendit les ordres de celui qui avait été son maître et qui n'était plus pour elle qu'un étranger, inexorablement retranché dans son autorité souveraine et absolue de haut et puissant seigneur. Quand elle fut prête à partir, il lui offrit le bras et la fit descendre dans la cour. Là, un carrosse l'attendait, entouré d'écuyers qui tenaient à la main des torches allumées et dont les chevaux piétinaient avec ardeur.

— Je ne vous prends pas en traître, reprit Préverenge à voix basse. Ce que j'ai fait croire au chevalier de Puy-Robert, je le persuaderai à ce pays-ci tout entier. Demain, tout le monde apprendra que vous n'étiez que ma maîtresse. J'ai pris pour cela un moyen immanquable et sûr. Dites ailleurs le contraire, si cela vous fait plaisir, cela ne m'inquiète guère. On ne vous croira pas. Et maintenant, je vous donne à choisir entre deux retraites : mon château de Valneige, dans le Queyras, d'où vous pourrez aller rejoindre votre amant, et le couvent de Notre-Dame d'Embrun, où vous aurez tout loisir pour songer à vos fautes et penser à Dieu. Voyez. D'ici à ces deux destinations, le chemin est à peu près le même... une quinzaine d'heures en marchant bien... Nous y serons vers la moitié du jour.

Çà ! varlets, s'écria-t-il en appelant les piqueurs, ouvrez donc les portières et aidez madame à monter en carrosse.

On obéit. La baronne semblait agir machinalement et sans même paraître avoir la conscience de ce qu'on lui faisait faire.

Préverenge s'assit auprès d'elle et ayant gardé le silence encore un instant lui demanda enfin du ton de quelqu'un qui croit avoir donné le temps nécessaire pour réfléchir :

— Où allons-nous ?

— Au couvent.

Le lendemain, Préverenge reparut au château et reprit son train de vie accoutumé. Trois jours après il confia le prétendu secret de sa rupture avec madame Diane à son sommelier qu'il connaissait pour le plus bavard et le plus indiscret de tous ses gens. En vingt-quatre heures, la nouvelle fut connue de tous le pays et on en glosa sur tous les tons. Préverenge se remit à chasser et à travailler comme s'il eût été l'homme le plus tranquille et le moins tourmenté des quatre parties du monde. Comme, après tout, sa conduite paraissait fort honorable, qu'il était fort riche et qu'on doit à tout péché miséricorde, les principaux seigneurs des environs se rapprochèrent insensiblement de lui et lui ouvrirent toutes grandes, quand il y voulut bien venir, les portes de leurs castels. Préverenge comprit bientôt le motif de ces provocations indirectes. La plupart de ces gentilshommes avaient des filles et ces filles se faisaient remarquer, les unes par de grandes beautés, les autres par des dots énormes. On dit que l'expérience ne guérit pas les hommes. Cette maxime est justifiée par l'exemple du baron de Préverenge, qui, deux mois après les événements que nous venons de raconter, prit du goût pour la fille du comte d'E... de la Tour-du-Pin, la demanda en mariage, l'obtint et l'épousa en grande pompe et en plein midi, dans le chœur de l'église de Saint-André, à Grenoble.

L'histoire ne dit pas s'il raconta à sa seconde femme l'épopée conjugale dont la première avait été l'héroïne, et s'il lui prit jamais envie d'entreprendre en tête à tête et au coin du feu le récit de sa rencontre avec Pierre Gibaut.....

Il est permis d'en douter.

Mais quittons ces sujets lugubres et retournons à Paris, où nous allons retrouver la cour du jeune roi, la grâce des plus belles duchesses et l'esprit des courtisans les plus distingués et les mieux faits.

Pour parler de moi, puisque c'est toujours là qu'il m'en faut revenir, j'ai dit dans un des derniers chapitres que je traînais le char de madame de Lesdiguières. Six mois, un an se passent et me voici encore attelé au même brancard, heureux d'une charge aussi douce et ne songeant nullement à changer de fardeau ou à me reposer.

On peut crier au miracle, Roquelaure est pris au piége!... Lui qui a si longtemps plaisanté le sentiment et raillé l'amour, le voilà pris à son tour dans cette jolie toile d'araignée, tissée de soie et d'or! le voilà tout tremblant aux pieds d'une belle, soupirant des madrigaux, rêvant au clair de lune, en un mot, amoureux,... amoureux à lier !

J'avoue avec franchise que, personnellement, cela finissait par m'inquiéter !.....

Mais, rassurez-vous, cher lecteur, je ne serai pas assez ennemi de vos plaisirs pour vous faire assister aux détails de mon interminable passion ; car ces détails, fort amusants pour celui qui joue son rôle et chante sa partie dans ce merveilleux duo d'amour, seraient chose fort insipide pour l'indifférent à qui l'on s'ingérerait de les raconter tout au long. Assez d'autres sujets nous réclament ; et au lieu de vous entretenir de moi, je vais essayer de vous distraire momentanément par le récit exact et fidèle, non point de ce que j'ai fait pendant la durée de ma pastorale, mais de ce que j'ai vu, et la matière ne manquera pas, j'en réponds, attendu que si mon cœur était alors fermé à toute impression étrangère, si la belle madame de Lesdiguières seule occupait ma pensée, mes yeux infatigables continuaient d'être fort éveillés et d'observer curieusement tous les ressorts secrets de la comédie humaine qui se jouait perpétuellement devant moi.

Et d'abord, cher lecteur, pour rafraîchir vos esprits, troublés sans doute par les tristes aventures de la pauvre baronne de Préverenge, je vais vous conter une petite histoire qui ne saurait manquer de vous égayer un peu, puisqu'elle a pour héroïne une femme dont je vous ai déjà

entretenu et qui embellit tout ce qu'elle touche, qui parfume tout ce qu'elle approche, la charmante Ninon de Lenclos.

Voici le fait :

Ninon, que tout le monde aimait tant et qui le rendait si bien à quelques-uns, Ninon, dont l'âme était si tendre qu'elle était toujours beaucoup plus disposée à satisfaire ses amants qu'à les désespérer, sortait pourtant quelquefois des bornes d'une modération convenable, quand on la poussait à bout par des importunités sans fin.

Ce qui lui arriva un jour avec le poëte N*** en est la preuve.

N*** était un enragé rimeur qui rimait sur tout et à propos de tout. Vous vous promeniez avec lui et vous aviez le malheur de parler de la lune, — il vous faisait un quatrain sur la lune! — Vous lui souhaitiez mille prospérités, et il vous renvoyait votre salut en cruels alexandrins. C'était chez lui une maladie, une fièvre, une monomanie..... Madame Cornuel dit un jour de lui que lorsqu'on l'enterrerait, il ne serait pas encore complétement mort et qu'il ressusciterait fort probablement pour faire lui-même son épitaphe.

Ninon, qui d'abord s'était amusée de ses envois galants, s'en était ensuite fatiguée et avait fini, en haine de ses vers, par prendre l'auteur tout à fait en grippe. Dès ce moment, le pauvre poëte, comme si ce n'eût pas été assez pour lui d'être dédaigné, devint, par-dessus le marché, l'objet des plaisanteries de Ninon. En un mot, il fut le point de mire de tous les traits décochés par les malicieux amis de la déité du Marais.

Et Dieu sait si elle avait des amis!!!

N***, cependant, ne se décourageait point. *Impavidum ferieбant ruinæ.* C'était autour de lui un déluge d'épigrammes, de facéties et de rires moqueurs, dont l'écho venait à tout instant chatouiller désagréablement son oreille, mais qu'il s'obstinait à faire semblant de ne pas entendre.

Chaque matin en se levant, chaque soir en se couchant, Ninon de Lenclos recevait son petit *poulet* quotidien.

Elle le reconnaissait à son odeur de violette ou de vanille et en avait des nausées.

Disons pourtant qu'au milieu même de ce mouvement

d'ennui ou de colère, elle était toujours femme, c'est-à-dire curieuse.

Elle ne manquait jamais de décacheter le pli et de lire les vers.

Heureux N***! c'était toujours cela de gagné.

Il y avait déjà quelque temps que durait ce manége et que N***, averti par la mauvaise mine que lui faisait la belle, ne se présentait plus à ses ordinaires... C'était le temps où Villarceaux régnait sur le cœur de notre charmante Aspasie, et elle n'avait pas vu N*** depuis plus de trois mois, lorsqu'un soir, à la tombée de la nuit, rentrant de je ne sais où avec une de ses femmes, elle vit à sa porte le pauvre amoureux rebuté qui, sans doute, ne demandait qu'à la voir un instant à la dérobée, sauf à s'en aller ensuite comme il était venu.

Ninon, ordinairement si bonne et si humaine, aurait bien pu avoir quelque pitié du pauvre homme et lui permettre un bonheur aussi peu compromettant. Cela est si facile et si doux à la fois à une jolie femme de se laisser admirer! Mais Ninon, par un de ces caprices que peut seule expliquer la bizarrerie de la nature féminine, se sentait naturellement portée envers ce soupirant à une dureté qui, certes, n'était point dans ses mœurs.

— Que faites-vous là? lui demanda-t-elle durement.

— J'attendais le lever du soleil, répondit N*** avec une galanterie digne de l'Astrée.

— Monsieur N***, reprit Ninon dont alors la disposition nerveuse n'était pas favorable aux fadeurs de ce genre, j'ai à vous prévenir d'une chose, c'est que si vous persistez encore, malgré ma défense, à m'envoyer de vos madrigaux..

Je ne rapporterai pas en termes exacts la conclusion de Ninon de Lenclos. Le lecteur, pour se douter de ce qu'elle put être, n'a qu'à se rappeler la pièce que notre excellent Molière fit représenter, en 1658, au théâtre du Petit-Bourbon, et où nous voyons que Marinette, fort mécontente de Gros-René, s'écria, en parlant de ses lettres d'amour :

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi,
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière!...

A quoi Gros-René réplique très-sensément :

Et des tiennes... tu sais ce que j'en saurai faire...

Ce fut, sous une autre forme, toute la réponse de Ninon.

N*** se retira bien penaud, et, pour le coup, la belle adorée crut s'être, pour longtemps au moins, débarrassée de son enragé adorateur.

Mais elle avait compté sans l'amour.

Le soir même, après le souper qui avait été très-gai et au moment où Ninon de Lenclos, rêvant à mille jolies choses et la tête remplie d'images gracieuses, allait se mettre au lit, sa chambrière gratta à sa porte et entra.

— Qu'est-ce? s'informa Ninon.

— Un billet, madame.

— De qui?

— Voyez.

Elle reconnut l'écriture.

— Encore! fit-elle en fronçant le sourcil..... C'est bien, sortez.

Cette fois, Ninon se sentit furieuse. Après avoir été ainsi maltraité, ce démon revenait encore à la charge!... Elle eut envie de brûler le billet sans le lire, ou plutôt de le lui renvoyer outrageusement pour lui prouver le cas qu'elle faisait de ses prétentions. Mais la fille d'Ève eut encore le dessus, et le billet fut ouvert. Voilà ce qu'il contenait :

Partez, enfants de mon génie!...
Allez subir votre destin...
Mais, en passant, je vous en prie,
Annoncez-moi chez le voisin.

. . . .

A huit jours de là, et au grand étonnement de tous, le poëte N*** assistait, rayonnant et envié, à un fort beau médianoche donné par Ninon, à l'occasion de sa fête, dans son charmant sanctuaire de la rue des Tournelles, au Marais.

Il ne faut pourtant pas conclure de ceci que jamais Ninon ait accordé à l'amoureux N*** ce qu'il désirait avec tant d'ardeur. Cela est possible, mais je ne saurais l'affirmer. Ce que je puis dire seulement, c'est que, depuis, elle

professa pour lui une de ces amitiés franches et solides, qui étaient si vivement disputées et qu'elle savait placer avec tant de tact et de discernement.

CHAPITRE XXXV

SOMMAIRE : Ma visite au couvent des Ursulines de Lectoure. — Rencontre inattendue. — La mère abbesse. — Une ancienne querelle. — Raccommodement. — Réparations réciproques. — Circonstance qui m'empêche de sortir du couvent. — Mademoiselle Valérie de Rocheplate, — Conversation curieuse et intéressante à laquelle j'assiste silencieusement. — Intrigues à déjouer. — Moyens honnêtes de frustrer une jeune fille de son héritage. — Je forme le projet de m'opposer à ces menées coupables. — Les conseils de l'évêque. — Rôle que je joue à ravir. — Mademoiselle Valérie trouve que l'obéissance est une vertu facile. — Suites sérieuses de l'aventure. — Fuite, séparation, espérances déçues. — Un voyage en Suisse. — Jusqu'où peut nous mener un roman!

Je fus envoyé vers cette époque au couvent des Ursulines de Lectoure, pour négocier avec la supérieure je ne sais quel règlement de compte pendant depuis plusieurs années entre cette communauté religieuse et M. le prince de Conti. C'était une affaire de terrain et d'indemnité dont le lecteur me saura gré de ne lui point donner les détails, et pour la conclusion de laquelle M. le prince m'avait choisi, parce que j'avais été indirectement mêlé à ces débats d'intérêt privé, lors du décès de ma mère.

Je vins à ce couvent dans des dispositions fort lugubres et fort noires. J'avais horreur des discussions d'argent et me sentais pris d'un frisson involontaire à la seule idée d'une chicane où pouvait intervenir un procureur.

Je me décidai pourtant, et pris mon courage à deux mains.

Une visite à un couvent était chose assez rare dans ma vie. Je ne m'approchais pas de la maison des Ursulines sans un sentiment secret, dont je ne saurais très-bien préciser la nature. Etait-ce de la crainte? Etait-ce du recueillement? Etait-ce tout simplement une profane curiosité?

Qu'on en décide. Je me tromperais moi-même en voulant choisir parmi ces diverses questions.

Ce fut une cérémonie à n'en plus finir pour me conduire au cabinet de la mère abbesse.

Je me laissai faire et ne desserrai point le bout des lèvres.

Enfin, on m'annonça.

La supérieure était assise dans un immense fauteuil de bois d'ébène, surmonté d'un crucifix. Elle était fort occupée à lire (quelque chose comme un bréviaire sans doute), et paraissait recueillie dans le travail de la méditation. Mais au prononcé de mon nom, elle bondit sur son siége et chercha à ramener vivement son voile sur sa figure.

Malheureusement pour elle, ce mouvement n'eut pas son entier effet, et je découvris, dans la supérieure du couvent des Ursulines, une ancienne connaissance, dont on n'aura peut-être pas perdu tout souvenir et que je ne revis pas sans un certain trouble : madame de Montal !...

— Ne vous effrayez pas de ma visite, lui dis-je du ton le plus respectueux. Je ne viens pas ici vous distraire de vos pieux entretiens avec le ciel. Je suis l'envoyé d'un puissant seigneur qui a bien voulu s'en rapporter à moi du soin de ses intérêts, et pas un mot de ma bouche ne rappellera un passé où nous trouverions l'un et l'autre des souvenirs chagrinants.

— Monsieur le duc, dit l'abbesse d'un ton pénétré, je vous remercie de vos intentions et le ton dont vous les exprimez me garantit leur sincérité parfaite. Mais j'avoue que je n'ai pu me défendre, en entendant votre nom, d'une émotion que je vous prie de me pardonner.

— Était-ce de la défiance? Etait-ce de la peur?

— C'était, monsieur le duc, me répondit madame de Montal, c'était une grande confusion de moi-même, qui me faisait craindre de ne point oser lever les yeux sur vous; mais votre langage m'a parfaitement rassurée, et nous

pouvons parler maintenant de l'affaire qui vous amène. Vous venez, n'est-ce pas, de la part de M. de Conti?

— Avant d'aborder ce sujet, causons un peu de nous, madame...

— Appelez-moi *ma mère*, dit l'abbesse en rougissant.

— Permettez-moi de n'en rien faire, je vous prie... le sujet que je désire traiter ici est quelque peu profane, et pour ne point mêler les saintes choses aux choses de ce monde, je vous demanderai de vouloir bien redevenir pour moi un instant la belle, la spirituelle madame de Montal.

Elle fit un geste d'assentiment.

— Vous y consentez?... Merci. Eh bien, madame, veuillez donc me dire pourquoi, gratuitement, sans y avoir été poussée par aucune raison visible, vous m'avez jadis fait un affront devant toute la société de Lectoure, en m'excluant d'une réunion où vous invitiez tous mes amis?

— Ne vous en êtes-vous pas vengé cruellement? murmura madame de Montal... et faut-il que je vous rappelle cet exécrable sacrilége d'une confession surprise à une pécheresse au tribunal même de la pénitence?

— J'ai eu tort, j'ai commis un crime irrémissible, je le sais, répondis-je avec componction. Mais, si mon amour-propre avait été piqué au vif, avez-vous jamais su, madame, de quel coup mon cœur fut frappé quand j'entendis les étranges confidences que vous me fîtes sans le savoir, et surtout sans le vouloir.

— Je ne vous comprends pas.

— Personne ne l'a jamais su, madame, pas même Latour-Roquelaure, qui pourtant connaissait à peu près toutes mes pensées; vous ne l'auriez jamais su vous-même, si un incroyable hasard ne nous réunissait ici en ce moment... Après la scène du confessionnal, madame, je rentrai chez moi, triomphant en apparence, mais au fond abattu, triste, désespéré; car je vous avais trouvée belle et je vous aimais...

L'abbesse fit un bond en arrière...

— Oui, mais d'un amour pur comme celui dont on adore les anges... et je m'étais réjoui de cette vertu qui pourtant semblait insulter à mes faiblesses et me traiter en indigne... Je m'en étais réjoui, parce que je m'étais dit secrètement que si vous me haïssiez, du moins vous n'aimiez

personne autre au monde!... Ces douces illusions ne pouvaient plus durer après les aveux que vous faisiez au père des Martelles, et à peine ma méchanceté était-elle accomplie, que Dieu lui-même m'en punissait, en suscitant dans mon cœur des regrets éternels.

Madame de Montal demeura muette et embarrassée.

— Et vous, repris-je, malgré l'invitation que vous avez cru plus tard devoir m'adresser, malgré cette espèce de réparation que vous avait arrachée une nécessité odieuse, vous avez dû me haïr et bien me mépriser, n'est-il pas vrai?

Madame de Montal soupira, regarda le ciel et me dit :

— Je crois que vous connaissez les femmes, monsieur le duc, et pourtant je vois qu'il est dans leur organisation des secrets que vous ignorez encore. Vous ne savez pas à quelles bizarres révolutions sont sujettes nos idées les mieux arrêtées, nos convictions les plus résolues ; vous ne savez pas que, chez nous, il n'y a presque jamais d'effet sans réaction, et que si la haine succède souvent à l'amitié, l'extrême indulgence prend quelquefois la place d'une sévérité excessive. Il en a été ainsi de moi envers vous, monsieur le duc. Le premier mouvement de répulsion une fois passé, quand j'eus fait à ma considération personnelle un sacrifice que je croyais nécessaire, celui de ne vous point recevoir à cause de votre réputation... de mauvais sujet, il faut bien dire le mot, je ne tardai pas à en éprouver du regret, car au foud, j'étais curieuse, comme le sont toutes les femmes, et j'avais envie de vous connaître. Lorsque je vous vis me suivre à l'église, vous me lançâtes, s'il vous en souvient, des regards tels que j'en fus émue et fière à la fois. C'était un péché : je m'en suis bien repentie depuis. Et à notre deuxième rencontre, quand vous eûtes pris au confessionnal la place du vénérable père des Martelles, je ne sais ce que j'éprouvai, mais, au fond de la colère que j'exprimais, il y avait un si grand saisissement, une stupéfaction si énorme, que je ne saurais dire si je fus plus indignée que surprise d'un aussi blâmable procédé. Rentrée chez moi, je songeai à tout ce qui s'était passé ; sans doute, je regrettai un événement qui avait mis ma pudeur à une si rude épreuve, je frémis en me rappelant que j'avais livré mes secrets à un étranger, à un

homme!... et cependant, après quelques heures de réflexion, ces craintes, ces regrets se dissipèrent; je ne saurais expliquer pourquoi je devins tout à coup indulgente et disposée au pardon; toujours est-il que je n'eus pas grand'peine à me persuader que M. de Roquelaure, pour être léger, frivole et aventureux, n'en était pas moins un gentilhomme d'honneur, et que, malgré les menaces qu'il avait cru devoir m'adresser dans un moment de dépit et de vengeance, je n'avais rien, absolument rien à redouter de lui.

Madame de Montal avait été si noble, si digne, si imposante en prononçant ces mots, que je ne pus m'empêcher de me prosterner devant elle.

— Relevez-vous, me dit-elle avec douceur; je suis contente de vous avoir revu et remercie le ciel d'avoir dispersé les nuages qui pouvaient encore s'interposer entre nous... A l'avenir, monsieur le duc, soyons amis.

Elle me tendit la main, je la baisai respectueusement.

— Maintenant, reprit-elle d'une voix où je crus deviner des larmes, parlons de l'affaire pour laquelle M. de Conti vous envoie vers moi.

Il fallait obéir; nous alignâmes des chiffres, nous invoquâmes les droits respectifs de nos clients, elle, défendant ceux de sa communauté, moi, ceux du prince. Mais un innocent désordre n'avait point tardé à s'introduire jusqu'au sein de cette conversation sérieuse, et je ne sais trop si quelque tabellion n'eût pas trouvé bien des choses à redire à l'acte que nous rédigeâmes en commun. Ce travail s'acheva pourtant, mais il avait duré près de trois heures. Cela tenait sans doute au temps que nous avions mis, madame de Montal et moi, à nous réconcilier.

Le jour commençait à baisser. L'abbesse des Ursulines me fit ses adieux et je lui demandai en grâce de me laisser déposer un second baiser sur sa main. Elle y consentit, et m'ayant indiqué le chemin par lequel je devais m'éloigner, me recommanda de ne la point oublier dans mes prières et rentra dans son oratoire.

Quant à moi, comme on va le voir, je n'étais pas encore près de sortir du couvent des Ursulines de Lectoure.

C'était une journée à aventures, et ces jours-là sont comme les veines qui vous arrivent parfois aux jeux de

hasard. On sait bien quand cela commence : on ne sait jamais quand cela finit.

Je me retirais et traversais une longue galerie qui allait aboutir au jardin, lorsque, arrivé à une pièce octogone qui ressemblait à une espèce de parloir, j'entendis des voix et des pas du côté de celle des deux portes qui était la plus éloignée de moi. Pousser en avant, c'était m'exposer à une nouvelle demande d'explication et par conséquent à un nouvel ennui. Un petit cabinet contigu à cette salle se trouvait pour le moment entr'ouvert.

Ma surprise fut des plus agréables.

Une fille belle comme les anges m'apparut la première. Derrière elle venait une femme d'une cinquantaine d'années, l'air rauque et dur et les cheveux roulés en boucles grisonnantes, un vieillard assez endommagé et un abbé entre deux âges. Ce dernier semblait bouffi d'importance et soufflait des pois. Il échangeait avec la vieille dame des regards d'intelligence, entrelardés de petits sourires où se lisait l'esprit de traîtrise malheureusement particulier à certains hommes de Dieu.

Ces quatre personnages s'assirent en cercle, silencieusement, avec mesure, et leur attitude grave et solennelle était à peu près celle des moines inquisiteurs appelés à juger un hérétique ou un sorcier. La jeune fille semblait du reste fort indifférente à ces grands airs et contemplait en silence les corniches du plafond, comme ces écoliers insouciants qui arrivent à leur classe bien décidés à ne rien écouter de ce qu'on va leur dire.

Le vieillard, sur un signe de la femme et de l'abbé, entama le sermon, après avoir longuement toussé, comme cela se pratique généralement, lorsqu'on est sur le point de traiter une question délicate et embarrassante :

— Mademoiselle Marguerite-Valérie de Rocheplate, dit-il, vous avez jusqu'ici été sourde à toutes les exhortations de votre famille..... Vous êtes un petit roc, contre lequel viennent échouer les paroles les plus douces et les raisonnements les plus sages. Nous verrons si vous serez plus maniable ici.

— Ici ! où suis-je donc? s'écria la belle enfant en promenant autour d'elle un regard curieux.

— Au couvent des Ursulines, mademoiselle ma nièce,

répondit le vieillard qui eut une nouvelle quinte, plus bruyante encore que la précédente.

— Un couvent... Oh! quel bonheur, mon cher oncle. Si vous saviez combien j'étais heureuse au couvent de Sainte-Marie, à Cambrai, où j'ai laissé tant de bonnes amies si charmantes et si dévouées!

L'abbé sourit.

— Ce couvent n'est pas précisément pareil à celui dont vous parlez, mademoiselle, et il n'est point probable que vous y trouviez beaucoup de jeunes filles aussi légères et aussi folles que vous. C'est une maison où l'on se recueille saintement dans sa pensée, mademoiselle ma nièce, où l'on songe à son salut éternel, en un mot, où l'on prie Dieu!

— Mais, mon cher oncle, je n'y ai jamais manqué, soir et matin! Seulement, il me semble que tous les endroits sont bons pour cela... Pourquoi prierais-je mieux ici que chez mon père, au château de Rocheplate?

— C'est bon, c'est bon, interrompit la dame âgée avec impatience, monsieur mon beau-frère a raison. Il ne s'agit point de votre père qui est absent de France, ni de son château qui ne sera peut être bientôt plus à lui. Et quand même il serait ici, il ferait beau voir une jeune demoiselle de votre rang aller loger sous le même toit qu'un homme de quarante-deux ans à peine, et qui, depuis son veuvage, entasse folies sur folies... Depuis six mois qu'il est parti pour Constantinople, c'est à peine si nous avons eu deux fois de ses nouvelles, et dans sa seconde lettre, il nous marque qu'il ne sera probablement pas de retour avant un an. Nous ne serions pas étonnés qu'étant là-bas, il se reniât pour chrétien et se fît pacha pour tuer le temps. Votre père, que j'aime d'ailleurs parce qu'il est mon frère, ajouta la sèche duègne, est un fou que nous serons peut-être obligés de faire interdire... Et dans cette position, vous comprenez qu'il est de notre devoir (de notre devoir de bons et dévoués parents) de songer à vous, pauvre enfant abandonnée qui possédez malheureusement un si beau corps qu'il pourrait bien devenir, si l'on n'y prenait garde, la perdition de votre âme et la cause de votre condamnation dans l'autre monde.

— Madame la comtesse de Bois-Bertaut a raison, dit le

vieillard, comme pour compléter la ronflante période de sa belle-sœur.

La comtesse, fatiguée par ce beau morceau d'éloquence, s'essuya gravement le front.

Au nom de Bois-Bertaut, mes oreilles s'étaient dressées. Latour-Roquelaure m'avait mis tout récemment au courant des trames qui se préparaient sourdement dans cette famille. Je rassemblai mes souvenirs et me rappelai aussitôt que M. de Rocheplate avait une immense fortune, que sa seule héritière était une fille admirable dont on vantait également l'innocence et la beauté, mais que ses proches et en première ligne sa sœur (qui avait épousé un Bois-Bertaut), profitant de certaines folies qu'il avait faites et qui ne s'étaient point passées sans un peu de scandale, prétendaient engager secrètement sa fille à entrer dans un couvent et lorsqu'elle aurait prononcé des vœux éternels, obtenir du parlement l'interdiction du père. De cette ingénieuse façon, toute la fortune du marquis de Rocheplate revenait naturellement à la branche des Bois-Bertaut et il ne restait à l'aimable ange, ainsi sacrifiée à une basse cupidité, que la satisfaction, assez triste à son âge et surtout en l'absence d'une vocation réelle, que la satisfaction, disons-nous, d'espérer le salut dans l'autre vie et d'être fiancée à Dieu!

Y a-t-il beaucoup de jeunes filles, belles, fraîches et bien constituées, qui soient très-friandes d'un tel mariage?

Je ne le crois pas.

Mademoiselle de Rocheplate partageait, je pense, mon opinion.

Instruit des ressorts secrets de cette petite histoire, j'en devinai le dénouement.

Madame de Bois-Bertaut, profitant de l'éloignement de Rocheplate, qui se trouvait effectivement à Constantinople, essayait de circonvenir la charmante Valérie, afin de l'amener à s'abdiquer elle-même, en acceptant volontairement la prison sainte qu'on lui offrait avec tant d'insistance et de raisons plus spécieuses que solides.

Elle parla encore longtemps, sans que l'abbé fît autre chose que de souffler des pois, et conclut en ces termes, pendant que le vieux comte de Bois-Bertaut, son beau-frère, gravement appuyé sur sa canne, écoutait muet et

immobile comme un conseiller au parlement, et que mademoiselle Valérie étouffait à grand'peine d'énormes envies de bâiller.

— Enfin, mademoiselle, de tout ceci il résulte que c'est votre bien, votre bien seul que nous avons en vue...

Je ne pus m'empêcher de sourire en moi-même de cette naïveté.

— Et pour arriver à un résultat aussi satisfaisant pour vous que pour toute notre famille, nous avons songé à vous conduire dans cette honorable maison, où nous avons donné rendez-vous à une personne éloquente qui vous fera sentir bien mieux que nous tous les avantages et tous les bons côtés du parti que nous voudrions vous voir prendre. Cette personne, qui en a persuadé bien d'autres, plus rebelles, plus récalcitrantes et moins bien élevées que vous, ne reculera devant rien pour vous éclairer sur vos intérêts et vous mettre dans la voie la meilleure pour arriver au double but que nous vous souhaitons, et qui est à la fois votre bonheur personnel et votre gloire vis-à-vis du monde. Ma chère Valérie, nous promettez-vous, à moi et à votre cher oncle, ici présent, d'écouter en tous points celui qui va venir tout à l'heure, et avec qui nous allons vous laisser seule, afin que vous puissiez bien vous recueillir et recevoir dans votre sein la grâce qu'il s'efforcera très-certainement d'attirer du haut des cieux sur vous?

— Je vous le promets, répondit la jeune Valérie du ton d'un ennuyé qui veut en finir à tout prix avec une discussion fatigante.

L'abbé fit un signe solennel d'assentiment et indiqua la porte à madame de Bois-Bertaut, comme pour lui faire entendre qu'il était temps de partir.

Le vieillard se leva; l'abbé en fit autant. Madame de Bois-Bertaut baisa gravement sa nièce au front, et dit du même accent rogue et impérieux dont se servent les capitaines de mousquetaires en parlant à leur compagnie :

— Partons.

Pour sortir, il fallait passer devant le cabinet où je m'étais caché... j'entendis encore le vieux monsieur dire à voix basse :

— Pourquoi n'attendons-nous pas l'évêque?

— Monseigneur m'a bien recommandé de laisser Valérie

seule et livrée à elle-même une demi-heure au moins avant sa venue. Il doit arriver à neuf heures, il en est huit et demie, c'est juste le moment de nous retirer.

Puis, se retournant encore une fois, elle répéta :

— Adieu, chère enfant, adieu !

Un instant après, cette intrigante de haute volée, ce vieillard et cet abbé qui avaient joué là les rôles de complices et de muet, avaient disparu dans le grand corridor de pierre du couvent, la lourde porte était retombée derrière eux, et on n'entendait plus que l'écho sonore de leurs pas sur la dalle des galeries. J'élargis un peu l'ouverture par laquelle je plongeais dans le parloir, et pus jouir un moment d'un des spectacles les plus intéressants qu'il ait peut-être jamais été donné à un homme de contempler.

La lampe brûlait toujours et jetait sur tous les objets une lueur douteuse et vacillante. Ces grands murs, froids et nus, cette table de chêne avec une grossière écritoire, ces crucifix de bois, ces siéges dont la dureté révélait la sévérité de la discipline intérieure, et, pour compléter l'ensemble, une belle jeune fille rêveuse, les cheveux bouclés de la façon la plus mondaine et vêtue à la mode du jour, tout cela présentait un aspect curieux, singulier, original, dont le principal caractère était un contraste des plus frappants.

D'abord, mademoiselle Valérie parut charmée de n'avoir plus devant les yeux le visage des trois personnages dont j'ai essayé d'esquisser la physionomie. Mais bientôt cette solitude complète, la solennité mystérieuse de ce silence, la demi-obscurité qui l'entourait, finirent par agir sur elle à tel point qu'elle fut saisie d'une sorte de tremblement convulsif, et que se dirigeant instinctivement vers un prie-dieu, elle murmura en levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que veut-on donc faire de moi !...

Il était évident qu'elle avait été jusque-là soutenue par le sentiment de défiance et d'hostilité qu'elle nourrissait sans doute en secret contre les trois parents qui l'avaient amenée. Maintenant la nature reprenait ses droits et la faiblesse de la jeune fille se trahissait dans toute sa personne.

Ma première idée fut de voler à son secours : mon premier mouvement fut de m'élancer.

Mais une certaine crainte me retint.

J'allais sans doute lui faire peur... elle pouvait crier à l'aide, se compromettre, et moi avec elle, en mettant ce paisible couvent en révolution...

Que décider?

Fallait-il donc me résigner à demeurer là, sage, prudent, immobile, à trois pas d'elle, sans oser bouger ni dire un mot?...

Le supplice de Tantale ne m'eût point semblé plus odieux.

Elle resta plusieurs minutes à genoux... Enfin, s'étant relevée lentement, elle fit le tour de la salle, comme pour en examiner de plus près le mobilier, dont l'apparence, je l'ai déjà dit, était à la fois simple et sévère.

Elle paraissait un peu plus calme, presque consolée.

Je me hasardai à tousser légèrement. Elle prêta l'oreille sans avoir l'air trop effrayé.

Ravi de ce premier succès, je poussai la porte et me présentai à ses yeux...

A ma grande surprise, elle conserva son sang-froid et me regarda sans laisser éclater aucun autre sentiment que celui d'une assez vive curiosité. Et comme je lui adressai un profond salut :

— C'est probablement vous, monsieur, dont ma tante, madame la marquise de Bois-Bertaut m'a annoncé la visite.

L'innocente fille me suggérait, à son insu, une excellente et lumineuse idée.

— C'est moi, répondis-je le plus gravement du monde.

— Puis-je savoir votre nom? reprit-elle après un peu d'hésitation...

— On me nomme...

J'hésitai moi-même un moment. Mais pourquoi mentir à un si bel ange? Cette candeur si parfaite avait droit à une parfaite franchise, et d'ailleurs, je ne sais quelle idée, — rapide et prompte comme l'éclair, — venait de me traverser le cerveau, en y laissant le germe d'un projet qui pouvait engager, dans l'espace de quelques secondes, tout mon avenir, toute ma vie. Je savais le nom de cette adorable enfant, je connaissais de réputation sa famille, une des meilleures de la noblesse de Cambrésis; je la voyais prête à devenir victime de la cupidité de parents barbares qui voulaient la frustrer, à leur profit, de la succession paternelle, et je résolus tout à coup de devenir pour elle ce protecteur

dont on essayait de l'isoler afin d'avoir meilleur marché de sa conscience et de sa volonté.

Bien décidé à remplir ce rôle providentiel, j'achevai avec assurance :

— On me nomme... le duc de Roquelaure.

Pas un signe ne se révéla sur son visage. Évidemment, elle n'avait jamais entendu prononcer mon nom.

Cela ne m'étonna pas du tout, attendu que, quoi qu'on ait pu dire de moi, j'étais un peu moins connu dans les couvents de jeunes filles qu'à la cour.

— Mademoiselle, lui dis-je en l'engageant à s'asseoir près de moi, madame la comtesse de Bois-Bertaut, si j'ai bien compris ses intentions, vous a vivement conseillé de vous en rapporter du soin de votre avenir à la personne qui viendrait ce soir même, et dans le but de vous être utile, causer avec vous dans ce parloir?

— Oui, monsieur le duc.

— Et votre confiance en madame votre tante est-elle assez forte pour que vous puissiez consentir, sur cette simple exhortation, à suivre aveuglément les avis que cette personne, — inconnue de vous, — croira devoir vous donner?...

— Mon père est absent, monsieur le duc, et la comtesse de Bois-Bertaut, sa sœur, est mon seul soutien dans ce monde... Je suis donc bien forcée de lui obéir!... Pourtant, j'avoue que son air dur et ses façons parfois trop sévères m'auraient effrayée sur les suites de cette entrevue mystérieuse, qui m'était imposée par elle, si mon cousin, l'abbé de Louvigny, jeune profès, dont on dit le plus grand bien dans la famille, ne m'avait secrètement encouragée à me livrer, en cette occasiou, à tout ce qu'on exigeait de moi.

— Je connais de réputation l'abbé de Louvigny, répondis-je à la belle Valérie de Rocheplate, et je sais qu'il passe pour un homme très-pur, très-honnête et accomplissant avec une grande exactitude ses devoirs de religion. Aussi ne puis-je m'empêcher de trouver qu'il a été presque léger, pour ne pas dire imprudent, en vous exhortant à une soumission, dont lui-même ignorait peut-être la nature et les conséquences. Ne vous a-t-il rien expliqué ?

— Oh! si fait! si fait! s'écria la jeune demoiselle avec une vivacité indiscrète et en rougissant.

— Vous a-t-il nommé la personne avec laquelle on devait vous mettre en rapport?

— Non.

— Vous a-t-il éclairée sur ce qu'il pourrait arriver qu'on exigeât de vous?

— Pas précisément.

— Que vous a-t-il donc dit?

— Il m'a dit... il m'a dit...

— Voyons donc? Il est nécessaire de me mettre un peu sur la voie.

— Eh bien! monsieur le duc, — il m'a dit que l'homme auquel on s'en remettait du soin de mon avenir avait la douceur de la voix des anges et le langage persuasif des saints; — qu'il ne me donnerait de conseils qu'en vue de ma félicité éternelle; — que rien de ce qu'on m'avait appris jusqu'ici au couvent n'était de nature à satisfaire aucun de mes désirs; — qu'il me révélerait, à moi, pauvre ignorante, le véritable état des bienheureux dans le ciel; en un mot, qu'il m'enseignerait la douceur du seul mariage qu'il soit permis à une vierge chrétienne d'ambitionner en ce monde, sainte communion des âmes, a-t-il ajouté avec ferveur, qui donne aux simples mortels un avant-goût des jouissances du paradis!

— De sorte, repris-je, après une courte pause, que vous êtes toute décidée...

— A vous écouter, à m'instruire, répondit l'ardente néophyte en baissant célestement les yeux.

Je m'arrêtai encore une fois... une dernière hésitation se déclarait dans mon esprit. Mais presque aussitôt, une résolution hardie, irrévocable, succéda à ces indécisions. Tout était clair à mes yeux. Il y avait là trahison incontestable, évidente. On voulait abuser de la naïveté d'une jeune fille, pour la frustrer de sa fortune et la jeter dans une voie où peut-être l'attendaient la consomption, le désespoir et la mort. On avait résolu de l'enterrer vive dans ce couvent, comme dans une tombe anticipée.

— Non! me dis-je à moi-même, le loup à qui on a réservé cette douce proie n'entrera point ici. Il ne faut pas que l'évêque puisse accomplir ses desseins. Allons d'abord fermer la porte et tirer le verrou.

L'action suivit de près la pensée, et revenant prendre mademoiselle de Rocheplate par la main, je la fis entrer dans le cabinet de dégagement où je m'étais caché un instant auparavant.

Je la fis asseoir et tombai à genoux devant elle.

— Que faites-vous? balbutia-t-elle en me regardant toute étonnée.

— Je vous demande grâce d'avance, chère Valérie, pour tout ce que je vais vous dire!

— Mais c'est inutile... puisque ma tante vous autorise à tout. Mon cousin, l'abbé de Louvigny, ne m'a-t-il pas dit aussi que je devais avoir toute confiance en vous?

— Et ils ont eu raison tous deux, repris-je avec chaleur; car je vous sauverai du mal que les méchants pourraient vous faire, et je n'userai du pouvoir qu'on m'a donné que pour éclairer votre intelligence et dissiper les ténèbres dont certaines personnes intéressées voudraient environner votre esprit. Chère enfant! avez-vous jamais aimé?...

— Oui! oh! oui... j'aime mon père de toutes les forces de mon âme!

Je respirai, car le commencement de la réponse m'avait fait frémir.

— Vous êtes-vous senti quelquefois du goût pour la vie religieuse?

— Comment l'entendez-vous?

— Avez-vous jamais souhaité entrer en religion.

— C'est-à-dire?...

— Prendre le voile, renoncer à tous les plaisirs du monde, vous enfermer à jamais dans un cloître.

— Moi! plutôt mourir!!

— C'est bien. Voilà ce dont je voulais d'abord être sûr.

Je la regardai silencieusement. Ce mot de cloître l'avait fait pâlir. Elle semblait prête à tomber en défaillance.

— Rassurez-vous, lui dis-je, une existence si triste ne vous est point réservée.

Et mes lèvres se collèrent à ses jolis doigts.

— Vous m'avez fait peur en me parlant de prendre le voile, murmura Valérie. Mais cela n'est pas, cela ne sera pas; vous me le jurez?

— Est-ce que de tels fers peuvent convenir à ces mains si douces et si blanches, Valérie? Est-ce que vos yeux si

nom ici, parce que je sais qu'elle avait, de son vivant, horreur de toute espèce de bruit, et que ce serait méconnaître son vœu que de la faire figurer dans des mémoires destinés peut-être à voir le jour.

La bonne dame était toute en Dieu, et cette déclaration surprendra à coup sûr quelques-uns de mes lecteurs, qui ne comprendront pas très-bien que, dans la circonstance dont il s'agissait, j'allasse me réfugier sous l'aile protectrice des idées religieuses. Mais on reviendra de cette surprise, quand j'aurai déclaré en même temps que ma folie avec la belle Valérie de Rocheplate avait toujours été dégagée de toute arrière-pensée coupable et odieuse, et que je ne m'étais pas un seul instant écarté en pensée d'un sentiment d'honneur qui me faisait regarder comme sacré et respectable ce précieux trésor de candeur et d'innocence, dont le hasard venait de me rendre possesseur. En un mot, j'avais hâte de réparer le mal que j'avais fait, et je me serais considéré comme le plus misérable des mortels, si, au milieu même des plus délicieux écarts de mon ivresse, je n'eusse nourri l'intention bien formelle de tout sanctifier par un bon mariage.

Pour la première fois de ma vie, en effet, le mot de mariage ne m'effrayait pas.

La bonne madame de V... à qui je n'avouai, bien entendu, qu'une partie de ce qui s'était passé, s'employa chaudement pour moi dans cette affaire. L'enlèvement avait causé quelque scandale. Ce fut elle qui vit madame la comtesse de Bois-Bertaut, le vieil oncle de Valérie et jusqu'au jeune abbé, qui ne pouvait se figurer que la visite de l'évêque eût été ainsi escamotée. Toutes ces bonnes gens crièrent à la damnation. Mais comme, en définitive, le crachat lancé en l'air menaçait de retomber sur leur nez, ils devinrent un peu plus traitables et consentirent à composer.

On écrivit à Constantinople, d'où M. de Rocheplate répondit qu'étant à même d'étudier de près les mœurs musulmanes, il commençait à n'être plus très-partisan du mariage chrétien; que cependant il ne croyait pas devoir appliquer ses nouvelles idées à l'établissement de sa chère fille; que, par conséquent, il approuverait d'avance ce que déciderait madame de V... d'autant plus que le nom de Roquelaure lui semblait tout à fait acceptable, etc., etc.

Tout se présentait donc pour le mieux, lorsque plusieurs incidents vinrent tout rompre au moment où l'on s'y attendait le moins. La bonne madame de V... mourut subitement. Alors la famille de Valérie, qui avait fait contre fortune bon cœur et qui s'était vue forcée de céder à un concours de circonstances défavorables pour elle, résolut de prendre soudainement sa revanche.

Le même jour où l'on m'apprit que ma vieille parente était morte pendant la nuit, on m'annonça que le matin, vers dix heures, madame la comtesse de Bois-Bertaut était venue demander Valérie, l'avait priée de descendre sous le prétexte de dire un mot à son oncle, que son état maladif empêchait de monter, et là, l'avait forcée de prendre place, elle troisième, dans une chaise attelée de trois chevaux qui étaient partis au triple galop.

Je courus toute la journée pour recueillir d'autres renseignements.

Personne n'en savait rien.

Les jours suivants, je remuai ciel et terre pour découvrir le lieu de sa retraite.

Impossible!

Eux aussi l'avaient enlevée à leur tour!

Enfin, à force de démarches, de sollicitations, et d'argent distribué, j'acquis la certitude que l'indigne comtesse de Bois-Bertaut, craignant que je fisse jouer contre elle l'influence de certaines protections puissantes, avait franchi la frontière et emmené Valérie à l'étranger.

Sept mois se passèrent. Aucune nouvelle ne me parvint à ce sujet. J'envoyai une lettre détaillée à M. de Rocheplate. Il ne m'en accusa pas même réception. Je pensai que le bonhomme s'était enfin fait recevoir pacha et était devenu décidément fou.

Cette époque fut marquée par la fin de mes amours avec madame de Lesdiguières. On peut dire d'ailleurs de cette passion, qu'elle ne s'usa pas, mais qu'elle s'éteignit insensiblement, sans secousse, par degrés et qu'elle se transforma en une tendre et réelle amitié. Madame de Lesdiguières, je l'affirme avec la force d'une conscience sûre d'elle-même, n'a jamais eu de serviteur plus dévoué que moi.

Pour en finir tout de suite avec l'histoire de mademoi-

selle de Rocheplate, je vais sauter à pieds joints sur divers événements qui, dans l'ordre chronologique des faits, devraient peut-être trouver leur place ici et empiéter d'une grande année sur le cours de mon récit.

Une affaire importante m'ayant un jour appelé à Lucerne, je me promis de profiter de cette circonstance pour visiter le pays qu'on disait très-beau et très-curieux.

C'était au mois de juillet, et dès la première heure de mon arrivée, je mis ordre au principal objet de mon voyage. Il s'agissait d'une signature à obtenir pour le règlement d'un intérêt domanial, et la chose s'étant faite sans difficulté, je me trouvai tout de suite maître de ma volonté et de mon temps.

Je me mis à parcourir la ville.

Lucerne est dans une position délicieuse. La Reuss, qui s'élance du beau lac des Waldstœtten, la divise en deux portions, dont l'une s'appelle la petite, et l'autre la grande ville. Les Alpes Suisses, couvertes de leur éternel manteau de neige, lui font une admirable ceinture ornée de diamants et de pierres précieuses dont l'éclat brille aux feux du soleil.

J'avais déjà visité le *Pont-des-Moulins*, où l'on remarque les tableaux de la *Danse des morts* de Méglinger, la *Tour-d'Eau* qui s'élève comme un fanal au-dessus de la Reuss, l'arsenal bâti tout près de la Porte-de-Berne et l'église abbatiale dont je m'étais amusé à entendre sonner les cloches harmoniques. C'est assez faire entendre que je commençais à me sentir fatigué quand, tout à coup, passant sur la rive gauche de la Reuss, j'aperçois...

Qui?...

Valérie... Valérie elle-même!

Elle était seule et marchait rapidement.

Je courus à elle... je l'appelai... mon cœur battait avec violence. Elle se retourna et poussa un cri en pâlissant! Je la soutins dans mes bras et quelques secondes après, elle me dit :

— Ah! monsieur le duc, que j'ai donc maudit de fois le sort cruel qui nous a séparés..... Vous avez dû bien m'en vouloir, n'est-ce pas?

— Moi! vous en vouloir, ange de bonté! le pensez-vous? J'ai su qu'on vous avait arrachée par force de la maison de

l'estimable madame de V... et je n'ai eu de force que pour vous plaindre.

— Oh ! merci..... dans mon malheur, ma crainte la plus grande était que vous m'eussiez crue complice de ce brusque et inexplicable départ.

— Mais comment êtes-vous ici? Qu'y faites-vous? Pourquoi êtes-vous seule?

— Si vous voulez que je réponde à toutes ces questions dit Valérie, venez avec moi, je vais vous conduire en un lieu où nous aurons toute liberté de nous expliquer et de nous confier les étranges vicissitudes contre lesquelles il nous a été impossible de lutter.

Je lui offris mon bras ; elle l'accepta et je la suivis dans une rue qui serpentait derrière l'église de Saint-Pierre. Nous entrâmes bientôt dans une maison de coquette apparence à laquelle il ne manquait qu'un peu de vie et de mouvement. On eût dit un cloître approprié aux exigences mondaines.

Elle me fit asseoir à son côté et reprenant les choses à la mort de la douairière de V... me raconta, sans en excepter aucune, les étranges circonstances de son enlèvement. Madame de Bois-Bertaut l'avait emmenée, sans lui laisser la faculté de réfléchir ou de prendre aucune disposition quelconque, et, après cinq jours de voyage, toutes deux étaient arrivées à Lucerne. Là on l'avait conduite dans un couvent très-sévère, dont la supérieure s'était engagée à la surveiller, appuyant son serment sur son salut éternel, ce qui avait paru tranquilliser complétement madame de Bois-Bertaut. Mais Valérie (grâce à moi peut-être) n'était plus le faible agneau qui se laisse traîner à la boucherie sans rien dire. Elle résolut de sortir de ce couvent, et un beau soir, ayant gagné une des gardiennes qui avait pris son sort en pitié, elle était sortie du couvent et s'était trouvée seule, au milieu de la rue, enchantée d'avoir retrouvé sa liberté, mais ne sachant trop qu'en faire et mourant de peur de se voir exposée ainsi à quelque mauvaise rencontre. Heureusement, une bonne inspiration l'éclaira. Elle se souvint que son père lui avait parlé d'un ami qu'il avait à Lucerne et qu'on nommait M. de Matignon. Elle s'informa, parvint à découvrir sa demeure et lui confia tout. M. de Matignon était un excellent homme, d'un es-

prit droit et d'un cœur tout à fait compatissant. Il chercha longtemps dans sa tête le moyen de soustraire à tous les périls dont elle était entourée la fille de son ami. Il la voyait seule, abandonnée de tous, environnée d'ennemis implacables et intéressés à sa ruine ; il pensait de plus avec effroi que M. de Rocheplate, avec sa cervelle à moitié brûlée et son imagination folle, n'était pas capable de ressaisir jamais son autorité de père. M. de Matignon comprenait tout cela et en était épouvanté pour l'avenir de Valérie.

— Il y a peut-être un moyen d'arranger tout cela, lui dit-il, dites un mot et vous devenez ma femme. Je possède une grande fortune ; ce mariage sauve en même temps la vôtre et vous met à l'abri des poursuites cruelles de vos parents. Prononcez.

Valérie s'arrêta à cet endroit de son récit, puis elle reprit d'une voix émue :

— Qu'auriez-vous fait à ma place ? Ma situation était effrayante. Il me sembla, en entendant la proposition de ce brave homme, que je me noyais et qu'on me jetait une corde pour me sauver. D'un autre côté, bien des mois s'étaient écoulés depuis notre séparation, je craignais la vengeance de ma tante, je redoutais un scandale, je ne savais où vous retrouver ; en un mot, mes forces étaient épuisées et ma tête à moitié perdue... J'acceptai.

— Vous êtes mariée ! m'écriai-je en tremblant.

— Avec M. de Matignon, oui, monsieur le duc.

— Et... quel homme est-ce ?

— Oh ! le meilleur homme du monde... mais non pas le plus beau.

— Quel âge a-t-il ?

— Cinquante-cinq ans.

Je respirai... une main de Valérie s'était oubliée dans la mienne.

— Mais, demandai-je, où est-il, que je ne le vois pas?

— M. de Matignon, Français d'origine, s'est fait, depuis plusieurs années, naturaliser Suisse et exerce un emploi important dans le gouvernement de ce pays. En ce moment il est allé à Genève pour y remplir une mission. Il ne reviendra que dans huit jours.

Après ce récit, tout parsemé, comme on voit, d'aveux qui avaient dû paraître difficiles à Valérie, les petits nuages

qui s'étaient élevés entre nous se dissipèrent, et la cordialité ne tarda pas à se rétablir. Nous ne pensâmes plus à M. de Matignon, mais à nous-mêmes et je m'aperçus avec un secret plaisir que Valérie n'était pas plus fâchée que moi de la diversion que mon arrivée pouvait jeter dans son existence.

Nous avions donc huit jours à nous, huit jours pour causer, pour nous communiquer nos sensations, pour nous souvenir du passé, jouir du présent et même songer à l'avenir.

Notre première idée fut d'aller visiter ensemble les environs de Lucerne. J'étais curieux de les admirer et Valérie m'offrit de si bon cœur de me servir de cicérone, que je sentis un éblouissement passer sur mes yeux comme une prophétie de bonheur.

Notre départ fut fixé au lendemain.

Valérie était devenue, pendant son séjour à Lucerne, une vaillante et intrépide voyageuse. Elle connaissait tous les alentours de la ville, comme une enfant du pays; les sinuosités les plus périlleuses du lac lui étaient familières et son pied avait déjà foulé plus d'une fois les hautes montagnes qui s'élançaient autour de moi de tous les points de l'horizon. Je ne parlerai pas de notre excursion sur le lac, bien qu'elle m'ait laissé de délicieux souvenirs, je glisserai rapidement aussi sur notre promenade au Grütli, où est la chapelle de Guillaume Tell, pour arriver plus vite à notre ascension au Rigi, dont la mémoire s'est gravée à jamais dans mon cœur.

La soirée était déjà un peu avancée, lorsque, après une longue montée à dos de mulet, nous atteignîmes le *Staffel*, où nous devions passer la nuit. Valérie était dans un costume sévère qui lui allait à merveille. Je la dévorais des yeux et admirais alternativement la puissance du Créateur dans les deux chefs-d'œuvre que j'avais devant moi : la beauté d'une femme et la magnificence de la nature. Elle demanda une chambre pour elle seule, sans faire semblant de comprendre un regard furtif que je venais de lui adresser et dont l'éloquence ne pouvait cependant manquer d'être fort claire. Je fus donc forcé, à mon grand regret, de me séparer d'elle en lui souhaitant respectueusement le bonsoir.

Il était convenu qu'on nous réveillerait à trois heures du matin. Un vieux guide, Tomaso-Pilati, originaire du Piémont, devait nous conduire à l'un des points de la montagne où l'on venait, disait-il, des quatre parties du monde, pour voir lever le soleil.

Nous nous couchâmes. Valérie dormit-elle? Je n'en sais rien. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il me fut impossible, à moi, de fermer l'œil.

A l'heure dite, nous étions sur pied, l'atmosphère était des plus favorables, les cimes des pics voisins étaient dégagées de ces vapeurs bleuâtres qui voltigent presque toujours sur les montagnes, même par les temps les plus clairs. Nous allions jouir, dans toute sa plénitude, d'une des plus admirables jouissances que puisse fournir l'aspect d'un tableau magique et divin. Valérie semblait trouver une joie enfantine à me guider dans cette voie tout à fait nouvelle pour moi et à m'indiquer les points qui méritaient le mieux mon attention.

Pilati, notre guide, nous fit monter par une pente douce et verte, qui exhalait de si douces odeurs, que j'en fus comme enivré. Avec cela, Valérie commençait à être un peu fatiguée, et sa taille s'appuyait contre mon bras avec une adorable nonchalance. Je lui demandai si elle désirait s'asseoir.

— Non, me dit-elle, pas encore. Tomaso, coupons à travers ce rocher, et faites-nous arriver au plus tôt à la petite grotte où nous nous sommes si délicieusement reposés lors de la dernière excursion que vous m'avez fait faire de ce côté avec madame des Valettes.

Le guide obéit, et, en moins d'un quart d'heure, nous découvrîmes la grotte. On eût dit une de ces cavernes fabuleuses dont les vieux auteurs aiment tant à nous entretenir. Des pierres brisées, recouvertes d'herbe, semblaient en défendre l'entrée : l'ouverture était cintrée comme le sommet d'un portique d'église.

— Pénétrons dans ce temple de granit, me dit Valérie en m'offrant elle-même la main; je veux vous montrer le plus beau spectacle que vous ayez jamais admiré de votre vie.

Je me laissai conduire. Le guide, sur un signe de Valérie, redescendit jusqu'à une petite chaumière où l'on faisait

habituellement halte pour reprendre haleine, se rafraîchir, et laisser souffler les mulets. Le bonhomme avait bon besoin de boire un coup, car il avait bien une soixantaine d'années, et, malgré sa grande pratique de ces sortes d'ascensions, il n'était pas de force à lutter avec des jarrets beaucoup plus jeunes et plus nerveux que les siens.

Quand nous fûmes seuls, un bien-être, dont je ne saurais préciser absolument la nature, s'empara de tout notre corps, et se communiqua rapidement à nos âmes. Toute notre existence était passée dans nos yeux. Le ciel blanchissait par degrés, les étoiles perdaient de leur éclat, et les pâles clartés de la nuit s'effaçaient dans le progrès à chaque instant plus visible des lumières du jour. A mesure que l'aurore répandait ses rayons sur la nature, les brouillards légers et les nuages diaphanes de la montagne disparaissaient comme si un souffle mystérieux les eût lentement dispersés.

A cette vue, nous restâmes, Valérie et moi, immobiles et stupéfaits. Nos pensées se troublèrent; nos mains se serrèrent avec violence; tous nos souvenirs se réveillèrent; et, cédant à un transport que les merveilles dont nous étions témoins ne pouvaient que favoriser, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, et oubliâmes le monde entier.

Ce jour-là, je réalisai un de mes rêves les plus ardemment désirés . . . .

Une semaine après, je quittai Lucerne, emportant bien des regrets dans mon cœur.

J'appris plus tard que Valérie avait cessé d'habiter Lucerne, et avait été obligée de suivre son mari en Allemagne, où l'appelait je ne sais quelle fonction publique.

Je ne l'ai plus revue depuis.

CHAPITRE XXXVI

Sommaire : Faveur dont je suis l'objet. — Le siége de Bordeaux. — Je suis blessé. — État des affaires. — Mademoiselle de Montpensier et ses *maréchales de camp*. — La Fronde aux abois. —

Le voyage de Reims. — Intrigues du duc de Saint-Simon contre moi. — Il parvient à faire révoquer l'ordre de mon départ. — Je vais à Reims en simple amateur. — Sacre de Louis XIV. — Quelques mots sur cette admirable cérémonie. — Aspect de la ville de Reims. — La Sainte-Ampoule. — Descriptions des costumes. — Le couronnement. — Le festin royal. — La cavalcade à Saint-Remy.

La guerre de la Fronde devait mettre le comble aux faveurs dont j'étais déjà comblé. J'assistai au siége de Bordeaux, où ma présence fut signalée par des circonstances assez remarquables pour faire l'objet d'un récit particulier.

Toute la ville, excitée par les proclamations incendiaires du prince de Condé, était en proie au plus abominable désordre. On ne reconnaissait plus à Bordeaux ni lois, ni chefs, ni magistrats. L'esprit de vertige, qui s'était d'abord emparé de la capitale, avait rapidement gagné le midi de la France, et la coupable complicité des princes, dans ce mouvement séditieux, pouvait à chaque instant devenir la cause des maux les plus irréparables et les plus odieux.

La royauté, menacée de toutes parts, avait besoin de braves défenseurs. Je puis me vanter de n'avoir jamais reculé d'un pas dans les moments les plus difficiles que ma fidélité et mon dévouement aient eu à traverser.

Le siége de Bordeaux offrait à mon esprit la perspective d'un grand devoir à remplir et de quelques lauriers à moissonner. C'en était assez pour enflammer mon courage, et je priai la Providence de me maintenir à la hauteur de la mission dont on m'avait jugé digne.

La campagne ne fut pas très-longue. Après plusieurs jours de préparatifs, on commanda l'attaque. J'y fus un des premiers, et la meilleure preuve de mon zèle fut une bonne arquebusade que je reçus à travers le corps. Je fus mis hors de combat. Mais j'avais déjà fait assez pour être content de moi, et j'eus le bonheur d'apprendre, sur mon lit de douleur, que l'avantage définitif était demeuré aux troupes royales, et que l'insurrection avait été complétement vaincue.

Pendant le temps que je mis à me rétablir, les événements se succédèrent rapidement, en se modifiant d'ailleurs de la façon la plus satisfaisante.

La révolte hasardait ses dernières tentatives. Beaufort et Nemours marchaient sur Orléans, et Paris essayait de renouveler les désordres qui avaient précédemment ensanglanté ses rues. On vit même alors le spectacle original d'une femme, mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, qui partit, vêtue en amazone, et suivie de mesdames de Fiesque et de Frontenac, qu'elle nommait ses *maréchales de camp*, pour aller rejoindre l'armée des rebelles.

Mais tous ces efforts devaient rester sans résultats. Condé, vaincu dans le midi, fut obligé de traverser la France sous un déguisement obscur, et Turenne lui donna à Bléneau une leçon terrible. Cette victoire des troupes du roi fut éclatante, et le canon que Mademoiselle fit tirer du haut des remparts de la Bastille ne fut que l'écho impuissant du cri de détresse jeté par les frondeurs aux abois.

Maintenant que nous en avons fini avec ce triste épisode des guerres civiles de la France, hâtons-nous d'arriver à l'époque la plus glorieuse de ce temps, c'est-à-dire au moment où Louis XIV, prenant le sceptre d'une main ferme, cessa d'être le jouet des passions d'une cour légère et ambitieuse et se montra véritablement roi.

Lorsque je revins de Bordeaux, parfaitement guéri, tout disposé à de nouvelles expéditions amoureuses ou guerrières, mon premier soin fut d'aller à la cour et de remercier ceux de mes amis ou protecteurs qui s'étaient entremis pour mon avancement. J'eus le bonheur d'être accueilli avec une distinction affectueuse par Sa Majesté, qui daigna même dire deux ou trois mots à l'oreille de monseigneur le cardinal Mazarin. J'aurais été alors fort embarrassé de deviner quel avait pu être le sujet de cet aparté bizarre. Mais, le soir même, l'explication m'en fut donnée le plus naturellement et le plus agréablement du monde.

Je reçus dans mon hôtel le titre et le brevet de duc et pair.

Cette faveur fut universellement bien vue à la cour, et chacun m'en félicita de bon cœur, à l'exception toutefois de M. de Saint-Simon, qui me détestait, je ne sais trop pourquoi, et qui eut le mauvais goût de laisser percer son dépit, dont quelques-uns s'amusèrent beaucoup. Saint-Simon s'aperçut, malheureusement un peu trop tard, de l'effet déplorable qu'avait produit son acharnement contre moi. Il par-

vint cependant, par ses intrigues, à me causer un dommage dont j'eus lieu de lui savoir très-mauvais gré. Le voyage de Reims, pour la cérémonie du sacre, était sur le point de se faire, et je savais qu'il avait été question de m'admettre à faire partie du cortége officiel. Grâce aux sourdes menées de M. de Saint-Simon, cette distinction ne me fut point accordée.

Je m'en consolai en entreprenant le voyage de Reims pour mon propre compte.

Si le lecteur veut bien me le permettre, je le férai assister à un tableau en miniature de cette imposante cérémonie, dont l'Europe tout entière se préoccupa pendant plusieurs mois.

C'était le 3 juin 1654.

Le roi et la reine arrivèrent à une lieue environ de Reims, où ils furent reçus par les magistrats, lesquels étaient accompagnés de deux mille habitants fort bien montés et suivis de cinq mille hommes de pied sous les armes qui formaient la haie sur le bord des chemins, et faisaient retentir l'air de tant d'acclamations de joie, qu'elles exprimaient bien mieux leur affection que les arcs de triomphe et autres somptueux ornements qu'ils se seraient empressés d'élever, si un ordre contraire n'eût imposé des bornes à leur zèle.

Le lieutenant des habitants attendait le roi à la porte même de la ville. C'est là qu'il lui remit les clefs d'argent. Alors Sa Majesté étant montée dans le carrosse de la reine, vint descendre devant le grand portail de l'église où se trouve ce magnifique chef-d'œuvre de pierre qui y représente depuis des siècles le sacre du roi Clovis.

Les chanoines, en chappe de drap d'or, reçurent le roi à la descente du carrosse et lui présentèrent un carreau sur lequel Sa Majesté, s'agenouilla tout aussitôt, pendant que monseigneur l'évêque de Soissons, revêtu de ses habits pontificaux et précédé de sa crosse, lui offrait respectueusement l'eau bénite.

Une fois le cortége royal entré dans l'église, un recueillement général s'établit dans toute la multitude, et je me souviendrai toute ma vie du *Te Deum* qui fut alors chanté avec accompagnement complet d'orgue et de musique de toute sorte.

Mais passons rapidement sur les détails qui concernent les premiers moments de l'arrivée de Louis XIV à Reims, pour arriver enfin au grand jour, c'est-à-dire à celui du couronnement.

Le dimanche, 7 juin, je fus introduit dès trois heures du matin, par faveur spéciale et en compagnie des ducs de Vendôme et de Candale, dans les hautes galeries de l'église, d'où je pus admirer le merveilleux spectacle dont je vais essayer de donner au lecteur une idée.

L'église, depuis le haut jusqu'en bas, tant dans le chœur que dans la nef et les deux ailes, était tendue et ornée des plus belles et plus riches tapisseries de la couronne. Le marche-pied de l'autel et le pavé du chœur étaient couverts d'immenses tapis de Turquie, et le grand autel, outre son marbre relevé d'or et de figures antiques du plus haut prix, était surmonté d'une chapelle de diamants apppartenant à la couronne, et à laquelle prêtaient encore plus de valeur deux reliquaires dont l'un était le chef de saint Louis, donné par Louis XIII lors de son sacre, et l'autre le chef de saint Remy, soutenu par un piédestal d'or massif.

Au bas du degré, devant le grand autel, était la chaire où l'évêque de Soissons devait officier, et qui se faisait remarquer par sa splendide décoration de velours violet parsemé de fleurs de lys d'or. Vis-à-vis, on voyait le dais préparé pour le roi, et dont les ornements étaient au-dessus de toute description humaine.

A quatre heures (et déjà il faisait grand jour), les chanoines et les habitués de l'église vinrent prendre place dans leurs chaires.

Bientôt nous vîmes entrer également l'évêque de Soissons en rochet et en camail, ayant l'étole et la chappe, avec sa mitre et sa crosse. Derrière, venaient les chantres, avec les évêques de Rennes, de Saint-Paul, de Coutances et d'Agde, lesquels avaient été priés pour chanter les litanies. Je reconnus successivement les archevêques de Bourges et de Rouen, et les évêques d'Amiens et de Senlis qui avaient été désignés pour chanter l'évangile et l'épître.

A peu près vers cinq heures et demie, on dépêcha du palais archiépiscopal quatre seigneurs, dont la mission était d'aller chercher la Sainte-Ampoule à l'abbaye de Saint-Remy. Pendant le même temps, les six pairs laïques arri-

vèrent dudit palais pour se placer devant le grand autel. C'étaient messieurs les ducs de Vendôme, d'Elbeuf, de Candale, de Rouanais et de Bournonville, revêtus de tuniques de toile d'argent sur soie aurore et du manteau ducal d'écarlate violette.

Ils prirent leurs séances, conformément aux indications du maître des cérémonies, et c'est alors qu'à un grand mouvement qui se fit vers la porte, on vit apparaître la reine de France, la reine d'Angleterre, les ducs d'Yorck et de Glocester, ses fils, la princesse d'Angleterre, sa fille, la princesse de Conti, la princesse Palatine et la duchesse de Vendôme.

Alors mes yeux se perdirent au milieu d'une inexprimable confusion de rochets, de camails, de manteaux doublés d'hermine, de collets de satin, de robes chargées de perles, de rivières de diamants, de croix étincelantes, de saintes reliques, de chandeliers merveilleusement ciselés, et de cierges dont les mèches allumées ressemblaient à des milliers d'étoiles.

On vint alors m'avertir que la grande députation chargée d'aller quérir le roi allait partir. Je m'y joignis avec orgueil, et voici ce qui se passa sous mes yeux.

Les évêques de Beauvais et de Châlons, précédés du chantre et du sous-chantre, étant arrivés jusque dans l'antichambre du roi, s'approchèrent de la porte de la chambre et s'y arrêtèrent un moment.

Après cette pause, qui dura au plus trois ou quatre secondes, le chantre frappa deux coups de son bâton d'argent.

— Que demandez-vous?

L'évêque de Beauvais répondit :

— Le roi.

— Le roi dort, repartit le grand chambellan.

Une seconde fois la même demande et la même réponse furent échangées.

Enfin, à la troisième, l'évêque dit d'un ton solennel :

— Nous demandons Louis XIV, fils de ce grand roi Louis XIII, que Dieu nous a donné pour roi.

Alors la porte s'ouvrit et les deux évêques entrèrent.

Le roi les attendait sur un lit de parade, couché sur le côté droit, vêtu d'une chemise de Hollande, d'une camisole de satin rouge en forme de tunique, et par-dessus d'une

robe longue de tissu d'argent. Sa tête était couverte d'une toque de velours noir, garnie d'un cordon de diamants d'un grand prix, d'une plume et d'une double aigrette blanche. Aussitôt on lui jeta l'eau bénite, et une oraison latine lui fut adressée par monseigneur de Beauvais.

Je fus obligé de me retirer à cet instant, et profitai du temps qui me restait pour me rendre en toute hâte à l'église afin de m'y retrouver pour être témoin de l'entrée triomphale de mon glorieux et bien-aimé souverain.

Une heure à peu près s'écoula.

La foule attendait dans un silence respectueux.

Enfin, j'entendis s'élever autour des murs du saint édifice un énorme mugissement qui s'annonça par des bruits avant-coureurs presque insaisissables, grossit par degrés comme le son d'un ouragan dans les mers du nord et finit par éclater avec une explosion formidable, assez semblable au bourdonnement que doivent exhaler le Vésuve ou l'Etna aux approches de l'éruption.

J'eus bientôt l'explication de ce retentissement immense.

La tête du cortége se composait d'une avant-garde de cent Suisses, conduits par le sieur de Monmége, leur capitaine, lesquels marchaient au son d'une musique composée de douze tambours et d'un nombre infini de trompettes, fifres, hautbois, flûtes, musettes et sacquebouttes, qui exécutaient d'admirables morceaux d'ensemble avec un merveilleux accord.

Après eux venaient les héraults vêtus de velours blanc, avec les chausses troussées, la cotte d'armes et le caducée en main ; les cent gentilshommes de la maison du roi tenant leurs becs de corbins ; le sieur de Rhodes, grand-maître des cérémonies de France ; le maréchal d'Estrées, l'épée nue au poing ; les pairs laïques, ayant deux huissiers-massiers à leurs côtés.

Puis enfin le roi.

A cette auguste entrée, je fus comme ébloui, et il me sembla qu'un rayon de soleil ardent venait de m'aveugler les yeux.

Le prince Eugène de Savoie portait la queue de Sa Majesté. Tout de suite après elle marchait le chancelier, qui avait dans son air quelque chose de plus que n'ont les sim-

ples mortels, et qui portait, d'une façon vraiment imposante, sa soutane de satin cramoisi, son manteau et son épitoge d'écarlate rouge, et sur la tête son mortier de drap d'or, bordé d'hermine.

Je vous ferai grâce du reste de la suite, où j'aperçus, entre autres personnages marquants, le duc de Choiseul, le comte de Vivonne, Charost et le marquis d'Humières.

Quand le *Veni Creator* fut chanté, on apporta la Sainte-Ampoule devant la porte de l'église. Celui qui la tenait était le grand prieur de l'abbaye de Saint-Remy, monté sur un cheval blanc, que deux maîtres palefreniers de la grande écurie conduisaient par les rênes, et protégé par un dais de moire d'argent, qu'on soutenait au-dessus de lui.

M. de Soissons, averti de l'arrivée de la Sainte-Ampoule, se fit accompagner des évêques d'Amiens, de Senlis et de Césarée, et s'avança, ainsi escorté, jusqu'au bout de la nef, proche le grand portail.

Le prieur lui offrit alors le saint dépôt, en disant :

— Monseigneur, je mets entre vos mains ce précieux trésor, envoyé du ciel au grand saint Remy, pour le sacre de Clovis et des rois ses successeurs. Mais, auparavant, je vous supplie, selon l'ancienne coutume, de vous obliger à le remettre entre mes mains après que le sacre de notre grand roi Louis XIV sera fait.

Le prélat ayant donné parole de remplir cette condition, la Sainte-Ampoule lui fut immédiatement remise.

Après diverses cérémonies d'une moindre importance, la Sainte-Ampoule fut déposée sur l'autel, et le roi, dont l'exemple fut aussitôt imité par toute l'assistance, la salua respectueusement.

Quelques minutes après, on lut à Louis XIV la formule du serment, qu'il prononça à haute voix, tête couverte et les mains sur l'évangile.

Je passerai légèrement sur quelques détails, tels que la formalité de demander aux seigneurs et au peuple s'ils acceptaient Louis pour souverain, les divers changements de costume auxquels dut se soumettre le roi, et la bénédiction de l'épée de Charlemagne.

Il me tarde d'en arriver à la préparation du saint-chrême

Après un nombre indéfini d'oraisons parlées et d'antiennes chantées, de demandes et de réponses faites de cet accent monotone particulier aux choses d'église, d'allées et de venues qui semblaient ne devoir jamais se terminer, on procéda enfin à cette cérémonie assez curieuse, indiquée plus haut.

L'évêque de Soissons retourna à l'autel, pour préparer la sainte-onction.

Premièrement, il mit la platine d'or du calice de Saint-Remy sur le milieu du tabernacle, et le grand prieur ayant reçu du trésorier la clef d'argent de la petite châsse où était la Sainte-Ampoule, il en fit l'ouverture, en tira ce présent du ciel, le remit aux mains de l'évêque d'Amiens, officiant diacre, et en prit à peu près la grosseur d'un grain de froment, qu'il plaça sur la platine, pendant que les chœurs faisaient retentir la nef de chants religieux dont l'âme ne pouvait se défendre d'être profondément émue.

On récita alors le *Kirie Eleison* et les litanies.

Puis les onctions commencèrent.

Le roi était à genoux. L'évêque de Soissons, assis avec sa mître, prit avec le pouce le saint-chrême préparé sur le calice d'or de Saint-Remy.

D'abord il fit le signe de la croix sur le sommet de la tête de Sa Majesté en disant :

« *Ungo te in regem de oleo sanctificato. In nomine Patris, et Filii et Spiritus sancti.* »

Il répéta cette formule aux six onctions suivantes qui se firent sur l'estomac, entre les deux épaules, sur l'épaule droite, sur l'épaule gauche et aux jointures des deux bras.

Il restait encore deux onctions à faire. Mais pour procéder à cette dernière cérémonie, qui complétait la consécration céleste de la royauté, on changea le roi de costume. L'évêque de Soissons, aidé de ceux de Senlis et d'Amiens, ferma avec de petits cordons d'or les ouvertures de la chemise et de la camisole du roi, et le grand chambellan lui donna les trois habits suivants : la tunique, la dalmatique et le manteau royal.

Ces deux onctions se firent enfin à la paume de chacune des mains de Louis XIV.

La bénédiction de l'anneau et la convocation des pairs précédèrent encore le couronnement, qui fut fait au moyen de la grande couronne de Charlemagne, apportée exprès de Saint-Denis pour cette auguste solennité.

On ne saurait se former une idée du recueillement plein d'ivresse qui saisit tous les spectateurs à l'aspect du roi couronné.

Il semblait que la France, représentée là par ce qu'elle renfermait de plus noble et de plus fameux, fût saisie d'un mouvement d'orgueil en se voyant honorée et célébrée dans la personne de son plus digne représentant.

Louis XIV ayant ensuite été conduit au trône qui avait été dressé au jubé, et l'évêque de Soissons l'ayant baisé en disant à haute et intelligible voix : *Vivat Rex in æternum !* un bruit dont on ne saurait se faire une idée éclata de toutes parts. Les fifres, les trompettes, les hautbois se marièrent aux immenses acclamations du peuple, qui remplissait toute la ville du cri de *Vive le roi !* Des pièces de monnaie, frappées à l'occasion même de la cérémonie du sacre, furent distribuées avec une profusion vraiment royale, et les oiseleurs du roi lâchèrent du jubé, dans l'église, une quantité innombrable de petits oiseaux qui montèrent en nuée vers la coupole en gazouillant et en battant des ailes.

Enfin eurent lieu successivement la célébration de la messe, la cérémonie de l'offrande et la communion.

Puis le roi revint au palais.

Le soir, il y eut un immense festin, préparé par les soins de Messieurs de la ville de Reims. Comme je ne faisais point partie du cortége officiel de Sa Majesté, je ne reçus point d'invitation à m'y rendre, mais les intrigues de M. de Saint-Simon ne purent empêcher que je fusse admis à la réception et au baise-main qui se firent dans l'après-dînée.

Le lendemain, il fut donné à la ville de Reims de jouir de l'un des spectacles les plus rares dont les mortels puissent être gratifiés. Il faisait un temps superbe, et on en profita pour organiser magnifiquement ce qu'on appelle la *cavalcade* à Saint-Remy. C'est ordinairement une visite qui a lieu en grande cérémonie à la suite du sacre, et dans laquelle le nouveau roi implore de ce grand saint,

protecteur de la France, la continuation de sa bienveillance et de ses bénédictions. Jamais je n'ai vu un coup d'œil plus riche et plus brillant que cette cavalcade

La compagnie des chevau-légers se faisait remarquer en tête. Le grand prévôt suivait avec son lieutenant et une soixantaine d'archers de sa prévôté. Un nombre infini de seigneurs grossissaient le cortége et le rendait le plus aimable et le plus distingué du monde. Mais nul, parmi tous ces gentilshommes de la meilleure et de la plus pure noblesse de France, ne pouvait se flatter d'être comparé au roi qui portait un habit de toile d'argent à l'antique, le capot en broderie d'argent, une toque de velours noir, garnie d'une aigrette, et montait, comme l'eût fait le plus habile écuyer de la terre, une haquenée blanche qui balançait sa tête d'un air à la fois martial et doux. Cette sortie de Louis XIV à travers la ville fut cause d'une très-grande joie parmi le populaire, et Sa Majesté eut la satisfaction d'être accompagnée sur toute sa route par les acclamations immenses et sans fin d'un peuple qui voyait en lui sa consolation, son espérance et son idole.

CHAPITRE XXXVII

Sommaire : Je reste quelques jours à Reims après le départ du roi. — Une rencontre à laquelle je ne m'attendais guère. — Un souvenir de vingt ans. — La reconnaissance. — Réflexions malséantes et regrets blâmables que m'inspire la vue de deux jolis enfants. — Simple transition.

Le lecteur se souvient peut-être d'une certaine rencontre que je fis près du village de Donchery, peu de temps après que j'avais été blessé au combat de la Marfée. Un carrosse, lancé à fond de train sur la route de Mézières à Sedan, avait attiré mon attention. L'attitude du postillon, la rapi-

dité de la course, tout dans cette circonstance m'avait paru assez suspect pour m'inspirer le désir de savoir de quoi il s'agissait. Je m'étais planté fièrement au milieu du chemin, au risque d'être culbuté par le brutal automédon, et mon air d'autorité lui avait assez imposé pour qu'il consentît à s'arrêter et à me donner, moyennant finance, quelques explications...

Cette voiture emportait une jeune fille très-jolie, très-fraîche et surtout très-innocente, qui s'était réjouie de trouver en moi un protecteur et que j'avais eu effectivement la chance de soustraire à un danger véritable, puisque après l'avoir fait entrer dans une auberge, pour obtenir d'elle la révélation de la vérité, je m'étais aperçu qu'on l'avait traîtreusement assoupie à l'aide d'un narcotique puissant.

Le lecteur se rappellera sans doute que je demandai à l'aubergiste d'aller quérir un médecin pour donner les premiers soins à ma charmante malade, et que je reçus effectivement la visite d'une sorte d'âne bâté qui se décorait du nom de Mathielmus, et qui prétendait ne vouloir traiter que des personnes de qualité, prétention passablement bouffonne, à laquelle je répondis sans façon par un coup de pied au derrière de l'illustre savant.

Pendant cette discussion, mon inconnue, qui ne tarda pas d'ailleurs à me dire qu'elle se nommait Fanfette, se réveilla et me supplia de la conduire à Reims où elle avait une tante qui l'aimait tendrement.

J'obéis, et après un petit voyage où je lui avais témoigné, à peu de chose près, tout le respect d'un frère pour sa sœur, je la laissai à Reims, emportant avec moi la conscience d'avoir fait une bonne action et l'espérance d'en être bientôt récompensé.

Hélas! j'avais écrit ce mot sous l'influence de la douce pensée à laquelle je m'abandonnais. Alors que j'avais la main encore chaude de la pression de celle de Fanfette et les yeux tout pleins de son image, il me semblait que je devais bientôt la revoir. Ce *bientôt* n'arriva pas très-vite, comme on peut s'en convaincre, car il y avait environ vingt ans que j'étais venu à Reims pour y conduire Fanfette quand le sacre du roi m'y appela pour la deuxième fois.

Cette cérémonie du sacre était donc terminée, et Sa Majesté était repartie, lorsqu'un matin, me promenant aux environs de la ville, je fus frappé de la tournure d'une femme de trente-cinq à trente-six ans environ, qui tenait par la main deux enfants beaux comme le jour.

Provoqué par une taille des plus agaçantes, un minois encore très-frais, et surtout deux yeux où brillait tout le feu de la jeunesse, je regardai cette femme à plusieurs reprises.

Ce ne fut pas sans un certain étonnement que je remarquai qu'elle me rendait mes œillades et rougissait.

Je m'approchai...

Elle s'arrêta.

— Fanfette ! m'écriai-je, comme si ce nom m'eût été arraché de la poitrine par la force d'un instinct suprême.

— M. de Roquelaure! répondit-elle, illuminée sans doute à son tour par un reflet de mes souvenirs.

— Il faut convenir, fis-je en m'approchant, qu'il y a là un peu de sorcellerie ou plutôt un avertissement du ciel. Nous reconnaître après vingt ans de séparation comme si notre rencontre datait d'hier, cela tient du prodige.

— Non, répondit-elle, cela est tout simple. Vous avez été bon envers moi et ce n'est point ma mémoire, mais bien mon cœur, monsieur de Roquelaure, qui a gardé la trace de vos traits.

— Vous êtes adorable, répliquai-je en saisissant avec empressement une main qu'elle m'offrait et que je portai à mes lèvres. Mais serai-je aujourd'hui aussi malheureux que le soir de notre courte entrevue? Ne voudrez-vous rien me dire de ce qui vous concerne? Car enfin, je ne sais rien de vous, de vos sentiments, de votre vie même... C'est-à-dire, ajoutai-je en regardant les deux enfants avec une admiration mêlée de tristesse, je devine que vous êtes mère et que par conséquent vous avez fait un heureux.

— Je n'ai fait qu'acquitter une dette, me répondit Fanfette, sur le front de laquelle s'étendit un voile de mélancolie, et si vous consentez à m'accompagner jusqu'à ce jardin dont nous apercevons d'ici le mur et les arbres, je vous raconterai en peu de mots l'histoire de toute ma vie.

— En peu de mots? répliquai-je avec un sourire. Je le crois bien. La vie d'une femme aussi accomplie que vous

l'êtes doit en effet se résumer dans ces deux syllabes : amour.

— Vous vous trompez, monsieur de Roquelaure, et vous feriez mieux de dire : sacrifice.

Une larme roula dans les yeux de Fanfette. Je la suivis. Nous arrivâmes au jardin; elle en poussa la grille et nous pénétrâmes dans une sorte d'Éden embaumé où l'on respirait un air délicieux.

— Où sommes-nous? lui demandai-je en entrant.

— Chez la comtesse Amélie-Laure de Flégères.

— Une de vos amies ?

— Vous le saurez tout à l'heure.

Elle me conduisit par une allée de tilleuls jusqu'à un bosquet sombre où se trouvait un banc de gazon. Elle me fit signe de m'asseoir auprès d'elle, et j'obéis.

Les deux enfants, qui ressemblaient véritablement à deux chérubins, luttèrent de vitesse, à qui atteindrait le premier un tapis de verdure dont nous voyions briller, à une centaine de pas environ, les marguerites et les bluets. Profitant de la présence d'un étranger qui allait distraire un instant la surveillance maternelle, les petits lutins se hâtaient de jouir de la liberté dont nous paraissions disposés à leur laisser l'usage. Bientôt nous les aperçûmes de loin, se roulant dans l'herbe ou gambadant parmi les fleurs.

Comprendra-t-on que la vue de ces deux enfants me contrariait, me tourmentait, me mettait hors de moi. Je promenais mes regards de ces deux beaux petits anges à Fanfette, et alors, malgré moi, je pensais à ces blanches épaules que j'avais admirées jadis, à ce corps souple que j'avais tenu dans mes bras, à ce front de neige que j'avais réchauffé de mon souffle, à ces lèvres de corail qu'un baiser de ma bouche avait, je crois, effleurées; et je songeais avec amertume qu'avec toute mon adresse, toute mon habileté, je ne m'étais ménagé là qu'une jouissance très-problématique, assez semblable à celle qu'on permit jadis au malheureux Tantale. Ainsi donc, j'avais laissé échapper de mes mains un pareil trésor pour l'abandonner à un autre! Ainsi je m'étais borné à respirer cette fleur, pour qu'un autre vînt l'effeuiller et la cueillir après moi !

Mais tous ces regrets, toutes ces mauvaises pensées eussent été une insulte pour Fanfette. Je me gardai bien d'en

souffler un mot. Je me contentai d'admirer, de soupirer et de regretter en silence. Sa douce confiance allait d'ailleurs me dédommager un peu. D'un signe, je lui fis comprendre mon impatience.

Alors, Fanfette regarda tout autour d'elle, afin d'être bien certaine que nulle oreille indiscrète ne pouvait nous entendre, et commença ainsi.

CHAPITRE XXXVIII

Sommaire : Histoire de Fanfette. — Son séjour chez madame du Hainault. — Un amour muet. — La fenêtre du comte de Flégères. — Portrait de ce personnage — Une déclaration bizarre. — Retraite dans un couvent d'Ursulines à Mézières. — La chaise de poste. — La boîte de pastilles. — Le rapt. — Souvenir de ma rencontre avec Fanfette sur la route de Mézières à Sedan. — Thierret, valet de chambre du comte de Flégères. — Retour de Fanfette à Reims. — Elle se croit délivrée de son persécuteur. — Son amour pour le baron de Lutz. — Son mariage est arrêté. — Préparatifs. — Nouvelle apparition du comte de Flégères. — Le billet doux. — Singulier langage d'un amoureux. — Une trêve de cinq semaines. — Les cadeaux de noces. — Le bouquet merveilleux. — Une veille de mariage. — Fanfette va se coucher.

« Un an environ avant notre rencontre sur la route de Sedan, monsieur de Roquelaure, j'habitais la maison d'une tante qui me servait de mère, dans un des quartiers les plus retirés de la ville de Reims. J'avais quinze ans, on me trouvait assez jolie, et ma tante, madame de Hainault, respectable femme âgée de près de soixante ans, veillait sur moi avec cette tendre vigilance qu'inspire seule une affection vraiment maternelle.

« Dans la même rue, et presque vis-à-vis de nous, logeait un homme âgé d'environ trente-six ans, mais qui n'avait

déjà plus l'air de jeunesse et de vigueur qui distingue ordinairement cet âge, et dont les yeux étaient constamment fixés sur la fenêtre de ma chambre. Il passait des journées entières à guetter le moment où je sortirais, et alors il descendait et me suivait à quelques pas de distance. Dans les premiers temps, je fis peu d'attention à lui. Mais bientôt cette persistance me lassa, et je le pris en haine au point de ne plus oser me mettre à mon balcon. Ma fenêtre demeurait presque constamment fermée.

« Au bout de six mois d'une lutte à peu près continuelle engagée entre cet homme, qui voulait me voir, et moi qui ne voulais pas être vue, il prit le parti le plus sage pour s'introduire dans notre maison. Il se fit présenter à ma tante par un voisin, et, sans autres préliminaires, me demanda en mariage.

« Madame de Hainault savait à quel point j'étais obsédée des muettes assiduités du comte de Flégères (c'était son nom); aussi n'accueillit-elle sa proposition qu'avec une certaine répugnance. Elle objecta mille raisons, plus plausibles les unes que les autres, mais dont la meilleure, qu'elle n'osa pas dire, était qu'il me déplaisait souverainement et que j'avais résolu de ne donner mon cœur, puisque j'étais indépendante par ma position dans le monde et ma fortune, qu'à un homme dont les goûts sympathiseraient absolument avec les miens.

« Le comte de Flégères, né d'une mère allemande et d'un père champenois, n'avait ni les allures germaniques ni le caractère français. C'était un véritable Anglais pour le flegme, qui se révélait dans toute sa personne et la disposition toute particulière qu'il avait pour les idées sombres et mélancoliques. Il écouta avec une grande tranquillité toutes les explications de ma tante, n'y fit aucune objection, parut même adopter la plupart de ses motifs et se disposer d'avance à la résignation. Mais, aussitôt qu'elle eut fini de parler, il lui répondit avec une fermeté calme qui la fit frémir :

« — Madame, vous êtes la maîtresse de me refuser mademoiselle votre nièce. Mademoiselle votre nièce est encore plus libre d'épouser un autre que moi. Mais, si cela est, je crois de mon devoir d'honnête homme de vous avertir que je me tuerai... à moins que je n'imagine à propos

quelque bon moyen de me guérir de la passion que j'éprouve pour mademoiselle votre nièce, passion qui me fera très-certainement commettre une imprudence, une folie ou un crime.

« Ma tante, comme vous le pensez bien, écouta le comte avec une stupéfaction profonde. Après quoi, elle s'aperçut qu'il avait l'œil égaré et qu'il ne songeait plus à se retirer, double particularité qui la détermina à lui montrer le chemin de la retraite et le consigner à la porte au cas où il se représenterait une seconde fois. Le comte s'éloigna sans paraître avoir la conscience de l'accueil qu'on lui avait fait et aussi peu ému que s'il eût encore espéré un bon succès de sa démarche.

« Il revint, en effet, le lendemain et les jours suivants. Le thème de sa visite était toujours le même. La réponse de ma tante ne variait pas. Seulement, vers la quinzième ou seizième visite, elle commença à s'apercevoir qu'une assez vive exaltation se révélait chez M. de Flégères et que son calme n'était qu'apparent.

« Madame de Hainault m'avertit. Je plaignis le comte, mais sans éprouver pour lui autre chose que de la pitié. Une semaine s'écoula sans qu'il fût question de lui. Nous crûmes qu'il avait tout à fait renoncé à une poursuite inutile.

« Un jour cependant que j'étais seule à me promener dans une petite cour attenant à la maison de ma tante, je vis venir à moi M. de Flégères. Il était pâle et ses yeux brillaient comme des éclairs. Son aspect me fit peur. J'essayai de fuir, j'appelai à mon secours. Mais il me retint par le bras, en me disant que d'ailleurs madame de Hainault était sortie et que mes cris ne seraient point entendus. Je fus tellement glacée d'épouvante, qu'il me fut impossible d'articuler une syllabe de plus. Tout ce que je pus faire fut de lui demander ce qu'il espérait de moi. Alors, il m'adressa la déclaration la plus insensée que jamais femme, je crois, ait entendue de sa vie. Sa voix tremblait si fort qu'on eût juré qu'il avait la fièvre, et je me souviens que ses mains, qui ne cessaient de presser les miennes sans que je pusse m'en défendre, passaient successivement de la chaleur la plus enflammée au froid le plus glacial. Il ne sortit point, dans cette entrevue, des strictes bornes

que devait lui imposer le respect. Mais son amour s'exprima en termes si sauvages, sa tendresse s'exhala en protestations si violentes, que peu s'en fallut que je ne m'évanouisse de frayeur, et qu'au demeurant mon trouble m'empêcha de le repousser comme j'en aurais eu fermement l'intention.

« Heureusement, madame de Hainault rentra. Son apparition mit un terme à cette scène, que je commençais à trouver beaucoup trop longue, et M. de Flégères nous laissa toutes deux en proie à une agitation dont nous eûmes grande peine à nous remettre.

« Le supplice auquel j'avais été soumise pendant près d'une heure m'avait légué un trop pénible souvenir pour que je n'exprimasse point la crainte de voir se renouveler de pareilles scènes. Ma tante elle-même redoutait pour moi les persécutions de cet homme qui ressemblait à un maniaque et dont l'amour se manifestait par des façons aussi étranges et aussi abruptes. J'étais facile à effrayer. Chaque fois que je croyais entendre le bruit de la voix ou des pas du comte, j'étais saisie d'un frisson qui refoulait le sang vers mon cœur et comprimait la respiration dans ma poitrine. C'était donc un danger de tous les instants qu'il était devenu urgent de combattre ou de conjurer par un moyen quelconque. Madame de Hainault avait à Mézières une de ses excellentes amies, qui dirigeait, en qualité de supérieure, un couvent d'Ursulines. Il fut décidé que j'irais y passer quelque temps, et que je partirais la nuit, sans que personne pût savoir où l'on me conduisait.

« Je fus tranquille environ trois mois. Je recevais régulièrement des nouvelles de ma tante, et je lui répondais avec la même exactitude. L'une de ses dernières lettres m'avait même rassurée sur ce qui concernait le comte de Flégères. Il était parti, disait-elle, pour un long voyage, et elle exprimait l'intention de venir bientôt me chercher elle-même pour me ramener à Reims, où son isolement lui rendait la vie en quelque sorte insupportable. J'attendais donc son arrivée, lorsqu'un soir je fus demandée au parloir par un homme qui se présentait, m'assurait-on, de la part de madame de Hainault. Je descendis. C'était une espèce de conducteur de carrosse, couvert d'une houppelande grise, et dont l'air honnête me prévint tout d'abord en sa faveur. Il me dit qu'il était de Reims, que ma tante

s'était trouvée assez gravement malade pour désirer m'avoir sur-le-champ auprès d'elle, qu'il avait là une bonne voiture et qu'il s'était assuré d'avance de ne manquer de chevaux à aucun des relais de la route. Le langage de cet homme était d'une simplicité qui ne pouvait m'inspirer aucun soupçon. Le fait d'une indisposition de ma tante n'avait rien que de fort vraisemblable, et je la connaissais assez pour être bien sûre qu'en cas de maladie, elle m'enverrait chercher immédiatement. Je consultai la supérieure. Elle fut de mon avis, et je me hâtai de partir. Au moment où je montais en voiture, un dernier incident contribua à me rassurer. Mon postillon me remit une petite boîte remplie d'une certaine espèce de pastilles qui lui plaisaient infiniment et qu'elle avait l'habitude de manger à presque toutes les heures de la journée et d'offrir à toutes les personnes qu'elle fréquentait. Ma tante seule pouvait avoir eu pour moi ce genre d'attention.

« La voiture prit d'abord une allure assez modérée. La nuit était presque entièrement tombée et je ne distinguais plus les objets qu'à travers les voiles de la nuit naissante. Cependant, il me sembla que je ne reconnaissais pas absolument le chemin par lequel j'étais venue, si bien qu'arrivée à une certaine distance où j'avais remarqué un superbe château sur ma droite, et ne le découvrant plus à ma gauche, je cédai à une soudaine épouvante et appelai à grands cris mon conducteur. C'est alors que sans quitter ses chevaux et sans s'arrêter, mais seulement en se penchant vers les mantelets de devant de la voiture, il me pria de lui pardonner, protestant qu'on ne voulait me faire aucun mal et que la personne respectable qui m'attendait à Sedan était un certain baron de Hohenstauff, qu'à ses cheveux blancs, à un superbe crachat qu'il portait sur la poitrine et à une énorme estafilade qu'il avait sur le front, il était impossible de ne pas reconnaître pour un ancien général des armées de l'empereur d'Allemagne. A ce portrait, je frémis, car je savais que le comte de Flégères avait à son service un vieux domestique dont la tournure répondait assez à celle-là et qui avait effectivement sur le visage une énorme estafilade dont l'origine passait pour être légèrement suspecte. Je crus à un déguisement, à une tromperie, à un guet-apens et je me remis à crier de plus belle. »

A ce passage de la narration de Fanfette, je ne pus maîtriser un léger mouvement.

« — Je vois que vous êtes entièrement de moitié dans mes souvenirs, reprit-elle en me serrant la main, car c'est bien à ce moment que j'eus le bonheur de vous trouver sur ma route. Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce qui se passa. C'est à vous que je dus alors d'être arrachée aux tentatives de mon ravisseur et d'échapper à un des plus grands périls qui aient jamais menacé une jeune fille. Revenue ici, je rejoignis ma tante, que mon retour surprit étrangement et qui se portait à merveille. Je lui racontai l'événement dans ses moindres détails, et elle frémit à la seule idée de l'abîme dans lequel j'avais été sur le point de tomber. En y réfléchissant, il ne nous fut pas difficile de reconnaître la main mystérieuse du comte de Flégères dans cette comédie si bien organisée pour me perdre. Quant au prétendu baron de Hohenstauff, il nous fut évidemment démontré que ce rôle avait été joué par Thierret, vieil intendant du comte, dont la réputation était détestable et qui, après s'être fait valet de droguiste qu'il était d'abord, avait eu jadis, disait-on, de graves démêlés avec la justice, pour avoir vendu secrètement des compositions chimiques dont l'usage avait été reconnu criminel. Il s'était sans doute ainsi déguisé pour inspirer quelque confiance à l'officieux intermédiaire qui devait être le principal artisan du rapt.

« Vous pensez bien, monsieur de Roquelaure, qu'il ne fut plus question de me renvoyer à Mézières. L'expérience du couvent des Ursulines avait trop mal réussi. Ma tante résolut pour la deuxième fois de me garder près d'elle à Reims. Vers cette époque, la tranquillité sembla définitivement rentrer dans la maison. M. de Flégères n'avait point reparu. Nous n'avions plus revu ni lui, ni le vieux Thierret, le confident ou plutôt le complice de toutes ses coupables actions. Bientôt les tristes émotions que j'ai tenté de vous dépeindre furent à peu près oubliées.

« C'est alors, continua Fanfette en poussant un soupir et levant ses yeux expressifs vers le ciel, c'est alors que la bonté divine me permit de connaître, sinon le bonheur lui-même, du moins le simulacre du bonheur. Mon cœur se donna tout entier au jeune baron de Lutz, que j'avais eu

occasion de voir dans plusieurs sociétés de la ville de Reims, pendant l'hiver qui avait suivi mon retour du couvent. Il m'aimait avec ardeur, et je puis vous avouer, à vous qui êtes mon ami, n'est-ce pas, que ma tendresse était égale à la sienne. Ma tante, après m'avoir consultée, agréa la demande qu'il fit de ma main, et l'époque de notre mariage fut fixée aux premiers jours du mois d'août 1644. Nous étions à la fin de juin, six semaines nous séparaient donc encore de l'instant de notre bonheur, quand un événement, qui produisit sur moi l'effet d'un coup de foudre, vint tout à coup jeter dans mon cœur le germe des plus vives et des plus cruelles inquiétudes.

« En me promenant sur le Cours avec ma tante, je me rencontrai face à face avec le comte de Flégères.

« Un tremblement nerveux s'empara de toute ma personne, et je fus au moment de tomber sans connaissance.

« — Vous me haïssez donc bien, murmura-t-il en se penchant à mon oreille.

« — Non, monsieur le comte, lui répondis-je, je ne vous hais pas, car je ne sais pas ce que c'est que de haïr.

« — Alors, pourquoi ne vouloir point m'aimer?...

« — Parce que j'en aime un autre, monsieur le comte.

« Je paraissais si souffrante qu'il m'offrit tout naturellement son bras, et que ma tante n'eut pas même le courage de s'y opposer. Il nous reconduisit ainsi jusqu'à notre porte, et là, ayant vainement attendu que nous le priassions d'entrer, il s'arrêta et nous fit ses adieux avec une froideur polie.

« Rentrée dans ma chambre, je pensai à M. de Lutz pour tâcher de combattre les sombres préoccupations qui m'assiégaient depuis que je me savais près du comte de Flégères. Machinalement, j'ouvris ma croisée; il était à la sienne, juste vis-à-vis de moi. Je baissai mes rideaux et allai me blottir dans un coin. Il me semblait qu'un malheur me menaçait. Heureusement, le baron de Lutz vint faire sa visite accoutumée. La soirée fut assez gaie, et j'allai me coucher vers minuit, plus tranquille que je ne l'avais encore été de toute cette journée.

« Un petit chiffon de papier, attaché à une pierre, fut le premier objet qui attira mes regards en entrant. Je le ramassai, bien moins pour le lire que pour empêcher que

personne autre que moi ne pût s'en emparer. Mon premier mouvement fut de le brûler à ma lampe. Toutefois, la curiosité l'emporta. Je détachai le caillou que je jetai dans ma cheminée et lus un billet, dont les termes, malgré les années qui se sont écoulées depuis, ne sont jamais sortis de ma mémoire :

« Mademoiselle, il y a des fatalités écrites dans le ciel et « dans l'enfer. Si vous l'aviez voulu, j'aurais été heureux et « bon. Vous m'avez cruellement traité, je serai méchant et « cruel, ce qui ne veut pas dire que je me résignerai à être « malheureux. Car, comprenez bien ceci, malgré votre tante, « qui me déteste, malgré vous qui me repoussez, malgré « celui qui vous aime, malgré le ciel, malgré l'enfer, malgré « tout, vous serez à moi. »

« Je vous laisse à penser de quel trouble je fus saisie à la lecture de cette lettre. Je réfléchis longtemps avant de décider si je ferais part à madame de Hainault de cette nouvelle insolence de M. de Flégères. Ma première idée fut d'aller tout lui dire; mais bientôt, songeant aux inquiétudes mortelles dont elle avait déjà eu à souffrir, je changeai de résolution et m'empressai, au contraire, de réduire en cendres ce billet infâme, me bornant d'ailleurs à le considérer comme une de ces menaces vaines qu'il faut expliquer par un accès de vanité blessée, ou de dépit impuissant.

« Après une trêve de cinq semaines, nous eûmes lieu, ma tante et moi, de nous croire tout à fait et définitivement délivrées des importunités du comte. Il avait même quitté sa résidence de ville pour aller se renfermer dans une petite maison de campagne qu'il possédait à deux lieues de Reims. Il paraissait hors de doute qu'il avait fini par prendre son parti du peu de succès de ses diverses entreprises, et il était permis d'espérer que la nouvelle de mon mariage achèverait de le guérir.

« Effectivement, le jour marqué approchait et les préliminaires de cette union occupaient si exclusivement mon âme, que je n'avais plus le temps de regarder en arrière, et que je m'en rapportais entièrement à Dieu du soin de garantir mon bonheur.

« Nous étions donc à la veille de ce grand jour, et nous procédions aux derniers préparatifs, lorsqu'on vint m'ap-

porter, de la part du baron de Lutz, les cadeaux les plus admirables et les plus galants du monde. La corbeille était quelque chose de merveilleux ; tout ce qu'elle contenait se distinguait par une délicatesse infinie de choix et de bon goût. Mais, chose bizarre, le présent qui excita le plus ma surprise et mon ravissement, celui qui exerça sur moi le charme le plus direct, fut un énorme bouquet composé des fleurs les plus délicieuses, les plus odorantes et les plus rares qu'il soit possible d'imaginer.

« On étendit sur les meubles et sur les fauteuils les robes, les dentelles, les voiles et les diamants. C'était un coup d'œil féerique et bien fait pour flatter l'orgueil d'une jeune fille. Quant à moi (et ce que je vais dire n'est pas une vaine forfanterie, je vous le jure) je pensais bien moins à ma vanité satisfaite qu'à ma constance et à ma tendresse si doucement récompensées. Je ne voyais, dans cette profusion, qu'une nouvelle preuve de l'affection que me portait le baron de Lutz, et j'en étais plus heureuse encore que fière.

« Ce fut une journée de fête. Madame de Hainault, témoin de ma gaieté, me fit observer que ces excellentes dispositions étaient du meilleur augure pour le lendemain, et je me rendis dans la chambre où j'allais passer ma dernière nuit de jeune fille, contente du présent, pleine de foi dans l'avenir, et calme de cette quiétude inaltérable que donne la certitude du bonheur.

« Madame de Hainault m'avait accompagnée jusqu'à ma porte. Là, elle m'embrassa tendrement et me recommanda de ne point tarder à me coucher.

« — Le temps de dire ma prière, lui répondis-je, et je serai endormie. »

CHAPITRE XXXIX

Sommaire : Suite et fin de l'histoire de Fanfette. — Elle contemple le ciel pour y trouver son étoile. — Sensations étranges — Elle se met au lit. — Précautions oratoires de Fanfette. —

Il paraît que ses aveux seront d'une nature scabreuse. — Je l'encourage. — Elle reprend son récit. — La peine qu'elle eut à s'endormir. — Admirables choses qu'elle voit en rêve. Un séraphin très-entreprenant. — Le danger des songes. — Le jour dissipe les fantômes nocturnes. — Arrivée tardive de madame de Hainault. — Un amant surpris. — Le saut par la fenêtre. — Rupture avec le baron de Lutz. — Le bonheur de Fanfette est perdu. — Elle sacrifie sa liberté à son honneur. — Sa résolution. — Son mariage. — Son martyre. — Sainte Fanfette.

« Avant de me coucher, je ne pus cependant résister au désir de plonger mes regards dans ces plaines sublimes du firmament, où brillaient tant de jolies étoiles, parmi lesquelles une jeune fille prend toujours plaisir à chercher et à découvrir la sienne.

« Il faisait une chaleur étouffante, et le ciel resplendissait malgré les ténèbres qui semblaient envelopper plus particulièrement la terre. Plus mes yeux s'élançaient vers les voûtes élevées, plus j'apercevais d'éblouissantes clartés. J'eus bientôt le secret de ce phénomène. La lune montait à l'horizon, et cette lumière était le flambeau précurseur de ses doux rayons.

« Sans y penser, je restai quelque temps absorbée par la préoccupation de ce beau spectacle. Mais je ne pus m'empêcher de remarquer que ce sentiment d'admiration, dont j'avais déjà ressenti les effets, n'était pas absolument pareil à celui que j'éprouvais d'habitude. Il me semblait que je m'assoupissais dans une sorte de torpeur agréable, sous l'influence de laquelle les objets m'apparaissaient enveloppés d'une vapeur insaisissable et vague, où mes pensées allaient se perdre comme dans un abîme dont il m'eût été impossible de découvrir le fond.

« Je cherchai tout autour de moi l'explication de cette situation, pour ainsi dire nouvelle, où se trouvaient mon âme et mes sens, et bientôt cette explication se présenta d'elle-même. J'avais conservé, à mon corsage, quelques fleurs du délicieux bouquet que m'avait si gracieusement adressé le baron de Lutz, et leur odeur me montait sans doute à la tête. J'ôtai ces fleurs à regret, car elles me venaient de mon bien-aimé, et les plaçai sur ma commode. Puis, ayant poussé ma fenêtre et prié Dieu, je me mis au lit.

« Ici, monsieur de Roquelaure, reprit Fanfette après un long soupir, j'ai besoin de toute votre indulgence, de toute la bonne disposition que vous montrez à m'entendre. Ce que j'ai à vous dire coûtera en même temps à ma discrétion et à ma pudeur. Mais vous m'avez jadis rendu un si grand service, vous avez fait éclater un tel désintéressement, vous avez, en un mot, si bien contribué pour votre part à me soustraire à une catastrophe dont, malheureusement, l'heure n'a été que reculée, que je me considérerais comme une ingrate, si je ne répondais à un dévouement dont j'ai gardé un si tendre souvenir, par une franchise parfaite et l'aveu complet de la vérité.

— Vous ne sauriez croire, lui dis-je, à quel point votre récit m'intéresse. Continuez cette confession, je vous en supplie, dans les termes que vous avez employés jusqu'ici et qui portent le cachet d'une irréprochable pureté. Quels que soient les aveux qu'il vous reste à faire, l'innocence de vos intentions n'en saurait être souillée. Quels que soient les faits dont vous avez encore à m'entretenir, votre parole les purifiera.

Fanfette me remercia d'un regard et d'une longue pression de sa main blanche et effilée. Puis elle poursuivit :

« Mes premières pensées, aussitôt que je fus entrée dans ce lit, auquel il me semblait que j'adressais mes adieux de jeune fille, mes premières pensées, dis-je, furent pour le baron de Lutz. Jusque-là, je n'avais réellement fait attention qu'aux qualités de son cœur et aux charmes de son esprit. Je l'aimais, comme on aime à dix-sept ans, d'une de ces tendresses pures et suaves qui puisent leur source dans une sympathie impossible à analyser et qui sont essentiellement dégagées de toute préoccupation matérielle. Vous l'avouerai-je? à mesure que je m'endormais, je sentais comme un feu secret embraser mes veines, une sourde inquiétude faisait peser sur chacun de mes membres une sorte de prostration lourde et vague, dont je ne pouvais me rendre un compte bien exact, mais dont le progrès était cependant terrible et incessant. Je voulais lutter, mais mon courage me trahissait, et mes forces physiques, peu à peu épuisées, allaient se perdre successivement, comme les premières résistances de ma volonté, dans cette

« Et je lui racontai mon rêve.

« — Pauvre enfant, me dit madame du Hainault après m'avoir attentivement écoutée, ce rêve était une réalité!

« Je poussai un cri perçant.

« — Tout à l'heure, continua madame du Hainault, je suis entrée dans ta chambre, comme je le fais tous les matins, et j'y ai trouvé un homme qui était là, qui te regardait avec amour, et qui, en me voyant, a sauté par cette fenêtre...

« — Cet homme, ma tante, cet homme...

« — Était M. le comte de Flégères.

« Je tombai à la renverse et perdis connaissance.

« Quand je revins à moi, j'étais encore seule avec madame du Hainault, mais j'entendis la voix du baron de Lutz qui demandait à être introduit près de nous. Nous nous comprîmes, ma tante et moi, sans avoir échangé un seul mot.

« — Ma chère enfant, me dit-elle, il y a deux conduites à tenir vis-à-vis de M. de Lutz : le tromper et devenir sa femme; ou bien lui tout avouer et perdre son amour : choisis.

« — Je lui avouerai tout, répondis-je avec fermeté.

« Vous devinez, me dit Fanfette en dévorant une larme, ce qu'il dut advenir d'un tel aveu. Le soir même, M. le baron de Lutz avait quitté Reims pour n'y revenir jamais.

« Cependant, l'heure fixée pour le mariage avançait. Nous devions être unis dans une chapelle particulière appartenant à un vieillard, cousin de madame du Hainault, et qui avait désiré que cette cérémonie s'accomplît sous son toit, prétendant qu'elle devait porter bonheur aux derniers moments de sa vie. Que faire? Madame du Hainault, en annonçant la fatale nouvelle à notre vieux parent, redoutait de lui porter un coup mortel. D'un autre côté, avouer à tous les amis qu'on avait invités pour la célébration nuptiale le scandaleux événement dont je venais d'être la victime, n'était-ce pas me couvrir de honte et d'infamie?

« Le temps marchait rapidement. Déjà plusieurs personnes avaient sollicité la faveur de voir celle qu'ils appelaient déjà la mariée, et ma tante était à bout de prétextes pour renvoyer ces visites officieuses, quand on nous aver-

tit que M. le comte de Flégères désirait s'entretenir avec nous un instant.

« Au nom du comte, nous nous regardâmes, ma tante et moi, d'un air ébahi. Nous n'avions plus conscience de ce que nous faisions ni de ce que nous devions faire. D'ailleurs, lorsqu'on a déjà un pied dans l'abîme, on se raccroche à la plus petite branche, on se rattache au plus mince espoir.

« — Faites entrer, dit ma tante.

« Le comte de Flégères parut. Il était fort agité et ses yeux me semblèrent plus égarés encore qu'à l'ordinaire. Chose incroyable ! Il nous apparut, à moi si violemment outragée, à ma tante, si profondément blessée dans l'affection qu'elle me portait, comme le messager d'une nouvelle de paix, comme la personnification du salut.

« — Que venez-vous faire ici ? lui demanda madame du Hainault.

« Il ne parut pas bien entendre.

« Ma tante réitéra sa question.

« — Le sais-je? répondit-il enfin. Puis, se frappant le front, il reprit vivement : Si... si... je sais... je cherche mon pardon... et comme je n'ose point prier Dieu, je vais où je puis, je m'adresse à qui veut bien m'écouter, et peut-être aussi serai-je absous. Car, ce n'est pas moi qui suis le plus coupable, croyez-le bien. C'est cet exécrable Thierret qui a tout conduit, tout fait. Livré à moi-même, je me serais tué de désespoir, voilà tout. Lui, au contraire, lui, infâme dépositaire d'une science infernale, m'a suggéré l'idée criminelle d'obtenir par la ruse ce qu'on refusait d'accorder à mon amour. Thierret possède le secret de suspendre les facultés de la pensée, d'arrêter le sang dans les veines, d'éteindre la vie dans le cœur. Une première fois, il avait composé des pastilles dont une seule donnait le sommeil. Hier, il a préparé un bouquet avec le parfum duquel on respire la léthargie. Que s'est-il passé?... Je ne le sais plus au juste... car, moi aussi, j'ai voulu m'enivrer d'un de ces aromes puissants qui assoupissent la souffrance et engourdissent la mémoire. Oh ! pourquoi ai-je donc conservé encore le sentiment de ma douleur et de mes remords?... J'espérais oublier... j'espérais mourir, et voilà que je me souviens d'avoir commis un crime... un crime

abominable... un crime honteux!... Mon Dieu, mon Dieu! n'est-il donc aucun moyen de le réparer?...

« — Il en est un, dit résolûment ma tante. Vous allez épouser ma nièce sur-le-champ.

« Ce coup fut si terrible pour moi, que ma voix s'étrangla dans mon gosier, et que je ne pus que regarder ma tante en joignant les mains.

« — Il le faut, me dit-elle. Entre ce sacrifice et la honte, il ne t'est point permis d'hésiter.

« Que vous dirai-je? continua Fanfette haletante; je n'ai point gardé un souvenir très-lucide de cette lugubre soirée, je sais seulement qu'il y eut une foule de gens qui me souriaient pendant que j'avais la mort dans l'âme, que ma toilette de bal se fit presque à l'insu de moi-même, et qu'après une entrevue avec les témoins les plus importants de la cérémonie, auxquels ma tante expliqua par un motif à la fois simple et vraisemblable le changement de personne du fiancé, mon mariage fut célébré à minuit, ainsi que cela avait été convenu.

— Ainsi, m'écriai-je en l'interrompant, vous ne vous appelez plus Fanfette?

— C'était mon nom d'enfant.

— Aussi, vous êtes?...

— La comtesse de Flégères.

— Et nous sommes ici?...

— Chez moi.

Je restai un instant sans rien dire, tout cela me semblait impossible, incroyable, surnaturel.

— Et lui? repris-je enfin après une minute ou deux de silence.

— Qui?... lui...

— Ce misérable... ce comte de Flégères!

— Tenez, le voici...

Je levai les yeux. Un homme se dirigeait effectivement vers nous par une allée superbe qui nous faisait face. J'ai tort de dire un *homme*. C'était un squelette vivant. La peau de son visage était, pour ainsi dire, à jour, et on eût dit que les os allaient percer cette sèche et insuffisante enveloppe. Agé environ de cinquante ans, il en paraissait bien soixante-dix; ses doigts décharnés serraient avec une sorte d'énergie craintive un bâton, sans lequel il lui eût été sans

doute très-difficile de marcher. Son vêtement, où la couleur noire dominait, était en parfaite convenance avec le reste de sa personne. A le voir, on eût pu supposer qu'il était voué à un deuil éternel.

Je m'étonnai d'abord de voir Fanfette garder, malgré son approche, une attitude insouciante et calme. Mais cet étonnement ne fut pas de longue durée.

Il passa devant nous, sans avoir l'air de nous voir, l'œil fixe et sans accélérer ni ralentir son pas.

— Mon Dieu ! dis-je à Fanfette lorsqu'il se fut éloigné, il est donc fou ?...

— Oui, répondit-elle, comme il l'a dit lui-même un jour, dans le seul moment lucide que nous lui ayons jamais vu : Fou de bonheur... et de remords.

— Mais enfin, repris-je de plus en plus intrigué, sait-il qu'il est votre époux ?

— Il l'a oublié. Il est maintenant très-persuadé qu'on lui a refusé ma main et que j'appartiens au baron de Lutz. Cette folie l'a pris le lendemain de notre union, Tenez, continua-t-elle en me le montrant de loin, au moment où il traversait la pelouse, regardez-le bien. Il passe au milieu de ses enfants sans les reconnaître. Je l'ai rendu père.. . et il ne le sait pas.

En disant ces derniers mots, une larme roula des yeux de Fanfette et elle se leva. Je fis comme elle.

Le reste de cette journée se passa en confidences intimes où se révéla la belle âme de cette charmante femme, qui aurait mérité le paradis sur la terre et à laquelle la fatalité n'avait réservé que malheur et regrets.

En la quittant, le soir, pour reprendre la roue de Paris, j'obtins la faveur de déposer sur son pâle et angélique visage un baiser fraternel, et je lui dis :

— Adieu, madame, adieu. Il y aura pour moi désormais un nom de plus sur mon calendrier, et, quand jaurai quelque grâce à demander au ciel, j'invoquerai tout bas *sainte Fanfette*.

CHAPITRE XL

SOMMAIRE : Histoire du docteur danois Jean Kressmer. — Sa science, ses études, sa réputation. — La cour et la ville le fêtent avec enthousiasme. — Son esprit de recherche et d'invention. — Une exécution de malfaiteur. — La table de dissection.—Mathias Grafft. — Une saignée. — La résurrection de Lazare. — Conversation intime entre un docteur généreux et un pendu reconnaissant. — Nouvelle fortune de Jean Kressmer. — On l'accuse sourdement de sorcellerie. — Ses voyages. — Ses succès en Angleterre. — Un petit grain de folie. — Le testament de Kressmer. — Sa pendaison. — Service que lui rend son protégé. — Une expérience manquée. — Un pendu retiré des affaires.

On parla beaucoup vers ce temps là d'un évènement merveilleux qui se passa en Danemark et qui fit bruit à Paris pendant quinze grands jours, ce qui est beaucoup pour la France, ce bon pays où l'on est si follement amoureux d'inconnu, de nouveau et d'inattendu.

Il s'agissait d'un certain savant du nom de Kressmer, que l'on accablait d'or et de présents, sous le prétexte, plus spécieux peut-être que réel, qu'il faisait faire à la science des pas de géant.

Voilà l'histoire de ce brave docteur, à peu près telle que je l'ai entendu conter dans une soirée de M. le grand-veneur, à Versailles :

« Le docteur Jean Kressmer était en grand renom et les diverses facultés d'Europe, qui auraient bien crié au charlatanisme, si elles l'eussent osé, se taisaient et faisaient contre fortune bon cœur, en voyant les faveurs sans nombre dont les princes renommés pour leur sagesse et leur pouvoir, se plaisaient à rémunérer des travaux, dont il faut bien le dire, elles ne reconnaissaient pas si hautement la valeur. Jalousie de métier ! dira-t-on ; soit. Toujours est-il que Kressmer voyait chaque jour s'augmenter sa clientèle, et qu'il était reçu à la cour comme le héros de la science

nouvelle, écouté comme un oracle, entouré, en un mot, de ces milles triomphes propres à enflammer davantage le zèle d'un savant, en le prenant par son côté le plus faible, l'orgueil.

« Kressmer avait déjà inventé maintes choses plus belles les unes que les autres. Il guérissait les migraines avec des bains de pied, combattait les rhumatismes par des transpirations forcées et épurait le sang de ses malades en leur administrant des potions auxquelles il avait donné les noms les plus barbares, mais où il devait entrer (c'est du moins une opinion tout comme une autre) énormément de mauve, de tilleul et de chiendent.

« Quoi qu'il ne fût, les clairons du triomphe sonnaient continuellement à son oreille et il menait, au milieu de ce charmant concert, la plus douce vie qu'il soit possible d'imaginer.

« Entraîné par le courant tout-puissant de la faveur publique, le corps médical de Copenhague en vint lui-même à reconnaître le mérite transcendant du célèbre Jean Kressmer, en décidant que tous les cadavres en état de déshérence, c'est-à-dire ceux qui ne seraient réclamés par aucune espèce de parent éploré, lui seraient adjugés comme objets d'études et d'observations. Kressmer se vit donc, par le fait de cette décision, exposé à se trouver fort souvent en tête à tête avec tous les vauriens du royaume. Cette perspective qui, sous tout autre point de vue, eût été assez triste, lui parut des plus agréables, puisque cette société d'élite allait lui permettre de se livrer à de nombreuses investigations sur le secret de la machine humaine et qu'en définitive, la mort a cela de bon, qu'avec elle tous les antécédents s'effacent, tout le passé disparaît et qu'après leur dernière heure, l'aigrefin, le pipeur et le croquant défunts, sont exactement sur la même ligne qu'un roi ou qu'un empereur, soigneusement et splendidement embaumés.

Kressmer profita de la circonstance, en théoricien entendu et en praticien habile. Il vit tout de suite qu'une telle distinction allait attirer sur lui une attention encore plus générale, et imagina d'ouvrir dans ses appartements une sorte de cabinet public d'anatomie comparée, où il se promit bien de faire un cours, grâce auquel il pourrait descendre, moyennant finance, de son haut piédestal de savant officiel,

pour mettre sa science à la portée des gens du monde et initier à quelques-uns des secrets qui peuvent se dire sans compromettre la dignité de l'enseignement, les hommes curieux de s'instruire et même les dames qui voudraient sortir du cercle de leur occupation de ménage, pour aborder les mystères intéressants de la nature morte et de la décomposition de la matière. Il est bien entendu que ces dernières ne devaient pas être admises aux expériences proprement dites de l'amphithéâtre du docteur et qu'il ne comptait leur transmettre de cette science, peu séduisante pour elles, surtout sous cette forme, que certains points adroitement déguisés, propres à leur faire comprendre, par voie oblique, ce qu'il eût été impossible de leur présenter à l'état naturel et sans aucune sorte de ménagement.

« Tout marcha à merveille. Les sujets abondaient et les travaux devenaient de plus en plus fructueux. Le cours s'ouvrit dans un délai très-court et le succès passa toutes les espérances.

« Kressmer était regardé comme la providence de Copenhague. L'argent, les honneurs pleuvaient dans sa caisse et sur lui. Lui, cependant, avait comme une espèce de fièvre continuelle, produite sans doute par la continuité de tant de réussites, se succédant les unes aux autres. Pauvre docteur ! avec toute sa science, il eût été désagréable pour lui de tomber malade à force d'être heureux, et de mourir d'un excès de prospérité...

« Il n'en fut rien. Il était robuste et fort. Il résista.

« La fortune n'était cependant pas avec lui à bout de gentillesses et d'agaceries. Elle devait l'accabler de ses bienfaits...

« Un jour, il y eut à Copenhague exécution collective de divers scélérats qui avaient sur la conscience, celui-ci un vol modeste, celui-là un tout petit meurtre : ce qu'il fallait enfin pour être pendu.

« On était quitte avec eux. La potence, nouvellement peinte, avait royalement fonctionné ; le nœud coulant n'avait présenté aucune résistance, et les trois ou quatre bandits, pour lesquels on s'était si généreusement mis en dépense de corde et de charpente, avaient grimacé dans l'air, au grand ébaudissement de la foule et aux applaudissements des spectateurs.

« La loi était satisfaite... restait maintenant à satisfaire l'illustre Kressmer à qui revenait de droit la dépouille mortelle de ces odieux scélérats.

« On les porta tous à la salle de dissection et là, comme il arrivait toujours, lorsque Jean Kressmer était disposé à étudier sérieusement, on laissa le docteur seul, au milieu de cette nouvelle et intéressante compagnie.

« Les yeux du savant furent tout d'abord attirés par un pendu qui avait meilleure mine que ses camarades. Bien fait, musculeux, d'une figure assez spirituelle et dont l'expression avait résisté à la laide grimace de l'agonie, il était vraiment séduisant, et ce fut sur lui que Kressmer résolut de commencer ses opérations.

« — Parbleu, se dit-il, en contemplant la magnifique pièce qui était devenue sa propriété, voilà un gaillard qui s'est singulièrement conservé. Les tons de cette chair ont une transparence admirable, et l'on croirait voir le sang couler dans ces veines froides... Ce serait à donner envie de se pendre !... Oh, oh ! continua-t-il en se penchant vers l'oreille du mort, d'où vient donc que cette veine semble gonflée comme en l'état de vie ? Essayons de pratiquer une incision... Nous verrons ce qui en résultera.

« Il prit sa lancette et se mit à opérer, en murmurant : — Si j'attrape l'artère en passant, le mal ne sera pas bien grand, je pense... un pendu n'a pas coutume de se plaindre... Là... voilà qui est fait... Rien... pas de sang !... Dame ! ça devait être et je ne sais pourquoi je m'étais imaginé...

« Le docteur Kressmer resta quelque temps immobile, comme s'il eût pensé à toute autre chose. Enfin, secouant sa rêverie, il reprit tranquillement :

« — Voyons... Que faire de ce beau cadavre et sur quelle partie du corps le célèbre Jean Kressmer va-t-il appliquer les yeux de son esprit, afin d'en faire son rapport à la docte Académie de Copenhague ?... Ah ! j'y suis... n'ai-je pas promis d'exposer mes idées sur la nature matérielle et la disposition psychologique du cœur humain ? c'est cela... Nous allons travailler le cœur de ce scélérat endurci... Pourvu qu'il l'ait exactement pareil à celui des autres hommes ! Oh ! oui... il n'y a rien à caindre de ce côté-là. Dieu nous a tous jetés dans le même moule. Seulement il y a des

épreuves plus ou moins heureusement venues, et c'est ce qui fait la différence des hommes entre eux...

« Satisfait de ce raisonnement que nous donnons au public tel qu'il sortit de la pensée et de la bouche de Jean Kressmer, celui-ci jeta un regard autour de lui, cherchant dans son officine les instruments qui allaient lui être nécessaires. Ne les ayant pas aperçus, il se frappa le front en disant :

« En effet, j'ai laissé hier chez moi ma boîte. Allons la chercher.

« Il sortit.

« Alors, il se passa un phénomène étrange. Un frisson rapide plissa la peau du supplicié, une espèce de tiraillement général allongea tous ses membres, et un jet de sang inonda subitement son épaule. L'effet de la lancette, après s'être fait un peu attendre, avait enfin eu lieu et, contre toute attente, cette saignée *in extremis* avait réussi.

Le pendu éleva ses deux bras comme un homme qui bâille et fit entendre un grognement prolongé. Il respirait avec délices. Bientôt ses yeux se rouvrirent, son corps se redressa et il se vit assis sur une grande table, qui ne ressemblait pas mal à l'étal d'un boucher et sur laquelle des traces rouges, imprimées aux fentes de bois, révélaient le passage des malheureux qui avaient laissé au vénérable docteur, comme souvenir de l'usage pour lequel ils lui avaient servi, les uns quelques gouttes de leur sang, les autres une partie de leurs os.

— Brrrr... fit-il en tremblant, tandis que ses dents se choquaient au milieu d'un claquement fébrile.....

Puis il roula tout autour de lui de grands yeux étonnés. Il sembla fouiller dans les recoins les plus secrets de sa mémoire, afin d'y recueillir ses souvenirs les plus récents. Puis soudain, comme éclairé par une idée lumineuse, il se frappa le front et s'écria :

— Par les mille diables d'enfer, je suis ressuscité!

A ces mots, il se leva, caracola gaiement autour de la table et, retombant sur ses deux pieds élégamment croisés, figura assez heureusement la pose d'un habile danseur d'opéra.

Ce pendu était un homme de précaution. C'était aussi un être plein de décence et de convenance. Il réfléchit que

seul, abandonné comme il était, il avait besoin de quelques ressources et qu'en définitive, il n'était pas dans un costume à se présenter dans une maison honnête. Aussi ayant avisé une belle robe de chambre pendue à un clou et une montre également accrochée, à laquelle tenait une chaîne d'or, très-artistement ciselée, il s'empara sans façon de l'un et de l'autre objet, comptant bien se servir du premier pour remédier au trop grand laisser-aller de sa toilette et du second pour subvenir, en tout bien, tout honneur, aux premiers besoins de la vie.

Ainsi costumé, il chercha à s'orienter et, soit habitude, soit que la pendaison lui eût un peu dérangé l'esprit, il se dirigea d'abord vers l'une des croisées. Mais bientôt, ayant songé qu'une escalade était plutôt de nature à le compromettre, il prit tout bonnement le chemin de la porte, décidé à surmonter tous les obstacles pour se sauver de cette maison. L'ingrat! il oubliait déjà que c'était dans cette maison qu'un sauveur inconnu lui avait rendu la vie.

Il allait sortir, son doigt pressait déjà le bouton de la porte, lorsque Jean Kressmer, qui revenait avec la boîte à instruments, la poussa de son côté.

Le docteur et le pendu se trouvèrent donc ainsi en présence; l'un fort embarrassé de sa contenance, c'était le pendu; l'autre assez vivement effrayé, c'était le docteur.

La conversation ne devait pas tarder à s'engager. Après le premier moment de surprise, ce fut un feu roulant qui commença :

— Où diable allais-tu, mécréant?

— Prendre l'air.

— Avec ma robe de chambre?

— Est-ce la mode à Copenhague de se promener sans habits?...

— Mais ma montre?

— Dame... pour savoir l'heure...

Kressmer comprit, à ce rapide échange de répliques, qu'il n'avait point affaire à un sot et que le coquin était de force à lui répondre. Un sentiment indicible de curiosité s'empara en même temps de lui et une réflexion, qui lui vint fort à propos, l'empêcha de se livrer à un premier mouvement, qui aurait bien pu avoir pour résultat de faire

arrêter et incarcérer le drôle qui se permettait de jouer à la justice un pareil tour.

Cette réflexion, la voici :

Depuis un temps immémorial, on s'occupe beaucoup de la mort par strangulation, et à l'époque où vivait Kressmer, il y avait déjà sur ce sujet bien des opinions divergentes. Or, jusqu'alors, on avait démesurément ergoté dans les académies; mais personne n'était parvenu à une conclusion satisfaisante. Bien plus, dans cette polémique, quelquefois entachée d'amertume et de passion, chacun avait proclamé son système le seul bon, le seul acceptable et la discussion, que de bonnes gens ont parfois la complaisance de comparer à un flambeau, n'avait rien éclairé du tout.

— Je tiens la vérité dans ma main, pensa Kressmer, illuminé d'un de ces rayons divins par lesquels doivent se révéler les grands secrets de la nature. Voilà un affreux scélérat qui peut faire de ma fortune, pauvre petit ruisseau où miroitent çà et là quelques paillettes d'argent, une rivière véritable, roulant des flots d'or !

Et, dominé par cette pensée, il s'approcha du bandit, gracieux et le sourire aux lèvres :

— Mon ami, veux-tu faire quelque chose pour moi?

— Tout, mon maître, si vous jurez de ne pas restituer ma peau à ces vautours affamés de la grande Cour criminelle, qui ont eu pour moi si peu d'égards.

— Ta peau ! s'écria Kressmer avec une onction toute particulière... ta peau! mais elle sera désormais mon bien le plus cher, et je te jure, si tu veux être sage, de te traiter comme mon propre enfant. Ton nom?

— On m'appelait Mathias Grafft, avant que je ne fusse mort. Je me nommerai comme il vous plaira.

— C'est juste, nous y songerons. Avant tout, permets-moi de t'offrir un siége, et causons.

Le ressuscité s'assit sans façon et le docteur reprit :

— Là... es-tu bien comme cela?... tu n'as ni trop chaud.. ni trop froid?... bien... à merveille. Ecoute et réponds.

— Je suis tout oreilles.

— Te rappelles-tu l'heure qui a précédé ton supplice?

— Parfaitement. J'avais grand'peur et j'étais déjà demi-mort avant d'avoir mis *ma tête à la fenêtre.*

— Diable! diable! C'est dommage... car tes souvenirs...

— Seront tout aussi lucides... Ne vous inquiétez pas, mon cher maître... allez toujours.

— Quoi ! répliqua Kressmer transporté de joie, tu pourrais me dire dans ses moindres détails...

— L'histoire de ma pendaison? Sans doute, et je ne voudrais pas pour beaucoup avoir été privé de ce plaisir-là...

— Un plaisir, dis-tu ?

— Une joie sans pareille, s'écria le bandit. Figurez-vous, maître, qu'au moment où l'on vint me tirer de mon cachot pour me mener sur la place publique, je rêvais à une entreprise magnifique qui devait, en peu de jours, si elle réussissait, me mettre pour toute ma vie au-dessus de tous les besoins de ce bas monde. J'étais couché, je dormais, je croyais encore au bonheur..... Quel réveil ! Mon geôlier avait une de ces faces atroces comme en ont ces gens-là seuls... On les dirait faits exprès pour ces fonctions patibulaires. Je l'écoutai à peine, car j'avais deviné à son air que la chanson qu'il me chantait était un *de profundis*, et que tout était fini pour moi....... J'endossai l'habit de misère et revis, après avoir remonté les degrés de pierre de mon cabanon maudit, la lumière du jour qui bientôt allait disparaître pour jamais de ma vue. Je sortis cependant de la prison le front haut et la taille fièrement cambrée; car, à ce moment suprême, nous sommes tous un peu comédiens et nous aimons à nous faire applaudir lorsque le rideau va tomber sur la dernière scène du drame. J'entendis des murmures de toutes parts sur mon passage. Les uns me jetaient des paroles de malédiction, les autres me plaignaient; il y en avait aussi, dans le nombre, qui souriaient d'un sourire avide et cruel. Ceux-là étaient les curieux pour qui la potence est un spectacle, et qui étudient les contorsions d'un condamné, comme on examine les sauts élancés et les tours de force d'un plongeur. Quatre gibets avaient été dressés dès le point du jour..... On accrocha à leur sommet les trois camarades qui avaient été jugés en même temps que moi, d'où il résulta, qu'avant de fonctionner moi-même, je pus me repaître à mon aise de l'aspect peu réjouissant de l'exercice auquel j'allais me livrer moi-même, dès que mon tour serait venu. Ce tour vint, en effet, plus vite même que je ne l'eusse désiré, et j'eus la satisfaction d'entendre une longue clameur s'élever du

sein de la foule attentive. Evidemment, j'allais obtenir un succès d'enthousiasme. Cela ne manqua pas..... L'exécuteur, qui avait un poignet vigoureux, me saisit par les épaules et me fit pirouetter si légèrement et si adroitement, que des éclats de rire partirent de tous les points à la fois. Mes dents grincèrent de rage; mais il fallait bien se résigner, et en moins d'une minute, je sentis mon cou pris dans la corde et mes pieds nager dans le vide. Je voguais dans l'espace... Les bravos recommencèrent à éclater avec frénésie...

— Tu les entendais encore? interrompit Kressmer, que son attention soutenue semblait suspendre aux lèvres du narrateur.

— Comme un bruit lointain, répondit le pendu, comme un écho mourant... Cependant, la surprise qui vient de vous dicter votre interruption, cher docteur, me saisit moi-même au moment où je m'aperçus que je n'étais pas encore tout à fait mort, et, par une activité de sensation que je ne m'étais jamais connue, je parvins à soumettre mon état présent à une analyse parfaitement raisonnée..... Cela vous étonne..... cela est pourtant comme je vous le dis. Je compris sur-le-champ que si je n'étais pas mort, c'était par un effet physique, dont la cause devait être attribuée à la vigueur de ma nature ou à une erreur du bourreau. Ma conclusion fut pour cette dernière hypothèse, car, en me représentant mes trois camarades, je me rappelai avoir très-bien vu que la corde leur serrait le cou, comme la bague serre le doigt, tandis que je sentais le nœud coulant emboîter par le bas ma mâchoire, et monter par le haut, jusqu'au couronnement de l'occiput. Je n'étais donc qu'à moitié étranglé et je respirais encore...

— Mais tu souffrais horriblement, demanda Kressmer avec un redoublement d'intérêt.

— C'est ce qui vous trompe, répondit le narrateur. Une fois fait à cette position originale, et quand ma tête eut pris suffisamment son double point d'appui, j'entrai dans une sorte d'existence féerique dont j'essaierais en vain de donner une véritable idée. Je volais réellement dans les airs et je sentais comme un souffle embaumé au milieu duquel me promenaient voluptueusement deux ailes invisibles. Quoique oppressé bien certainement par une souf-

france positive, il me semblait que j'aspirais à pleine poitrine des exhalaisons délicieuses, des parfums inconnus. Tous mes nerfs, tous mes muscles se tendaient dans une dilatation ravissante... J'étais fort comme le lion, léger comme l'oiseau... Je voyais d'admirables campagnes, d'immenses rochers, et des cascades mugissantes et profondes, sur lesquelles je me jouais comme l'aigle des forêts... je n'étais plus un homme, j'étais Dieu...

— Et quand on te fit descendre du gibet ?

— Changement de décoration, dit tristement le pendu. Je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien... Je ne fus plus qu'un cadavre, dont on aurait pu engraisser quelques corbeaux, mais qu'on jugea plus raisonnable de vous envoyer comme pièce curieuse et sujet d'expérience. Grâce à vous, sans doute, me voilà sur pied. Par pitié, monsieur le docteur, ne vous privez pas de l'honneur d'une si belle cure, en me livrant une seconde fois au bourreau. Il serait capable de prendre sa revanche et de me pendre mieux la seconde fois que la première...

— Sois tranquille, dit Kressmer en proie à une réflexion des plus sérieuses.

Le ressuscité attendait la décision du docteur daus un silence respectueux, mais inquiet.

Enfin, celui-ci sortit brusquement de sa rêverie et s'écria avec un transport inspiré :

— Mon ami, je veux faire ta fortune!

— Ce n'est pas de refus !

— Tu t'appelleras Lazare... c'est un nom de circonstance.

— Un nom de ressuscité... va pour Lazare, mon maître!

— Et je t'attache à ma personne... tu seras nourri, logé...

— C'est bien... c'est bien, interrompit le nouveau Lazare. Vous m'avez déjà rendu un assez beau service pour que je me fie à vous, et que j'accepte les yeux fermés. Mais que faudra-t-il faire ?

— Tu le sauras.

CHAPITRE XLI

Sommaire : Suite et fin de l'histoire du docteur danois Jean Kressmer. — Où peut nous conduire la passion de la science. — Mort de Jean Kressmer. — Mathias Grafft, baron de Carniol.

La police était ombrageuse à Copenhague. Le docteur Kressmer n'avait point jugé à propos de donner de la publicité au fait étrange qui s'était passé chez lui, car la même peur qu'avait exprimée Lazare, relativement à la haute justice, qui, pareille à l'Achéron, n'abandonne pas facilement sa proie, cette même peur, disons-nous, lui avait clos la bouche et inspiré un mensonge, d'ailleurs fort innocent. Il avait prétendu qu'un certain savant de ses amis, habitant Bude, en Hongrie, lui avait adressé, comme objet de curiosité, un des malades de son hôpital afin de le traiter d'une affection dont il lui avait été impossible de bien comprendre le caractère. Grâce à cette assertion, que personne ne s'était avisé de contester, Lazare était resté enfermé pendant plus d'un mois dans une chambre où Kressmer avait coutume d'entrer seul, et là, ayant laissé croître sa barbe et ses cheveux, il était devenu complétement méconnaissable.

Ce grand mois avait été fort utilement employé et nous pouvons dire, nous, en notre qualité de conteur, ce que tout le monde ignorait à Copenhague, à savoir, que plusieurs épreuves avaient eu lieu entre le maître et son élève, desquelles l'un et l'autre étaient sortis très-satisfaits. Lazare, dont la confiance en son nouveau maître était sans bornes, s'était laissé pendre plusieurs fois, — et à chacune de ces expériences, avait ressenti les agréables symptômes signalés plus haut. Chaque fois aussi, le docteur l'avait décroché assez à temps, d'où il résultait que ce petit exercice, dont la durée moyenne était de cinq à six minutes, n'empêchait nullement celui qui en était l'objet de boire, de rire et de manger comme le premier rentier venu.

Kressmer avait réalisé dans l'exécution de ce travail étrange d'immenses et incroyables progrès. Il était parvenu, au moyen d'un support abondamment ouaté et d'une sorte de bascule élastique sur laquelle s'appuyait le haut de la tête, à obtenir les effets que lui avait indiqués Lazare, en les dégageant même de l'espèce de gêne momentanée qui devait nécessairement résulter d'une position aussi peu habituelle et occasionner des crampes douloureuses aux personnes délicates. Sa nouvelle marotte l'occupait tout entier et bientôt il négligea sa royale clientèle pour étudier à fond la question (intéressante d'ailleurs sous plus d'un rapport) des véritables effets de la strangulation chez l'homme... Qui le croirait pourtant? Cette pureté de zèle n'eut pas autant de succès à Copenhague qu'il aurait pu l'espérer. On commença à se plaindre des fréquentes absences du docteur, et une certaine faction bigote qui dominait alors une partie de la cour affirma qu'il entrait un peu de sorcellerie dans son fait.

Jean Kressmer fut forcé de s'expatrier...

Mais cet exil, au lieu d'être pour lui le motif d'une ruine prochaine, fut le signal de triomphes encore plus éclatants.

Comme on le devine, Kressmer avait emmené avec lui le pauvre Lazare qui était devenu à la fois son second, son aide, et presque son ami. Ce dernier titre, bien qu'il paraisse exagéré au premier abord, était justifié par une soumission aveugle et un dévouement sans bornes.

Ce fut un voyage triomphal, ce fut une pluie d'or. L'Allemagne, la Hollande, la France reçurent Kressmer comme un brillant novateur qui ouvrait à la science des voies inconnues, — et malgré les secrètes persécutions des Jésuites ou autres gardiens scrupuleux de la foi, qui ne voulaient accepter comme possible et vraie que la résurrection de leur divin Maître, notre heureux docteur n'eut à se plaindre d'aucun déboire réel, d'aucun obstacle sérieux.

Poussé par le vent du succès, il aborda enfin en Angleterre. L'Angleterre est le pays des hommes véritablement jaloux de s'instruire et éminemment curieux. L'arrivée du docteur prit toutes les proportions d'un événement public. Bien accueilli par les savants, choyé par les dépositaires

du pouvoir, Jean Kressmer put espérer avoir trouvé là le lieu le plus convenable pour planter sa tente, à l'abri de la médisance et de l'envie. Il lui arriva même à Londres ce qui ne lui était arrivé nulle part ailleurs. On ne se contenta pas d'assister à ses expériences. Plusieurs Anglais, de ceux qui veulent tout connaître et tout pénétrer par eux-mêmes, exigèrent que Lazare leur cédât sa place et essayèrent du nœud coulant. Tout marchait le mieux du monde, les résurrections se multipliaient, les hymnes de louanges retentissaient dans le sanctuaire du docteur et il vint un moment où ce dernier ne sut littéralement plus à qui entendre. Dans cette situation, le chiffre de sa richesse devenait de jour en jour plus formidable. Alors il lui vint une idée chagrinante, une idée triste... il se demanda, lui qui n'avait point de famille et qui était sans enfants, où irait après lui cette fortune si laborieusement amassée ?...

Il y avait là matière à réflexion. Il mit toute une semaine à rouler dans sa tête les projets les plus bizarres et les plus contradictoires.

Il eut d'abord la pensée de léguer tout son bien à celui qui, plus avisé que lui, au lieu de se borner à rendre le souffle à un homme mal pendu, trouverait le moyen de ressusciter les morts. La chose, après ce qu'il avait fait, ne lui paraissait plus impossible.

Il songea à doter des Académies, à fonder des prix décennaux, à décerner des récompenses.

Son amour-propre fut même flatté un instant de l'idée de faire quelque roi de la terre son légataire universel, sous la condition acceptée par lui de protéger les vrais savants.

Mais tout à coup, frappé d'un trait de lumière, il comprit qu'il allait chercher bien loin ce qu'il avait tout près de lui, et le bon sens lui eut bientôt fait reconnaître qu'il était bien plus logique et bien plus naturel de doter de cette fortune celui qui la lui avait fait gagner.

Un jour donc, il fit venir Lazare et lui fit part de ses intentions. Le pauvre garçon, qui s'était tout à fait amendé et qui ne conservait plus aucun reste des petites infirmités de nature qui l'avaient brouillé avec la justice, se sentit vivement attendri et ne put s'empêcher de verser des

larmes. Il ne méritait pas, disait-il, un si grand bienfait. A quoi le docteur Kressmer, que la philosophie et la médecine avaient rendu un peu fou, répondait avec une emphase magistrale :

— Il n'y a point de hasard sur cette terre, c'est la Providence qui a voulu que nous fussions les deux instruments de la plus belle découverte qui ait été faite par l'esprit humain. Ce que je te donne, je te le dois bien réellement, car l'un de nous deux n'existerait pas sans l'autre, et nous nous complétons mutuellement.

Quoiqu'on pût reprocher à Kressmer de tomber, à son insu, dans les excès d'une faiblesse ridicule à l'endroit de son coopérateur Lazare, toujours est-il qu'il n'eut point occasion de se repentir de la preuve d'affection qu'il lui avait donnée. Le dévouement de Lazare augmenta encore en raison de l'estime qu'en faisait ainsi le docteur.

Sur ces entrefaites, ils partirent pour une nouvelle tournée. Cette fois, c'était pour la Russie. Les voilà en route... Bon voyage !

Les savants sont comme les malades : ils ont la fièvre. Celle du docteur Kressmer prit en peu de temps des proportions inquiétantes. Après avoir pendu des Anglais de bonne volonté, il se mit en tête de pendre des Russes récalcitrants, puis, à défaut d'hommes, des chiens, des chats et des volailles de toute espèce... Il en vint à vouloir se pendre lui-même.

Et de fait, quoi de plus juste. C'était bien le moins, après avoir procuré à tant d'autres d'exquises jouissances, qu'il songeât enfin un peu à lui. Il en toucha deux mots à Lazare.

— Idée sublime ! s'écria ce dernier. Après cette opération, vous parlerez sur la matière plus savamment encore, et vous aurez le mérite d'avoir expérimenté vous-même, ce qui inspire toujours plus de confiance...

— Mais tu sais, dit le docteur... cinq ou six minutes, pas plus !

— Soyez tranquille, mon cher maître. Je vous ai vu fonctionner assez de fois pour être sûr de la justesse de mon coup d'œil. J'attends vos ordres.

Les préparatifs ne furent pas longs. Le docteur, une fois saisi par une idée, ne laissait plus à ceux qui l'en-

touraient ni trêve, ni repos. Il consigna à la porte tous les importuns et se renferma avec Lazare, impatient de goûter enfin par lui-même ces ineffables délices dont la théorie ne lui avait donné jusque-là qu'un faible avant-goût...

L'expérience commença.

Quand il vit son maître accroché à la potence, Lazare éprouva je ne sais quel frisson de joie. Le bon serviteur pensait sans doute aux plaisirs de toutes sortes dont l'excellent docteur allait se sentir enivré.

— Soyez bien tranquille, maître, répéta-t-il une dernière fois, en s'apercevant que Kressmer lui faisait un signe, vous serez content de moi.

En effet, Lazare ne quitta pas de l'œil le docteur Kressmer.

Tous les symptômes attendus se produisaient l'un après l'autre dans un ordre parfait et avec une régularité merveilleuse. Quelques soupirs entrecoupés avaient indiqué que le sujet venait, artificiellement du moins, de passer de vie à trépas. Il s'agissait maintenant, par certaines pratiques mystérieuses et indispensables, que Kressmer avait maintes fois démontrées à Lazare, de combattre les effets d'une attente démesurément prolongée. Il était également urgent, pour compléter l'opération, d'insuffler aux narines du docteur quelques parcelles d'air volatilisé, et de lui chatouiller de temps à autre le creux de la main.

Le croirait-t-on ? Lazare, absorbé dans une contemplation silencieuse, oublia ces diverses parties de l'épreuve. Le docteur paraissait si heureux et le bon serviteur avait si souvent éprouvé lui-même les ravissements de cette admirable extase, qu'il considérait son maître avec un bonheur dont il ne laissait échapper au dehors aucun signe visible, mais qui se concentrait vivement dans son âme.

Cependant les secondes, les minutes passaient.

Lazare avait donc perdu l'esprit ?...

C'est ce que nous ne nous permettrons pas d'approfondir. Tout ce que nous pouvons dire, pour la clarté de notre récit et l'édification de nos lecteurs, c'est qu'au bout d'une heure environ, Lazare, s'étant prudemment assuré que le docteur avait pris une dose de plaisir assez considérable pour n'être plus obligé de recommencer, s'était

mis à fureter par tous les coins de la maison, avait fourré dans ses poches tous les petits objets de luxe qui y pouvaient trouver place et, après avoir forcé le secrétaire, en avait tiré l'acte de donation dont nous avons parlé plus haut.

Puis, ayant essuyé une larme qui lui avait été arrachée par le spectacle émouvant du défunt, qu'il avait religieusement couché dans son lit, il s'était mis en route pour aller trouver le notaire qui devait régulariser ses droits et lui assurer la régulière possession de son héritage.

Il faut rendre justice à Lazare : l'enterrement du célèbre docteur Kressmer fut très-beau. Comme cet enterrement se faisait à ses frais, il serait mal à nous de ne point tenir compte de ce désintéressement.

Il s'éleva sur la tombe du docteur Jean Kressmer bien des clameurs où se faisaient jour les diverses passions de la foule.

Les savants disaient :

— Voilà bien la preuve que son système était une insigne folie... Il a été victime de son outrecuidance et de son orgueil. Cet homme-là ne doutait de rien.

— Prenez garde, disaient les gens qui avaient en lui une foi aveugle ; prenez garde, il pourrait bien revenir encore...

— Il faisait de mauvaises affaires, hasardèrent quelques-uns de ces personnages qui se piquent de tout deviner et se trompent presque toujours, il perdait sa clientèle, et il s'est suicidé.

Lazare seul, en homme sage, écoutait tout sans rien dire ; seul il ne mêlait pas son opinion à toutes ces opinions contraires... Il profita seulement du bruit que faisaient les bavards pour s'esquiver furtivement...

Un an après, un homme qui avait acheté, dans les montagnes de la Styrie, une terre seigneuriale, à l'acquisition de laquelle était attaché le droit d'en porter le nom comme titre nobiliaire, se faisait remarquer par les aumônes qu'il répandait autour de lui et surtout son exactitude à remplir ses devoirs de piété.

On appelait cet homme le baron de Carniol... mais (nous pouvons le dire en confidence à nos lecteurs), c'était Mathias Grafft, ou, pour être plus vrai, Lazare le pendu.

CHAPITRE XLII

Sommaire : Derrière les Minimes. — Je suis épié et suivi par une femme. — Manége singulier. — Elle m'aborde. — Entrée en matière. — Façons originales de mademoiselle Marinette. — Interrogatoire auquel elle me soumet. — Aimé-je la brune? aimé-je la blonde? — Mon portrait fait de main de maître. — Mystère. — Initiation bizarre. — Je me laisse faire. — Le carrosse. — Marinette me bande les yeux. — Petites conventions entre Marinette et moi. — Où vais-je ? — Mon entrée dans une maison que je ne dois pas voir. — Un palais de fée. — La belle mystérieuse. — Tête-à-tête comme je n'en ai jamais eu. — Beautés indescriptibles de l'inconnue. — Un bonheur que je n'ai point cherché. — J'ignore qui a pu me valoir une si grande fortune. — Je jouis de mon bonheur en homme qui l'aurait vraiment mérité. — Recommandations étranges. — Je jure d'être discret. — Le rêve s'évanouit. — Encore Marinette. — Les cent huit pistoles. — A demain !

Un soir que je me promenais derrière les Minimes de la place Royale, il m'arriva l'aventure la plus inattendue, la plus drôle, la plus incroyable du monde. Le lecteur jugera si j'exagère.

Il était presque nuit, mais les dernières lueurs du jour étaient encore assez claires pour me laisser distinguer les objets, et je remarquai que j'étais suivi, observé, ou, pour mieux dire, peut-être espionné par une jeune femme alerte, vive, accorte, qui venait tantôt me regarder sous le nez et tantôt se tenait modestement derrière moi, comme pour examiner ma tournure, étudier ma démarche et voir sans doute si j'avais l'air d'un gentilhomme ou d'un croquant.

Pour le compte de qui cette inspection avait-elle lieu?

Avais-je, par impossible, quelqu'une de ces ressemblances funestes qui font quelquefois qu'on prend l'homme le plus tranquille et le plus inoffensif pour un conspirateur ?

Ma physionomie déplaisait-elle à cette piquante soubrette ?

Mon costume avait-il quelque chose de ridicule?

Était-ce l'amour qui donnait, par hasard, de si bonnes jambes à cette agaçante promeneuse?

Toutes ces questions se pressèrent confusément dans mon esprit, et, comme on doit bien le supposer, je ne trouvai de réponse à aucune.

L'insistance de cette femme ne se ralentissait point.

Je marchais, elle marchait.

Je m'arrêtais, elle s'arrêtait.

Je me rendais ce soir-là aux environs du Palais-Royal, et n'avais point pris de chaise pour attirer moins l'attention et garder plus facilement l'incognito.

Des Minimes au Palais-Royal, ma surveillante me suivit sans reculer d'une semelle, sans hésiter un pas.

Cette course, d'ailleurs, menaçait de n'aboutir à aucun résultat, car la maison où j'avais affaire était située rue Saint-Honoré, proche la Croix-du-Trahoir, et je me mettais en devoir d'y entrer, lorsque ma persévérante compagne, se décidant enfin, me dit à voix basse :

— Monsieur, ou plutôt monseigneur, car je crois savoir qui vous êtes, avez-vous le loisir d'entendre deux mots?

— C'est selon de quelle nature seront ces deux mots, répondis-je en me retournant.

— Oh ! ils n'auront rien que d'agréable, je vous jure, monseigneur, et je parierais d'avance cent bonnes pistoles de France contre un reichdahler d'Allemagne, que vous ne serez pas fâché quand vous les aurez entendus.

— Alors, je t'écoute.

— Ah ! pardon, dit mon interlocutrice en jetant tout autour d'elle un regard de précaution, il y a encore des promeneurs qui pourraient se permettre de prêter l'oreille, et ce que j'ai à vous communiquer ne souffre pas de témoins.

Ce préambule m'intriguait vivement.

— Si vous voulez, dit-elle, nous irons du côté du quai, tout contre le Louvre. Encore quelques minutes et la nuit sera tout à fait close, l'obscurité nous protégera.

— Ah çà ! ma chère fille, répliquai-je en riant, voilà bien des cérémonies pour deux mots, et je commence à croire que, dans ta bouche, ces deux mots-là se multiplieront à l'infini. Sois franche, c'est une conversation en règle que tu te proposes d'avoir avec moi.

— Eh bien, franchement, oui! répondit-elle. Aussi bien, l'affaire qui m'amène est grave, et j'aurai pas mal de questions à vous adresser. Deux mots, voyez-vous, c'est une façon de parler.

— Sans doute, et ce serait vraiment trop peu, surtout pour une femme. Allons, soit. Dirigeons-nous donc vers le quai, ma chère... comment t'appellerai-je?

— Marinette, pour vous servir.

— Très-bien. Gagnons le quai, et là nous jaserons tout à notre aise.

Nous cheminâmes donc de conserve, Marinette et moi, vers le quai du Louvre.

Ainsi que nous l'avions espéré, il faisait complétement nuit quand nous arrivâmes.

Je m'arrêtai à peu près vers le milieu du quai et dis à Marinette :

— Le ciel est suffisamment noir, je ne vois autour de nous aucun importun, il n'est pas probable qu'ici nous soyons trahis par un écho indiscret : tu peux donc commencer, ma chère enfant.

La Marinette, qu'il était facile de reconnaître pour une soubrette de bonne maison, regarda encore une fois si l'endroit était bien sûr et, s'étant mouchée pour donner sans doute plus de netteté à sa parole, s'exprima ainsi :

— Monsieur, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes le duc de Roquelaure?

— A moins qu'on ne m'ait changé en nourrice, c'est moi.

— Il y a plusieurs Roquelaure?

— Oui, mais il n'y a qu'un duc.

— Et c'est vous qui êtes le duc?

— Sans nul doute.

— Ce qu'on dit, monsieur le duc, de vos principes en amour, est-il vrai?

— C'est selon ce qu'on en dit.

— Dame, fit Marinette en hésitant.

— Oh! n'aie pas peur, va, va!

— Vous ne vous formaliserez pas, au moins, monsieur le duc?

— Moi! allons donc.

— Eh bien, monsieur le duc, on assure qu'en amour

vous êtes l'homme le plus accommodant et le moins scrupuleux de France. Vous passez pour un de ces fervents adorateurs de Vénus qui adorent la femme dans toutes les femmes et dont l'hommage, toujours prêt, toujours nouveau, est acquis d'avance à tout ce qui est jeune, spirituel et beau. Voilà, monsieur le duc, le portrait qu'on fait de vous. Est-il ressemblant ?

— Oui. Seulement, je le trouve un peu flatté. Mais où veux-tu en venir ? Est ce une leçon de morale que tu me fais ? Est-ce un compliment que tu m'adresses ?

— Ce sont tout simplement des renseignements que je vous demande, monsieur le duc.

— Et dans quel intérêt ?

— Vous allez le savoir.

La Marinette en ce moment s'enhardit jusqu'à me prendre le bras, puis s'approchant comme pour me glisser à l'oreille une confidence de la plus haute valeur :

— Aimez-vous les brunes, monsieur le duc ?

— Si je les aime ! mais c'est ce que je connais de mieux au monde.., les brunes, chère Marinette, sont, à mon sens, les vraies, les seules femmes aimables. Les blondes ont bien leur prix, et plus d'une fois dans ma vie je leur ai prouvé, de manière à ne leur laisser aucun doute, qu'elles avaient des droits à l'estime des honnêtes gens, — mais les brunes leur sont aussi supérieures que les anges du Paradis le sont aux anges déchus. Vous voyez une brune passer dans la rue... elle vous lance un regard... que de choses dans ce simple coup-d'œil ! que de promesses dans ces beaux cheveux noirs qui vous font présager des secrets inouïs ! et cette chair ferme et dure sur laquelle résonne si bien le baiser ! Les brunes, Marinette, sont les reines de la création.

— Je suis charmée de vous rencontrer dans ces dispositions favorables, monsieur le duc, et les choses n'en iront que mieux Vous dites que vous aimez les brunes et c'est déjà un grand point. Les aimez-vous aussi quand elles ont vingt ans ?

— Vingt ans ! ah çà ! Marinette, as-tu résolu de me rendre fou avec tes questions saugrenues ?

— Est-ce que vous trouvez que vingt ans c'est trop vieux ?

— Je trouve... que c'est fort mal à toi, que je ne connais pas, de t'amuser à mes dépens.

— Oh ! monsieur le duc, pouvez-vous croire !...

— Non, certes, je ne crois rien... et c'est justement pour cela que je te soupçonue fort de vouloir te moquer de moi.

— Il n'en est rien, monsieur le duc, je vous le jure ; et si vous voulez prendre patience et attendre l'événement, vous me rendrez plus de justice, j'en suis bien sûre.

— Eh bien... je prendrai patience, j'attendrai l'événement.

— Me permettez-vous, monsieur le duc, une nouvelle interrogation ?

— Est-ce que nous en avons encore pour longtemps ?

— Non. Je finis. Êtes-vous discret ?

— Oui... Quand on se fie à mon honneur.

— Réponse tout à fait satisfaisante, dit Marinette ; et maintenant, voulez-vous me suivre ?

— Où cela?

— C'est la seule chose que je sois forcée de vous cacher.

— Mais je le verrai bien.

— Non, car si vous consentez à vous laisser guider par moi, nous monterons dans un carrosse qui nous attend à la Croix-du-Trahoir, et je vous banderai les yeux.

— Hum ! hum ! Voilà qui est fort mystérieux !

— Le mystère vous effraye-t-il ?

— Non, cordieu !

— Eh bien, alors?

— Je te suis !

La Marinette se mit à marcher devant moi, et je réglai mon pas sur le sien. Arrivés près de la rue de l'Arbre-Sec, je la vis faire un signe à un cocher qui dormait, ou plutôt qui faisait semblant de dormir sur son siége, car il en sauta immédiatement pour nous ouvrir la portière. Nous montâmes, je pris place au fond, et ma piquante compagne s'assit vis-à-vis de moi.

La route se fit silencieusement. Il ne me fut pas difficile de voir qu'on me reconduisait du côté de la rue Saint-Antoine. Nous ne tardâmes pas à atteindre les Minimes. Alors, Marinette, me présentant un grand mouchoir, me pria de m'en couvrir les yeux. C'était une des conditions, un des

articles de notre traité. Je ne pouvais refuser de m'y soumettre. Aussi, sans autre façon, me préparai-je à jouer mon rôle de la meilleure grâce du monde dans cette mystérieuse partie de colin-maillard. La gentille soubrette eut l'extrême bonté de me prêter son petit ministère pour achever la rosette. Je la priai de ne pas me serrer trop fort, et en fille bien apprise, elle fit tout pour ne me point mécontenter.

— Vous ne voyez rien? dit-elle.

— Rien absolument.

— Levez un peu la tête, s'il vous plaît, monsieur le duc.

— Pourquoi faire?

— Pour vous assurer si, en glissant sous le bandeau, vos yeux ne seraient pas capables d'apercevoir ce qu'on veut leur cacher.

— Mes yeux, chère Marinette, ne commettraient pas une semblable félonie et vous les jugez mal, en vérité. Si, par un hasard qui n'est pas à craindre, mais qui se présenterait, je suppose, le bandeau entier venait à choir, soyez bien assurée que ces mêmes yeux, dont vous soupçonnez la délicatesse, seraient les premiers à se fermer, sans qu'on eût besoin de les y inviter.

— Vous avez raison, monsieur le duc. Puisque nous avons confiance en vous, nous devons nous en remettre entièrement à votre discrétion.

— C'est à quoi vous auriez dû songer plus tôt, mademoiselle Marinette.

— Excusez-moi, monsieur le duc.

Cinq minutes se passèrent encore. Il me sembla que les chevaux n'allaient plus aussi vite et que nous entrions dans une de ces rues du Marais, étroites et tortueuses, dont les maisons ont toujours l'air de vouloir tomber dans les bras l'une de l'autre. Cette supposition me vint à l'esprit en entendant le cocher crier à tout instant *gare* aux piétons. Immédiatement après, la voiture reprit son train accoutumé, ce qui me fit penser que nous avions gagné une rue plus large.

— Sommes-nous bientôt à destination? demandai-je.

— Dans un moment, monsieur le duc.

— C'est que, vois-tu, Marinette, le temps semble bien long quand on ne voit pas clair.

— Vous en serez récompensé, monsieur le duc, par les merveilles qu'on vous permettra de contempler tout à l'heure.

— Marinette, vous piquez ma curiosité, vous exaltez mon imagination, vous enflammez mon cœur! Ce que je vais voir va donc réellement me faire grand plaisir?

— Certes; à moins que vous n'ayez bien mauvais goût.

— Et à qui devrai-je un si grand bonheur?

— Beaucoup au hasard. Un peu à moi.

— A toi?

— A moi-même.

— Eh bien! Marinette, si cela est vrai, si tu ne m'abuses pas, comme le hasard est un être impalpable que je ne saurais payer des services qu'il veut bien me rendre, c'est sur toi naturellement que s'étendront les effets de ma générosité. Dès à présent, je veux te donner un à-compte sur la dette que je vais contracter envers toi. Tiens, voici une bourse qui contient je ne sais combien d'écus. Mais quelle que soit la somme que tu y trouveras, je t'en promets le triple, si je suis satisfait. Je m'en rapporterai alors à toi pour savoir ce que je te devrai. Le triple, tu entends!

— A merveille, monsieur le duc, à merveille!

Et la Marinette palpait d'un doigt preste et agile la bourse qui venait de passer de mes mains dans les siennes.

Tout à coup, je sentis la voiture s'arrêter.

Le cocher descendit.

On ouvrit la portière et on baissa vivement le marchepied.

— Soyez assez bon, me dit Marinette, pour vous tenir là une minute sans bouger, monsieur le duc, je vais payer ce brave homme.

Elle fit ce qu'elle disait. Au soupir de satisfaction que poussa l'automédon, je devinai aisément qu'il avait été grassement dédommagé de sa peine. Il regrimpa sur son siége et rebroussa chemin au galop. Quand le bruit des roues se fut perdu dans le lointain, la soubrette me dit :

— Monsieur le duc, je vais peut-être vous paraître bien osée, mais il serait bon que vous eussiez la complaisance de me donner le bras.

— Mais comment donc, charmante Marinette; je suis

enchanté d'être ton cavalier. Mais une simple réflexion : nous ne sommes donc pas encore arrivés ?

— Le peu qu'il nous reste à faire ne vaut point la peine qu'on en parle, dit Marinette. Mais vous comprenez, monsieur le duc, qu'il était urgent que le conducteur de ce carrosse de passage ne vît pas où nous allions. Rappelez-vous que nous avons un secret, et un secret des plus importants à garder. Si nous mettions ces sortes de gens dans notre confidence, nos affaires iraient mal. Venez, venez, nous y voici.

La sage Marinette s'arma d'un trousseau de clés dont j'entendis très-distinctement le cliquetis significatif, et la porte s'ouvrit devant nous. La main de ma conductrice, qui était fort douce, par parenthèse, me guida à travers des cours, des vestibules et des couloirs sans fin. Nous en eûmes bien pour un demi-quart d'heure dans l'intérieur de la maison. Au calme qui semblait y régner, je supposai que j'étais dans quelque grand hôtel appartenant à une des meilleures familles du temps.

En pareil cas, et dans la situation exceptionnelle où je me trouvais, on se fait toujours de ces illusions-là.

Restait à savoir si j'étais dans l'erreur ou si mes prévisions se confirmeraient.

Tout en me livrant à ces réflexions, je buttai du pied et faillis choir tout de mon haut.

— Ah ! prenez garde, murmura Marinette d'un ton d'intérêt dont je lui sus bon gré.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est un petit escalier, monsieur le duc.

— Il fallait donc m'avertir.

— J'avais oublié, monsieur le duc.

— Encore un oubli comme celui-ci, et tu me casses le cou, Marinette. Ton petit escalier me paraît un peu long.

— Trente-deux marches, et nous sommes en haut.

— C'est bien, et que trouverons-nous au sommet de cette échelle de Jacob ?

Marinette prit sa voix la plus discrète, la plus agaçante et la plus solennelle pour me répondre :

— Le paradis.

Après une pareille assurance, je n'avais guère plus de

droit de me plaindre. Mon impatience éclata cependant encore dans ma réplique à la jeune suivante.

— Le paradis, soit, m'écriai-je. Mais puisque c'est toi qui en es le saint Pierre en jupon, tâche de ne me point faire trop languir, n'est-ce pas ?

— Silence !

— Je me tais.

— Marchez un peu sur la pointe des pieds.

— Comme cela ?

— Très-bien.

— Est-ce que je vais encore garder longtemps cet ennuyeux bandeau ?

— Je vous l'ôte.

Mon bandeau tomba effectivement, et mes yeux demeurèrent éblouis.

Je me trouvais dans une petite galerie dont les murs étaient recouverts de magnifiques étoffes, brodées de parfilages d'or et de fleurs divinement imitées. Les meubles étaient en bois d'ébène délicatement sculpté, les rideaux en damas du plus beau grain, et des flambeaux à branches, splendidement illuminés, jetaient sur l'ensemble de ce lieu charmant l'éclat d'une lumière étincelante et pure.

Je fus un moment si étonné, que je n'eus plus conscience de ce qui m'arrivait.

Mon intelligence resta d'abord comme frappée de vertige ou endormie.

Mais bientôt, revenant à moi et me frottant les yeux, je cherchai à me rendre compte des objets qui se pressaient sous ma vue.

Je me retournai.

Marinette avait disparu,

S'il faut dire la vérité, j'en fus un peu fâché. Marinette avait eu pour moi beaucoup d'égards, et j'avoue que je serais bien entré avec elle dans ce qu'elle appelait le paradis. Le mot avait effectivement été employé par elle, et prononcé même avec une intention à laquelle il n'était guère permis de se tromper. Au demeurant, j'allais avoir la preuve de sa sincérité ou de sa tromperie. L'habitation avait déjà quelque chose de céleste, j'étais forcé d'en convenir. Pour compléter la chose, il ne manquait plus qu'un ange ?

L'ange allait-il se montrer?

Je fis une inspection minutieuse de tous les coins et recoins de la galerie. Je n'aperçus rien. Pas le moindre petit nuage, pas un de ces charmants visages de chérubins que les peintres nous montrent dans une auréole de lumière. Il n'y avait là d'animé que les bougies qui tremblaient au souffle de l'air et moi qui commençais à m'ennuyer d'être seul.

Je poussai en avant.

Un portière de velours masquait une porte à deux battants qui donnait évidemment dans une pièce voisine.

Je soulevai cette portière et m'arrêtai.

Cette fois, en effet, ce ne fut plus de l'admiration que je ressentis, ce fut de l'extase.

La chambre où j'entrais était une vraie chambre de fée, et ce qu'il y a de plus heureux, c'est que la fée elle-même y était.

Figurez-vous une salle ronde, tendue de satin blanc, éclairée par des lampes à flammes bleues, embaumée de je ne sais quels parfums qui portaient tout de suite l'ivresse dans la tête et dans le cœur, figurez-vous avec cela une femme belle comme on imagine Diane ou Vénus, étendue tout de son long sur un sopha de velours rose, les cheveux légèrement épars et l'œil perdu dans une profonde rêverie, et vous aurez une idée du spectacle magique qui vint étonner mes yeux et dont je demeurai plusieurs minutes si vivement frappé qu'il me sembla que j'allais étouffer de surprise, de plaisir et de ravissement.

Je m'approchai.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME



